





LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME CINQUIE'ME.

PIECES CONTENUES dans ce cinquiéme volume.



Frontispice



LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

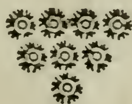
OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & Scénes françoises jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI, pendant tout le temps qu'ils ont été au service.

Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin de chaque volume.

TOME CINQUIE'ME.

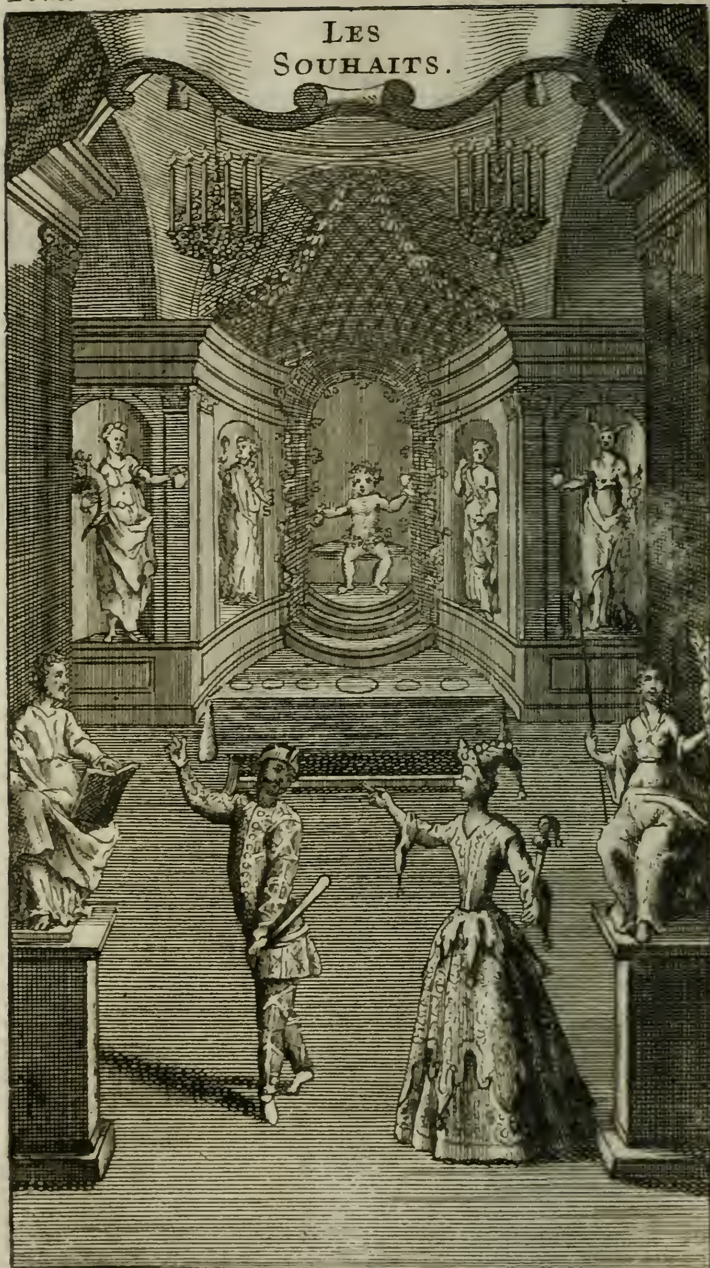
Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.

Avec Approbation & Privilege du Roi,


LES
SOUHAITS.

LES SOUHAITS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par M. Deloſme de Monchenai & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le trentiéme Décembre 1693.



SCENES FRANÇOISES DES SOUHAITS.

SCENE
Qui ouvre le Theâtre.

JUPITER, MOMUS en Pelerins.

JUPITER.



AH, mon pauvre Momus, je me meurs de laſſitude. Si l'on me ratrape jamais à faire ce chemin-là....

MOMUS.

Hé, que diantre auſſi, ſeigneur Jupiter, vous mocquez-vous des gens, de partir du ciel de votre pied, & de nous faire courir comme des chevaux de poſte? C'eſt tout ce que pourroit faire l'officieux Mercure, le précurſeur ordinaire de vos plaiſirs, &

le commis ambulant de vos bonnes fortunes. Mais, Momus, qui ne connoit ni dieux ni diables, quand il eſt queſtion de dire ce qu'il penſe, Momus, dis-je, ne vous paſſera jamais une équipée de cette nature. Comme ſi, au pis aller, pour deſcendre en terre, vous ne pouviez pas nous atteler à quelque machine d'opera, à la charge d'en faire les réparations auparavant; car, comme vous ſavez, on ne s'expoſe gueres dans ces ſortes de voitures qu'après une viſite d'experts; encore auroit-il fallu faire paſſer la machine par le feu, pour en étranger tout le mauvais air, & comme vous pourriez dire, une certaine teinture de taverne & de cuiſine, qui ſont les parfums ordinaires des dieux habitués à l'opera.

JUPITER.

Hé, Momus, par charité, grace pour le prochain. Faut-il que tu ſois toujours le lieutenant criminel du ciel & de la terre.

MOMUS.

C'eſt-à-dire que le bon Jupiter ne ſeroit pas fâché que Momus apuyât d'une reverence ou d'un compliment toutes les ſottiſes qui lui paſſent deſſous les yeux. Je croi pourtant, que depuis que je me méle de vergeter tous les ridicules de nos confreres, je n'ai pas trop mal reformé d'abus. Déja, grace à mes ſoins, Apollon ne fait plus tant le beau, depuis que je lui ai fait comprendre que ſon

tein de lait & ſa barbe par article n'étoient pas des argumens concluans pour ſes bonnes fortunes. Diane n'eſt plus ſi ombrageuſe ſur la pudeur, depuis que je lui ai remis devant les yeux, que pour préſider comme elle fait aux accouchemens, il faut avoir par devers ſoi quelques années d'un aſſez honnête experience. Sans Momus nous n'aurions jamais gueri le dieu Mars de ſes rodomontades militaires; & je ſuis cauſe en partie que Venus s'eſt jettée dans la reforme, c'eſt-à-dire, qu'elle n'a plus que cinq ou ſix galanteries tout à la fois. Pour vous, ſeigneur Jupiter, qui ne valez pas mieux que les autres, ſi jamais je vous trouve faiſant le chien, le chat ou le taureau, ſans autre forme de procès je vous ferai conduire à la plus prochaine ménagerie.

JUPITER.

Hé, quel diantre de cinique eſt-ce que ce dieu-là? Je croi parbleu qu'on ne te ſert que du fiel & de la moutarde au lieu de nectar & d'ambroiſie.

MOMUS.

Oh, ſeigneur Jupiter, puiſque les verités vous montent à la tête, je n'oſe entrer dans le miſtere qui vous attire ici-bas. D'autres, à vue de pays, pourroient donner un tour de galanterie à la choſe: mais tant que je vous verrai ſous une figure raiſonnable, je repondrai toujours de votre cœur: & à moins que je ne vous voye abboyer, miauler, ou

mugir, je ne croirai point que le grand Jupiter ſoit touché.

JUPITER.

Ah, Momus, ſi je ſuis touché, ce n'eſt que de compaſſion pour les pauvres mortels.

MOMUS.

Il faut donc que les ſacrifices aillent bien mal. Mais tout de bon, ne ſeriez-vous ici que pour ſolliciter un rembourſement de fumée ? car le ſeigneur Jupiter a volontiers la reputation de donner dans le ſolide ; & n'en déplaiſe à votre grandeur, votre compaſſion m'eſt ſuſpecte de quelque motif plus preſſant que la pitié.

JUPITER.

C'eſt pourtant la pitié toute pure qui m'oblige à quitter le ciel.

MOMUS.

Oui, la pitié de quelque fille ſans doute, qui porte ſon joug avec trop d'impatience, & à qui le charitable Jupiter vient *incognito* demander l'étape amoureuſe : il faut croire que le prude Mercure ne s'eſt pas épargné dans cette occaſion. Son talent ſeducteur a-t-il operé au gré de vos deſirs ? En un mot, n'avez-vous plus qu'à dire, me voilà, faire rougir la belle cinq ou ſix fois ; & puis trac, voilà une divinité de la nouvelle creation.

JUPITER.

Choſe étrange, que les hommes ne ſauroient être contens de leur état, & me jettent

le chat aux jambes à chaque déboire qu'ils rencontrent dans la vie! N'entendrai-je jamais que des murmures, & des crialleries? Hé, messieurs les mortels, m'aviez-vous consulté, vous pour prendre cette femme pigriéche, vous pour entrer dans cette sous-ferme, qui s'en est allée en eau de boudin? Est-ce moi qui....

MOMUS.

Oui; mortelles canailles, le seigneur Jupiter a raison. Faut-il qu'il ait l'endosse de vos extravagances? Est-ce lui par exemple qui est cause que ce gros épicurien profane une robbe de senateur, dont il feroit avec plus de bien-seance une bonne paire de housses à ses chevaux? Est-ce Jupiter qui oblige ce fils de famille à se faire tantôt marchand de drap, & tantôt marchand de galon pour en chamarer les rondes du lansquenet? Est-ce Jupiter, qui sur le débris de vingt pauvres duppes, a fondé à ce gros joueur un équipage magnifique, dans lequel il se livre tous les jours à l'indolence de sa fortune? Est-ce enfin Jupiter qui met la presse à ce jeune lionnois, qui n'auroit jamais abjuré le pavé, ni su remonter sa compagnie, s'il n'y avoit point de vieilles folles au monde?

JUPITER.

Ne me chargeront-ils point encore de la banqueroute de ce beau commis qui avoit inventé l'ordre des bonnets à la siamoise,

pour s'accoutumer, peut-être, au bonnet vert qu'il prévoyoit devoir être le terme salutaire de ses dépenses monstrueuses ?

MOMUS.

Allez, petit faquin du genre humain, vous en usez mal avec un aussi galant homme qu'est le seigneur Jupiter. Est-ce ainsi que vous payez les soins d'un dieu qui apporte sans cesse à vos femmes des brevets d'immortalité ? Oh que vous meriteriez..... Mais tenez, il est si bon, que la premiere grisette qu'il va rencontrer, lui fera tomber son foudre des mains.

JUPITER.

Oui, Momus, je suis si bon, que je viens exprès pour servir les hommes selon leurs souhaits. Qu'ils choisissent tel état, telle condition que bon leur semblera, je suis prêt à les y placer ; mais aussi après cela s'ils osent broncher, je leur lâcherai Momus pour les berner sans misericorde, de quelque qualité & condition qu'ils puissent etre.

MOMUS.

Oui, mais pour berner les sots à jeu sûr, donnez-moi une sauve-garde pour mes épaules ; car voyez-vous bien, seigneur Jupiter, tout dieu que je suis, *scio quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

JUPITER.

Hé, de quoi as-tu peur ? Crois-tu qu'il y ait des sots assez sots pour revendiquer un

ridicule qui ſe jette à l'avanture, & qui ne convient à perſonne dès là qu'il convient à beaucoup de gens? Ne ſais-tu pas que les peintures ſatiriques ſont comme des fuſées volantes? Celui qui conduit l'artifice n'a deſſein de bleſſer perſonne; cependant la baguette retombe toujours ſur quelqu'un.

MOMUS.

Et ce quelqu'un-là eſt ſouvent l'auteur, voilà le diable.

JUPITER.

Vas, vas, Momus, j'ai mis le monde ſous un regne où les brutaux & les étourdis n'ont pas beau jeu.

MOMUS.

Mais, ſeigneur Jupiter, la moralité à part, quand vous venez comme cela faire vos emplettes de fille ſur la terre, mangez-vous par cœur, & couchez-vous volontiers à la belle-étoile? Pour moi j'aurois toujours cru, que pour mettre la divinité au large, vous auriez emprunté le palais de quelqu'un de ces gros financiers.

JUPITER.

Non, Momus, je n'ai aucune relation avec ces gens-là.

MOMUS.

Vous avez raiſon; car venant ſur la terre avec des ſentimens de tendreſſe & d'humanité, ils ne ſeroient pas fort en ſûreté, ſi vous logiez chés de certains partiſans.

JUPITER.

Viens, Momus, avant que de faire éclogre le grand desſein qui m'amene, je veux un peu obſerver l'allure des hommes.

MOMUS.

Et en chemin faiſant, celle des femmes.

SCENE DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien mon aimable tigreſſe,
Puiſqu'un aſtre benin nous raſſemble en ces lieux,
A qui tient-il qu'ici nous ne jouyons tous deux
Une repriſe de tendreſſe ?
ça, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros ;
Voulez-vous ſur les pas de Cirus ou Clelie,
Paſſer en complimens les deux tiers de la vie ?
Ou n'auriez-vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur ?
Là, de ces paſſions dont nous devons l'uſage
A noſſeigneurs du grand bureau,
Gens qui ne filent point l'amour en damoiſeau,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage :
ça : mon cœur, vous plait-il de quittancer mes ſoins ?
C'eſt un acte qui peut ſe paſſer ſans temoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire
Juſqu'au point de prétendre aſpirer à me plaire ?
Un laquais tout des plus laquais,
Oſe attenter ſur mes attraits.

ARLEQUIN.

Hé, madame, arrêtez. Tous laquais que nous ſommes,

Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes :
Aujourd'hui la mandille eſt ſur un fort bon pied.
Le ſiécle aimant la bigarrure,
Avec les couleurs s'eſt reconcilié.
Voila pour ma grandeur future
Un habit privilegié.
Voila d'une richeſſe ſeure
Le veritable chauſſepié.
Banniſſez donc, madame, une crainte importune,
Et laiſſez-moi du moins achever par pitié
Mon noviciat de fortune.

COLOMBINE.

J'ai bien peur, monſieur le piéplat,
Qu'aſſez mal à propos le ſort ne vous éleve,
Et que ce beau noviciat
N'aboutiſſent enfin à la gréve.

ARLEQUIN.

Vas, vas, lorſque tu me verras
Dans un char triomphant rouler avec fracas ;
Sous des lambris dorés coucher avec delices :
Quand ma table ſervie au gré de mes ſouhaits,
De toutes les ſaiſons m'offrira les premices ;
Qu'autour de mon buffet vingt coquins de valets
Feront rouler ragoûts, grillades, entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un palais engourdi par trop de bonne chere :
Quand ma femme paſſant dans le cœur de Paris,
Rendra par ſes brillans tout le monde ſurpris ;
Que nos courciers fringans ſe faiſant faire place,
Ecarteront la populace :
Quand le peuple verra des mores, des houſſars,
Des nains, des petits turcs, attelés à nos chars :
Un gros ſinge ſur-tout, faiſant mainte grimace....

COLOMBINE.

Hé bien, cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de cloris alors brigueront ma pourſuite !
Et ſauront me venger par leur tendre conduite,
Des dégoûts que traîne à ſa ſuite
Un ordinaire conjugal.

COLOMBINE.

En demeures-tu là ?

ARLEQUIN.

Je verrai le parnaſſe
Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;
Me donner pour ayeux les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parlerai plus que par monoſyllabes.
Je ne connoitrai plus perſonne en mon orgueil :
Je ne verrai les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecterai de marcher des épaules.
Je ſaluerai du ventre, encore ſelon les gens ;
Et je ſerai plus fier qu'un amadis des gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans.

ARLEQUIN.

L'heure des griſettes venue,
Je me dépouillerai de mon humeur bourrue,
Sitôt qu'un laquais favori,
M'aura par des détours conduit l'objet cheri,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendreſſe,
Perdra ſa premiere rudeſſe.
Non que des celadons renouvellant l'abus,
J'aille aux pieds d'une iris diſtiller le phœbus,
Et longtemps aboyer ſans mordre,
Mais au lieu d'un tas de rébus,
A des loyers échus doucement donner ordre,
D'un falbala fletri réparer le deſordre,
Des crottes de la ville affranchir mon iris,
Lui fourrer des bijoux, des ſteinquerques de prix,
Et ſur-tout lui fonder une bonne cuiſine,
Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, ſi je ſuis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon. Tu te chauſſeras d'abord au même pied.
Bien-tôt, grace à ta prévoyance,
Quelque jeune commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moi vivant, aura la ſurvivance,
Et par ſes doux empreſſemens,

Il ſaura, ſur mon front fidelle à la ſouffrance,
De ſon orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand merci, monſieur le viſage,
De vos louables ſentimens.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu voudrois t'aviſer d'être ſage :
Au ſiécle d'apreſent ferois-tu cet affront ?

COLOMBINE.

Vas, vas, le relief de ton front
Ne ſera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me ſont caution
De ta prévarication
A la foi matrimoniale.
A telle fin que de raiſon,
Paſſons-nous compenſation
D'infidelité conjugale.

COLOMBINE.

Vas-t-en, maraut, ailleurs débiter ta morale.
Vas, quelque révolution
Que le ſort puiſſe mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux ſera toujours contraire.
Souviens toi ſeulement à ta confuſion,
Dans les plus fort accès de ton ambition,
Qu'un âne chargé d'or ne laiſſe pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainſi donc j'ai pouſſé des ſoupirs ſuperflus.
Quoi, diminutif de ſoubrette,
Je veux t'aſſocier à l'heur de ma planette,
Et tu viens à mon nez m'annoncer tes refus ?
Tu me traites d'âne bien plus.
Ah pourtant, ſi ton cœur ſenſible à ma tendreſſe,
Vouloit à ton ânon te donner pour âneſſe,
Bientôt, ou de force ou de gré,
Nous nous trouverions ſur le pré.
Mais quoi ? la cruelle me quitte.
Ah, courons après au plus vîte.
Peut être s'en va-t-elle à ſon petit taudis,
A ſon cher Arlequin preparer les logis.

SCENE DES SCIENCES.

ARLEQUIN en maître de ſcience, ISABELLE fille du Docteur.

ARLEQUIN *ſortant d'une mappemonde.*

NE ſus Minervam : Qu'un cochon ne s'aviſe point de faire le docteur. Voilà, mademoiſelle, un arrêt foudroyant pour monſieur votre pere. Il n'en eſt pas de même des chevaux. Malepeſte ! ſi on les excluoit du doctorat, trop de gens ſeroient en danger de perdre leurs licences. Aprés avoir établi mes qualités, trouvez bon, mademoiſelle, que je vous aſſure, que dans tout le haras des belleslettres, il n'eſt point de ſavant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, monſieur, ſur quoi voulez-vous m'inſtruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, ſi vous avez les ſimptômes d'érudition déterminés par nos maîtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela ſe voit-il ?

ARLEQUIN.

Ariſtote dit que ce qui rend les femmes

plus ſuſceptibles des ſciences que les hommes, c'eſt qu'elles ont la peau plus délicate, & par conſequent l'eſprit plus delié. Voyons un peu ſi vous êtes dans le cas du couſin Ariſtote? *Il lui tâte le bras.* Hé, oui, oui, voilà une peau dont on pourra faire quelque choſe avec le temps.

ISABELLE.

Fi donc, monſieur, fi donc!

ARLEQUIN.

Ah, mademoiſelle, *dabitur licentia ſumpta pudenter.* Vous n'en voudriez pas dédire Horace. *Il continue de lui tâter les bras, & les baiſe à la fin.*

ISABELLE.

Ah, pour le coup, monſieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce eſt in loco deſipere, mademoiſelle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, monſieur, d'autres leçons à me donner?

ARLEQUIN.

Oh que ſi. Mais je cherche encore une autorité dans les anciens. En tout cas, je pourrai bien la trouver chés les modernes. On trouve par tout chés eux de ces autorités-là. *Il veut l'embraſſer, & la manque.*

ISABELLE.

Mais, monſieur, ſavez-vous que vos manieres ne compatiſſent point du tout avec la gravité ſavante?

ARLEQUIN.

Ah, mademoiſelle, mettez les ſocrates & les platons à ma place. S'ils étoient auſſi ſages que moi, c'eſt qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, monſieur de la Heriſſoniere eſt un vrai docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour étant le principe de toutes choſes, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux ſciences comme la tendreſſe. Je repete un certain Octave, qui étoit une vraye hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'eſt mis l'amour en tête, il faut l'entendre raiſonner. Voulez-vous que je vous faſſe diſputer enſemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt le plus fort, il vous fera de l'avantage.

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je faſſe la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en ſache plus que vous, quand vous vous trouverez ſeule avec lui, montrez-vous docile à ſes leçons, & je

je vous donne ma parole que vous serez bientôt aussi savant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, monsieur, vous n'êtes pas de ces savans farouches qui ne daignent s'humaniser pour personne.

ARLEQUIN.

Oh, pour moi, mademoiselle, je suis un savant privé, sur qui la rouille du college n'a point trouvé prise ; & sans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ai poussé plus que le syllogisme.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'une écoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous seriez homme à user de vos avantages ?

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu près comme vous, j'attens qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres savans, nous aimons quelque chose qui picotte ; & c'est un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoi, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres maris ?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux ! Je regarde les maris comme les maîtres d'hôtel. Ils vont à la provision, & font l'essai des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas

toujours l'eſſai, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets rechauffés.

ISABELLE.

Mais, monſieur, tout en riant, je n'apprends rien; & il y a une heure que vous me bercez de cocq-à-l'ânes.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous cocq-à-l'ânes, mademoiſelle? Voudriez-vous que je vous apriſſe la fable, pour vous repaître de chimeres & de fictions? Hé, n'en avez vous pas déja trop de celles de votre ſexe? Voudriez-vous que je vous donnaſſe des regles d'éloquence? Que je vous apriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré? Eſt-ce que vous ne trouvez pas cela dans votre propre fonds, & la paſſion ne fait-elle pas chés vous ce que la réthorique fait chés les hommes? Eſt-ce de la philoſophie que vous êtes amoureuſe? Ah, contentez-vous de bleſſer la raiſon ſans la connoitre, & laiſſez-nous la confuſion de ſavoir raiſonner ſans en être plus raiſonnables! Eſt-ce la medecine qui vous charme? Que vous ſerviroit de comprendre la ſtructure du corps humain, ſi les reſſorts de l'ame ſont impenetrables? Eſtes-vous préoccupée de l'aſtrologie? Ah, défiez-vous d'une connoiſſance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la chymie? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or

& qui vous demandent un teſton. Eſt-ce la juriſprudence qui vous touche? Enviſagez les loix comme des toiles d'araignées, d'où les groſſes bêtes ſe ſauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les mathematiques qui vous poſſedent? Une démonſtration d'amour eſt plus infaillible que toutes les regles de l'algebre. Eſt-ce enfin l'hiſtoire qui vous attache? Hé, voulez-vous vous enterrer dès ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de votre ſexe. Faites-vous un art de la minauderie. Ayez toujours les prunelles offenſives & défenſives. Apprenez à rougir ſous de faux prétextes, afin qu'on ne connoiſſe pas quand vous rougiſſez à propos. En un mot, faites votre capital de plaire, d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de goguettes, & vous ne méritez pas qu'on vous écoute. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

Elle a raiſon: je m'y ſuis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on ſaute d'abord des préceptes à l'application.

SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN *sans voir Momus.*

O Destins ennemis ! ô sort malencontreux ! ô fortune impertinente !

MOMUS.

Tout beau, l'ami, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau, vous même. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur sort ? C'est un privilege établi par les heros du theâtre, & confirmé par leur confidens. Ainsi, monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez-moi pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimathias pathetiques.

MOMUS.

Hé fi ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à partie la destinée : mais un grand cœur comme le tien, doit être au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Oui, mais la fortune est femme, & il y a long-temps que les femme ne rougissent

plus. Laiſſez-moi donc, monſieur, reprendre le fil de mes imprécations ; & aprés cela tant de philoſophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non, non, cher Arlequin, fais trêve à tes injures,
J'ai le rare ſecret d'étouffer les murmures :
Je ſai mettre un mortel au comble de ſes vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foi, monſieur le charlatan, je ne veux pas grand'choſe. D'abord je ne me ſoucie pas beaucoup d'argent : je voudrois ſeulement trouver crédit par tout, & ne payer qu'aprés ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne ſerois pas fâché d'être aimé de toutes, & qu'elles ne puſſent diſpoſer de leur cœur qu'aprés m'avoir demandé lettre de voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moi d'avoir de l'eſprit, & que les autres n'en euſſent que quand je ſerois las d'en avoir. Vous voyez que je ſuis bien aiſé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein eſſor à tes ſouhaits, il faut te montrer tout ce qui peut interreſſer les hommes.

Paroiſſez faux brillans, jeux, richeſſes plaiſirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les deſirs.

Le theâtre s'ouvre, & repreſente le temple des ſouhaits, où paroiſſent la valeur, la ſanté, le bel eſprit, les bonnes fortunes, la faveur, le mérite, la folie, les richeſſes, la bonne chere, & autres choſes ſemblables.

MOMUS.

A present que te voila à même, c'eſt à toi de choiſir ce qui te conviendra le mieux : & auſſi-tôt on te livrera la marchandiſe.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point cauſer de jalouſie, je choiſis toute la boutique.

MOMUS.

Oh, cela ne va pas comme cela : & il ne t'eſt permis de choiſir qu'une choſe à la fois.

ARLEQUIN.

Nous voilà d'accord. Je n'en choiſirai qu'une à la fois : mais je les prendrai toutes l'une après l'autre. Mais, monſieur le charlatan, afin que je n'achete point chat en poche, dites-moi ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur eſt une fermeté d'ame, qui nous étourdit ſur les perils les plus preſens. C'eſt une ferveur pour la belle gloire, qui diſſimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'eſt un heureux ſang froid dans les plus chaudes occaſions, qui fait qu'on ſe familiariſe avec le fer, le feu, les boulets & les mouſquetades.

ARLEQUIN.

Diable : voilà une vilaine familiarité. Mais n'y auroit-il pas moyen d'aprivoiſer les bales, de dépayſer les coups de canon,

& de faire retrograder la pointe du fer? C'est qu'aprés cela on pourroit être brave en toute sureté de conscience : & dés aujourd'hui je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Vas, vas, mon ami, la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-être mieux de la santé ?

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ai déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on est aussi regulier que moi a pratiquer les ordonnances d'Hyppocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé ?

ARLEQUIN.

Hyppocrate dit que pour se bien porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniere circonspection : & comme je crains toujours de n'avoir pas rempli le precepte dans toute son étendue, je fais des repartions bachiques trois fois la semaine, afin qu'Hyppocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu renonces à la valeur & à la santé, ne seroit-ce point sur le bel esprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé fi, de par tous les diables ! Moi bel

esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là : c'est que quoiqu'il arrive, ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des aisés.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonne fortune, & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toi ?

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, monsieur, il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ai eu mon franc sallé auprès des belles : & actuellement je suis couru de toutes les soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur, & que l'on t'enseigne à te pousser auprès des grands ?

ARLEQUIN.

Bon, c'est un manege que j'entens mieux que personne. D'abord, monsieur, il faut compter que je suis tout cousu de contreverités. Faut-il applaudir à des appas surrannés, ou rapprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de vue ? En moins de trois paroles, je sai rajeunir un visage qui porte son attestation de caducité. Faut-il apuyer un faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la tête de ses meutes & de ses haras ; & il prend si bien le goût des

bêtes, qu'il ne connoit plus les hommes, & ne ſalue que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voilà déja de beaux commencemens. Mais ſais-tu te plier & replier devant les mignons de la fortune ? Sais-tu précipiter ta tête entre tes jambes à la vue de certains perſonnages importans ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt moi qui ai donné au public les nouveaux tarifs de reverences : & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le chevalier Pincemaille, qui poſſede toutes les inflexions du corps, tous les remuemens de tête, & tous les déhanchemens imaginables.

MOMUS.

Vas, vas, c'eſt un métier qui ne s'aprend pas ſi vîte. Crois-tu, par exemple, qu'il ſoit ſi facile d'entretenir vingt perſonnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la tabatiere aux autres, de donner fidellement le torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper paſſe avec un marquis, pour aller à la rencontre d'un duc, qu'on ne connoit plus bien-tôt dès qu'on voit un prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une choſe qui me dégoûte de la faveur. C'eſt que les diners & les ſoupers des courtiſans ſont furieuſement dérangés ; & avec cela je n'ai point l'art

d'apprivoiſer des ſuiſſes, & des maitres quelquefois plus ſuiſſes que leurs ſuiſſes mêmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de mérite, & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aille choiſir le merite? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'hui? Il y a beaux jours que le merite n'eſt plus monnoye courante; il faut le renvoyer aux ſiécles des ſcofions & des vertugadins.

MOMUS.

Ouais! que veux-tu donc qu'on faſſe pour toi? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie?

ARLEQUIN.

Mais, je croi que je n'ai rien à ſouhaiter là-deſſus.

MOMUS.

Encore, eſt-ce quelque choſe de ſe connoitre.

ARLEQUIN.

Mais, monſieur, dites-moi un peu, eſt-ce que la folie procure de ſi grands avantages, que vous la placez parmi ce qui fait les ſouhaits des hommes?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens-tu? Et ne ſais-tu pas que la folie a toujours été &

ſera toujours le plus beau fleuron de la ſocieté civile ? Qui eſt-ce qui raſſure ce magiſtrat ſur l'éclat de ſon jeu, & ſur le fracas de ſes intrigues ? La folie. Qu'eſt-ce qui raſſemble tant de duppes à l'heure du lanſquenet chez la comteſſe de Plumoiſon ? La folie. Qui eſt-ce qui retient à Paris tant de plumets d'été & tant de guerriers de robbe courte ? La folie. Qui eſt-ce qui produit tant de vaines conteſtations ſur le pas, ſur les marches, & pas un ſur le merite ? La folie. Qui eſt-ce qui rend cet auditeur ſi curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'au fond il ne ſoit qu'une hapelourde ? La folie. Qui eſt-ce qui porte cet epicier à éventer la honte de ſon lit, & à ſolliciter une place ſur les tabatieres de *Fagnani* ? La folie. Eſt-ce autre choſe que la folie, qui oblige cet avocat à faire jeûner toute ſa maiſon, pour montrer ſes deux palefrois étiques au cours, ou à la porte ſaint Bernard ? Eſt-ce autre choſe que la folie, qui fait qu'on ſe ſacrifie & toute ſa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un liévre de plus ſur ſes terres, ou quelque carpe brehane dans ſes étangs ?

ARLEQUIN.

Diable ! je ne me croyois pas tant de confreres. Mais, monſieur, par charité, donnez-moi les richeſſes, afin que j'aie un titre légitime pour être fou ; car comme

vous ſavez, *ſtultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les richeſſes? Et te ſens-tu la cervelle aſſez forte pour ſupporter toutes les fumées qu'un gros bien envoye à la tête? Penſes-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la boutique d'un jouaillier à ſes dix doigts? Pour n'aller jamais ſans un regiment de montres & de tabatieres? Eſt-ce une choſe ſi importante pour la felicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de rouſſy de ſon caroſſe! que d'avoir des entrepos de galanteries à tous les theâtres? Que d'être en malines juſqu'à ſes chauſſons? Que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles? Voudrois-tu impoſer au public par une bibliothéque faſtueuſe, quand il ne te faudroit pour tout maitre que les nouveaux almanachs, avec le tarif pour les monnoyes? En un mot, voudrois-tu toujours bâtir ſans neceſſité, toujours détruire ſans raiſon, & ne laiſſer à la poſterité tant de pierres raſſemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquiétude de ton orgueil?

ARLEQUIN.

Et que ſeroit-ce donc, ſi je vous demandois les richeſſes au prix qu'elles coutent à tant de gens? Si j'étois curieux de les obtenir, ou par les ſupercheries de ce procureur, ou par les ſcelerateſſes de cet uſurier,

ou par la benignité de ce mari commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuſe ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad aſtra.*

MOMUS.

Non, non, je veux que tu ſois riche de pure ſource, je vais faire pleuvoir ſur toi la corne d'abondance.

ARLEQUIN *chante.*

Faites donc pleuvoir au plus vîte,
Car depuis long-temps je ſuis ſec.

Momus frappe de ſa baguette, & Arlequin eſt precipité ſous terre.

SCENE
CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoi! dans le printemps de votre âge, dans un temps où tous les jours de votre vie devroient être marqués par autant de nouvelles conquêtes, vous perdez ſur de vieux bouquins d'auteurs tant de coups d'œil que vous pourriez ſi bien mettre à honnête interêt? Hé comment, ſeriez-vous la ſeule à Paris qui ne chomerez pas le retour des officiers? Déja les abbés ont evacué les ruel-

les : les financiers n'oseroient plus y paroitre que le bordereau à la main. Déja les gens de robbe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les coquettes sont sous les armes, là en bonne foi, serez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction.

ISABELLE.

Hé, crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'homme au monde, soient capables d'effleurer ma tranquillité ?

COLOMBINE.

Ah, je vous permets de faire l'esprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de cesar : quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans, & de ces cravates historiées qui serpentent jusques dans les boutonnieres, oh, pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces guerriers-là sont de terribles gens ; & il n'y a palatine ni falbala qui en échapent.

ISABELLE.

Vas, vas, Colombine, il n'y a plus que des duppes qui donnent dans les paneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'hui sont marqués à un coin de perfidie. . . .

COLOMBINE.

Oui, je conviens avec vous que les hommes sont des perfides : mais une fois il faut

vivre ; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les turcs, ſeulement pour la neceſſité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne ſont bons que pour eux-mêmes? Dans quelle ſujétion n'ont-ils pas jetté notre pauvre ſexe? Falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des ſciences, du gouvernement & des emplois?

COLOMBINE.

Ah, vraiment, vous remuez la vieille querelle : trop heureuſe ſi vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraiche datte. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes ſi celebres? Déja, ſi nous n'allons point à la guerre, on ſait bien que ce n'eſt pas faute d'avoir des inclinations militaires. Si nous ne paroiſſons point ſur les fleurs-de-lys, hé, n'eſt-ce pas nous qui faiſons le thême à tant de jeunes magiſtrats, à qui nous valons mieux que tous les ſiffleurs de droit enſemble? Il eſt vrai que nous n'entrons point dans les finances : mais les financiers ſont nos comptables. Allez, allez, c'eſt une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la ſait faire valoir, & la ſcience de plaire eſt au-deſſus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un tribunal de justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, seroit adoucie de la moitié : & qui pourroit tenir contre nous, si nous étions à la tête d'une armée ? La beauté a des armes si naturelles.

COLOMBINE.

Oui, je sens bien que si l'on opposoit une armée de femmes à une armée d'hommes, ce seroit le moyen d'avoir bien-tôt la paix. Mais pour ne point quitter notre these, si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mémes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous venger ? Quoi? croyez-vous que pendant que monsieur le conseiller se leve dès l'aurore, pour aller faire les affaires d'autrui, on ne fasse pas souvent les siennes, & qu'on ne juge pas son honneur de petit commissaire ? Pendant que monsieur le colonel court à la gloire & va monter la tranchée ; qui lui repondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté ? Allez, allez, quoi qu'en disent les hommes avec leur pretendue superiorité, nous ne les balotons pas mal ; & tout ce qu'ils ont de plus beau releve des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes tu pour rien cette guerre

étudiée

étudiée qu'il faut que nous nous faſſions ſans ceſſe ; ce joug importun de la pudeur, qui nous défend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux ?

COLOMBINE.

Bon ! eſt-ce que vous ne ſavez pas le manége du ſexe en ces rencontres ? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere ſcandaleuſe, nous portons d'abord la main ſur nos yeux : mais c'eſt pour nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard, nous feignons de détourner la vue : mais c'eſt pour mieux recueillir nos oreilles. Nous ſurprend-t-on dans quelque lecture équivoque ; hé bien, nous en ſommes quittes pour une petite rougeur : & c'eſt un verni pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaiſir de tout ſans en avoir jamais la honte : au lieu que chez les hommes, la honte eſt toujours à la ſuite du plaiſir.

ISABELLE.

Mais fais-moi raiſon un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire ſans conſequence ; au lieu que la moindre émancipation nous eſt tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez, les loix de la pudeur ſont ſujettes à extenſion, comme le reſte. Notre honneur eſt de ces choſes où l'on peut dire

que la forme emporte le fonds ; & la réputation de l'honneur eſt ſouvent plus courue que l'honneur méme. Pourvu qu'on ſe pare au beſoin de certaines grimaces fondamentales ; qu'on ait ſoin tous les matins de charger ſes yeux ſur l'hipocriſie ; qu'on bégaye fidellement aux endroits où le ſexe doit bégayer : hé, notre honneur n'en éxige pas davantage. Au contraire nous embaraſſerions les hommes , ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur ; & d'ailleurs nous vivons dans un pays où l'on ſe conduit moins par la loi que par la coutume.

ISABELLE.

Cependant , à entendre ces vilains hommes , nous cedons à notre temperamment dès que nous avons la moindre honnéteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment , je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié auſſi bien que nous ! Mais nous voit-on comme eux grenouiller dans les cabarets ? Nous voit-on comme eux chés Sauvage dans le banc des marguilliers du caffé ? Allons - nous ſur les theâtres nous baiſer comme des petits enfans ? Courons-nous les foires pour y ſeringuer de l'huile ſur le brocard des bourgeoiſes ? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies ; mais nous les faiſons à huis clos , & nous n'y appel-

lons que les témoins abſolument neceſſaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux, qui étalent tous les ſoirs aux thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis-tu de ces empiriques en politique, qui changent la face des états, & qui ſe répandent par peloton, comme des hannetons & des ſauterelles? Que dis-tu de ces avanturiers qui paroiſſent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipſe?

COLOMBINE.

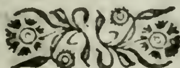
Mais, je dis que tout compté & tout rabatu, il eſt des hommes à peu près comme des medecins. On compte leur foible, on les turlupine dans l'occaſion, & au bout du compte on ne ſauroit ſe paſſer d'eux. Mais voici une viſite d'éclat qui vous arrive, trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as-tu de ſi preſſantes affaires?

COLOMBINE.

Oui, je cours vite me laver la bouche, il y a aſſés long-temps que je parle d'homme.



SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN, *qui par le moyen de Momus, a obtenu les richesses, vient habillé magnifiquement avec quatre laquais qui le suivent; & trouvant Isabelle dans sa chambre, lui dit :*

Des beautés de Paris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoitre ici, mon adorable :
Mais je découvre en vous certain air tentatif,
Qui me révolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agrémens mieux fournie?
L'amour dans ces yeux-là loge en chambre garnie.
Cette bouche & ce nez paroissent faits autour,
Et ce petit museau détermine à l'amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe?
Ah! sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale : Heureux qui sera l'éconôme
D'un si joli bijou! Serois-je bien votre homme,
Mignonne, parlez sans facon,
Je suis un assez bon garcon.
Donnez-moi votre cœur, ma petite charmante,
Et je vous en ferai la rente.

ISABELLE.

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais,
Que de borner son vol aux vœux d'un exlaquais?

ARLEQUIN.

Hé, madame en amour est-ce que l'on raisonne,
Et le rang y doit il supplanter la personne:
Seriez-vous la premiere, après tout, dont le cœur
N'auroit pas dédaigné Champagne ni la Fleur:

Et de qui les tranſports allant plus loin encore,
Se ſeroient fait ſentir juſqu'au rivage more ?
Quoi ! ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux ſentiers,
Sans prouver les ſeize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la nobleſſe ?
Ah ! laiſſons les ayeux, le blaſon, les d'hoziers,
Et montrons ſeulement nos titres de tendreſſe.

ISABELLE.

Comme ſi la tendreſſe étoit de ton reſſort,
Toi, malheureux jouet des caprices du ſort.

ARLEQUIN.

Oui, malgré la rigueur du ſort, qui me nazarde,
Je veux toujours aimer, charmante leoparde.
Car enfin, parlez-moi ſans feinte ni détour,
Eſt-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une maman qui couve une jeune innocente :
Que joignant au biſcuit l'aide du macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron :
Et qu'enfin au beſoin l'amour faiſant main-forte,
La belle ſe défend, & n'eſt pas la plus forte :
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé,
Qu'un faquin peut ſentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

O ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me faire.

ARLEQUIN.

Hé, madame, eſt ce à vous que je voudrois ſurfaire ?
Ah, ſi pour mettre en goût les dames du haut ton,
Les ſoubrettes d'abord m'ont ſervi d'échelon ;
Si pour mes coups d'eſſai ma tendreſſe peu fine
A brigué de l'emploi juſques dans la cuiſine,
Bientôt, bientôt, mon cœur par un retour heureux,
A réhabilité la gloire de ſes feux :
Et l'envie à ſon tour me rompant en viſiere,
M'a procuré ſous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, ſi ce cœur, que j'eſtime tout neuf,
Pouvoit ſe mériter à coups de nerfs de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaiſſes gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras-tu bientôt ton galimathias :
Crois-tu qu'à t'écouter on ne se lasse pas ?

ARLEQUIN.

Quoi, vous me criblerez d'outre en outre, madame,
Et vous refuserez l'audience à ma flame ?
Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur ?
Et qu'a donc de si cru ma tendre rethorique :
Voulez vous, puisqu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choisis, mon esprit absorbé,
Repete auprès de vous le rôle d'un abbé :
Et que pour intermede aux phrases précieuses,
Je vous livre un assaut d'œillades amoureuses :
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif financier,
Je glisse adroitement croix, coulant & collier :
Qu'à force de presens vous rendant moins sauvage :
Je brigue votre cœur comme l'échevinage ?
Irai je, aussi tiré qu'un jeune senateur,
Par des mots cadencés vous empezer le cœur :
Et remuant la tête avec art & methode,
Copier mot pour mot le ticq d'une pagode ?
Viendrai-je tout botté, l'air à demi chagrin,
Vous donner brusquement des nouvelles du Rhin ;
Et pour couper racines aux discours inutiles,
Vous sommer tout d'abord comme on somme les villes ?
Ca, mignonne, parlez, me voilà prêt à tout.

ISABELLE.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?
Pour la derniere fois, fuis loin de ma presence,
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon, je sai ce que peut une femme en courroux.
Jamais votre fureur ne tombe à plomb sur nous :
Et lors que la vengeance éguillonne votre ame,
Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à femme.
Après tout qui vous porte à faire tant de bruit ?
Je ne demande pour tout fruit
De mes soupirs & de mes larmes,

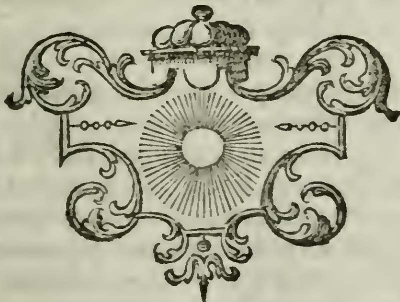
Que d'avoir un petit réduit
Dans le galetas de vos charmes ;
Pour obtenir ce bien, je me consume en pleurs.
Si ce procedé vous offense,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la preference.

ISABELLE *lui donnant un souflet.*

Tiens, voilà le parti que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste ciel, quel outrage !
Me planter un souflet au milieu du visage,
Colaphiser ainsi mes lévres de corail,
Moi qui voulois par elle ébaucher mon serail :
Si tu la reservois pour ce coup qui m'assomme,
Ah nature, pourquoi n'en faire pas un homme !
Mais quoi ? parce qu'elle est d'un sexe tout charmant,
La verrai-je échapper à mon ressentiment ?
Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'ingrate,
Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte ;
Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moi ses attraits,
Mon minois n'est point fait pour souffrir des souflets.



SCENE
DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN en Mercure conduiſant les déeſſes, JUNON, PALLAS, VENUS.

MERCURE *aux déeſſes.*

Meſdames les divinités,
Vous marchez bien à pas comptés ;
Au galop, au galop, déeſſes.
Point de fauſſes délicateſſes
Quand il s'agit d'aller diſputer un treſor
Auſſi grand que la pomme d'or.
Voici le moment de la criſe.
Bientôt vous allez voir Pâris,
Pâris juré priſeur des graces & des ris :
Apprêtez votre marchandiſe,
Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir ?
Vous manque-t-il point quelque mouche ?
La pommade qui ſert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait ſon devoir :
Vos yeux ſont-ils sûrs de leur rôle :
Savez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un amant :
Et pour tout dire enfin, certain couple ſi drôle,
Peut-il avec honneur forcer ſon logement ?
Je laiſſe au beau Pâris à peſer vos mérites :
Mais ſi j'avois à rendre un pareil jugement,
Belles, vous n'en ſeriez pas quittes
Pour montrer le nez ſeulement.
Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.

PALLAS *d'un air dédaigneux.*

En verité, ſeigneur Mercure,
Votre bouche eſt un franc bourbier.

C'eſt déja pour Pallas une aſſez groſſe injure
De vous avoir pour écuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui ſont pudiques par merveilles.
Paſſe encor pour Junon, & madame Venus.
L'une eſt femme, & l'autre eſt quelque choſe de plus.
Mais moi qui ſuis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au ſupplice.

MERCURE.

Hé, madame Pallas, tréve ici de pudeur;
Je croi pieuſement que vous crevez d'honneur:
Mais comme la beauté, ſoit dit ſans vous déplaire,
Avec l'honneur ne marche guére;
Mettez-moi l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que deſſus la beauté.
Il n'eſt point de femme un peu vive,
Qui ne prit cette alternative.
L'honneur eſt, je l'avoue, un précieux ſurtout.
Mais enfin quoi qu'il en arrive,
Un beau viſage excuſe tout.

PALLAS.

Pour une morale ſi fine
Venus ne ſauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'eſſayer
Ses draps de ſatin de la Chine.

VENUS.

A votre aiſe, Pallas, déchainez vous bien fort.
Mon crime unique, c'eſt de n'être point tigreſſe:
En effet, n'ai-je pas grand tort?
Sans ceſſe vous portez un œil plein de triſteſſe,
Sur la douceur de mes ébats:
N'auriez-vous point auſſi, Pallas,
Des défaillances de ſageſſe?
Entre-nous, l'immortalité
Eſt un terme bien long pour la virginité.
Quand on veut juſqu'au bout ſoutenir la gageure,
Notre cœur en ſecret murmure;
Et fort ſouvent ſur ſes vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,

Un honneur prend la clef des champs.

PALLAS.

Taisez-vous, petite éfrontée.

VENUS.

Hé, Minerve, là, là tout doux.
Vous nous feriez penser à tous
Que votre mine est éventée.

MERCURE.

Chut. J'apperçois Pâris & ses moutons. Mesdames,
Ces petits animaux ne se disputent rien.
Si c'étoit un troupeau de femmes,
Ils ne s'entendroient pas si bien.

ARLEQUIN *en* PARIS *aux déesses, après les civilités réciproques.*

Beautés, dont l'œil invite à la friponnerie,
Cet honnête homme que je vois,
Ne vous feroit il point passer par la prairie,
Pour vous mener cueillir des noisettes au bois ?

MERCURE *à Pâris.*

Berger, pour m'écouter qu'on ait la tête nue.
Je vous amene une recrue
Des plus belles divinités :
Celle qui selon vous aura plus de beauté,
De ce fruit d'or sera pourvue.
Je n'éxamine point si c'est bien là le fruit
Qui la toucheroit davantage.
Quoiqu'il en soit, il vous suffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela sans craindre le bruit :
C'est Jupiter qui vous l'ordonne.
Pour moi, je suis Mercure, huissier sur ce requis ;
Et par ainsi, monsieur Pâris,
Coupez, taillez, rognez, sans égard pour personne.

PARIS.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oiseaux,
Il lui faudroit de bons ciseaux.
Mais moi, comment juger : encor juger des femmes :
Je ne sais pas le droit, mesdames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Pâris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux ? mais j'ai la berlue.

VENUS.

Que tu fais de façon, berger !
Ah, ta longueur ici me tue.

PARIS.

Mais je n'ai point de robbe.

VENUS.

Hé qu'importe ?

PARIS.

Comment ?
On ne rend point de jugement
Sans robbe : La robbe eſt le nid de la ſcience.

VENUS.

Hé bien, vas, vas, l'on t'en diſpenſe.

PARIS.

Il me faut un bonnet quarré.

VENUS.

Oh, berger, de force ou de gré,
Tu nous rendra une ſentence.

PARIS.

Mais ſi je dors à l'audience ?

VENUS.

C'eſt moi qui te réveillerai.

PARIS.

Diable ! c'eſt une affaire ici de conſequence :
Voyons un peu par où je la commencerai.
A Junon. Hola hé, la groſſe citrouille,
Que je vous diſe un petit mot.
Elle eſt vraiment dodue & de bon ſuc. Un ſot
S'en accommoderoit : ça, le prix vous chatouille,
N'eſt-il pas vrai ?

JUNON.

Berger, ſi par toi je l'obtiens,
Ne t'embaraſſe point ni de toi ni des tiens :
Je vous ferai tous rois.

PARIS.

Roi des Bohêmiens,
Aussi-bien j'ai déja la main assez subtile :
Outre que ma blancheur m'en rend l'accès facile.

JUNON.

Fais-toi fort que Junon te combléra de biens.

PARIS.

Quoi, vous êtes Junon ?

JUNON.

Oui, je la suis, sans doute.

PARIS.

A propos, madame Junon,
Jupiter n'a-t-il plus la goute ?
Mais l'heure ici me presse. Adieu, dame alizon,
Je vous ferai bonne justice.
Et d'une. *A Pallas.* Approchez, fine épice.
Venez de vos appas faire exhibition.
Comment diable : une lance, un casque, un motion !
Vous allez donc à l'exercice.

PALLAS.

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la guerriere Pallas ?
Je suis la reine des sciences.
Pâris, adjuges-moi le prix de la beauté :
Je te prodiguerai les belles connoissances.

PARIS.

Vous me ferez recteur de l'université.

PALLAS.

Si dans le champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armerai de mon égide.
Les boulets & les fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

PARIS.

Madame, vous devriez vous montrer à la foire,
Vous auriez là bien des chalans.

PALLAS.

Veux-tu donc effacer les plus fiers conquerans :
Veux-tu vivre à jamais au temple de mémoire ?

PARIS.

Madame, je n'ai pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez-vous me corrompre à force de presens ?
Tirez, madame l'amazone.
A Venus. A vous le dé, jeune mignonne:
Estes-vous friande du prix ?

VENUS.

Si j'en suis friande, Pâris !
Ai-je les yeux, à ton avis,
Bien tournés à la friandise ?

PARIS.

Voire même à la gourmandise.

VENUS.

Pâris, il me paroît que tes sens sont émus,
N'en rougis pas, je suis Venus.
Je ne t'offrirai point ni sceptre, ni couronne:
Je ne te ferai point bréteur ni maitre és arts:
Veux-tu courir de doux hazards,
Berger, l'occasion est bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certaine jeune tendron demeure,
Dont je rendrai pour toi le cœur comme un brazier.

PARIS.

Diable ! mais c'est bien de bonne heure
Que Venus change de métier.

VENUS.

Si tu savois, Pâris, combien sa beauté brille,
Tu l'aimerois dès ce moment.

PARIS.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement.
A vous la pomme, à moi la fille.

Il lui délivre la Pomme.

JUNON *se jettant sur lui.*

Ah chien, ah, loup cervier !

PALLAS *se jettant sur lui.*

Ah, quelle perfidie !

PARIS.

Que voulez-vous que je vous die ?
Mefdames, en deux mots comme en cent, je défie
Les petits & les grands, les fujets & les rois
De pouvoir contenter trois belles à la fois.

SCENE DU PARNASSE ET DE L'ODE PINDARIQUE.

MOMUS, PIERROT, LE CONCIERGE DU PARNASSE.

MOMUS.

HE' bien quoi ? qu'eft-ce, qu'y a t'il, de quoi s'agit-il, mon enfant, pour ton fervice ?

PIERROT.

Monfieur, eft-ce vous qui avez le privilege pour contenter le monde ?

MOMUS.

Oui, c'eft moi, tu n'as qu'à dire ce qu'il te faut.

PIERROT.

Monfieur, vous faurez que dans notre famille nous fommes tous des fots de pere en fils. Mon pere étoit le premier butord de fon temps, & j'en ai la furvivance. Voudriez-vous donc bien me donner un peu

d'eſprit ; avec celui que j'ai déja, cela ne lairoit pas de faire ſomme.

MOMUS.

Et de quel eſprit veux-tu ?

PIERROT.

Mais du vieux ou du nouveau, comme il vous plaira.

MOMUS.

Eſt-ce de l'eſprit des poetes ? Eſt-ce de l'eſprit des orateurs ? Eſt-ce de l'eſprit des philoſophes ? Fadaiſes que tout cela, mon enfant, fadaiſes ! Déja, depuis que les femmes ſe mêlent de faire des opera & des tragedies, le bel-eſprit eſt tombé en quenouille. Mais veux-tu que je t'apprenne quel eſt l'eſprit à la mode, quel eſt l'eſprit qui met en credit dans le monde ?

PIERROT.

Hé bien, monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt que cet eſprit ?

MOMUS.

Fourres-toi dans le bureau de quelque gros intereſſé : gagnes ſa confiance à force de courbettes & de caracoles, & fais ſi bien le chien couchant auprès de lui, qu'il te donne une femme de ſa main, & peut-être de ſa façon. Voilà l'eſprit du ſiécle.

Prens-moi la chiourme de quelque vieux corſaire de procureur : & à la tête de ſix grands forçats de clercs, vas-t-en pirater ſur les côtes de la veuve & de l'orphelin. Voilà l'eſprit du ſiécle.

Leves une boutique de lansquenet, mets-en le bouchon à ta porte, endors les furets de la police, & pour un certain revenant-bon de cartes, fais de ta maison un clapié de jeu, de bonne chere, & de tout ce qui s'ensuit. Voilà l'esprit du siécle.

Prétes sur gages, prêtes à poste, prêtes à des fils de famille, & par tes secours officieux, empêches-les d'aller se faire senateurs à Mets, pour y trouver des juifs moins juifs que leurs peres. Voilà l'esprit du siécle.

Maries ceux qui veulent se marier, aides à ceux qui ne veulent tirer que de simples extraits du mariage, & sur-tout facilites la naissance de ces enfans clandestins, qui viennent au monde si brusquement, qu'on n'a pas le temps de le déclarer à la douanne. Voilà l'esprit du siécle.

Arrives à Paris avec le bagage d'un operateur, vends-y d'abord ton baume & ton mithridate, & puis tout d'un coup, à la faveur de quelques simples mal-connus, & encore plus mal-appliqués, assures-toi un bon carosse & de bonnes rentes pour le reste de tes jours. Voilà l'esprit du siécle.

Fais la cour aux vieilles, fais la chasse aux veuves, & sur-tout tâches d'épouser quelque riche laide, qui soit en même tems l'égout de la nature, & le robinet de la fortune. Voilà l'esprit du siécle.

PIERROT.

PIERROT.

Mais, monſieur, c'eſt une charge de bel eſprit que je voudrois acheter.

MOMUS.

Hé, tu n'as qu'à dire, mon ami, je vais te faire ouvrir la manufacture du bel-eſprit. *La ferme s'ouvre, & l'on voit le parnaſſe.* Tiens, te voilà ſur le parnaſſe; c'eſt là où les beaux eſprits prennent leurs matricules.

PIERROT.

Mais, monſieur, à qui ſont ces petites cabanes? on diroit des loges des petites-maiſons.

MOMUS.

C'eſt le ſéjour des beaux-eſprits, anciens & modernes. Dame, ces meſſieurs-là ne ſont pas ſi bien logés que les financiers; mais en recompenſe ils ont les eſpaces imaginaires, & les appartemens du ſublime pour promenades.

PIERROT.

Mais, monſieur, il me ſemble que voilà une choſe qui cloche, mettre un cheval parmi des beaux-eſprits.

MOMUS.

Tu ne connois donc pas le cheval Pegaze? c'eſt la bête de ſomme des poëtes, c'eſt le grand voiturier de l'entouſiaſme; & tel que tu le vois, il vit de pair à compagnon avec la moitié des auteurs.

LE CONCIERGE DU PARNASSE.

Chut, chut. Paix, paix. Quel bruit font ces marauts-là ! Ah, ah, c'eſt le ſeigneur Momus.

MOMUS.

Monſieur le concierge, peut-on voir Apollon ?

LE CONCIERGE.

Non : Apollon n'eſt pas éveillé.

MOMUS.

Comment, pas éveillé ! Vas, mon pauvre cœur, le ſommeil n'eſt fait que pour les petits genies ; mais le pere de la lumiere, l'œil de l'univers, le flambeau celeſte, ne ſauroit dormir à l'heure qu'il eſt.

LE CONCIERGE.

Et moi, je vous dis que le pere de la lumiere, le flambeau celeſte, le juif errant de la nature, & toutes les épithetes imaginables, n'empêchent point qu'Apollon ne dorme, & ne dorme depuis trois mois.

MOMUS.

Il faut donc qu'il ſoit tombé en létargie.

LE CONCIERGE.

Hé vraiment oui, de par tous les diables, il y eſt tombé. Depuis qu'il a eu la ſottiſe d'aſſiſter à la ceremonie d'un poëme en vers qui fut prononcé devant les notables, il n'a pas déronflé.

MOMUS.

Que veux-tu dire, avec ta ceremonie d'un

poëme en vers ? Eſt-ce qu'il y a des poëmes en proſe ?

LE CONCIERGE.

Oui ,d'un poëme en vers , de deux mille vers. Tout le monde qui l'écouta , crut que l'auteur avoit la dyſſenterie poëtique ; & même Pegaze qui y fut invité , en ſortit avec un ſi grand mal de cœur , qu'on craignoit que ce ne fut la petite verole.

MOMUS.

Diable ! voilà un poëme qui a fait d'étranges effets.

LE CONCIERGE.

Qu'appellez-vous d'étranges effets ? Il a fait des cures merveilleuſes ; & il a ſi bien décrié l'opium & le jus de pavot, que la pharmacie eſt actuellement en procès avec l'auteur.

MOMUS.

Comment donc cela ?

LE CONCIERGE.

C'eſt que les malades qui ſont travaillés de l'inſomnie , n'envoyent plus querir de drogues chés les apoticaires , ils ont recours aux copies manuſcrites du poëme. Malepeſte ! cela fait dormir tout de bout , & preſentement c'eſt un remede approuvé par la faculté de Montpellier , & les affiches ſont ſous la preſſe.

MOMUS.

Tout cela ne conclut rien : je veux pre-

ſenter à Apollon ce jeune homme-là.

LE CONCIERGE.

Comment: Eſt-ce pour en faire le mitron du Parnaſſe ?

MOMUS.

Et penſes-tu qu'on feroit mal d'y établir une boulangerie ? Il y a aſſez de poëtes qui meurent de faim. Mais, allons ; ſans tant de raiſon, éveilles-moi Apollon.

LE CONCIERGE.

L'éveiller, c'eſt dommage. Il dort de ſi bonne grace. Mais tenez, ne le prendriez-vous pas pour une fille ? Je ne ſai pas ce qui en eſt, mais il eſt en aſſez mauvaiſe odeur auprès des femmes.

MOMUS.

Hé, les femmes n'ont-elles pas raiſon. Il n'y a rien de plus inſupportable qu'un homme qui fait le beau. Lui fait-on des avances de tendreſſe, c'eſt autant de perdu ; ſon miroir eſt un créancier privilegié auquel il eſt comptable de tous ſes momens. Auſſi il faut voir comme les femmes ſont revenues des jolis hommes.

LE CONCIERGE.

Oui, je trouve que le ſexe donne aſſez dans les magots. Cependant les abbés ne laiſſent pas d'aller toujours leur train.

MOMUS.

Bon, les abbés : voilà encore de plaiſans colifichets. Les abbés ſont dans les ruelles,

ce que les épagneuls font à la chasse ; ils servent à faire lever le gibier, mais les officiers le prennent.

LE CONCIERGE *chante.*

Ah, Phœbus, reveilles, reveilles,
Ah, Phœbus, reveilles-toi.



Reveillez-vous, belle endormie,
Reveillez-vous, car il est jour.

Il chante les deux derniers vers, sur l'air, Que n'aimez-vous, cœurs insensibles.

Ah, puisqu'il est si opiniâtre, il n'y a qu'à prendre le cornet de la renommée.

Il joue du cor, & Apollon se reveille.

MOMUS *à Apollon.*

Seigneur Apollon, Jupiter m'a donné la commission de remplir les souhaits des hommes. Cet innocent-là borne le sien au bel-esprit. Comme vous en êtes le fermier general, je demande votre agrément, pour verser sur lui à plein sceau l'entousiasme.

APOLLON.

Hé bien, qu'on le mene à l'abreuvoir d'hypocrene, & pendant ce temps, que nos beaux-esprits nous lisent quelque piéce nouvelle.

Tous les beaux esprits sortent de leurs loges, ayant chacun un papier marbré à la main.

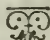
MOMUS.

Comment diable : Est-ce que tous les foux sont déchainés ? Mais écoutons un peu l'ouvrage de celui-ci.

ARLEQUIN *en auteur, lit l'ode qui ſuit.*

Ode pindarique, ou pindari-comique, ſur les guerres civiles du Parnaſſe.

Ça, qu'on me ſelle Pegaze,
Hola, hé, maitre Apollon,
Ne m'épargnez point l'emphaſe;
Et vous, Nimphes d'Helicon,
Vous, pucelles putatives,
Soufflez-moi ces fureurs vives,
Qu'on puiſe en vos entretiens,
Pour fronder les balivernes,
Qu'étalent certains modernes,
Au mépris des anciens.



J'entre en fureur; gare, gare.
Dans mes vers audacieux,
Je voudrois, nouveau Pindare,
Voltiger juſques aux cieux,
Mais je crains la culbute.
Fort ſouvent tel qui débute
Sur un ton ſi tranſcendant,
Fait banqueroute à la lyre,
Et finit par la ſatyre,
Rare effet de l'aſcendant.



Eſt-ce Pindare, eſt-ce Horace,
Sur qui je vois acharnés
Des faux-ſonniers du Parnaſſe,
Les eſcadrons mutinés?
Quoi, de leur critique amere,

Les divins écrits d'Homere
N'ont pas été preſervés ?
Homere, doyen des ſages,
On veut ranger tes ouvrages
Parmi les enfans-trouvés !



Dégorges toute ta bile,
Malheureux pays latin ;
On dégrade ton Virgile :
C'eſt bien fait, c'eſt un faquin.
Quoi, décrier la ſageſſe
De Didon l'archilucréce ?
Ah, le tour eſt ſcelerat,
Et ſur ce qu'un tel modele
Fait ſa Didon peu cruelle,
On la place à l'opera.

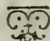


Arrêtez votre inſolence,
Antipodes du bon ſens.
Oſez-vous ſur Terence
Décocher des traits perçans ?
Si l'on en croit votre audace,
C'eſt un poëte à la glace,
C'eſt un comique peſant.
Ah, ſi vos preuves ſont claires,
Que Terence a de confreres
Dans le ſiécle d'àpreſent !



Mais je ſens que je m'abime.
J'ai perdu les étriers :
Voilà ce que le ſublime,

Procure à ſes écoliers.
Hé, que diable allois-je faire?
Phœbus, dans cette galere,
Tout l'hélicon va crier
Haro deſſus mon genie.
Si j'ai fait une folie,
J'ai joué de mon métier.



PIERROT *revenant.*

Me voilà docteur en blanc, par la grace d'Apollon.

APOLLON.

Hé bien, ta harangue eſt-elle prête? Il s'agit de nous remercier.

LE CONCIERGE.

Hé, ſeigneur Apollon, qu'avez-vous à faire de ſa harangue: Eſt-ce que vous voulez redormir ſur nouveaux frais?

PIERROT.

Meſſieurs, je ſens que l'entouſiaſme opere, & ſi je ne l'ai pris qu'à demi bain.

LE CONCIERGE.

Paix, paix, cauſeurs, faites ſilence.

HARANGUE DE PIERROT.

PIERROT.

Messieurs. C'eſt une maxime de Pitagore, que pour ſavoir parler, il faut commencer par ſavoir ſe taire. Trouvez bon que je mette en œuvre cette ſilentieuſe

maxime. Par-là j'épargne à vos oreilles le ſupplice ordinaire & toujours ſuperflu d'un galimathias periodique ; par-là j'épargne à vos modeſties ces rougeurs ſubites, ſuites neceſſaires des complimens de bienſéance ; & par-là enfin, j'épargne à ma mémoire les faux frais d'un ſoufleur, animal inévitable dans les diſcours de longue haleine. Vous voyez donc bien, meſſieurs, quel interêt j'ai à garder le ſilence. Vous y trouvez votre compte, j'y trouve le mien ; que voulez-vous davantage ?

Tous les beaux eſprits ſe récrient tous à la fois : O bene, ô bene, mais je dis bien, mais fort bien : O bene, ô bene, &c. *Ils prennent Pierrot, & l'emmenent.*



SCENE
DE COLOMBINE & D'ISABELLE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, mademoiſelle, vos langueurs me deſeſperent. Vous entrez dans l'âge ou l'honneur d'une fille commence à jouir de ſes droits, & vos yeux ſe ſentent encore de leur premiere innocence? Eſt-ce là le fruit de mes leçons, moi qui ai la réputation de faire de ſi bonnes écolieres? A votre place, j'aurois déja plumé la moitié de la douane, renvoyé une vingtaine d'abbés au ſeminaire, & fait trembler cinq ou ſix regimens de grenadiers; mais vous, pauvre agnés, vous n'avez ni bouche ni éperon, & c'eſt peine perdue que de vous inſtruire.

ISABELLE.

Quoi, parce que je refuſe d'entrer dans le grand monde, tu prends ta mauvaiſe humeur? Voudrois-tu que j'allaſſe me jetter à la tête des hommes, & que peu ſoigneuſe de ma réputation...

COLOMBINE.

Oh, vous ferez de beaux progrès avec des coeffes toujours rabattues ſur votre viſage.

Je m'étonne qu'aujourd'hui vous nous fassiez grace de vos grand'manches, & je suis tout édifiée que vous ayez donné un honéte essor à votre coeffure: mais il est temps que je vous mette dans la bonne voye. N'est-ce pas une honte que vous soyez si peu dégourdie? Vraiment, vraiment, je n'avois pas votre âge que j'avois déja fait tous mes exercices, & j'étois l'exemple du quartier pour la coquetterie.

ISABELLE.

Et m'est-il permis de me livrer à la joye, pendant que mon pere dissipe tout son bien à chercher la pierre philosophale?

COLOMBINE.

Bon! c'est justement la folie de votre pere qui doit vous élever le courage. Une fois, il faut songer que vous n'avez que votre casuel pour subsister. Croyez-moi, mademoiselle, la beauté est une espece de chymie, qui ne fait pas moins de duppes que la pierre philòsophale. Tendez vos filets seulement, & je vous répons du reste: vous allez devenir le creuset fatal des meilleures bourses de Paris. Je vous livre bientôt le caissier avec son comptoir, le juge avec ses épices, le banquier avec sa petite hotte, le courtier de change avec ses octaves. Oh, que nous allons faire une bonne maison! que nous allons pressurer de sots! Ça, mademoiselle, quandvous plait-il que nous fassions afficher?

ISABELLE.

Et qu'appelles-tu afficher, Colombine?

COLOMBINE.

Afficher, ſelon nos ſtatuts, c'eſt ſe trouver aux thuilleries les jours de police; c'eſt à dire les jours que la promenade eſt purgée de la nobleſſe du petit pont, & des levriers d'attache de la rue ſaint Honoré. C'eſt ſur ce fameux theâtre des thuilleries, qu'une beauté naiſſante fait ſa premiere entrée au monde. Bientôt les mouchars de la grande allée ſont en campagne au bruit d'un viſage nouveau: chacun court en repaître ſes yeux. Le jeune conſeiller dégonfle ſa perruque des *Te Deum*, pour voir plus à l'aiſe; l'abbé donne la derniere main à ſon rabat, & fait armes de ſes tabatieres; le petit maitre rappelle ſes prunelles égarées, & tâche à fixer le tourniquet de ſa tête. Le gaſcon même tout tranſporté, manque l'heure d'un repas dont il s'étoit prié lui même. Enfin, la belle ſort enyvrée du fracas de ſa beauté, & dieu ſait ſi ſon nom & ſa demeure échappent à la curioſité publique.

ISABELLE.

Et que gagne-t-on, Colombine, pour ſavoir ſon nom & ſa demeure?

COLOMBINE.

Auſſi-tôt, voilà une maiſon bloquée par tous les griſons de Paris. C'eſt alors qu'une ſoubrette habile eſt en droit de faire valoir

tous ſes talens. L'homme de cour lui fait ſes liberalités en complimens & en revérences; l'homme de robbe lui promet ſa voix dans la premiere affaire qu'elle aura : le petit collet lui offre des eſſences & des paſtilles : mais on eſt ſourd pour tous ces gens ; & ſelon les bonnes mœurs, c'eſt toujours un financier qui noue l'intrigue.

ISABELLE.

Quoi, Colombine, un ſimple financier l'emportera ſur tant de concurrens redoutables ?

COLOMBINE.

Qu'appellez-vous un ſimple financier ? Savez-vous quelle bête c'eſt qu'un financier auprès d'une femme ? A la vue d'un financier les anciens meubles diſparoiſſent, les pagodes ſe multiplient ſur les cheminées, les étoffes des indes ſe developent, l'argent roule dans les tiroirs, la garderobbe s'enfle à vue d'œil, les laquais d'un logis deviennent plus inſolens, les ſoubrettes ne ſont plus ſoubrettes que devant leurs maitreſſes : en un mot, la face de l'univers eſt changée à la vue d'un financier.

ISABELLE.

Et garde-t-on long-temps ce financier, Colombine ?

COLOMBINE.

Et mais, c'eſt ſelon. Par exemple, s'il ſe preſentoit quelque ſeigneur étranger, qui vint manger une centaine de mille écus à la

cour de France, l'honnêteté voudroit qu'on ne les lui laiſſât pas manger tout ſeul. Mais quand on tient comme cela quelque pigeon d'outre-mer, ſavez-vous comme on en uſe?

ISABELLE.

Hé bien, Colombine?

COLOMBINE.

Comme ces étrangers n'ont pas volontiers un grands fond de converſation, on appelle à ſon ſecours une petite baſſette obligeante, un petit lanſquenet officieux: on ſe met de part avec monſieur l'étranger, on lui tire ſes cartes l'une après l'autre, on lui rend mille petits offices en apparence: on le ruine enfin à petites journées: & n'eſt-il pas encore trop heureux, s'il n'a que cela a reprocher à la galanterie françoiſe?

ISABELLE.

Mais, Colombine, inſenſiblement à force de voir tant de gens, l'on ſe fait une réputation facheuſe.

COLOMBINE.

Et qu'importe que le monde parle, pourvu qu'on garde de certaines meſures? Surtout, ſi l'on veut conſerver ſa réputation, jamais d'hommes avec ſoi aux ſpectacles, ni aux promenades. Et qu'en a-t-on à faire dans des lieux ſi publics? Il faut les garder pour la chambre.

ISABELLE.

Au bout du compte, Colombine, toutes

ces précautions n'arrêtent pas les mauvaiſes langues.

COLOMBINE.

Hé bien, quand on voit ſa conduite en proye aux cenſeurs, on n'a qu'à faire courir un manifeſte de coquetterie, dans lequel on étale les raiſons qu'on a pour recevoir toute la terre. L'on voit l'un par neceſſité, l'autre par curioſité, celui-ci par politique, celui-là par vanité, cet autre par bizarrerie, & tout le monde enfin, pour ſuivre la mode.

ISABELLE.

Ah, Colombine, que tu es une admirable fille, & qu'une de tes leçons dénoue l'eſprit!

COLOMBINE.

Helas, mademoiſelle, je ne vaux plus rien: mais dans mes jeunes années on venoit étudier ſous moi des deux bouts de Paris, & j'avois des correſpondances juſques dans les pays étrangers.

ISABELLE.

Oh, il ne faut pas te plaindre, & tu es encore bien vive ſur tes premieres idées.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que j'ai toujours les intentions bonnes: mais je ne mourrai point contente que je n'aye acquitté ma conſcience d'un avis que je dois aux coquettes de notre ſiécle.

ISABELLE.

Et quel eſt cet avis, Colombine?

COLOMBINE.

Vous ſavez que quand on a fait quelque chaſſe conſiderable, les portes des chaſſeurs ſont toujours tapiſſées du gibier que l'on a pris.

ISABELLE.

Et qu'entens-tu par-là, Colombine ?

COLOMBINE.

Je voudrois que la même coutume fût établie ſur la porte des coquettes : qu'on y vît, par exemple, les griffes de l'homme de juſtice, les ſerres du financier, & la tête de linotte de l'abbé. Mais voici peut-être une occaſion de tapiſſer votre porte, & ce grand laquais ne vient pas pour rien.

SCENE DES ELEMENS.

ARLEQUIN déguiſé, MARIANNE, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au ſeul aſpect de votre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un crieur de moutarde.
Ce nez en manche de raſoir,
Cette bouche taillée en forme d'entonnoir,
Ce maintien tenebreux vous feroient, je vous jure,
Prendre pour le corbeau de la litterature.
Mais fuſſiez-vous encor cent fois plus loup-garou,
Fuſſiez-vous chat-huant, ſinge, magot, coucou,
En faveur des attraits de votre Marianne,
On oubliroit toujours que vous n'êtes qu'un âne.

Scelera

Scelera ipsa nefasque,
Hac mercede placent.

A Marianne. Et vous la crême des beautés,
Fourmilliere d'appas, tombeau des libertés,
Microcosme d'amour, chez qui tout plaît, tout brille,
De ce vilain magot êtes-vous bien la fille?
Parlez, repondez-moi.

MARIANNE.

Monsieur, vous savez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude!
Combien de sots pourtant font toute leur étude
De prôner fierement le sang de leurs ayeux,
Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux.
Tel qui croit au mortier tenir par sa naissance,
Est peut-être le fils d'un commis de finance:
Tel qui par six chevaux vient nous éclabousser,
Doit peut-être le jour à son maitre à danser,
Encore trop heureux, si malgré ses chimeres,
On ne lui donne pas un regiment de peres.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur, je vous jure que ma fille est ma fille: & j'en répons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine,
J'en appelle à témoin le cousin Diogene,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Sur un un gros peloton de nouvellistes foux,
Lui cria: Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, monsieur, je soutiens que Marianne est ma fille, à moi tout seul. Quand elle est venue au monde, ma femme

ne voyoit plus perſonne, & j'avois banni de chez moi ce gros caiſſier, qui pouvoit ſeul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon: à Paris manque t-on de galans?
Chaque rue eſt feconde en plumets obligeans,
Qui d'un mari jaloux travaillent à la honte,
Tout s'en mêle juſqu'à ſes gens:
Mais par un privilege à leur ſort attaché,
Les domeſtiques vont par deſſus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme eſt-ce là, qui ne veut pas qu'on ſoit le pere de ſes enfans.

ARLEQUIN.

Ah, monſieur le Docteur, votre animalité
Pourroit prendre un ton plus modeſte.
On ne diſconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité:
Mais vos voiſins ont fait le reſte.
Faut-il vous le prouver démonſtrativement:
Humano capiti cervicem, Doctor, equinam.
Ergo, ſi Marianne étoit de vous, vraiment,
Par la conformité d'un enfant à ſon pere,
Votre fille auroit donc le coup d'une jument,
Ou votre fille devroit braire.
Car enfin, tout enfant qui vous reſſembleroit,
Henniroit, meugleroit,
Rugiroit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Bêleroit, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit.
Dût enfin mon encens vous monter à la tête,
Vous n'êtes qu'un preſſis, Docteur, de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monſieur, je vous cede toutes ces qua-

lités-là, pourvu que vous me laissiez le droit que j'ai sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, papa mignon, syndic des godenots,
Digne rejetton d'ostrogots,
Puisque vous vous flattez de cette geniture,
Combien lui donnez-vous d'âge, par avanture ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comptez-vous pour rien ?
Mais pour changer de batterie,
La croyez-vous bien aguerrie
Sur tous les soubre-sauts de la coquetterie ?
A-t-elle bien appris sous sa maman les tours,
Par où l'on fait mener un mari comme un ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, monsieur !

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoitre,
N'avez-vous point souffert chez vous de petit maitre ?

LE DOCTEUR.

Monsieur !

ARLEQUIN.

Ne la voit-on pas trop souvent paroitre
Dans ces lieux où l'amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, ou le port à l'Anglois ?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t-elle point par hazard,
Courir la porte saint Bernard ?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manége,
N'a-t-elle point parti pour les eaux de Barege ?

Sous ombres de vapeurs, n'a-t-elle point été
A Bourbon, à Vichi rétablir sa santé ?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage ?
Elle n'a pas encore fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des experts en l'art de coquetter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mistere,
Je suis le directeur du peuple élementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, monsieur, les quatre élemens recherchent ma fille en mariage ?

ARLEQUIN.

Oui, pecore. Le feu, la terre, l'air & l'eau,
Enragent de goûter d'un si friand morceau.
Le feu charmé de cette belle,
Ne veut plus bruler que pour elle.
L'eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.
L'air de son soufle la devore ;
Et la terre la prend pour la déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre élemens à la fois ?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, butord, de les prendre à la fois ?
Déja vous êtes trop matois
Pour prendre l'air pour votre gendre :
On sait que vos ayeux, reverence parler,
Ont fait la capriole en l'air :
Partant pour vos pareils, l'air ne vaut pas le pendre.
Pour la terre, cet élement
Est reservé par preference
A ceux qui pour mourir en toute diligence,
N'attendent que votre agrément

Sous la forme d'une ordonnance.
A l'égard de l'eau, franchement,
Docteur, dont la mule éclabouſſe,
Seroit-ce un grand contentement
Pour une auſſi charmante enfant,
Que d'avoir un mari d'eau douce ?
Non, Docteur, il lui faut un mari tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je prétens que ſans plus attendre,
Elle ſoit mariée avec un ſalamandre.

LE DOCTEUR.

Ah, monſieur, ma fille n'épouſera jamais une ſi vilaine bête qu'un ſalamandre.

ARLEQUIN.

Hé, groſſe buſe, tu ne ſais donc pas qu'en faveur de ce mariage la pierre philoſophale entre à perpetuité dans ta famille ?

LE DOCTEUR.

Comment donc, monſieur, la pierre philoſophale ?

ARLEQUIN.

Oui, cheval, la pierre philoſophale. Tu ſais bien qu'Averroës a décidé que la pierre philoſophale ne pouvoit ſe faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus baſſe & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé, bien, monſieur ?

ARLEQUIN.

Hé bien, clabaud par excellence, j'ai fait preparer un creuſet de ta grandeur, où l'on te va jetter inceſſamment; & c'eſt avec toi-

même qu'on va faire la pierre philoſophale.

LE DOCTEUR.

Et vous pretendez avoir ma fille ? Et zeſte, & zeſte, attendez-moi ſous l'orme.

ARLEQUIN.

Ah, ce vieux roquantin fait donc l'opiniâtre ? Hola, meſſieurs les élemens, main forte à votre directeur ? Peuples de l'eau, noyez-moi cet homme-là. Peuples de l'air, dévorez-moi cet homme-là. Peuples du feu, brulez-moi cet homme-là. Peuples de la terre, engloutiſſez-moi cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, meſſieurs, meſſieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma poſterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puiſqu'il eſt raiſonnable, peuples élementaires, mettez-vous en quatre pour le réjouir.







LA NAISSANCE D'AMADIS

LA
NAISSANCE D'AMADIS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au theâtre par M. Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Février 1694.

ACTEURS.

CARINTHER, roi des Gaules. *Pierrot.*

ELISENE, fille de Carinther. *Iſabelle.*

PERION, chevalier errant. *Arlequin.*

GALAOR, confident de Perion. *Mezzetin.*

DARIOLETTE, ſuivante d'Eliſene. *Colombine.*

UNE OMBRE. *Paſquariel.*

Pluſieurs gardes de la ſuite du Roi.

La ſcene eſt dans le palais de Carinther.



LA NAISSANCE D'AMADIS.

SCENE I.

GALAOR, PERION.

GALAOR.

EN verité, seigneur, je vous trouve dans un bien triste & moult piteux état, depuis que vous êtes en ce diable de pays-ci. Pourquoi quitter votre royaume, pour venir faire le juif errant dans les Gaules, & ne vous occuper qu'à occir des geans, & vanger l'honneur des pucelles ? Vous n'aurez jamais fait à ce métier-là.

PERION *soupirant.*

Ouf !

GALAOR.

Ouf ! Cela me met le cœur en grande

componction & détresse, de voir que mon bon maître le roi Perion s'en aille comme cela le grand galop dans l'autre monde. Par la digne épée que vous portez, revelez-moi l'ennui qui vous mal-mene.

PERION *chantant.*

J'aime, hélas ! c'est assés pour être malheureux.

GALAOR *chantant aussi.*

Sans cesse l'on vous voit voler de fille en fille,
A chaque gîte enfin vous changez chaque jour :
Si vous vous plaignez de l'Amour,
C'est fort bien fait, s'il vous gouspille.

PERION.

Ce n'est pas l'amour que j'ai ramassé dans les cabarets, qui me secouent davantage. Hélas ! *Il soupire.*

GALAOR.

Et depuis quand donc les princes poussent-ils de si grands soupirs ? Est-il quelque porte, tant verouillée soit-elle, qui ne s'ouvre de prime face à leur aspect ? & ne trouvent-ils pas toujours en leur chemin donzelle prête à leur accorder la courtoisie ?

PERION.

Parbleu, tu en auras menti, petit truand d'amour, & il ne sera pas dit que je thébergerai dans mon cœur, sans que tu payes ton gîte.

GALAOR.

Mais quelle est donc la petite carogne qui vous a si bien ajusté ?

PERION.

Tu connois la fille du roi chés qui nous demeurons depuis huit jours.

GALAOR.

Qui, Elisene ?

PERION.

Ah, malheureux ! quel nom est sorti de ta bouche ?
Oui, voila le fatal brandon,
Qui met mon cœur tout en charbon,
L'outrecuidé geant, qui me faisant injure,
Fait de ma liberté pleine déconfiture.

GALAOR.

Oh, consolez-vous. Si c'est là le poulet de grain dont votre cœur est en appetit, je vous promets avant qu'il soit peu, que vous en aurez cuisse ou aîle.

PERION.

Ah, mon cher, il faut que je t'embrasse par avance, pour le grand bien que tu me fais esperer. Mais, dis-moi, écuyer mon ami, ta promesse sera-t-elle sans fallace ? crois-tu qu'Elisene m'accorde la passade amoureuse ?

GALAOR.

Si fera-t-elle, foi d'écuyer. Je sai qu'elle vous trouve de fort bon alloi, & je connois moult très bien l'esprit des femelles, qui accordent plus volontiers leurs faveurs à un étranger qu'à un citadin. *Il chante.*

Une fille bien apprise,
Qui veut toujours aller son train,
N'accorde rien à son voisin,

De peur qu'il ne le dise :
Elle vend mieux sa marchandise
A quelque marchand forain.

Il s'en va.

PERION.

Vas donc, cher ami, vas operer de maniere que je puisse voir la princesse, & tâches à rechasser sur mes terres ce gibier amoureux.

SCENE II.

LE ROY CARINTHER, poursuivi d'un lion. PERION.

LE ROY.

AU meurtre, au secours, à la justice !

PERION *combat le lion, & en délivre le roy.*

LE ROY.

Ah, preux chevalier, c'est toi qui m'a récou des pattes de ce discourtois animal ; c'est toi qui m'as sauvé la vie.

PERION.

Ce n'est pas une affaire pour moi d'aller à la chasse aux lions, j'en ai quelquefois une douzaine à mon croc, & on les sert par accollade sur ma table comme des lapereaux.

LE ROY.

Je suis fâché que vous ne m'ayez pas donné le temps de le tuer ; je ne me suis jamais senti tant de courage.

PERION.

Oui pour fuir & pour crier. Croyez-moi allez-vous mettre au lit.

LE ROY *en s'en allant.*

Voilà qui est fait, je n'irai jamais à la chasse contre des animaux qui n'ont ni foi ni loi.

PERION *seul.*

Je me suis trouvé là bien à propos pour sauver la vie au pere de ma maitresse ! Ah, crùelle fortune ! pourquoi ne me donnes-tu pas occasion de faire pour la fille, ce que je viens de faire pour le pere ? Oui, je voudrois qu'elle eût cent lions à ses trousses, je voudrois la voir au milieu des fournaises les plus enflammées, qu'elle fut precipitée dans le fond des abîmes de la mer, le diable m'emporte si je l'irois requerir. Mais je vois sa suivante.



SCENE III.

PERION, DARIOLETTE.

PERION.

BOn jour, accorte & gente Dariolette; quel bon vent a pouſſé la nef de tes appas à la rade de mes eſperances?

DARIOLETTE.

La princeſſe Eliſene, ma tant bonne maitreſſe, m'envoye vers vous ſon ſeigneur; elle eſt navrée à votre ſujet d'une bleſſure tant profonde, qu'elle n'en guerira jamais, ſi vous n'y mettez la main.

PERION.

Qu'à cela ne tienne, je les y mettrai plutôt toutes deux.

DARIOLETTE.

La pauvrette ſe plaint jour & nuit, elle ſoupire; elle larmoye, & oncques elle ne vit jouvenceau de tant bonne affaire que vous.

PERION.

Je t'aſſure que ſi elle me trouve jouvenceau de très-bonne affaire, je la trouve auſſi jouvencelle de fort bon déblai.

DARIOLETTE *découvrant une corbeille de fleurs.*

Voilà des fleurs qu'elle vous envoye pour

marque de ſa bien-veillance envers vous, elle les a même cueillies de ſa main.

PERION.

Ah, Dariolette ma mie! ce ne ſont pas là les fleurs de ſon jardin que je convoiterois davantage.

DARIOLETTE.

Je vous aſſure qu'elle n'a rien reſervé, elle vous a tout envoyé.

PERION.

Ah, Dariolette, que je ſerois heureux ſi j'étois le jardinier d'une auſſi jolie plante que ta maitreſſe! Je la cultiverois, je la labourerois, & devant qu'il fut un an j'en aurois de la graine.

DARIOLETTE.

Ah, ſeigneur, ma maitreſſe n'eſt point une fille à monter en graine; on ne la laiſſera pas ſi long-temps ſans lui donner un mari. Mais.... là.... parlez-moi franchement: eſt-il bien vrai que vous l'aimiez ſi fort?

PERION.

Oui, l'amour s'eſt mis en embuſcade ſur le grand chemin de mon cœur, pour l'aſſaillir & le détrouſſer. Il eſt feru ſi très profondément, que je ne puis m'excuſer de la mort, ſi dans bref l'emplâtre de ſes faveurs n'y donne allegement.

DARIOLETTE.

Il y a tout plein de ces agoniſans-là, qui

tombent en pamoison à l'aspect des jolies damoiselles. On sait bien ce qu'il faudroit pour les faire revenir ; mais la plûpart sont des traîtres, qui ne cherchent qu'à emprunter certaines choses, qu'ils ne rendent jamais.

PERION.

Oh, diable! mes intentions sont dans l'équilibre de la pudeur. Si je pourchasse ta maitresse, c'est en toute loyauté & droiture. Je ne voudrois que lui dire deux mots.

DARIOLETTE.

Parler à ma maitresse? Ah, seigneur, cela est impossible!

PERION *lui donnant une bourse.*

Tiens, tiens, cela rendra peut-être la chose plus facile.

DARIOLETTE.

Il faudroit donc que ce fut la nuit, afin de n'être vu de personne. Car il y a une loi dans ce pays furieusement severe contre une fille qu'on rencontre avec un garçon, & le bucher est toujours tout prêt pour les bruler tous deux sans autre forme de procès. Dame, dans les Gaules on est terriblement roide sur l'honneur.

PERION.

On traite les filles plus humainement en mon pays; & si on bruloit toutes celles qui ont délinqué, le bois y manqueroit tous les hyvers. Mais tu n'as rien à craindre, dès à present j'épouse ta maitresse.

DARIOLETTE.

DARIOLETTE.

Bon ! on voit tant de ces epouſeux-là qui amuſent les filles avec des promeſſes banales de mariage. Ils n'ont pas plutôt obtenu quelques gracieuſetés, que tout le mariage s'en va à vau-l'eau. Pendant ce temps-là une pauvre fille en a pour ſon compte.

PERION.

Comment ! tu doutes encore de ma fidelité ? Ecoutes. *Il tire ſon épée.*

Je jure par ce fer dont nul geant n'échappe,
Par qui maint felon fut occis,
De ne boire jus de la grappe,
Ni de manger pain ſur nape,
Que d'Eliſene enfin je ne ſois le mari,
Si j'obtiens l'obligeante étape,
Autrement dit, le don d'amoureuſe merci.

DARIOLETTE.

Or maintenant éjouiſſez-vous, je vais tâcher à mettre fin à tant glorieuſe entrepriſe, & envers la minuit je vous ferai ébattre en propos joyeux avec votre maitreſſe. *Elle s'en va.*

PERION *ſeul.*

Je touche enfin l'heureux moment
Qui va finir mon amoureux tourment ;
Eliſene bientôt deviendra mon partage.
Mon cœur treſſaut, tous mes ſens ſont raſſis.
Dans peu l'Amour va m'ouvrir l'huis
Qui conduit dans le mariage.
A minuit j'en dirai deux mots
Avec ma belle jouvencelle :
Et je dois en mêmes propos
Me ſolacier avec elle.

O nuit, prens ton noir balandran;
Viens, descends, que rien ne t'arrête!
Puisque c'est à minuit que se fera la fête,
Conduis vite l'éguille au milieu du cadran.

Il s'en va.

SCENE IV.

DARIOLETTE vient avec une lanterne. ELISENE.

DARIOLETTE.

ALlons, ma bonne maitresse, la nuit est bien noire, & favorise notre marche clandestine.

ELISENE.

Ma pauvre Dariolette, je tremble comme la petite feuille. Mais, dis-moi, un homme n'est-il pas bien-fort, quand il est seul avec une personne dont il est aimé?

DARIOLETTE.

Mais, c'est selon. Quelquefois c'est l'homme qui est le plus fort, quelquefois aussi c'est la femme. Je ne sai pas bien les regles du tête à tête, & je n'en ai encore reçu que deux ou trois leçons.

ELISENE.

Mais est-il bien sûr que tu m'ayes veritablement mariée avec le roi Perion? Car sans cela je me garderois bien de me trouver cap à cap avec lui.

DARIOLETTE.

Hé ne craignez rien : je connois mille femmes qui n'ont jamais été le quart tant mariées que vous.

ELISENE.

Je ne ſaurois que te dire ; ce mariage-là me paroit un peu précipité.

DARIOLETTE.

Il ne s'en fait plus autrement : & dans ce temps-ci, il faut bruſquer la noce, & ne pas donner le temps à un homme de ſe reconnoître, ni de faire trop d'informations de vie & de mœurs de la future.

ELISENE.

Au moins, Dariolette, tu me promets que la comedie ſe paſſera en ſimples récits & menus propos ?

DARIOLETTE.

He, fiez-vous à ma parole.

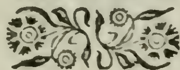
ELISENE.

Ma pauvre Dariolette, n'y auroit-il pas moyen de remettre la partie à demain ?

DARIOLETTE.

Bon, bon ! demain ne ſeroit-ce pas la même choſe? Les nouvelles mariées demandent toujours des lettres de répi, & elles ſeroient au deſeſpoir qu'on les leur accordât. Allons.

Elles s'en vont.



SCENE V.

La ferme s'ouvre, & l'on voit dans le fond du theâtre Perion sur un lit d'ange, en robbe de chambre, botté, & ayant son épée sous le bras. Galaor est à côté de son lit tout debout. La symphonie joue le sommeil d'Amadis.

PERION *chante en se levant du lit.*

AH, je sens l'amour qui me grille,
Je n'en puis plus, morbleu,
Mon cœur petille,
Au feu, au feu, au feu, au feu,
Les seaux de la ville.

GALAOR *s'avance, & chante :*

Les plaisirs vous suivront desormais,
Vous allez voir vos desirs satisfaits,
Un tendron novice
Tombe en vos filets.
N'allez pas faire ici le jocrice;
Tambour-battant menez-moi votre agnés.
Il est temps que la jeune bergere
De ses appas avec vous fasse un troc,
Cela vous est hoc.
On s'épouse aujourd'hui sans notaire:
L'usage approuvé
Est sous seing privé.
L'amour carillonne,
Et j'entends qu'il sonne
Du haut du clocher,
L'heure du berger.

SCENE VI.

PERION, ELISENE, GALAOR, DARIOLETTE.

PERION *à Eliſene.*

AH, vous voila, infante de mon ame! vous arrivez comme de cire: il y a longtemps que je vous attendois, & je commençois à me morfondre.

ELISENE.

Valoureux chevalier, à votre aſpect je deviens toute perplexe.

DARIOLETTE.

Ma maitreſſe n'eſt encore qu'une petite novice.

PERION.

Oh, l'aiſſez-moi faire, je lui montrerai tout ce qu'il faudra.

Ceci ſe chante.

PERION.

C'eſt à moi d'enſeigner.

GALAOR.

C'eſt à lui d'enſeigner
Aux filles ignorantes,
Les manieres fringantes:
C'eſt à moi d'enſeigner
C'eſt à lui d'enſeigner
Le grand art de ceder.

GALAOR.

Hé bien, la belle, que dites-vous de notre muſique?

ELISENE

Excusez, seigneur, si la pudeur m'empêche de parler.

PERION.

Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Allons vîte jouer nos rôles.

GALAOR *chante.*

Suivez l'hymen, ce dieu vous apprête
Un ambigu de plaisirs nouveaux.
Pendant que vous serez tête à tête,
Je vous promets de garder les manteaux.

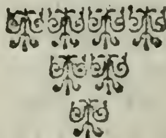
PERION *tirant Elisene par le bras, chante :*

Allons, petite marmotte,
Il n'est pas temps de pleurer.
Vous faites ici la sotte,
Et vous vous laissez tirer.
Tant de rigueur m'épouvente ;
J'ai peur que cette ignorante,
Avec toute sa façon,
Ne me montre ma leçon.



A la soubrette.

Et toi, petite mercure,
Pour adoucir ton chagrin,
Va pendant ma procédure
Faire un tour dans le jardin.
Quand la maitresse est aux prises,
Les soubrettes bien apprises,
Doivent voir en attendant
De quel côté vient le vent.



SCENE VII.

LE ROY *suivi de plusieurs gens armés, avec des lanternes & des fallots. Les mêmes acteurs de la scene precedente.*

J'Ai entendu du bruit dans mon palais, & je crains qu'il ne soit arrivé quelque mal-engin à l'entour de ma fille. Mais que vois-je ? ma fille avec Perion ! Ah, traître ! après t'avoir reçu chez moi comme un mien frere, tu viens honnir ma fille !

PERION.

Je suis ici dans un auberge,
Et les guerriers portant flamberge,
Ont toujours droit, chemin faisant,
Quand ils trouvent tendron friand,
De se payer des arrerages.
Pendant qu'on repait le bidet,
Les chevaliers ont pour usage
De se délasser du voyage
Avec fille de cabaret.

LE ROY.

Tu veux encore me vilipender par des propos injurieux, double coquin ?

PERION.

Penart, prens-le d'un ton moins haut,
De ton courroux il ne me chaut.
Je ne viens point dans ta famille
Mettre trouble ni desarroi ;
Je n'ai rien tollu de ta fille,
Elle est entiere comme moi.

LE ROY.

Il faudra donc que ma fille ſoit brulée ? Mais ce qui me conſole, c'eſt que tu ſeras grillé avec elle. Allons, gardes, qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on me l'amene pieds & mains liés. Je veux que juſtice en ſoit faite.

Les gardes veulent prendre Perion, il ſe défend, s'enfuit, & les gardes le pourſuivent.

LE ROY *ſeul.*

Oui, parbleu, tu mourras, outrecuidé magot ;
Tu grilleras auſſi ſur le même fagot.
Mais que dis-je ? grands dieux ! bourreau de ma famille,
Ainſi qu'une ſauciſſe on rotira ma fille ?
Moi-même j'en ſerai l'odieux occiſeur.
Je frémis, tous mes ſens ſe ſont glacés d'horreur.
On rotira ma fille ? Ah nature, nature !
Pour garantir l'honneur d'encombre & de méchef,
A quoi ſert-il de donner la ſerrure,
Quand tant de gens en ont la clef ?

SCENE DERNIERE.

On ouvre la ferme, on voit le bucher & les miniſtres qui amenent Eliſene, Perion & Dariolette enchaînés avec des fleurs, & couverts de guirlandes.

PERION *chante.*

C'Eſt unir deux amans, que de les riſſoler enſemble.

LE ROY *à Perion.*

Te voilà donc, méchant ſuborneur, qui viole comme un ſarrazin les droits de l'hoſpitalité ?

PERION.

Que voulez-vous que j'y faſſe ? Les filles ont toujours eu de l'aſcendant ſur moi, & quand je puis, je prends ma revanche.

LE ROY *à ſa fille.*

Et toi, fille déloiale, me faire cet affront à la fleur de mon âge! *A Dariolette.* Pour toi, chienne de pendarde, s'il n'y avoit point de bourreau je t'étranglerois moi-méme : c'eſt toi qui as mené ma fille à la boucherie.

DARIOLETTE.

Quant à moi je l'ai fait à bonne intention. J'ai cru que quand on s'étoit donné la foi, on pouvoit ſe parler de nuit & de jour ſans rien craindre.

LE ROY.

Vas vas, tu ſeras brulée. Allons, officiers, faites votre charge; qu'on faſſe l'operation.

PERION.

Qu'appellez-vous l'operation ? Je ne ſuis pas malade. A cette heure, je vous avertis que je ne vaux rien roti.

Les gardes le menent au bucher, dont il ſort une ombre qui chante :

Ah! que fais-tu là, temeraire ?
Ah! je défens qu'il ſoit roti.
D'Eliſene & de ce compere
Il doit naitre bien-tôt un fils,
Prematuré comme ſon pere,
Et qu'on doit nommer Amadis.

PERION.

Comment! de moi & d'Eliſene doit naitre

un fils qu'on nommera Amadis : & vous vouliez me faire bruler ? Ah ! vieux penard, je veux te faire mettre à ma place. Allons, qu'on le saisisse.

LE ROY.

Ah, seigneur, je vous demande pardon ! & puisque vous m'avez sauvé la vie tantôt contre un lion, je consens que vous épousiez ma fille.

PERION.

Allons, je vous pardonne, & puisque les destins l'ordonnent, j'épouse votre fille. *A Elisene.* Mais, écoutez, la belle, voilà un oracle qui me lanterne les oreilles. Il dit que j'aurai bien-tôt un fils, je vous avertis que je n'aime pas les enfans précoces.

ELISENE.

J'aimerois trop mieux être morte, que d'avoir failli & prevariqué.

DARIOLETTE.

Seigneur, il ne faut pas que l'oracle vous étonne, les filles dans les Gaules sont fort expeditives.

PERION.

C'est à peu près la même chose chez nous; & souvent les peres & meres sont plutôt avertis de la multiplication de leur famille, que de la noce de leur fille.

LE ROY.

Allons, qu'en faveur de ce mariage, ce triste appareil de funerailles se change en des marques de réjouissance.

Le bucher se change en une pyramide enflammée, qui forme un feu de joye. La symphonie joue un menuet : après quoi un berger chante :

Dans le bel âge
Où l'on s'engage,
L'hymen est doux.
Fille fringante,
Que l'amour tente,
Sans en rien dire demande un époux.

On danse, & puis le même berger continue.

Mais quand un pere
Trop lent differe,
L'amant sincere
Doit cependant
Prendre en avance
Quelque licence,
Sauf à déduire quand il sera temps.

GALAOR.

Seigneur, puisque vous êtes en train de marier, voilà Dariolette. Tandis que vous jouez gros jeu avec la princesse, ne pourrois-je point carabiner avec la soubrette ?

DARIOLETTE.

Est-ce que tu perds l'esprit ? Crois-tu que je voulusse d'un carabin comme toi ?

GALAOR *chante.*

Ah, Dariolette,
Si blanchette, si douillette,
Je connois sur l'étiquette,
Que tu ne t'en feras prier :
Car lorsque le chevalier
De la dame a fait emplette,
C'est la raison que la soubrette
S'ébaudisse avec l'écuyer.

UN GAULOIS *chante.*

Au bon vieux temps

On s'aimoit d'amour sincere,
Qui plus aimoit savoit plaire :
Les amans étoient constans,
Au bon vieux temps.
L'Amour à present degenere,
Ce n'est que feinte & mystere,
Ne verrons-nous de nos ans,
S'aimer comme on souloit faire
Au bon vieux temps.

On joue une gavotte, que tout le monde danse, après quoi,

UN GAULOIS *chante.*

On ne peut bien garder les filles,
Elles s'échapent quelque jour;
Les limaçons de leurs coquilles
Sortent bien pour faire l'amour.

GALAOR.

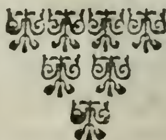
Quand veux-tu, petite brunette,
Remonter un pauvre écuyer?
N'est-il pas temps que ma mazette
Tire enfin à ton ratelier?

DARIOLETTE.

Quand on est & jeune & gentille,
Il est bien fâcheux de mourir :
Mais de rester encore fille,
C'étoit mon plus grand déplaisir.

PERION *au parterre.*

D'Amadis voila la naissance,
Assez suspecte à mon avis.
Sans trop médire, il est en France
Encore bien des Amadis.







3.e Pl.

LE
BEL-ESPRIT.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur L. A. P. & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le treiziéme de Mars 1694.

ACTEURS.

CINTHIO entêté de bel-esprit, sous le nom de Cleanthus, pere d'Angelique.

LE DOCTEUR, frere de Cinthio.

ANGELIQUE, fille de Cinthio.

OCTAVE, amant d'Angelique.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, valets d'Octave.

COLOMBINE, suivante d'Angelique.

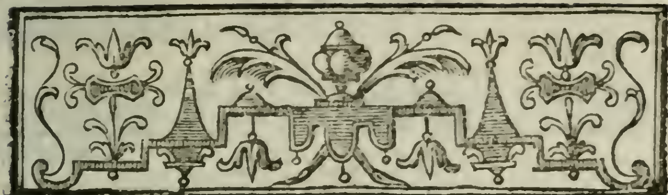
PIERROT, valet de Cinthio.

DEUX NORMANDS, messieurs de Crocanville. *Arlequin*, *Pasquariel.*

UN PHILOSOPHE, UN POETE, UN BEL-ESPRIT, UN HOMME DE ROBE, UN COCHER, APOLLON, *Arlequin.*

UN MINISTRE D'APOLLON *Pierrot.*

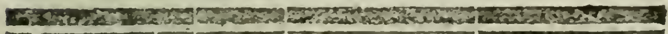
La Scene est à Paris chez Cinthio.



LE
BEL-ESPRIT.



ACTE I.



SCENE I.

Le theâtre represente une place publique.

OCTAVE, PASQUARIEL.

OCTAVE.

OUI, j'y suis résolu, la vie ne me sauroit être agréable sans ce que j'aime : & si je ne puis obtenir Angelique, cette épée me délivrera de la rigueur de mon sort.

PASQUARIEL.

Gardez-vous bien de faire cette folie. Il y a une raison de la derniere consequence qui vous en doit empêcher.

OCTAVE.

Quoi ?

PASQUARIEL.

Une raiſon qui vous doit fermer la bouche.

OCTAVE.

Encore ?

PASQUARIEL.

C'eſt que j'ai oui dire à un habile medecin, qu'il n'y a rien de ſi contraire à la ſanté, qu'un coup d'épée au travers du corps.

OCTAVE.

Belle déciſion !

PASQUARIEL.

C'eſt un fameux medecin. Je n'en connois point qui expedie plus vîte un malade.

OCTAVE

Il faut être fort habile, pour porter ce jugement d'un coup d'épée au travers du corps.

PASQUARIEL.

Pour aller vîte en l'autre monde, il ne faut pas de meilleur voiture.

OCTAVE.

C'eſt juſtement ce que je demande.

PASQUARIEL.

Croyez-moi, ne prenez pas cette réſolution, vous n'en ſortirez pas à votre honneur.

OCTAVE.

Quelle raiſon te le peut perſuader ?

PASQUARIEL.

L'experience. J'ai eu bien des fois envie de

de me tuer, mais je n'ai jamais pu tenir ma colere contre moi-même.

OCTAVE.

C'est que tu n'en as jamais bien formé le dessein.

PASQUARIEL.

Oh que si fait; & je n'en ai eu que de trop bonnes raisons. Mais, ma foi, on a les bras de cotton, quand il se faut donner le coup décisif. Pour moi, je ne vise jamais droit dans ces occasions, mon coup porte toujours à vuide par dessous le bras.

OCTAVE.

Tu me crois donc bien lâche?

PASQUARIEL.

Ce n'est pas à dire. Mais le plus brave homme est poltron comme une vache, quand il faut qu'il se batte contre lui-même. C'est le dernier effort de la bravoure, que de se tuer de sa propre main; tout le monde n'est pas capable d'une action si héroique.

OCTAVE.

Je te ferai voir que je le suis. Pourquoi cette opiniâtreté?

PASQUARIEL.

C'est que tous les amans desesperés se portent le mieux du monde le lendemain du jour qu'ils se devoient pendre, pour avoir perdu leurs maitresses.

OCTAVE.

Je ne dois point être confondu avec les amans ordinaires.

PASQUARIEL.

Je vois bien que vous aimeriez mieux être confondu avec votre maitresse.

SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE, PASQUARIEL.

COLOMBINE *à Octave.*

VOilà messieurs de Crocanville, qui vont arriver. Vous savez qu'Angelique est obligée de choisir celui des deux qui lui plaira davantage.

OCTAVE.

Se peut-il qu'elle me préfere quelqu'un, après ce que j'ai fait pour elle! Tu sais qu'ayant commencé à nous aimer en Italie, si-tôt que notre cœur fut capable de sentir quelque chose, je pensai mourir de douleur lorsqu'elle partit avec ses parens pour venir en France: que ne pouvant resister au chagrin de ne la voir pas, je la vins trouver après la mort de ma mere, & que son pere me permit de la voir comme j'avois accoutumé autrefois, & me fit esperer que je l'épouserois lorsque l'oracle d'Apollon

auroit déclaré le secret de ma naissance.

COLOMBINE.

Il a bien changé depuis. Il n'a que la science en tête, & il veut que sa fille epouse un bel-esprit.

OCTAVE.

Quoi, Angelique seroit de ce goût-là?

COLOMBINE.

Vraiment non, mais son pere seroit-il le premier qui marieroit sa fille pour lui, au lieu de la marier pour elle?

PASQUARIEL.

Allez, ne craignez rien: ce n'est point à un esprit, que vise une fille qui veut se marier.

COLOMBINE.

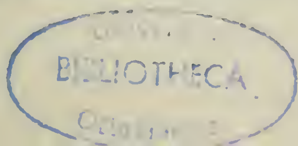
On aura pourtant bien de la peine à empêcher cette affaire-là. Son pere a un entêtement pour la science, qui passe toute imagination; il veut que tout le monde chez lui apprenne le latin, & il m'a fait acheter un rudiment où je n'entens rien.

PASQUARIEL.

Tu aimerois bien mieux étudier un rude amant?

COLOMBINE.

Angelique vous permet de tenter toutes choses pour la délivrer de messieurs de Crocanville, & vous conseille d'en communiquer avec son oncle.



PASQUARIEL.

Cela eſt juſte, il faut communiquer avec l'oncle, avant que de communiquer avec la niéce.

COLOMBINE.

Il doit pourtant prendre conſeil d'un bel-eſprit, avant que de ſe déterminer ſur meſſieurs de Crocanville, & il en cherche un pour cela.

PASQUARIEL.

Un bel-eſprit?

COLOMBINE.

Oui.

PASQUARIEL.

Ne vous mettez pas en peine, j'entends Arlequin. Je vous ferai votre affaire, ou j'y brulerai mes livres.

COLOMBINE *à Octave.*

Adieu, je vous quitte : profitez de l'avis.



SCENE III.

ARLEQUIN, OCTAVE, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *s'escrimant contre la cantonnade avec son épée de bois.*

OU sont-ils, que je les tue, ces coquins? Où sont-ils?

OCTAVE.

Qui, qui?

ARLEQUIN.

Où sont-ils, que je les anéantisse?

OCTAVE.

Qui donc? A qui en veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux exterminer toute la race des Crocanvilles, tous ceux qui sont, tous ceux qui ont été, & tous ceux qui seront jusqu'à la centiéme generation. Comment! Enlever à la barbe de mon maitre ce qu'il aime le mieux!

OCTAVE.

Tu auras bien de la peine à l'empécher. Je te suis pourtant redevable de ton affection.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux que vous crevassiez, que de souffrir ce deshonneur. Il est vrai qu'il

n'y a pas de nation au monde si friande de bons mariages.

OCTAVE.

Ce n'est point l'interêt qui me fait agir.

ARLEQUIN.

Ils ne vous ressemblent gueres, ils fleurent de cent lieues un bon parti.

OCTAVE.

C'en est fait.

ARLEQUIN.

Point, point; l'affaire n'est pas si desesperée que vous croyez.

OCTAVE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Vous croyez que celui qui n'aura pas été choisi pour épouser Angelique, la laissera épouser à l'autre sans plaider?

OCTAVE.

S'il n'a pas raison?

ARLEQUIN.

Il n'est pas necessaire d'avoir raison pour plaider: il ne s'agit pour la nation, que d'avoir un pretexte. On ne fait aucun marché en ce pays-là, qui ne soit accompagné de procès; à plus forte raison un mariage: c'est un marché fort scabreux.

OCTAVE.

Mais, s'il n'y a point de difficulté?

ARLEQUIN.

Ils trouveroient des nullités dans le ma-

riage du monde le plus regulier. La justice méme devient litigieuse entre leurs mains, & je connois un normand qui fit un procès à un paysan, de ce qu'en passant dans la rue, il avoit laissé braire son âne devant sa porte.

OCTAVE.

Cela ne peut pas être.

ARLEQUIN.

J'en connois un autre qui poursuivit sa servante en justice, de ce qu'elle laissoit trop diminuer sa viande dans son pot.

OCTAVE.

Je ne vois dans ce mariage....

ARLEQUIN.

Je crains bien qu'ils ne plaident contre vous, & qu'ils ne poursuivent un decret de prise de corps contre votre cœur, de ce qu'il a la hardiesse de bruler pour Angelique.

OCTAVE.

Si cela est, nous plaiderons long-temps.

ARLEQUIN.

Si Arlequin ne réussit pas, je songe à une chose qui pourroit bien vous faire donner le croc en jambes à messieurs de Crocanville.

OCTAVE.

Tu auras trente louis, si tu réussis.

ARLEQUIN.

Trente louis?

OCTAVE.

Oui.

ARLEQUIN.

Il faudra tâcher de faire votre affaire.

OCTAVE.

Le pere d'Angelique est un esprit bien difficile.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit un diable, il faut bien qu'il me fasse gagner trente louis ; je lui en donnerai plutôt la moitié. Voyons un peu notre affaire. .... *A Octave.* C'est trente louis neufs, au moins ?

OCTAVE.

Des louis neufs.

ARLEQUIN.

Nous n'avons qu'à nous presenter, mon camarade & moi, habillés en gentilshommes normands, pour épouser Angelique. Nous dirons un regiment de sottises, & nous aurons un air si sot, monsieur, que j'espere que nous réussirons à nous faire donner notre congé.

OCTAVE.

Mais quand les deux normands arriveront, leur presence découvrira ton imposture.

ARLEQUIN.

C'est ce que j'y vois de fâcheux.

OCTAVE.

Voilà un plaisant moyen!

ARLEQUIN.

Il étoit fort bon, si vous ne l'aviez pas trouvé mauvais. Patience, il ne laissera pas de réussir. Je n'ai qu'à leur faire rendre une lettre, à la descente du coche, de la part du pere d'Angelique, dans laquelle il leur dira, que comme il a été long-temps sans apprendre de leurs nouvelles, il a accepté un autre parti qui s'est presenté.

OCTAVE.

Passe pour cela.

ARLEQUIN.

Voilà, monsieur, ce que mon foible génie & mes lumieres peu lumineuses me fournissent pour vous témoigner la passion extrême que j'ai de.... gagner incessamment les trente louis que vous m'avez promis.



SCENE IV.

Le theâtre represente l'appartement de Cinthio.

COLOMBINE, CINTHIO.

COLOMBINE *à part.*

IL faut que le drôle soit bien fin, pour ne pas donner dans le panneau.

CINTHIO.

Il faut être bel-esprit pour briller dans la maison des Crocanvilles. Je les attens avec impatience, & je croi que ma fille en sera contente.

COLOMBINE.

Oh oui, monsieur, il n'en faut pas douter. *A part.* Tu n'en es pas encore où tu penses, vieux fou.

CINTHIO.

La belle chose que la lecture ! Si tu avois lu les colloques de Mathurin Cordier, l'histoire de Pierre de Provence & de la belle Magdelone, les chevilles de maitre Adam, avec le traité de pharmacie, & les œuvres posthumes de monsieur Canule, tu serois enchantée. Voilà ce qu'on appelle de beaux livres, cela !

COLOMBINE.

Ma foi, monsieur, je croi que vous perdez le peu d'esprit qui vous étoit resté. Tout les livres que vous venez de nommer, n'ont jamais été que dans la bibliothéque de la samaritaine.

CINTHIO.

Il faut que je me prépare pour une conversation fort brillante, dont je dois être cet aprés-diné; il faut que je cherche des bons mots pour en débiter.

COLOMBINE.

C'est-à-dire, que vous lisez le matin ce que vous devez dire l'aprés-diné dans la conversation: Le traité de pharmacie de monsieur Canule est admirable pour les bons mots.

CINTHIO.

Voilà le grand secret pour briller dans les cercles.

COLOMBINE.

Je n'aime point du tout l'esprit preparé, moi.

CINTHIO.

C'est que tu n'es pas bel-esprit.

COLOMBINE.

Et je n'ai pas même envie de l'être. Qui, moi? je serois du nombre de ces beaux esprits de profession, qui ne parlent jamais comme les autres; qui ne savent ce que c'est que d'appeller les choses par leurs noms; qui ne crachent que des sentences, & qui s'i-

maginent que l'eſprit conſiſte à ne ſe pas faire entendre ? Il n'y a rien qui m'impatiente davantage que ces eſprits qui ſont tirés à quatre épingles , & qui ſont toujours à l'affus de quelque pointe. J'aimerois mieux mille fois qu'un homme me dît des ſottiſes , que de me dire de grands mots.

CINTHIO.

Tu es du goût moderne , tu aimes mieux les ſottiſes que les grands mots.

COLOMBINE.

Je ne trouve rien de plus inſuportable , qu'un eſprit qui ſe donne ſans ceſſe la queſtion , & qui ſe perd dans les nues à force de ſe guinder.

CINTHIO.

Tu t'accommoderois mieux de l'eſprit qui deſcend dans la cave , que de celui qui monte au grenier , parce que ſelon le dire d'un ancien , *Sine Cerere & Baccho friget Venus.*

COLOMBINE.

C'eſt un galimathias où l'on ne comprend rien , que l'eſprit des ſavans.

CINTHIO.

C'eſt que le tien n'eſt pas d'une vaſte étendue.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que vous ſavez tant , que je ne ſache auſſi-bien que vous ?

CINTHIO.

Ce que je ſai ?

COLOMBINE.

Oui, voyons.

CINTHIO.

Plus de choses que tu n'en apprendras jamais.

COLOMBINE.

Mais, quoi encore ?

CINTHIO.

Je sai l'ortographe, ignorante !

COLOMBINE.

C'est une belle science que l'ortographe !

CINTHIO.

C'est la plus belle de toutes, c'est un philosophe qui me l'a dit.

COLOMBINE.

Ce philosophe a bien la mine d'être un fou. Mais qu'est-ce que l'ortographe ?

CINTHIO.

C'est.... Belle demande ! C'est.... L'ortographe. C'est.... c'est la premiere de toutes les sciences.

COLOMBINE.

Me voilà bien plus savante ! Mais definissez-la moi.

CINTHIO.

L'ortographe.... Attendez.... De même que la beauté de l'univers consiste dans la juste construction des parties qui le composent, l'ortographe consiste dans la juste construction des lettres qui composent les mots.

COLOMBINE.

Voila un beau raiſonnement, avec vos conſtructions.

CINTHIO.

Ignorante, qui n'entend pas le mot de conſtruction! C'eſt que tu as des obſtructions dans l'eſprit. Ne vois-tu pas que ce qui fait que nous trouvons une femme belle, c'eſt l'ortographe & la juſte conſtruction des parties qui compoſent ſon viſage?

COLOMBINE.

Ah, ah! cela eſt drôle. C'eſt donc la belle ortographe & la belle conſtruction de nos actions qui fait les grands hommes?

CINTHIO.

Il n'y a rien de mieux.

COLOMBINE.

C'eſt la bonne ou la mauvaiſe ortographe de nos parties qui fait la douleur ou le plaiſir: Par exemple, la mauvaiſe conſtruction & la mauvaiſe ortographe de ma main avec votre joue, n'eſt-ce pas ce qui cauſe la douleur? *Elle lui donne un ſoufflet.*

CINTHIO *portant la main ſur ſa joue.*

Comment, un ſoufflet!

COLOMBINE.

C'eſt pour rendre l'argument plus ſenſible. Allez, monſieur, la mauvaiſe ortographe de votre cervelle vous a rendu fou.

CINTHIO.

Taiſez-vous, inſolente; je ſuis plus ſage

que vous, & je veux que ma fille épouſe un bel-eſprit : oui, je le veux, & j'ai raiſon de le vouloir.

COLOMBINE.

C'eſt ſelon. Il y a des femmes qui n'aiment point qu'on paye d'eſprit avec elles. Ce n'eſt pas de ce côté-là qu'elles font tomber les gros frais. Si votre fille eſt de ce nombre-là, vous n'avez pas raiſon de le vouloir.

CINTHIO.

Je veux qu'elle en épouſe un, & qu'elle devienne bel-eſprit elle-même.

COLOMBINE.

Le mariage d'un eſprit avec un corps ne réuſſit guéres.

CINTHIO.

N'importe, je l'ai réſolu, & je vais donner ordre pour cela à la reception de meſſieurs de Crocanville.

COLOMBINE.

Et moi, à une affaire preſſée qui m'oblige de vous quitter. *A part.* Il faut tâcher de renvoyer ces crocans boire du cidre.



SCENE V.

CINTHIO, COLOMBINE, ANGELIQUE, PIERROT.

CINTHIO.

HOla, ho, quelqu'un ?

PIERROT.

Monſieur ?

CINTHIO.

Qu'on faſſe venir ma fille.

PIERROT.

La voilà.

CINTHIO.

Hé bien, ma fille, êtes-vous prête à recevoir meſſieurs de Crocanville ?

ANGELIQUE.

Non, mon pere.

CINTHIO.

Comment, non !

ANGELIQUE.

C'eſt que je ne veux point épouſer un provincial : on ſe rouille trop en province, on y perd abſolument les bons airs, & c'eſt à quoi je ne veux point m'expoſer : je mourrois plutôt que de me réſoudre à quitter Paris.

CINTHIO.

Il faudra bien pourtant que vous le faſſiez.

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je vous prie de ne me point forcer à vous desobéir, j'ai pris mon parti là-dessus.

CINTHIO.

Et j'ai pris le mien aussi. Voilà qui est admirable! Ne serez-vous pas plus heureuse que vous ne meritez, d'épouser un homme d'esprit?

COLOMBINE.

Ce n'est pas si grand'chose que vous croyez, qu'un bel-esprit. J'ai des vers ici qui le disent bien mieux que moi.

CINTHIO.

Des vers?

COLOMBINE.

Oui, des vers. Ecoutez. *Elle lit.*

Dans ce siécle pervers, c'est un foible avantage
Que d'avoir la science & l'esprit pour partage.
Quand le monde autrefois suivoit de bonnes mœurs
Le bel-esprit tenoit lieu d'héritage,
Auprès des grands trouvoit mille douceurs,
Et des belles souvent obtenoit des faveurs:
Mais on a bien changé d'usage.
On a tant fait, qu'enfin le bel-esprit
N'est plus qu'un chetif appanage,
Et n'a ni grace ni credit.

Jadis parmi le sexe aimable,
Aux graces de l'esprit rien n'étoit comparable;
Avec ce seul endroit on étoit engageant.
Les amans devoient tout à leur délicatesse:
Et si l'on leur montroit alors quelque foiblesse,
Ce n'étoit point à leur argent
Qu'on prostituoit sa tendresse.

Dès que sur la vertu le vice a prévalu,
L'or a pris sur le sexe un empire absolu.
En vain l'esprit dans les ruelles,
Veut pour gagner les cœurs étaler des appas,
Il ne trouve que des cruelles :
Il a beau s'épuiser, on ne l'écoute pas,
Et ce n'est que l'argent qui brille aux yeux des belles.

Les femmes ne sont plus sujettes au peché de l'esprit, ce n'est que le peché de la bourse qui les tient.

CINTHIO.

C'est un peché grossier.

COLOMBINE.

Autrefois on souffroit le corps à cause de l'esprit ; à l'heure qu'il est, on aime le corps à cause de la bourse.

CINTHIO.

Je veux que ma fille donne exemple aux autres, & qu'elle préfere l'esprit à tout.

ANGELIQUE.

Je n'aime point l'esprit normand, & j'aimerois mieux épouser un sot, qu'un normand qui auroit de l'esprit.

COLOMBINE.

Elle a raison, & j'ai autrefois oui dire un proverbe à ma grand'mere, qui m'a donné une aversion horrible pour les gens de cette nation.

De grand seigneur, grande riviere,
D'un normand, & d'un grand chemin,
Ne fais jamais ton voisin.

CINTHIO.

Ce proverbe-là eſt faux, pour les normands.

PIERROT.

Monſieur, voilà meſſieurs de Crocanville.

CINTHIO.

Ma fille, faites bien votre devoir, & ſouvenez-vous de leur parler avec eſprit.

SCENE VI.

ARLEQUIN & PASQUARIEL déguiſés. CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT.

Arlequin & Paſquariel, l'un avec une boſſe par derriere, l'autre par devant, veulent faire la reverence tous deux à la fois, & tombent l'un ſur l'autre.

COLOMBINE.

VOilà meſſieurs de Crocanville à bas. Prenez garde de vous gâter la taille.

ARLEQUIN *à Paſquariel en ſe relevant.*

La peſte ſoit du mal-adroit!

PASQUARIEL.

La peſte ſoit de l'animal!

ANGELIQUE.

Ah, quel horreur! Ce ſont des monſtres.

ARLEQUIN *bas à Angelique.*

Ne vous allarmez pas, la belle; c'est Arlequin & Pasquariel qui se sont crocanvilisés pour votre service

PASQUARIEL *à Cinthio.*

Nous lisons dans les naturalistes, que le rhinoceros n'abandonne jamais ses petits, que lorsqu'ils sont capables de rechercher ce qui leur est bon, & d'éviter ce qui leur est contraire: ainsi, monsieur, comme je sai que vous avez été un veritable rhinoceros à l'égard de votre fille, vous ne devez pas vous étonner si je désire avoir posterité d'une personne aussi accomplie.

CINTHIO.

Voilà un fort sot compliment.

COLOMBINE.

Comment, vous vous plaignez d'un compliment qui vous prend pour un rhinoceros?

ARLEQUIN.

Comme en cas de mariage il faut toujours venir au fait, monsieur trouvera bon que sans m'amuser aux complimens, je le prévienne sur certains articles que je prétens être inserés dans le contrat de mariage, si je suis assés heureux pour être preferé.

ARTICLES

Qui doivent être inserés au contrat de mariage.

Premierement, le futur veut & entend, que ses biens & ceux de la future resteront au dernier vivant, quand méme ils n'auroient point de posterité : & que la future prendra le soin de se laisser mourir dans trois mois, à compter inclusivement depuis le jour de la consommation du mariage.



CINTHIO.

Voilà une condition impertinente.

ARLEQUIN.

Ecoutez jusqu'au bout, vous ferez vos répliques quand j'aurai tout lu.



Plus, comme c'est une coutume usitée en faveur des mâles issus de l'illustre maison de Crocanville, que les femelles contractantes leur assurent un douaire, le futur demande dix mille écus par chacun an, qui lui seront assignés sur les biens meubles & immeubles du pere de la future.

Plus, le futur n'entend en aucune sorte que la future abandonne les soins de son ménage, sous prétexte de se venir dérouiller à Paris, étant persuadé que ces dérouille-

mens enrouillent fort ſouvent la tête d'un mari.

Plus, le futur entend, qu'en cas qu'il lui prenne envie de divertir les fonds deſtinés pour la paix du ménage, la future ſelon la coutume de Paris, n'uſera point du droit de repreſailles.

Plus, qu'en cas qu'il prenne envie à la future d'être dévote, le domeſtique ne ſoit point obligé d'en pâtir, & moins encore le futur ſur le fait du devoir conjugal.

Plus, comme les modes engagent à beaucoup de dépenſe, le futur entend que la future ſoit toujours habillée modeſtement & de la même façon, c'eſt-à-dire d'un bon cadis pour les jours ouvriers, & d'une griſette honnête les dimanches & les jours de fêtes. Bien entendu que, contre la coutume des femmes du bon air, elle s'interdira l'uſage du vin & du tabac.

Plus, comme l'experience nous apprend qu'une joueuſe qui a perdu ſon argent, engage ſouvent pour ſe dépiquer & pour ſoutenir ſes pertes, le fonds de la communauté, il ne ſera permis à la future de jouer aucun jeu, excepté le noble jeu de l'oye renouvellé des Grecs.

COLOMBINE.

Voilà d'assés bonnes clauses pour inserer dans un contrat. Monsieur de Crocanville n'entend pas mal ses interêts.

CINTHIO.

Il y a quelque chose de bon : mais la plûpart sont impertinentes , & je ne donne point ma fille à un extravagant comme vous.

PASQUARIEL.

Au moins je n'ai que dix enfans de mon premier mariage.

CINTHIO.

Dix enfans ! Vous avez l'insolence de vouloir épouser ma fille avec dix enfans sur les bras.

ARLEQUIN.

Je n'en ai que quatre , tant legitimes que naturels.

CINTHIO.

Il en a quatre encore? Voyez l'insolence !

ARLEQUIN.

Oui , quatre enfans sterlins.

CINTHIO.

Qu'est-ce à dire sterlin ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que les quatre en font cinquante deux.

COLOMBINE.

Madame aura là une nombreuse famille.

CINTHIO.

Vous êtes des fripons.

ARLEQUIN.

Corbleu, ce n'eſt point ainſi qu'on traite un homme qui porte le nom de Crocanville.

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans, bourreau !

PASQUARIEL.

Par la ventrebleu, la maiſon de Crocanville eſt la plus ancienne maiſon de Normandie.

CINTHIO.

Prenez garde que je ne vous applaniſſe votre boſſe.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous emportez pas.

ARLEQUIN.

Savez-vous bien que voilà la premiere épée de notre province.

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans, traître !

PASQUARIEL.

Il ne faut point violenter l'inclination de monſieur ; il n'a qu'à nous rembourſer les frais que nous avons faits pour les preparatifs de la noce.

ARLEQUIN.

Vous ajouterez à ce rembourſement dix mille écus que j'ai dépenſé pour me mettre en équipage.

CINTHIO.

Vous êtes un bon gueux pour dépenſer dix mille écus.

PIERROT.

Je parie que, si vous envoyez querir un maréchal, il lui trouvera des cloux à ses souliers.

ARLEQUIN.

Autre somme pour m'avoir fait insulte.

COLOMBINE *lui prenant sa bosse.*

Il ne seroit pas juste que monsieur de Crocanville remportât ce paquet de poulardes.

ARLEQUIN.

Autre injure encore plus aggravante, & qui demande un plus grand dédommagement.

CINTHIO *prenant un bâton.*

Je m'en vais me dédommager moi-même du tour qu'on me vouloit faire.

PASQUARIEL *se sentant frapper.*

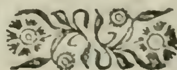
Bon! voilà de quoi faire une bonne procédure.

COLOMBINE.

Hé, monsieur, pardonnez-lui, quand ce ne seroit qu'à cause du rhinoceros.

CINTHIO.

Me voilà bien saoul de messieurs de Crocanville. Je ferai beaucoup mieux de marier ma fille avec un bel-esprit de la robbe dont on m'a parlé.





ACTE II.

SCENE I.

CINTHIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

CINTHIO.

JE me mets fort peu en peine de ce qu'on en peut dire, ma fille sera mariée dans la robbe; il n'y a point de mariages plus solides, & je veux lui donner un homme qui soit du métier.

ARLEQUIN.

S'il n'est point du métier, elle le sera bien-tôt de la confrairie.

COLOMBINE.

Je croi que vous y songerez plus d'une fois.

CINTHIO.

D'où vient?

COLOMBINE.

J'espere qu'après avoir bien tourné autour du pot, vous donnerez Angelique à Octave.

ARLEQUIN.

J'espere qu'après avoir bien tourné au-

tour du pot, ce sera Octave qui mangera le lard. COLOMBINE.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

CINTHIO.

Comment ?

COLOMBINE.

Vous refusez un homme qui a la plus belle passion du monde pour vous, à cause que vous êtes bel-esprit.

ARLEQUIN.

Il vous épouseroit vous-méme, si vous étiez à marier.

CINTHIO.

Je me défie toujours de ces jeunes engeoleurs, qui ne caressent les peres & les meres que pour avoir les filles.

COLOMBINE.

Si vous saviez tout ce qu'il dit de votre esprit & de votre capacité.

CINTHIO.

De mon esprit & de ma capacité.

COLOMBINE.

Il dit que vous étes le plus bel-esprit & le plus savant homme du siécle.

ARLEQUIN.

Et qu'il ne connoit point de savant qui ne soit auprès de vous un gros âne, monsieur.

CINTHIO.

Il a donc quelque goût ?

COLOMBINE.

Personne ne se connoit mieux en mérite.

ARLEQUIN.

Personne ne se connoit mieux en sots.

CINTHIO.

Cela ne suffit pas, il me faut un gendre qui ait de la science, & il n'y a de savans que les gens de robbe.

COLOMBINE.

Il y a quelquefois un grand vuide sous ces grandes robbes.

CINTHIO.

Que dit cette impertinente ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, c'est qu'elle abhorre le vuide.

CINTHIO.

On m'a dit que monsieur Rouget étoit un bon philosophe & un bel-esprit, & je veux absolument lui donner ma fille ; mais il faut qu'elle apprenne la philosophie, car monsieur Rouget n'aimeroit pas une ignorante.

COLOMBINE.

Vous avez envie de faire tourner la tête à votre fille avec votre philosophie.

CINTHIO.

Je soutiens que ma fille a du genie pour les sciences.

ARLEQUIN.

Elle conjuguera fort bien le verbe *amo*.

CINTHIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Les femmes aiment si fort ce mot, qu'el-

les le savent conjuguer en toutes sortes de langues sans l'avoir appris. Demandez plutôt à Colombine ce que c'est que conjuguer *amo*.

COLOMBINE.

Voyez ce nigaud.

ARLEQUIN.

Quand les femmes n'auroient point de genie pour les sciences, leur curiosité leur en donneroit. Elles veulent tout savoir, & il y en a beaucoup qui s'abandonnent à leur tendres transports autant par curiosité que par amour.

COLOMBINE.

Il faut être bien impertinent !

ARLEQUIN.

Ce sont les deux humeurs peccantes des femmes que l'amour & la curiosité.

COLOMBINE.

Quel animal !

ARLEQUIN.

Il leur faudroit toute la boutique de monsieur Canule pour évacuer ces deux humeurs. *A Colombine.* Conjugues donc le verbe *j'aime.*

COLOMBINE.

J'aimerois fort à voir rosser les gens qui parlent aussi sottement que toi.

ARLEQUIN.

Fi, la vilaine, qui brûle d'un amour illegitime. *A Cinthio.* Etes-vous philosophe par curiosité, monsieur ?

CINTHIO.

Je suis philosophe, parce que j'aime la philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous de ces philosophes qui suivent la nature, qui donnent tout aux fonctions animales? Etes-vous un pourceau d'Epicure, monsieur?

CINTHIO.

Ce n'est point ma philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous peripateticien; de ces philosophes ambulans & inquiets qui voltigent de plaisir en plaisir, qui voudroient souvent changer de femme, & qui aiment mieux celle de leur voisin que la leur.

CINTHIO.

Je n'ai de l'inquiétude que pour me separer des ignorans.

ARLEQUIN.

Vous êtes donc de la secte de Diogene? On m'a donné le veritable tonneau de ce philosophe dont je veux vous faire present. *Il le va querir.*

CINTHIO.

Il me fera plaisir, & je serai bien-aise de rompre commerce avec les sots.

ARLEQUIN *roulant le tonneau avec Pierrot.*

Tenez, le voilà. Comme je ne suis pas un philosophe si emphilosophé que vous, c'est un meuble qui m'est fort inutile. Met-

tez-vous-y pour voir. *Arlequin & Pierrot le mettent dans le tonneau.* Etes-vous à votre aise ?

CINTHIO.

Fort bien. *Il veut se relever.*

ARLEQUIN *l'en empêchant.*

Puisque vous ne voulez pas être un philosophe ambulant, il faut, s'il vous plait, que vous soyez un philosoohe roulant. *Arlequin & Pierrot le roulent sur le theâtre.*

CINTHIO.

Au secours ! ces marauts, ils me tuent !

ARLEQUIN.

Peut-on mourir d'une plus belle mort, que de mourir dans un tonneau qui sent encore le vin dont il fut autrefois rempli ? Allons, de la joye, monsieur, roulez-vous dans la maison du cousin Diogene. *Ils le font rentrer dans la cantonnade, toujours en le roulant, & s'en vont.*



SCENE II.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

HE' bien, Colombine, as-tu gagné quelque chose sur l'esprit de mon pere?

COLOMBINE.

Rien du tout. Il est obstiné comme une vieille mule.

ANGELIQUE.

Quoi, je serois réduite à épouser monsieur Rouget ? Non, je n'y consentirai jamais, & j'aime mieux cent fois mourir, que de renoncer à Octave.

COLOMBINE.

On ne renonce point à ses amans, quoi qu'on se marie; on ne s'en éloigne en apparence que pour s'en approcher de plus près. L'état d'une fille est un état de contrainte, & le mariage est un champ libre pour bien des choses. Tout ce que vous avez à faire, si monsieur Rouget vous déplaît, c'est de faire tout comme si vous l'aimiez, & de ne point resister à votre pere avec tant d'opiniâtreté.

ANGELIQUE.

Tu veux donc que je lui obéisse aveuglément ?

COLOMBINE.

Vous ne m'entendez point. Je vous dis qu'il ne faut point le contrarier ; qu'il faut faire semblant de lui accorder tout, pour ne lui donner rien ; qu'il faut aplaudir à ses raisonnemens, & admirer toutes ses idées ; vous verrez qu'il vous abandonnera la pratique, pourvu que vous lui abandonniez la spéculation. Les philosophes sont plus humains que vous ne pensez. Ils ne sont jaloux que de leurs opinions, & ils se mettent peu en peine de ce qu'on fait, pourvu qu'on approuve ce qu'ils disent. Hé bien, il veut vous voir marier avec monsieur Rouget, il faut feindre d'y consentir, afin de l'amuser par des complaisances affectées. Il faut savoir entrer dans le foible des gens dont on a besoin. Ce n'est qu'à force de souplesse qu'on les fait venir où l'on veut. Allez vous-en le trouver ; & s'il vous parle d'Octave, ne manquez pas de lui en dire bien du mal.

ANGELIQUE.

Du mal d'Octave, moi !

COLOMBINE.

Voyez-vous pas bien que c'est reculer pour mieux sauter ? Voilà une plaisante délicatesse ! Vraiment il n'est pas besoin que les femmes soient si scrupuleuses. S'il leur venoit une élevure au visage toutes les fois qu'elles disent ce qu'elles ne sentent point,

il n'y en a pas une qui n'eut le tein horrible. D'ailleurs il eſt de la bienſéance de ployer un peu avec un pere.

SCENE III.

ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, PASQUARIEL.

ANGELIQUE *ſans appercevoir Octave.*

NOn, je ne lui obéirai jamais, quoiqu'il en puiſſe arriver. Moi, j'epouſerois monſieur Rouget ? un homme d'une figure bourgeoiſe, & d'un mérite trivial? C'eſt à quoi je ne conſentirai jamais. D'ailleurs j'avoue que je ne ſaurois me détacher d'Octave : lui ſeul a sû par ſes complaiſances & par ſes manieres, faire de douces impreſſions dans mon ame ; enfin lui ſeul. . . . *en appercevant Octave.* Ah, Octave, que venez-vous de m'entendre dire ! quelle opinion allez-vous avoir de moi ! Mais enfin je ſuis ſur le point de vous perdre, & c'eſt bien le moins que je doive faire, après vous avoir toujours caché ma foibleſſe, que de vous laiſſer penſer que vos ſoins & votre amour m'avoient ſu plaire, & que s'il m'avoit été permis de diſpoſer de moi, je n'aurois jamais été qu'à Octave.

OCTAVE.

Le ſort, charmante Angelique, ſecondera ces ſentimens que vous venez de me faire voir, & qui me rendent le plus heureux de tous les hommes. L'amour qui ſe plait à couronner les amans fideles, vient de nous inſpirer un ſtratagéme, qui nous fera triompher de ceux qui nous perſecutent, & qui me rendra ma divine Angelique. J'ai parmi mes valets, un veritable prothée, qui va paroitre bientôt ſous la forme de monſieur Rouget, & qui fera tout ce qu'il faut pour être refuſé.

COLOMBINE.

Il faut qu'il paroiſſe bien ridicule s'il veut réuſſir, car on eſt bien entété de monſieur Rouget.

OCTAVE.

Quel malheur pour moi, ſi monſieur Rouget m'enlevoit la divine Angelique!

PASQUARIEL.

Cela arrive ſouvent de même. La plupart des jolies femmes ſont le partage d'un mechant cheval de caroſſe. Auſſi je ne m'étonne pas ſi elles ont quelquefois recours à d'autres voitures, pour aller mieux.

COLOMBINE.

Quelqu'un vient. Sortez vîte que l'on ne vous voye ici.

SCENE IV.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT.

CINTHIO *à Pierrot.*

C'Est un homme que monsieur Rouget! Il n'y a point d'homme en France qui sache la geographie comme lui.

PIERROT.

Il n'a pourtant pas la mine, avec son air fluet, de faire voir grand pays à mademoiselle. Voyez comme il est fait. Tenez, le voilà.

SCENE V.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT, ARLEQUIN, en robbe, PASQUARIEL portant la queue d'Angelique.

ANGELIQUE *à Arlequin qui la veut baiser.*

MOnsieur, je ne baise point les hommes.

ARLEQUIN *à Cinthio.*

Jamais aucune nouvelle, monsieur, n'a causé dans mon cœur un si grand tressaille-

ment de joye, que lors qu'on m'est venu signifier de votre part, que vous m'aviez choisi pour m'associer & conjoindre avec mademoiselle. Bien loin que cette proposition soit sujette chez moi aux fins de non recevoir, je l'ai acceptée sans délai, pour y répondre en bonne & due forme, comme la chose le requiert. Vous devez croire, monsieur, que je ne me laisserai pas condamner par défaut sur l'article de la conclusion, & moins encore sur celui de la reconnoissance. Je déclare, en presence de tous ces témoins, qu'elle a fait élection de domicile dans mon cœur, & que vous vous devez attendre à tous les actes de soumission qui vous seront rendus à l'avenir par votre très-humble, &c.

PASQUARIEL.

Il y a bien de l'ortographe dans ce compliment-là.

COLOMBINE.

Voilà parler dans les termes de l'art.

ANGELIQUE.

Assurément.

PASQUARIEL.

Vous allez bien entendre autre chose.

ARLEQUIN *à Angelique.*

Comme ainsi soit, madame, que les ruisseaux se hâtent pour se rendre dans les fleuves, & les fleuves dans la mer, pour lui porter le tribut de leurs eaux; aussi tous

les hommes doivent payer à vos charmes le juste tribut qui leur est du : & attendu que vos beautés ternissent par leur éclat celui des lanternes & des falots, les hommages que vous meritez doivent surpasser tous les autres, & si vous recevez, ainsi que le desire le suppliant, celui qui vous est par lui rendu, il prendra soin d'enregistrer l'ajournement personnel qui lui a été fait de comparoître devant vos beautés, dans les annales de ses jours fortunés, comme étant, &c. ..

CINTHIO *à part.*

Ne me proposera-t-on jamais que des gendres ridicules ?

COLOMBINE.

Je suis assurée que monsieur a mis trois mois à faire ce compliment-là.

ARLEQUIN *à Cinthio.*

J'en avois préparé un pour madame votre femme.

CINTHIO.

Ma femme vous en quitte, & moi pour elle.

ARLEQUIN.

Je la comparois à l'ancienne ville de Troye.

CINTHIO.

Vous croyez, à ce que je vois, ma femme bien vieille ?

ARLEQUIN.

Comme la fameuse ville de Troye eut

quantité d'aſſiegeans, auſſi je ſuppoſois dans mon compliment, que madame n'en a pas manqué en ſon temps, & que ſi elle a ſuccombé à leurs efforts, ce n'a été qu'après y avoir reſiſté courageuſement, à l'exemple de cette importante place.

CINTHIO.

Voilà qui eſt inſolent.

COLOMBINE.

Mais enfin, vous avez été le fortuné cheval qui a eu l'honneur de cette conquête-là.

ARLEQUIN.

Ce ſont les flammes de votre amour qui ont mis l'incendie dans le cœur de cette celebre cité.

PIERROT *allumant des fuſées dont les bouts ſortent de deſſous la robbe d'Arlequin par derriere.*

Et moi, je m'en vais le mettre dans le derriere de monſieur Rouget.

ARLEQUIN *en courant ſur le theâtre, & toujours le derriere à Cinthio comme pour le brûler*

Au ſecours, on me brûle, on me rôtit! hé, monſieur, ayez pitié de mon pauvre derriere! Eteignez le feu de mon derriere.

CINTHIO *en courant.*

Le coquin, le pendart, le maraut, l'inſolent qui me veut brûler tout en vie!

Arlequin s'en va, Cinthio reſte.

SCENE VI.

CINTHIO, COLOMBINE, ANGELIQUE.

CINTHIO.

Je ſuis bien ſaoul de monſieur Rouget, auſſi-bien que de ſes complimens ; je croi que je ferai beaucoup mieux de donner un poëte à ma fille. Ce ſont des illuſtres que les poëtes !

COLOMBINE.

Nous voici encore pas mal. Les mariages ont bien de la peine à être heureux en proſe ; comment le feroient-ils en vers ?

ANGELIQUE.

Mon pere, je vous prie, que je n'épouſe point un poëte. J'ai une averſion mortelle pour les gens qui font des vers ; on dit qu'ils ſont tous fous.

CINTHIO.

Et moi, je veux que vous en épouſiez un. Ce ſont eux qui diſtribuent la gloire, & qui font revivre les hommes après leur mort.

COLOMBINE.

Depuis qu'on a gâté le métier, ce n'eſt pas grand'choſe que de revivre dans les poëtes.

CINTHIO.

Taiſez-vous, ſotte.

COLOMBINE.

Le contrat de mariage ſera-t-il en vers?

CINTHIO.

Taiſez-vous, vous dis-je.

COLOMBINE.

Et tout le monde y ſignera-t-il en vers?

CINTHIO *à Angelique.*

N'aurez-vous pas bien de la joye, ma fille, d'épouſer un poëte?

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Dites qu'oui. Je ſonge à un moyen qui ne ſera pas mauvais pour parer le coup.

ANGELIQUE.

Si vous l'avez reſolu, il faudra bien que je vous obéiſſe.

CINTHIO.

Voilà bien répondre cela.

COLOMBINE.

Si vous voulez, je vous donnerai le plus joli poëte de France.

CINTHIO.

Un joli poëte?

COLOMBINE.

Oui, & j'ai des vers de ſa façon, qui vous le pourront perſuader.

CINTHIO.

Voyons.

COLOMBINE *lit.*

Sans un peu d'eſprit, le corps

N'est qu'une pauvre machine,
Dont la cuisine
Fait jouer les ressorts :
En vain pour s'ajuster, la brune & la blondine,
De la terre & des eaux épuisent les trésors,
Si l'esprit dans leurs yeux ne badine,
Elles sont pour charmer d'inutiles efforts.

COLOMBINE.

Hem?

CINTHIO.

Ils sont jolis.

COLOMBINE.

Diantre! La cuisine fait jouer les ressorts de la machine du corps! cela n'est pas d'un poëte crotté.

CINTHIO.

Sur quoi fait-il des vers ordinairement?

COLOMBINE.

Sur la beauté d'une dame que l'on aimera pour son argent : sur l'humeur accommodante d'un mari, qui reçoit civilement les jeunes cavaliers qui vont voir sa femme, & qui prend fort honnêtement ses gands & son épée aussi-tôt qu'il les voit entrer, pour ne les pas fatiguer d'une presence importune. Sur la sagesse d'un colonel qui éloigne ses gens prudemment du feu, pour conserver les troupes du Roi. Sur l'éloquence d'un jeune magistrat, qui aura prononcé un discours avec la même grace & la même confiance que s'il l'avoit composé lui-même. Sur l'adresse merveilleuse de certaines da-

mes à ménager dix amans à la fois, & à les ſavoir rendre tous heureux ; enfin ſur mille ſujets que je ne ſaurois vous dire.

CINTHIO.

Fais-moi voir cet homme-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine.

CINTHIO.

Je veux connoitre auſſi des philoſophes.

COLOMBINE.

Je vous en ferai voir tant que vous voudrez.

CINTHIO.

Je vais propoſer à mon frere le jeune poëte que tu connois. Songes auſſi aux philoſophes, au moins.

COLOMBINE.

Laiſſez-moi faire. *A Angelique.* Il faut pouvoir diſpoſer de tous les gens qu'il verra, afin de le gouverner par leur moyen.



SCENE VII.

LE DOCTEUR, CINTHIO, PIERROT.

LE DOCTEUR.

DIeu vous gard, mon frere.

CINTHIO.

Et vous aussi, mon frere.

LE DOCTEUR.

Comment se porte-t-on chez vous ?

CINTHIO.

Fort bien.

LE DOCTEUR.

On m'a dit que vous vous adonniez à la conversation des beaux esprits, & que vous vous étiez mis la science en tête.

PIERROT.

C'est un serrail de gens savans, que la maison de monsieur.

LE DOCTEUR.

Et vos affaires, comment s'accommodent-elles de cela ?

CINTHIO.

Pas mal.

LE DOCTEUR.

Y donnez-vous quelque temps ?

PIERROT.

Les beaux-esprits ni les gens de qualité

ne prennent jamais connoiſſance de leurs affaires ; fy, cela eſt trop bourgeois.

LE DOCTEUR.

Voilà-t-il pas mon compte ! C'eſt juſtement comme les maiſons déperiſſent.

PIERROT.

Pour être du bon air, il ne faut pas mieux ſavoir ſes affaires que celles du grand turc de la Chine.

LE DOCTEUR.

Et votre femme, eſt-elle bel-eſprit auſſi ?

CINTHIO.

Ma femme, ma fille, moi.

PIERROT.

Il n'y a pas juſqu'au cocher de monſieur, qui ne s'en mêle.

LE DOCTEUR.

Votre cocher ?

CINTHIO.

Oui, il fait même d'aſſés bons vers.

PIERROT.

Tant pis pour vos chevaux.

LE DOCTEUR.

On ne dîne ni avec de la proſe ni avec des vers ; ce ſont des viandes bien creuſes, & qui ne gâtent pas la taille.

PIERROT.

On ne ſe chauffe pas beaucoup à la cuiſine des ſavans.

LE DOCTEUR.

Et votre fille, ne ſongez-vous pas à la pourvoir ?

CINTHIO.

Dès ce soir.

LE DOCTEUR.

Est-ce un bel-esprit qu'elle va épouser?

CINTHIO.

Le plus habile poëte qui soit en France.

LE DOCTEUR.

Un poete?

CINTHIO.

Oui.

LE DOCTEUR.

Cela suffit, votre fille n'aura pas mon bien.

CINTHIO.

J'espere que vous traiterez votre niéce en bon oncle.

LE DOCTEUR.

Je vous souhaite le bon soir, mon frere.

CINTHIO.

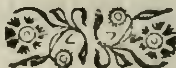
Que vous aurez égard au peu que je puis faire pour elle.

LE DOCTEUR.

Mon frere, je vous souhaite le bon soir.

PIERROT *en arrêtant le Docteur.*

Attendez, attendez, voici le cocher de monsieur, qui vient nous faire part de quelque rime de poësie.



SCENE VIII.

ARLEQUIN en cocher, CINTHIO, LE DOCTEUR, PIERROT.

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

JE viens vous annoncer un très-funeste sort.
Celui de vos chevaux qu'on nomme le poëte,
Depuis quatre jours boite,
Et votre autre est devenu mort.

PIERROT.

Comment, voilà le plus grand poëte qui soit dans toute la poësie.

CINTHIO.

Mon cheval est mort ?

ARLEQUIN.

Hélas, il ne vit plus ! L'impitoyable parque
Envieuse de ses beaux jours,
En a coupé la trame pour toujours,
Et Caron a passé son ombre dans sa barque.

LE DOCTEUR.

Caron a passé l'ombre de votre cheval dans sa barque ? Cela est drôle !

PIERROT.

Oh, ce n'est pas la premiere ombre de cheval qu'il a passée, & ce ne sera pas la derniere, monsieur.

LE DOCTEUR.

Quel animal est-ce là ?

CINTHIO.

Depuis quand est-il mort ?

ARLEQUIN.

Il m'a tout maintenant fait ses derniers adieux,
Et je viens pour jamais de lui fermer les yeux.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, ah! il vient de lui fermer les yeux. Prenez garde qu'il ne l'ait fait mourir de faim en lui volant son avoine.

CINTHIO.

Pourquoi est-il donc mort?

ARLEQUIN.

Parce que nous mourons chacun à notre tour.
C'est une verité qui n'est que trop certaine.
Je ne lui volois tous les jours
Sur ses repas qu'un picotin d'avoine.

LE DOCTEUR.

Voilà comme ils sont tous. Etoit-il bon cheval?

ARLEQUIN.

Hélas, c'étoit la fleur de tous les animaux,
Quand même on vous mettroit du nombre,
Il avoit seulement un peu peur de son ombre.

LE DOCTEUR.

Son âge?

ARLEQUIN.

Vous savez que vous étiez jumeaux.
La mort l'a pris au crin au plus beau de son âge,
L'amour qui fut toujours son unique partage,
Le faisoit nuit & jour brûler pour des jumens,
Et je voyois de temps en temps
Qu'il avoit fort mauvais visage.

PIERROT.

Il avoit la complexion bien amoureuse.

CINTHIO.

Ce sont des contes, un cheval ne meurt point d'amour.

ARLEQUIN.

Non, il n'est point mort d'autre chose.
De sa mort & de ma douleur
L'amour, le seul amour est cause,
Je connoissois trop bien son cœur.

PIERROT.

Voila une belle passion.

CINTHIO.

Et le maréchal qu'en dit-il ?

ARLEQUIN.

L'ignorant maréchal veut qu'une apoplexie,
Ait terminé le cours d'une si belle vie.

LE DOCTEUR.

Savez-vous bien, mon frere, que vous étes fou aussi-bien que votre cocher ?

CINTHIO.

Prenez garde, il ne faut jamais fâcher les poëtes.

ARLEQUIN.

Une si grande affliction
N'est pourtant pas sans consolation.
Montrant le Docteur.
Monsieur pourra fort bien réparer ce dommage.
Il me paroit un animal
Propre à relever l'attelage :
Je connois à son corsage,
Qu'il ne menera pas mal.

Il parcourt le Docteur depuis la tête jusqu'aux pieds.

LE DOCTEUR.

Que vient dire ce maraut !

CINTHIO.

Vous en ai-je pas averti ?

ARLEQUIN *tatant la jambe du Docteur.*

Il a la jambe bonne, une large croupiere ;

Il est ouvert, du devant, du derriere;
Assez haut pour tirer le foin du ratelier,
Et je le croi bon carossier.

LE DOCTEUR.

Attends, coquin, que je t'estropie. *Il le poursuit.*

PIERROT.

Voilà des rimes un peu familieres.

ARLEQUIN *revenant avec un harnois, qu'il jette sur le cou du Docteur.*

Du pauvre trepassé c'est ici le pourpoint,
Voyons s'il est à votre point.

LE DOCTEUR *ayant le harnois sur les épaules.*

L'insolent, le coquin, il faut que je le tue.

ARLEQUIN *avec un fouet de cheval.*

Je vous étrillerai de la bonne maniere.
Chaque jour, à force de bras,
De votre dos j'ôterai la poussiere,
Vous aurez fort bonne litiere,
L'avoine ni le foin ne vous manqueront pas;
Et dans fort peu de temps vous serez gros & gras.

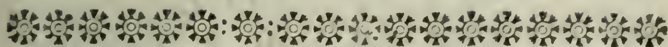
LE DOCTEUR *voulant se jetter sur lui.*

Il faut qu'il meure de ma main.

ARLEQUIN

Comment, vous entrez en furie?
Vous êtes un cheval trop vif.
Allons, marchons à l'écurie,
Et ne faites point le retif.
Allons vite à l'écurie,
Que je ne vous estropie.

Il le chasse à coup de fouet, ce qui finit le second acte.



ACTE III.

SCENE I.

OCTAVE, PASQUARIEL.

OCTAVE.

FAut-il que je perde pour jamais la belle Angelique! Non, cette pensée est plus affreuse pour moi que la mort.

PASQUARIEL.

Vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous pensez. Croyez-moi, armez-vous d'un peu de résolution; munissez-vous d'une bonne prise d'indifference; avalez-moi quelques grains d'infidelité, & cherchez quelqu'autre Angelique, qui vous guérisse de celle-là; vous en trouverez cent autres qui vous recevront à bras ouverts.

OCTAVE.

Comment?

PASQUARIEL.

On trouve à present beaucoup d'ouverture parmi les femmes. Pour peu qu'on se veuille intriguer, la chose est aisée.

OCTAVE.

Non, il n'y en a point qui me puisse jamais faire oublier Angelique.

PASQUARIEL.

Il faut donc s'en tenir à Angelique. Voyons un peu : ne ſavez-vous pas faire quelques vers pour votre ménage ?

OCTAVE.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous vous mocquez ! c'eſt un talent qui eſt devenu trop vulgaire pour l'ignorer. Il n'eſt point permis d'être amoureux ſans faire des vers, & depuis le marquis juſqu'au plus petit financier, il n'y a perſonne qui ne s'en mêle. Pour moi, je reçois tous les matins un madrigal de ma maitreſſe, qui eſt une vieille de quatre-vingt ans, que je n'aime que pour ſon argent, & qui a la rage de la poëſie.

OCTAVE.

Je n'ai jamais pu faire un vers.

PASQUARIEL.

Quoi : Si l'on vous preſſuroit la veine poëtique, il n'en ſortiroit pas une rime ?

OCTAVE.

Pas une ſeule.

PASQUARIEL.

Je croyois que c'étoit vous qui faiſiez les beaux ſonnets que vous me faites porter à Angelique.

OCTAVE.

C'eſt un abbé de mes amis.

PASQUARIEL.

Cela eſt fâcheux. Si vous aviez ſu faire le

poëte, nous aurions pu surprendre son pere. Attendez. .... je n'ai qu'à en produire un, qui épousera Angelique pour vous.

OCTAVE.

L'expedient est fort bon. Mais s'il ne vouloit pas me la rendre, quand il l'aura épousée ?

PASQUARIEL.

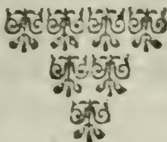
Il vous la rendra de reste : on ne se charge pas si facilement d'une femme que vous pourriez croire. Ah, voilà Colombine & Arlequin, habillés en philosophes.

SCENE II.

COLOMBINE & ARLEQUIN, deguisés en philosophes. OCTAVE, PASQUARIEL.

COLOMBINE *à Octave & à Pasquariel.*

PAix, retirez-vous, & laissez-nous le soin d'empaumer notre homme. Le voilà, faisons semblant de philosopher.



SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN *à Angelique.*

OUi, madame, ce que le ciel est au dessus de la terre, le soleil au dessus de la lune, la lune au dessus d'une lanterne, Paris au dessus de Vaugirard, la philosophie l'est au dessus de toutes les autres sciences.

ANGELIQUE *faisant semblant de ne voir pas son pere.*

Vous m'en donnez une si belle idée, que tous les plaisirs du monde me paroissent fades en comparaison de celui-là.

CINTHIO.

Bon : Ma fille se desabuse, & revient de la bagatelle. *A Arlequin & à Colombine.* Je vous suis obligé, messieurs, d'instruire ma fille comme vous faites.

ARLEQUIN.

Vous nous faites, monsieur, un si gros honneur, de nous confier l'instruction d'une personne ornée d'un si gros merite, & j'ai une si grosse reconnoissance pour vous de m'avoir donné à instruire une si grosse beauté, que je ferai mes efforts pour la ren-

dre bientôt grosse par le merite, comme elle l'est par la qualité.

CINTHIO *à Angelique.*

Voilà de l'esprit, ma fille, & du plus fin.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere, si vous saviez les jolies choses que j'ai entendues !

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, madame.

COLOMBINE.

Il est humble & savant, cela ne se rencontre guéres.

CINTHIO.

Et bien, verrons-nous le poëte que vous nous avez promis ?

ARLEQUIN.

Il acheve d'examiner un ouvrage en rondeaux, qu'on lui a envoyé d'une academie fameuse de la Chine, & qu'il doit renvoyer par un courier avec sa critique ; après quoi il se rendra ici sans perdre un moment.

CINTHIO.

En attendant, souffrez que je vous demande comment vous définissez un philosophe.

ARLEQUIN *à Colombine.*

A vous, monsieur.

COLOMBINE *à Arlequin.*

A vous, monsieur.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Non, monsieur, c'est à vous à parler.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Vous etes mon ancien.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Vous l'emportez par l'experience. Mais puisque vous le voulez. Je dirai. . . . *Il tousse, crache & se mouche plusieurs fois.* Je dirai, que *philos*, dans son étimologie n'est autre chose que philou; *sophos* qui dérive du grec *sophon*, répond au *sapientia* des Latins, qui veut dire, sagesse, & par consequent le mot de philosophe signifie *filou de la sagesse.*

CINTHIO.

Voilà qui est fort bien. Comment définissez-vous un philosophe, quant aux mœurs?

COLOMBINE.

Voilà une bonne question celle-là!

ARLEQUIN.

Un philosophe est un composé de qualités antipatiques, & un monstre dans la morale. C'est-à-dire en termes vulgaires, un homme impitoyable & inhumain pour les autres; facile, accommodant, & plein d'humanité pour lui-même.

CINTHIO.

Cela me surprend.

COLOMBINE.

Un philosophe dans ses principes, peut en sûreté de conscience, s'accorder à lui-même ce qu'il défend aux autres.

ARLEQUIN.

Un vrai philosophe est en droit de suivre

fidelement la nature en toutes choſes, & de ſoulager generalement tous les beſoins de l'individu. Voilà qui eſt de ſon reſſort.

CINTHIO.

Il eſt commode d'être philoſophe.

COLOMBINE.

Il en eſt de même des philoſophes que des medecins, qui cherchent la bonne chere & le bon vin, pendant qu'ils prêchent la diéte à leurs malades.

ARLEQUIN.

Oui, tous les hommes ſont les malades des philoſophes.

COLOMBINE.

Ou, pour parler en termes plus clairs, les duppes des philoſophes.

CINTHIO.

Que faut-il ſavoir de la rhétorique?

ARLEQUIN.

Que la rhétorique eſt une belle ſcience, & que Demoſthene & Ciceron étoient de grands orateurs.

CINTHIO.

Quel eſt le principal uſage de la rhétorique dans le monde?

ARLEQUIN.

C'eſt de perſuader à une jeune perſonne d'abandonner ſon cœur aux ſentimens que l'amour inſpire; à la faire conſentir par des adroites inſinuations à recevoir & à écrire des billets doux; à la conduire avec des

termes tendres & touchans à des rendez-vous amoureux ; & enfin à pouſſer, à la faveur des periodes les plus éloquentes de l'art, une intrigue galante juſqu'à la concluſion.

CINTHIO.

Quelle eſt la rhétorique la plus ſure auprès des femmes ?

COLOMBINE.

C'eſt celle qui ſait mêler adroitement le ſon de l'or avec le ſon des paroles.

ANGELIQUE.

Mais, mon pere, il ne faut point apprendre la rhétorique, elle eſt trop dangereuſe.

CINTHIO.

Quelle eſt la rhétorique la plus dangereuſe ?

ARLEQUIN.

C'eſt celle d'une ſuivante, qui veut ſervir un cavalier auprès de ſa maitreſſe.

CINTHIO.

Comment definiſſez-vous une ſuivante ?

ARLEQUIN.

Les demoiſelles ſuivantes ſont auprès des cavaliers, les interprêtes fidelles des ſentimens d'un jeune cœur, que la pudeur empêche de s'expliquer ; le refuge des amans maltraités, & les aides de camp de tous les jeunes guerriers qui aſpirent à une victoire amoureuſe.

COLOMBINE.

Cette définition eſt vicieuſe.

ANGELIQUE.

Oui, assurément.

CINTHIO.

Point, point, il a raison. Et un bel-esprit, comment le définissez-vous ?

ARLEQUIN.

Un bel-esprit de profession est un diseur de rien, un dictionnaire de grands mots, un fripier de belles pensées, l'antipode du bon sens, la partie adverse de la raison, le fleau & l'attila des conversations agréables.

ANGELIQUE.

Je ne veux point être bel-esprit, je ne veux point être insupportable à tout le monde.

CINTHIO.

Qui dit bel-esprit, ne dit donc pas un homme raisonnable ?

ARLEQUIN.

Rien moins que cela. Un bel-esprit se doit toujours mocquer du bon sens, & passer sur le ventre de la raison, pour aller à l'érudition.

COLOMBINE.

On ne sauroit parler plus juste que monsieur le philosophe. En voilà assés sur cette matiere.

ARLEQUIN.

Il faut donner à monsieur un plat de la plus fine poësie, & je m'en vais hâter le poëte qu'il attend. *Il le salue grotesquement, & s'en va.*

SCENE IV.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE.

CINTHIO.

CEt homme-là eſt habile, & ſon raiſonnement eſt tout des plus raiſonnables.

ANGELIQUE.

Mais eſt-il neceſſaire de ſavoir toutes les ſciences pour être bel-eſprit?

COLOMBINE.

Un bel-eſprit ſe contente de les connoitre par leurs noms, & de ſavoir que la philoſophie n'eſt point la rhétorique, ni la rhétorique l'art de faire des armes & des chapeaux.

ANGELIQUE.

Cela eſt tout different de ce que je croyois.

COLOMBINE.

Nous admettons trois ordres de bel-eſprit. Le premier comprend ceux qui parlent avec arrangement, & qui s'attachent moins aux choſes qu'à la maniere de les dire: le ſecond, ceux qui ſe chargent les premiers des mots nouveaux; & le troiſiéme, ceux qui ſe diſtinguent par des opinions ſingulieres, quoiqu'elles choquent le bon ſens. Ah, voici le poëte que nous attendions. Vous allez voir le plus bel-eſprit du ſiécle.

SCENE V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, COLOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN *habillé en poëte.*

Ah, monsieur Cleanthus, soyez le bien trouvé !
Puis-je dans mon dessein par vous être approuvé ?
Le desir d'épouser votre charmante fille,
Et d'entrer dans votre famille,
Me fait trouver tous les autres partis,
Quoi qu'importans, mal assortis.

CINTHIO.

Vous faites à ma fille bien de l'honneur. Il parle en vers sur le champ.

PASQUARIEL.

C'est qu'il est né poëte ; il fait des vers sans le savoir.

CINTHIO.

Cela est beau. Avez-vous bien envie que je vous donne ma fille ?

ARLEQUIN.

Si vous voulez avoir pour moi cette bonté,
Je vous promets, monsieur, grande posterité.

COLOMBINE.

Monsieur aura donc bien de petits poëtes & de petites poëtesses.

CINTHIO.

Etes-vous philosophe aussi bien que poëte ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur. Pour passer heureusement la vie,

Il faut un peu de vers & de philosophie:
Mais c'est peu de trouver des rimes à foison,
Quand on veut s'attirer une éternelle estime,
En philosophe, on joint la raison à la rime,
Comme un poëte né, la rime à la raison.

ANGELIQUE.

Quoi, monsieur parle toujours de la sorte sans être preparé ?

ARLEQUIN.

Preparé ? Pour briller parmi les beaux esprits,
Je produis à mon gré de ma veine fertile,
Balade, madrigal, rondeau, sonnet, idille,
Tous impromptus, & d'un assez grand prix.

PASQUARIEL.

Faites-le parler sur ce qu'il vous plaira: Demandez-lui des nouvelles de la comedie.

CINTHIO.

Comment va la comedie à present ?

ARLEQUIN.

Les siffleurs depuis quelque temps
Y sont devenus fort frequens.
Quelle épouventable harmonie!
Quel charivari, quelle vie!
Je veux être pendu si jamais on m'y prend.
On diroit au bruit qu'on entend,
Que le sujet de chaque comedie
Est une veuve qu'on marie,
Qui n'a tout au plus qu'une dent.

COLOMBINE.

D'où vient cet acharnement des siffleurs contre les comediens ?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas comment on peut avoir le front
De leur faire essuyer si souvent cet affront.
Car quand tous les acteurs y seroient détestables,

Les actrices au fond y sont recommandables
Par une grande antiquité.
Elles ont eu jadis pour leur partage
De la grace & de la beauté :
On doit avoir égard maintenant a leur âge,
On doit considerer ce qu'elles ont été.
Jadis on leur a vu charmer toute la France,
De leur voix, de leur geste on étoit enchanté :
Hé bien, elles n'ont plus qu'une vieille prestance,
Est-il juste qu'on s'en offence ?
Pour agir avec équité,
Le dégoût doit ceder à la reconnoissance:
Et du parterre en diligence
Tout siffleur doit être écarté.

CINTHIO.

Fort bien.

PASQUARIEL.

Demandez-lui ce qu'il pense des femmes qui courent le bal.

CINTHIO.

Ah ! voilà une bonne question.

ANGELIQUE.

Monsieur répondra en prose ; on ne sauroit fournir en vers sur toute sorte de sujets.

COLOMBINE.

Oh, que si. Monsieur a réponse à tout en vers.

CINTHIO.

Que dites-vous des femmes qui courent le bal ?

ARLEQUIN.

Je dis qu'une femme masquée,
Par differens endroits est souvent attaquée.
Quelquefois un amant friand de ses beautés,
Prend sourdement certaines libertés,

Qui ne trouvent alors qu'une foible défense.
De mille égards facheux l'occasion dispense.
On ne croit pas faire un grand mal,
De se donner quelque licence ;
Toute femme qui court le bal,
Est pleine de condescendance.
A la plus sage alors tout semble être permis.
Et la pudeur évanouie
Sous le chapeau qu'elle a mis,
Ne donne bien souvent aucun signe de vie.

PASQUARIEL *à Cinthio.*

Hé bien ?

CINTHIO.

Cela est vrai, au fonds.

ARLEQUIN.

Un amant dont la tendresse
Dans l'ordinaire train ne se satisfait pas ;
Quand sous l'habit d'un homme il trouve sa maitresse,
A l'écart ou dans la presse,
Met tout le respect à bas,
Et suivant les transports de l'ardeur qui le presse,
Fait main basse sur ses appas.
Elle est dans cet état plus molle à se défendre,
Dans tous les divers lieux où l'on les voit courir,
Le masque qu'elle a mis, a la vertu de rendre
L'un plus hardi pour entreprendre,
L'autre plus hardi à souffrir.

PASQUARIEL.

Demandez-lui s'il est aimé des femmes.

CINTHIO.

Les femmes vous aiment-elles ?

ARLEQUIN.

Parce que j'ai de la jeunesse,
De la santé, de l'embonpoint,
Car pour l'esprit elles n'en cherchent point :
Parce qu'on me voit quelque adresse,
Une taille assez libre, & quelques airs de cour :

Pour

Pour m'inspirer de la tendresse
Elles font après moi le diable chaque jour.
De mille soins divers cette rage est suivie:
L'une me mene au bal, l'autre à la comedie,
L'une au cours, l'autre a l'opera,
Et c'est toujours à qui m'aura.
Celles qui n'ont plus de jeunesse,
Et dont les appas empruntés
Ne jettent plus aux yeux que de fausses clartés,
Avec assez de largesse
Payent mes soins & ma tendresse :
Mais il m'en coûte horriblement
Pour calmer l'ardeur qui me presse
Auprès de l'objet charmant
Pour qui j'ai de la tendresse,
Et c'est ce qui déplait à ma délicatesse,
De ne pouvoir trouver un minois engageant,
Qui ne soit avide d'argent.
Mais enfin j'ai l'avantage
De me divertir fort bien,
Sans qu'il m'en coûte jamais rien.
L'amour équitable & sage
En a su si bien ordonner,
Que la vieille me dédommage
De ce qu'il me faut donner
A la jeune qui m'engage.

CINTHIO.

Le gaillard !

PASQUARIEL.

Demandez-lui si elles lui écrivent.

CINTHIO.

Vous écrivent-elles souvent ?

COLOMBINE.

Il n'en faut pas douter.

ANGELIQUE.

Vraiment non.

ARLEQUIN.

Ah ! pour les billets doux, la chose est surprenante.
A mon petit lever, plus de trente laquais,
Chaque matin m'en rendent plus de trente,
Mais en honneur, je n y répons jamais,
La chose seroit fatiguante.

PASQUARIEL.

Demandez-lui si elles sont bien cruelles.

ANGELIQUE.

Trouvez-vous bien de la cruauté parmi le sexe ?

ARLEQUIN.

Avec ce bon air, cette grace,
On ne sauroit en vain former aucun desir.
Dans tous les cœurs on se fait faire place,
On n'a qu'à choisir.

CINTHIO.

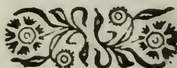
Je vous choisis pour mon gendre.

ARLEQUIN.

Ah ! si je reçois cet honneur,
Je jure par vos yeux, ô beauté printanniere,
Que vous serez la premiere
A qui j'aurai donné mon cœur.

CINTHIO.

Allons, chacun de notre côté, faire nos préparatifs pour la noce. C'est un prodige que cet homme. Mais quoi ? voilà le temple d'Apollon qui s'ouvre.



SCENE VI.

LE DOCTEUR, CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, UN DES MINISTRES D'APOLLON, L'ORACLE.

LE DOCTEUR.

Enfin, nous allons apprendre par l'oracle d'Apollon la naissance d'Octave.

LE MINISTRE.

Tremblez, mortels, le dieu va s'expliquer, que chacun garde le silence.

L'ORACLE.

C'est du grand Apollon qu'Octave tient le jour.
Ce dieu qui pour son fils tendrement s'interresse,
Veut que sa maitresse
Réponde à son amour,
Et qu'aujourd'hui l'hymen propice
Pour jamais les unisse.

LE DOCTEUR.

Ah, quel honneur pour notre famille, mon frere! Octave le fils d'Apollon!

COLOMBINE.

Vous n'en êtes pas faché?

CINTHIO.

Monsieur Phebus me fait plus d'honneur que je ne mérite.

LE MINISTRE.

Que chacun garde le respect; ce dieu vient honorer ces lieux de sa presence.

SCENE VII.

APOLLON, ANGELIQUE, COLOMBINE, CINTHIO, LE DOCTEUR, OCTAVE, PIERROT.

On entend un bruit de trompettes qui annoncent l'approche d'Appollon.

PIERROT.

C'Est le grand dieu du Parnasse,
Gare, qu'on lui fasse place;
C'est sa rayonnante face,
Qui tout autre éclat efface.
Gare, qu'on lui fasse place.
Qu'on se presse, qu'on s'entasse,
Que ces lieux on débarasse,
Qu'on y laisse un grand espace,
Gare, qu'on lui fasse place.

UN HERAUT D'APOLLON *qui sonne de la trompette.*

De la part du dieu du Parnasse,
Et de la part des neuf savantes sœurs,
Nous avertissons les auteurs,
Soit philosophes, soit rheteurs,
De quitter pour un temps leur immortelle place;
Et de descendre au bout des deux sommets pointus,
Pour y recevoir Cleanthus.

COLOMBINE *à Cinthio.*

Quel honneur on vous va faire! vous allez être reçu au nombre des beaux esprits du Parnasse.

Les trompettes annoncent une seconde fois l'arrivée d'Appollon.

PIERROT.

C'est le grand dieu du Parnasse,
Gare, qu'on lui fasse place,
Gare, qu'on lui fasse place.

ARLEQUIN *en* APOLLON, *se place sur un trône élevé.*

Approchez, mon fils, approchez:
Ne craignez point l'éclat de ma lumiere.
Si tous mes soins pour votre mere
Ont été jusqu'ici des mysteres cachés,
Je viens apprendre à tout le monde,
Qu'au lieu de descendre dans l'onde,
J'ai quelquefois, en de lointains climats,
Adroitement caché mon équipage,
Pour venir prendre mes ébats
Entre ses bras;
Que vous êtes le digne ouvrage
De notre amoureux badinage;
Et si l'on ne m'en croyoit pas,
J'en jure par les eaux qui serpentent là-bas.
Vous vous troublez, mon fils, & sur votre visage,
Je remarque quelque embarras.
Par quel gage faut-il qu'on vous fasse connoitre
L'illustre sang dont on vous a vu naitre?

OCTAVE.

Ah, si j'ai le bonheur d'être votre fils, je vous demande pour témoignage que je le suis, de me faire posseder la belle Angelique.

ARLEQUIN.

Oui, mon fils, je vous le promets,
Vous posséderez ses attraits,
Ou l'on saura comment se venge
Le dieu qui meurit la vendange.

Ici Pasquariel & Pierrot conduisent Cinthio au pied du thrône d'Appollon.

ARLEQUIN.

Quid demandat cet ignorant?

CINTHIO.

Granda sourça de lumieras,
Qui cum rayonis dissipas,
Et breuillardos & tenebras.
Venio per dem andare,
Ego indignus, gratiam
De daignare mihi inflare,
Meam venam poeticam,
Ut possim bene rimare.

ARLEQUIN.

Hoc sum prestus accordare,
Dummodo accordes in matrimonio
Angelicam Octavio.

CINTHIO.

De tropo grando honore
Pro filia mihi parlas,
Per hunc tibi refusare.

ARLEQUIN.

Ideo quod scis prendere
La chosam super hunc tonum,
Habebis contentamentum,
Et videbis deum Phebum
Esse bonum diabolum.

Approches, c'est ici qu'on puise le savoir.
Ministres de mon art, faites votre devoir.

PASQUARIEL & PIERROT *entourent Cinthio & lui tirent les oreilles pendant le temps qu'Arlequin prononce ce rondeau.*

RONDEAU.

Tirer l'oreille, & fesser le gigot,
Comme on faisoit sous le roi Guillemot,
Quand on vouloit d'un sot faire un Homere,

A Cleanthus est chose necessaire :
Sur ce dos-là passez moi le rabot.
Ils lui donnent des coups de bâton.

CINTHIO.

Hai, hai, hai ! je suis mort !

ARLEQUIN.

Frappez encore, il dort comme un sabot,
Il faut sans cesse à ce franc visigot,
Pour animer son informe matiere,
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Je n'en puis plus, je suis estropié; c'en est fait.

ARLEQUIN.

Assommez-le, s'il dit encore un mot,
Cassez sur lui ce bâton de fagot.
Arrêtez vous, je vois de la lumiere,
D'un bel-esprit, il prend le caractere :
Il ne faut plus à ce pauvre magot
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Ah, qu'il en coûte pour être bel-esprit

ARLEQUIN.

Promettez-vous ici d'employer votre plume
Contre les auteurs fatiguans,
Qui dans le cours entier d'un ennuyeux volume,
Sont brouillés avec le bon sens ?

CINTHIO.

Oui, dieu, qui par des coups puissans
As fait fraper sur moi comme sur une enclume.

ARLEQUIN.

Fronderez-vous encor, par de fameux écrits,
Le faux brillant des beaux esprits,
Les diseurs de grands mots & de fades merveilles ?

CINTHIO.

Oui, dieu, qui m'avez fait alonger les oreilles.

ARLEQUIN.

N'épargnerez vous point les jeunes cavaliers,

Qui sottement contens de leurs faux airs guerriers,
Font tous les jours mille bevues ?
Qui le verre à la main, captivent tous les cœurs,
Se vantent des faveurs qu'ils n'ont jamais reçues,
Et sont en fait d'amour comme en guerre imposteurs ?
Ecrirez-vous contr'eux une satyre entiere ?

CINTHIO.

Oui, mortel ennemi de mon pauvre derriere.

ARLEQUIN.

Parlerez-vous aussi de ces abbés coquets,
Que l'on voit s'attacher à la suite des belles;
Et qui par leurs bruyans caquets,
Font tout l'ornement des ruelles
Pendant l'absence des plumets ?
Nous les dépeindrez-vous dans toutes leurs manieres ?
Nous les ferez-vous voir tirant leurs tabatieres,
Pleines d'un tabac excellent ?
Faisant au petit doigt éclater un brillant.
Pleins de mots parfumés, d'expressions choisies,
L'air doucereux, l'esprit galant;
Et sur le bout du pied marchans aux thuilleries,
Exercerez-vous bien votre nouveau talent,
En exprimant leur air sottement agréable ?

CINTHIO,

Oui, dieu qui m'avez fait étriller comme un diable.

Mezzetin lui met une couronne de fleurs sur la tête.

ARLEQUIN.

Reçois la couronne
Qu'Apollon te donne:
De ton rare savoir, c'est là le digne prix :
Triomphes, Cleanthus, de tous les beaux esprits.

On le met sur le cheval Pegaze.

ARLEQUIN

Sur ce cheval, né du sang de Meduse,
Eprouve d'Apollon le supréme pouvoir :
C'est sur son dos ailé que tu vas recevoir
Le beau talent de chaque muse.

On lui fait boire une grande quantité d'eau.

ARLEQUIN.

Voilà de l'eau de la fontaine
Que d'un grand coup de pied Pegaze fit couler.
Pour en remplir ta poetique veine,
C'est à longs traits qu'il en faut avaler

CINTHIO.

On me donne la question, je créve, je n'en puis plus, je suis crevé.

On lui jette des fleurs.

ARLEQUIN.

Voilà des fleurs qu'on cueille aux rives du Permesse,
De leurs vives couleurs l'éclat dure sans cesse;
Malgré l'hyver le plus affreux
On en voit toujours naitre en ces climats heureux.

Il lui donne un souflet.

Voila le don des vers qui triomphent des cœurs.

Il lui donne un coup de pied au cul.

Voila pour ceux qui font obtenir des faveurs.

Il lui en donne un autre dans l'estomach.

Voilà celui des vers flatteurs.

Il lui donne un coup de bâton.

Voici ceux qu'on employe à des métamorphoses,
Et qui dans un sonnet, adroitement tournés,
Font briller les ris & les roses
Sur les visages surannés.

Il lui donne une nazarde.

Voici le don de ceux qui vantent la noblesse
Des plus gros financiers, ou riches citadins;
Et qui de pere en fils les font avec adresse
Venir des nobles Paladins.

Il lui crache au visage.

Voilà pour ceux qui font dans une vaste plaine,
Au milieu des sanglans combats,
Paroitre comme un Mars un brave capitaine,
Tandis que dans sa tente il dort entre deux draps.

Qu'à tout jamais dans l'univers,
De ce jour triomphant on garde la mémoire.
De notre autorité, de la prose & des vers
A Cleanthus nous accordons la gloire.
Mais c'est peu d'embellir son front
D'une couronne magnifique,
Aujourd'hui le grand Apollon
Veut s'enyvrer aux nôces d'Angelique.

Ici Pasquariel & Pierrot allument des feux d'artifice, dont le ventre de Pegaze est rempli. Pegaze brûle & tourne sur un pivot.

CINTHIO *tournant avec le cheval Pegaze, dit :*

Je suis perdu, je brûle, je suis enflammé, le feu me dévore, je suis mort.




ARLEQUIN
DEFFENSEUR DU
BEAU SEXE

ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par M. de B*** & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-huitiéme de May 1694.

ACTEURS.

LE COMTE DE PERSILLET, pere.

ISABELLE, fille de Persillet.

OCTAVE, amant d'Isabelle.

COLOMBINE, MARINETTE, suivantes d'Isabelle.

PIERROT, valet de Persillet.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, intrigans par interêt.

La Scene est à Paris.



ARLEQUIN DÉFENSEUR DU BEAU SEXE.



ACTE I.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE, chacune un bâton à la main. ARLEQUIN.

COLOMBINE.

COMMENT, monsieur le faquin, je vous y attrape?

MARINETTE.

Quoi, monsieur le pendard, vous m'en contez, & vous avez des engagemens avec d'autres?

ARLEQUIN.

Grande merveille! Mais....

COLOMBINE.

Tu t'expliqueras, ou je te rouerai de coups.

MARINETTE.

Si tu t'es mocqué de moi, voici qui m'en fera raiſon. *Elle le bat.*

ARLEQUIN.

Hai, hai, hai ! Que diable ? voici une maniere de faire l'amour qui en corrigeroit ceux qui d'ailleurs n'en ont pas grande envie.

MARINETTE.

Comment, malheureux, tu n'en as pas grande envie, toi ?

COLOMBINE.

Tu ne t'en ſoucies donc guéres ?

ARLEQUIN.

Hé ſi fait. Là, là, là, là, je vous dis que ſi, j'en meurs d'envie, *bas*, de me tirer de leurs griffes. Je le ſouhaite, *bas*, que le diable les emporte. Je vous dis que je m'en ſoucie beaucoup, grandement, tout-à-fait.

COLOMBINE.

Oh ça, laquelle de nous deux eſt-ce que tu aimes ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu ne le dévines pas ?

MARINETTE.

Il n'eſt pas queſtion de deviner, il faut parler.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez donc pas l'uſage des déclarations muettes & manuelles ?

COLOMBINE.

Je me mocque des mines & des geſticulations : il faut parler françois, m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Oui.

MARINETTE.

Et moi, m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Il eſt queſtion de faire une fin. Veux-tu m'épouſer ?

ARLEQUIN.

Oui.

MARINETTE.

Veux-tu te marier avec moi ?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Comment, oui ?

ARLEQUIN.

Oui, je t'aime uniquement.

MARINETTE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Et toi auſſi. Je vous aime uniquement chacune en votre petit particulier. Les pauvres valets ſont bien malheureux, de n'en

pouvoir pas ménager une trentaine à la fois, comme leurs maitres.

COLOMBINE.

Oh ça réſolument, il faut s'expliquer: Nous avons plus d'écus que tu n'en peux prétendre. Veux-tu l'une de nous deux ?

ARLEQUIN.

Mais vous êtes bien hardies de parler de mariage dans un temps où tant de ſatyres courent, & où l'on fait de toutes les femmes de ſi jolis portraits.

MARINETTE.

Le benêt avec ſes portraits & ſes ſatyres.

ARLEQUIN.

Vous qui parlez ſi ferme, êtes-vous toutes deux des trois ſeules exceptées ?

COLOMBINE.

Dieu nous garde d'être de ce nombre-là, nous quitterions bonne compagnie pour une ſocieté bien fade. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Parles. Si tu te déclares pour Marinette, je quitte la partie.

MARINETTE.

Si c'eſt pour Colombine, je t'abandonne.

ARLEQUIN.

Oh bien, ſi cela eſt, ma pauvre Marinette, je ſuis tout abandonné.

MARINETTE.

Ma foi, tu ne m'affliges guéres, je n'y perds rien. C'eſt pour ton nez. C'eſt un bon office que j'ai voulu rendre à mon amie à tes dépens.

dépens. J'aime Scaramouche, je vais l'avertir. Uniſſons-nous pour nous rendre heureux.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt fait.

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

QUoi, c'eſt en ma faveur qu'Arlequin vient de ſe déclarer ?

ARLEQUIN.

Quoi, c'eſt en ma faveur que Colombine ſe radoucit ?

COLOMBINE.

Ah, Arlequin !

ARLEQUIN.

Ah, Colombine ! Mais nous ne ſommes pas auſſi honteux que nous penſons. Si nous n'y avions pris garde, nous allions faire les ſots comme les jeunes gens, quand ils parlent d'amour.

COLOMBINE.

Tu as raiſon, laiſſons l'air de ſotiſe ; ce n'eſt pas à des ſerviteurs à faire l'amour comme leurs maitres.

ARLEQUIN.

Aſſurément : Mais, Colombine, il y a

du penſez-y. Puiſqu'il faut me réſoudre, moi à faire une fin; il faut te réſoudre, toi, à faire un commencement.

COLOMBINE.

Que veux-tu dire par-là?

ARLEQUIN.

J'entens, Colombine, que toutes les jolies filles qui ſervent, font paſſer en revue l'amour des maitres, avant que d'en venir aux fleurettes des valets: on paſſe toujours par-là, & on en revient un peu tard; & moi j'aime les filles revenues.

COLOMBINE.

Oh bien, je ſuis donc ton fait; je connois aſſés les gens de condition, pour les eſtimer ſelon leur prix.

ARLEQUIN.

Oui, Colombine: mais tu les connois aſſés: Ne les connoitrois-tu pas trop?

COLOMBINE.

Non, non, vas.

ARLEQUIN.

Oh, non pas trop pour toi, mais trop pour le futur.

COLOMBINE.

Je te dis que non, cela eſt tout juſte comme il faut.

ARLEQUIN.

La ſatyre ne dit pas que cela aille ſi juſte.

COLOMBINE.

Laiſſes-moi tes chanſons de ſatyre, fies-toi à moi.

ARLEQUIN.

Allons, autant vaut, tout revient au même: toi ou un autre, c'eſt tout un. Je ſuis devenu philoſophe; je me mets au deſſus des foibleſſes. Ne ſongeons plus à cela, ſongeons ſeulement que notre bonheur dépend de celui d'Octave & d'Iſabelle.

COLOMBINE.

Ecoutes. Pour ne ſe rien cacher, monſieur le comte de Perſillet eſt un fin merle, qui s'aime plus qu'il n'aime ſa fille. Je croi qu'il ſe repent de l'avoir promiſe à Octave. Depuis la mort de ſa femme, je le trouve tout réveillé: mais nous lui taillerons des croupieres.

ARLEQUIN.

Il paroiſſoit ſi bien intentionné pour Octave pendant la vie de ſa femme. Il eſt italien comme lui, & il préferoit un homme de ſon pays à un françois pour ſa fille. Il l'a promiſe, nous lui tenons le pied ſur la gorge, il faut le faire bouquer.

COLOMBINE.

Ce n'eſt plus tout-à-fait cela. Les honneurs changent les mœurs: & depuis qu'il eſt veuf, il n'eſt plus ſi vif ſur l'article d'Octave: je le connois bien; mais nous avons bon pied, & bon œil. Il n'y a que ce benêt de Pierrot qui m'embaraſſe.

ARLEQUIN.

D'où vient ? c'eſt un ſot.

COLOMBINE.

Et c'eſt pour cela qu'il eſt à craindre, il n'eſt point de pire bête qu'un ſot. Un homme d'eſprit peut être menagé ; mais un ſot & un mulet vont toujours leur train, ce ſont deux bêtes indociles qu'un ſot & un mulet. Monſieur le comte de Perſillet lui donne ici tout pouvoir pour nous obſerver, c'eſt notre major-dome.

ARLEQUIN.

Hé, je le ménagerai : Pierrot eſt un de mes amis, & toi tu as du pouvoir ſur monſieur le comte de Perſillet. Vas, chere Colombine, le fortifier dans ſes premieres intentions pour Octave, laiſſes-moi faire le reſte.

COLOMBINE.

Adieu, pilote de ma barque.

ARLEQUIN.

Adieu, écueil de ma philoſophie.



SCENE III.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

HE' bien, m'y voilà replongé tout de nouveau ! Ma foi c'eſt folie, quand on aime & qu'on eſt aimé, de ſonger à la retraite. Mais voici Scaramouche que Marinette m'envoye. Comme ces femelles vont s'épaulant les unes les autres ! *A Scaramouche.* Hé bien, cher Scaramouche, que dit le cœur ?

SCARAMOUCHE.

Il ne dit rien, & il ſe repent déja d'avoir trop dit.

ARLEQUIN.

Tope & tingue, à deux de jeu. Je vois que tu ſais. . . . .

SCARAMOUCHE.

Je ſai tout. Mais pour toi, tu fais bien. Tu épouſes Colombine, tu es pariſien comme elle ; elle eſt jeune, joiie : elle a quelque bien, tu la connois depuis qu'elle eſt née.

ARLEQUIN.

Elle a quelque bien, cela eſt vrai ; d'où qu'il vienne, le bien eſt toujours bon. Mais une fille qui ne gagne que cent francs,

comment peut-elle amaſſer des centaines de piſtoles ?

SCARAMOUCHE.

Bon, eſt-ce que tu ne connois pas ici nombre de filles, qui ſont d'une petite profeſſion à ne gagner que cinq ou ſix cens francs, & qui font tous les ans, à ceux dont elles dépendent, des preſens pour des centaines de piſtoles ?

ARLEQUIN *chante.*

Mille écus,
Pour une ſoubrette
Mille écus
Sont-ils de refus ?

SCARAMOUCHE *chante.*

Mille écus ne ſe refuſent plus.

ARLEQUIN.

C'eſt trop haut, c'eſt trop haut. Diable, c'eſt un ton de l'opera. Revenons à nos ſoubrettes, laiſſons à part les dames du grand air. Ce gibier ne ſe preſente guéres au bout de notre fuſil : parlons de Colombine & de Marinette.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, cher Arlequin, je te dirai que j'entends dire tant de mal des femmes de Paris, que je trouve qu'un Italien eſt fou de ſe marier en France.

ARLEQUIN.

Ecoutes : ſais-tu que je ſuis devenu philoſophe ?

SCARAMOUCHE.

Toi philoſophe ? Il n'y a pas long-temps que tu étois laquais, & laquais d'Octave.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'y fait rien : cette profeſſion ne déroge ni à fortune ni à nobleſſe. J'ai eu des camarades qui ont bien d'autres titres & d'autres rangs.

SCARAMOUCHE.

Oui, mais ils ſeroient encore ce qu'ils ont été, s'ils ne s'étoient un peu plus appliqué à l'arithmetique qu'à la philoſophie.

ARLEQUIN.

Le métier de laquais eſt très joli quand il commence : mais il ne vaut rien quand il dure trop. Je ne ſuis donc plus laquais : je ſuis un ſage, un *virtuoſo*, un homme grave, qui ne fait jamais le ſot à ſes dépens, & qui s'enrichit des ſottiſes des autres. Je me ſuis fait un joli revenu ſur les défauts d'autrui : & c'eſt le public qui eſt obligé ſur ſes menus plaiſirs de me payer le ridicule des particuliers.

SCARAMOUCHE.

Voilà un revenu dont le fond ne ſauroit manquer : ne pourrois-tu pas m'aſſocier ?

ARLEQUIN *le faiſant tourner de tous côtés.*

Pourquoi non : Attens que j'examine un peu comme tu es bâti. Voilà un corps bien découplé : Es-tu un peu adroit ?

SCARAMOUCHE.

Oh, comme un ſinge. N'as-tu pas vu danſer à l'opera il y a huit jours....

ARLEQUIN.

Qui: cet homme ſi bien habillé, & qui faiſoit tant rire?

SCARAMOUCHE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'étoit toi?

SCARAMOUCHE.

Non pas moi, mais c'eſt mon camarade. Nous avons étudié enſemble la danſe & la langue françoiſe.

ARLEQUIN.

Diable, vous faites honneur à vos maitres. Vas, vas, je t'aime en homme qui faiſoit l'amour en même lieu que toi: je te reçois dans mon bureau. Les deux ſervantes de cette maiſon méritent aſſez d'être aimées: mais pour être épouſées, oh, c'eſt une autre paire de manche.

SCARAMOUCHE.

Cher Arlequin, tu me donnes la vie. Marinette eſt une jolie fille, je la crois ſage: mais elle a des écus. Je ſuis un peu ſoupçonneux, quoi qu'italien.

ARLEQUIN.

Et moi, quoique françois, je me ſens ſur cela une tranquillité italienne. Nous ſommes ici tous deux bien embarqués chez le

comte de Perſillet. J'aime Colombine, ſuivante d'Iſabelle, fille du comte; tu aimes Marinette, ſuivante de feue ſa femme: Octave aime Iſabelle: nous avons tous promis mariage, tâchons de nous dégager, ce n'eſt pas la mode de tenir pareilles paroles.

SCARAMOUCHE.

Mode ou non, on dit trop de mal des femmes, pour avoir envie d'en prendre.

ARLEQUIN.

Et ſi, ce qu'on en dit n'eſt rien de ce qu'on en doit dire. Mais adieu: le comte de Perſillet veut que je l'attende ici. Reviens dans une heure.

SCARAMOUCHE.

Le voici. Je m'en vais pour venir. Je me recommande à ta philoſophie.

SCENE IV.

MONSIEUR LE COMTE DE PERSILLET, ARLEQUIN.

LE COMTE.

BOn jour, ſeigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis le très humble ſerviteur de la comté de monſieur le comte de Perſillet.

LE COMTE.

Votre philoſophie fait grand bruit, ſeigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! ſeigneur, ma philoſophie n'eſt que la ſoubrette de votre viduité.

LE COMTE.

Ecoutez. Tout compliment à part, vous aimez Colombine : deſabuſez-la un peu des chimeres qu'elle ſe met en tête.

ARLEQUIN.

Oh, oh : & quelles chimeres, encore ?

LE COMTE.

Elle s'eſt mis dans l'eſprit que je l'aimois, & que ma femme venant de mourir, je pourrois bien l'épouſer.

ARLEQUIN.

Hé bien, voyez ces peſtes de femelles !

LE COMTE.

Cela ne ſe fait pas comme cela. Je veux dire, cela ſe fait bien ; mais il eſt tout different d'aimer & d'épouſer, pour pareilles gens ſurtout : vous m'entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oh, fort bien, fort bien ; on ne peut pas mieux.

LE COMTE.

Pour ne pas la deſeſperer, il faut lui dire qu'elle ſe donne patience ; que cela ne va pas ſi vîte, n'eſt-il pas vrai ? La droline eſt vive ſur l'article, hem ?

ARLEQUIN.

Oh, oui, oui. *Bas.* Voici un détour tranſalpain. *Haut.* Mais, ſeigneur comte, vous ſavez bien que j'aime Colombine, & que nous devons nous marier enſemble ?

LE COMTE.

Vous marier enſemble ? je n'en croi rien. Vraiment, cela ſeroit joli.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! & oui, vraiment, pour joli, ce n'eſt pas là la difficulté ; cela ſeroit joli, aſſurément. Mais, voyez ce peſte d'amour ! dès que la choſe devient difficile, tous mes deſirs ſe réveillent, j'ai plus d'envie de l'épouſer que jamais.

LE COMTE.

Tenez, tenez, ſeigneur Arlequin, liſez toutes ces ſatyres ; voilà de quoi fortifier votre philoſophie. Se marier en ce temps-ci, c'eſt bien à quoi l'on penſe. On met les femmes de Paris en beaux draps blancs. Vraiment, on penſe bien à les épouſer ! Liſez, liſez.

ARLEQUIN.

J'en ai déja vu quelque choſe.

LE COMTE.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Hé bien, quand on m'en a récité des lambeaux, je les ai admirés ; mais je n'ai pas admiré de même le tout enſemble.

LE COMTE.

Ah! ce ſont pourtant de belles leçons. Mais j'ai de grands deſſeins ſur vous, ſeigneur Arlequin, je veux vous élever à un rang... ARLEQUIN *à part.*

Ah, ah! il veut me faire le mari à gages de la petite ſoubrette qui lui plait. Hé, nous nous verrons. *Haut.* Adieu, monſieur, nous nous reverrons, nous nous reverrons. *Il s'en va.* LE COMTE *ſeul.*

Allez vous-en pour une heure ou deux, & revenez; j'ai de grandes vues ſur vous, vous dis-je. Voici ma fille: Octave veut l'épouſer. Il y a du pour & du contre. Feue ma femme le vouloit; mais elle eſt morte, & je me porte bien. Allez que je lui diſe un mot. *A Iſabelle.* Ma fille... *A Colombine.* Bon jour, Colombine... Mon enfant, Octave m'a fait parler... Colombine cherche ce qui n'eſt pas ici... J'ai répondu, ma fille... Colombine ſait bien que je ſuis... Enfin, ma fille, je ſuis un bon pere, & je tâche de pourvoir à tout... A toi auſſi, Colombine. Arlequin te parlera de ma part. Explique bien au moins tout ce qu'il te pourra dire. Adieu.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, vous êtes trop bon.

Il eſt aiſé de remarquer que dans ce bout de ſcene le Comte eſt au milieu des deux filles, & parle tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ce qui fait un jeu.

SCENE V.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

HE' bien, ſerez-vous encore inquiéte ſur les empreſſemens d'Octave ?

ISABELLE.

Non, ce n'eſt pas là le ſujet de mon inquiétude. Tu aurois de la peine à le deviner, ma pauvre Colombine.

COLOMBINE.

Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes belle, jeune, de l'eſprit plus qu'il n'en faut à une fille, des amans plus qu'il n'en faudroit à quatorze, du bien ſuffiſamment pour faire d'une belle fille une femme fort aiſée. Votre pere eſt bon, votre mere eſt morte ; elle a fait pour vous le choix que vous auriez fait vous même ; tout le bien de la maiſon étoit à elle, & devient à vous par ſa mort : ma foi, vous êtes folle ſi vous n'êtes contente.

ISABELLE.

Tu en parles à ton aiſe, Colombine ; tu es mariée, autant vaut, & peut-être je ne le ſerai jamais. Tu ne connois pas mon pere.

COLOMBINE.

Bon, il ne tient qu'à vous. Je compte d'é-

pouser bien-tôt Arlequin ; & vous épouserez Octave, quand il vous plaira. Si votre pere chancele, tant pis pour lui, nous n'en irons pas moins notre chemin.

ISABELLE.

Et qui sont les hommes, ma pauvre Colombine, qui voudroient se marier, après tous les maux qu'on dit des femmes ?

COLOMBINE.

Hé, que vous êtes folle ! Les hommes qui nous veulent le plus de mal, sont ceux qui nous aiment davantage.

ISABELLE.

Ah ! tu n'as donc pas vu les satyres qui courent ?

COLOMBINE.

Non, ni je ne m'en soucie guéres. Plaisante autorité que celle des auteurs ! De quoi est-ce que cela décide ? On se regle bien sur leurs quolibets !

ISABELLE.

Ah ! Colombine, ce sont des traits qui portent & qui demeurent.

COLOMBINE.

Hé, bon bon, autant en emporte le vent. Est-ce que ces gens-là connoissent les femmes pour en parler ?

ISABELLE.

Ah ! ils nous regardent par les mauvais endroits.

COLOMBINE.

Je le crois bien : on prend ſoin de leur cacher les autres.

ISABELLE.

Tu as beau dire, nous nous retrouvons dans les peintures qu'on fait de nous.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas de votre avis : je ne crois pas qu'on puiſſe faire de nous un portrait qui reſſemble. Chaque femme eſt un prothée, qui change de figure & de caractere comme il lui plaît. Diſſimulée dans ſes penſées, ingenieuſe dans ſes paſſions, politique dans ſes vues, friponne dans ſes diſcours, coquette dans ſes manieres, affectée dans ſes airs, fauſſe dans ſes vertus, interreſſée dans ſes liberalités, hipocrite dans ſes épargnes : toujours ruſée, toujours équivoque, & toujours une contreverité ; du plus au moins, voilà comme nous ſommes faites.

ISABELLE.

C'eſt cela même, Colombine ; & comment crois-tu qu'un homme d'eſprit puiſſe ſe réſoudre en ſe mariant d'épouſer tant de défauts à la fois ?

COLOMBINE.

Hé, madame, les hommes le voyent & le ſavent : ils regardent les femmes comme d'étranges animaux ; mais grace à nos charmes,

avec tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

ISABELLE.

Cela est bon pour le discours, Colombine : les hommes ne sont plus bétes.

COLOMBINE.

Tout ce qu'il vous plaira : mais ils ne sauroient se passer de nous, ils y reviennent toujours.

ISABELLE.

Octave n'est par fait comme un autre, il a des lumieres bien étendues. Il ne me connoit que par mes vertus ; ma pauvre Colombine, que deviendrai-je quand il me connoitra par mes defauts !

COLOMBINE.

Hé bien, montrez-vous toujours d'un côté, & cachez-vous de l'autre : c'est un usage établi chez les filles à marier.

ISABELLE.

Non, Colombine, ce n'est plus cela : je l'aime trop pour le tromper. Je veux qu'avant de m'épouser il me connoisse telle que je suis. Il sait mes bonnes qualités, je veux qu'il voye les mauvaises : enfin je veux m'ouvrir à lui.

COLOMBINE.

Je pense que vous vous mocquez. Hé, quel mortel seroit assez hardi pour se marier jamais, s'il connoissoit tout ce qu'il épouse ? Votre délicatesse sort de nos usages.

ISABELLE.

ISABELLE.

Tout ce que tu voudras : il connoit ma famille, il ſait mon bien, il voit ma figure, il admire mes petits talens, il aime ma voix, ma danſe, mon jeu de claveſſin, ma converſation : je veux qu'il voye le reſte. Si je lui plais par mes défauts, je ſuis sûre de lui plaire toute ma vie.

COLOMBINE.

Hem, cette délicateſſe n'aura pas grand cours ; elle ne viendra pas à la mode. On ne ſe marie déja guéres, on ne ſe marieroit point du tout.

ISABELLE.

A la bonne heure : mais il faut qu'il me connoiſſe. Pour toi, tu ne riſques rien ; Arlequin te connoit de toutes les manieres, tu es bien aſſurée qu'il ne ſauroit changer.

COLOMBINE.

Je l'en défie : mais à votre tour, comptez qu'Octave ne vous échapera pas. Il eſt content de votre perſonne & de votre bien : le comte votre pere eſt riche : vous êtes belle, & fille unique. Les richeſſes & les charmes ſont un grand emplâtre à nos défauts. Mais voici Arlequin. D'où vient ſon agitation & ſon empreſſement ? Laiſſez-nous ſeuls, nous allons travailler pour vous.

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE' bien, mon cher Arlequin, comment vont nos affaires ?

ARLEQUIN.

Distingo, mademoiselle. Les vôtres bien, les miennes mal.

COLOMBINE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire que la satyre ne sauroit se tromper. Comment, traîtresse ? tu me fais donner parole de t'épouser, & tu vises à épouser ton maitre ?

COLOMBINE.

Y penses-tu ? Tu voudrois que je devinsse en chimere & en idée la femme du comte de Persillet ? Vas, vas, c'est un vieux fou, dont je me soucie comme de colin tampon.

ARLEQUIN.

Mais il m'a prié lui-même de te desabuser.

COLOMBINE

Serieusement ?

ARLEQUIN.

Serieusement; & il a quelque machine

en tête pour dégoûter l'un de l'autre, mon maitre & ta maitresse. Il doit s'expliquer avec moi dans une heure ou deux.

COLOMBINE.

Ceci est de consequence. Avant qu'il puisse rien gâter dans le cœur d'Isabelle, je veux la préparer, & je vais livrer un assaut au malin vouloir de la seigneurie persillienne. Fies-toi à moi, & fais venir ton maitre. Adieu, travailles pour nos interéts communs, j'y cours de mon côté.

ARLEQUIN.

Octave va venir, je l'attends: le voici.

SCENE VII.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

ARlequin, mon cher Arlequin, je ne vis pas. Tu dis que tu deviens philosophe, apprens-moi à le devenir.

ARLEQUIN.

La philosophie & la qualité ne sont pas faites pour étre ensemble: mais toute philosophie à part, monsieur le comte de Persillet branle au manche. Je vous ai dit tout ce qui m'en a paru.

OCTAVE.

Quelle perfidie! tâchons de parer le coup.

ARLEQUIN.

Vous ſavez qu'ordinairement en France les comtes & les marquis ne ſe piquent pas de tenir parole. Quoiqu'il ſoit italien, il a cru avoir tous les droits des gens de qualité de France.

OCTAVE.

Nous ſommes d'un même pays, tu le ſais, Arlequin : il connoit mon bien & ma famille : il me preferoit à un françois pour ſa fille Iſabelle, j'ai lieu d'eſperer.

ARLEQUIN.

Tout cela eſt bon : mais ce n'eſt pas là le hic, il faut vous bien aſſurer d'elle.

OCTAVE.

Je compte que mes affaires ne vont pas mal de ce côté-là.

ARLEQUIN.

Je le crois comme vous. Mais vous êtes à Paris : vous aimez une françoiſe, & on ne voit ſur vous ni pierreries ni bijoux.

OCTAVE.

Hé, c'eſt qu'en Italie nous avons de toutes ces choſes-là dans nos coffres.

ARLEQUIN.

Fort bien : mais chaque pays à ſes coutumes. Les dames de France aiment que leurs amans portent tout ſur eux. Vous ne ſavez pas l'art d'aimer à la françoiſe.

OCTAVE.

Ah ! tu ne connois pas Iſabelle.

ARLEQUIN.

Hé, cela ne va que du plus au moins. Mais à quoi penſez-vous ? vous n'avez point de nœud d'épée.

OCTAVE

Hé, qu'eſt-ce que cela fait ?

ARLEQUIN.

Comment : cela fait tout. Tenez, j'aime Colombine, je porte ſes couleurs, car cela s'en va ſans dire. Une brune aime toujours le jaune, & une blonde le bleu ou l'incarnat.

OCTAVE.

Hé bien, ce ſont des choſes bien aiſées.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous croyez : car il faut deviner juſte. Avez-vous de l'eau de la reine d'Hongrie, & du tabac ?

OCTAVE.

Du tabac ? Iſabelle n'en prend pas, quoique la plupart des femmes en prennent.

ARLEQUIN.

Mon dieu, ſi elle n'en prend pas, elle en peut prendre. Les filles ſont de petits animaux qui veulent dans un temps ce qu'elles ne veulent pas dans un autre : & il faut être toujours en état de leur donner ce qu'elles veulent.

OCTAVE.

Hé bien, ayons de l'eau de reine d'Hongrie.

ARLEQUIN.

Hé oui, mais attendez. . . . En verité, vous êtes trop novice dans l'art d'aimer à la françoise.

OCTAVE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Hé vous ne vous servez pas de pincettes ?

OCTAVE.

Hé fi, est-ce que les dames de Paris aiment un air effeminé ?

ARLEQUIN.

Hé mon dieu, non ; elles aiment ce qu'elles aiment. Mais . . . vous me feriez enrager. A quoi songez-vous d'être habillé de cette propreté, & d'avoir d'aussi beau linge ?

OCTAVE.

Les dames ne méprisent pas en nous la propreté.

ARLEQUIN.

Ah, vous n'y êtes pas. Les dames de Paris aiment les airs galopins, & elles s'habillent déja un peu à la galopine, ou à la gourgandine, c'est tout un. Elles aiment les airs débraillés & la parure negligée. Enfin les hommes de qualité laissent la propreté à leurs valets de chambre; & pour eux, avec un gros sur-tout, ils portent de jour leur linge de nuit. Le linge de nuit dit quelque

chose. Les femmes ne sont pas bêtes, au moins.

OCTAVE.

Isabelle n'entre pas dans toutes ces reflexions. Ton art d'aimer n'est pas fait pour elle.

ARLEQUIN.

Bon : elle va bien vous dire tout ce qu'elle pense. Mais sans tourner autour du pot, savez-vous à quoi se réduit tout l'art d'aimer en France ? Ma foi, c'est à l'art de donner. Tenez, c'est-là l'abregé des longues études.

OCTAVE.

Quoi, tu crois....

ARLEQUIN.

Je croi que voici Pierrot. Prenez garde à vous. Il faut le gagner, & un sot ne se gagne qu'à force de bien ou de mal.



SCENE VIII.

PIERROT, OCTAVE, ARLEQUIN.

PIERROT *avec un ſouet à une main, & un balai à l'autre.*

ALlons, tirez, dehors. Allons auſſi, vous autres, ſortez vîte.

OCTAVE.

D'où vient, mon pauvre Pierrot....

PIERROT.

Pardi, pauvre vous-même. Voyez, pauvre, pauvre! C'eſt bien à un homme de qualité d'appeller les gens pauvres.

OCTAVE.

Ce n'eſt point pour te fâcher, Pierrot....

PIERROT.

Pauvre, cela eſt fort bon! Je ſuis plus riche quand j'ai un écu, que vous quand vous n'avez qu'une piéce de trente ſols. Pauvre!

ARLEQUIN.

Ah, ah, mon cher ami Pierrot, tu ne me dis rien?

PIERROT.

Au contraire, je te parle. Adieu, vas-t'en, allez-vous-en tous; mon maitre m'a donné un commandement ſur tous les chiens & ſur toutes les ordures de la maiſon. Il y a ici aujourd'hui grande cerimonie, il faut tout nettoyer.

ARLEQUIN.

Mais, Pierrot, on parle à ſes amis.

PIERROT.

Ah, tu as le temps de jaſer, toi.

ARLEQUIN.

Mais dis-nous un peu....

PIERROT.

Gare, j'ai à travailler, je n'ai rien à dire. Pourquoi crois-tu que monſieur le comte de Perſillet m'aime? c'eſt que je me fais aimer.

OCTAVE *lui donnant de l'argent.*

Et moi, Pierrot, ne pourrois-je point gagner ton amitié?

PIERROT.

Hé pourquoi non? cela depend.... Oh, oh! qui ne vous aimeroit? Moi, tenez, je croi que je ſuis preſque de vos amis.

ARLEQUIN.

Je te le conſeille. Il eſt riche & liberal, comme tu vois.

PIERROT.

Oui. Ah, je ſuis de vos amis, cela eſt fait. Je croyois que les gens de qualité n'avoient jamais le ſou: oh, oh.

OCTAVE.

Si tu es de mes amis, mon cher Pierrot, dis-moi, quelle ceremonie crois-tu qu'il y ait ici aujourd'hui?

PIERROT.

Ah, ah, n'eſt-ce que cela. Tenez, je

m'en vais vous faire entendre la choſe. Monſieur le comte dit comme ça, que les femmes ne valent rien ; les femmes de qualité, s'entend. Après, il dit comme ça, que Colombine eſt une jolie fille.

ARLEQUIN.

Nous y voici. Hé bien.

PIERROT.

Hé bien ; je m'en vais ranger tout cela. Monſieur le comte dit qu'il ne veut pas ce qu'il vouloit, & qu'il veut ce qu'il ne vouloit pas ; que madame eſt morte, & lui ſe porte bien. Par conſequent mademoiſelle eſt ſa fille, Colombine eſt ſa ſuivante, moi je ſuis ſon valet, vous voudriez être ſon gendre ; & par conſequent vous ne le ſerez pas.

OCTAVE.

Comment, mon pauvre Pierrot. . . .

PIERROT.

Hé, attendez, voici pour finir la cerimonie. *Vers Arlequin*. C'eſt pour toi ceci. Les femmes donc ne valent rien : cela eſt vrai, car mon maître le trouve comme cela ſur du papier moulé. Je ne ſuis pas un ſot, j'écoute tout, & c'eſt ce qui me rend habile.

ARLEQUIN.

Ah, Pierrot, je ne m'étonne plus. . . . .

PIERROT.

Attends, tu m'interromps. Mon maitre dit donc que vous voudriez Iſabelle. Or, elle eſt fille de ſa mere, & par conſe-

quent. . . . Monſieur le juge viendra ici ; & toi, *à Arlequin*, tu y ſeras, & vous verrez tout. Voyez comme je vous explique bien cela.

OCTAVE.

Comment, un juge ? Mais voici Scaramouche bien empreſſé.

SCENE IX.

SCARAMOUCHE, OCTAVE, ARLEQUIN, PIERROT.

SCARAMOUCHE.

Arlequin, mon cher Arlequin, trop heureux Arlequin, que je t'embraſſe !

OCTAVE.

Qu'eſt-ce ? qu'y a-t-il ?

PIERROT.

Ecoutons bien.

SCARAMOUCHE *embraſſant Arlequin.*

Je ne te puis rien dire ; mais le comte, la ſatyre, le procès des femmes, juge, arbitre ſouverain. . . Oh, quel bonheur !

Octave impatient de ſavoir ce qu'a voulu dire Pierrot, veut reſter dans la maiſon : mais ne ſachant pas comment faire pour n'être pas reconnu, & Arlequin qui craint que le comte n'épouſe Colombine en cachette, ayant interêt d'y reſ-

ter aussi, ils se recommandent à Scaramouche, qui sur le champ fait prendre à Octave l'habit de Pierrot, & à Pierrot celui d'Octave. Dans le moment Isabelle paroît, qui prenant Pierrot pour Octave, l'emmene dans la maison. Colombine & Marinette emmenent de même, l'une Arlequin, & l'autre Scaramouche, de maniere qu'Octave reste seul sur le theâtre dans les habits de Pierrot. Le comte arrive, qui le voyant l'accuse de négligence de ce qu'il n'a pas encore achevé de balayer, & voyant qu'il ne répond point, le gronde, & le fait rentrer à coups de baton : ce qui finit le premier acte.



ACTE II.

SCENE I.

ISABELLE, à sa toilette. COLOMBINE.

ISABELLE *rêveuse & inquiette*

Colombine, Colombine ? hai, Colombine ?

COLOMBINE.

Madame ?

ISABELLE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Que vous plait-il ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Ne m'appellez-vous pas ?

ISABELLE.

Qui, moi ?

COLOMBINE.

Oui.

ISABELLE.

Je ne ſai, Colombine.

COLOMBINE.

Mais vous m'avez appellée ?

ISABELLE.

Je ne ſai, te dis-je, mais je croi qu'oui.

COLOMBINE.

Hé bien, madame, me voici, que voulez vous ?

ISABELLE.

Rien, Colombine. Je ne ſai ce que je veux.

COLOMBINE.

Ah, ah ! c'eſt-à-dire que l'indolence s'en va à vau-l'eau ; que l'impatience prend le deſſus, & que votre pere ne parle pas aſſés françois pour fixer le jour des noces.

ISABELLE.

Point, Colombine : je croi que je ſuis malade.

COLOMBINE.

Hé, qu'eſt-ce qui vous fait mal ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Comment donc?

ISABELLE.

C'eſt que je m'ennuye.

COLOMBINE.

Ma foi, ſi je reſtois comme vous, je ne m'ennuyerois guéres.

ISABELLE.

Hé, que ferois-tu, Colombine?

COLOMBINE.

Ah, ah! ce que je ferois? Ah, ma foi, devinez-le, vous êtes en âge de réflexion.

ISABELLE *bâillant*.

Ah, ah, ah! Donnes-moi quelque choſe pour me réjouir.

COLOMBINE.

Voulez-vous votre luth?

ISABELLE.

Il y manque quelque corde.

COLOMBINE.

Hé, je le vois bien. Vous voulez de la muſique?

ISABELLE.

La muſique court les rues.

COLOMBINE.

Voulez-vous un livre nouveau?

ISABELLE.

Hé, je m'ennuye déja, te dis-je.

COLOMBINE.

Liſez encore la ſatyre des femmes.

ISABELLE.

Je n'y entens rien. Cela n'eſt pas fait pour gens qui ſont nés quelque choſe.

COLOMBINE.

Il eſt bien-tôt cinq heures, que n'allez-vous à l'opera ?

ISABELLE.

Je le ſai par cœur.

COLOMBINE.

Ma foi, madame, ſi tout vous ennuye, je ne ſache qu'une choſe qui puiſſe vous bien réjouir.

ISABELLE.

Et quoi ?

COLOMBINE.

Un amant comme Octave, qui devienne bien-tôt votre mari.

ISABELLE *ſe leve.*

Ah, Colombine, que je m'ennuye ! *Elle ſe mire.* Il manque quelque choſe à ma coëffure ; je veux changer d'habit pour me divertir.

COLOMBINE.

Ah, voilà ce qu'il nous falloit ! Allons, l'Eveillé, un autre habit à madame !

ISABELLE *d'un air diſtrait.*

Hem, hem, hem, hem ? qu'on me donne vîte. . . .

COLOMBINE.

Quoi, madame ?

ISABELLE.

Je ne ſai. Ne m'entendez-vous pas ? une

épingle. Hé non, c'eſt un peigne que je veux.

COLOMBINE.

Nous avons grand tort : rien ne reſſemble tant à un peigne qu'une épingle. Voici bien des diſtractions.

ISABELLE *inquiette.*

Qu'on ſe dépêche : un mouchoir ? hé, non, vous dis-je. Ne comprenez-vous pas que c'eſt un diamant que je demande ? La triſte choſe que d'être ſervie par des gens qui ne devinent pas !

L'EVEILLE'.

Madame eſt bien inquiette, Colombine ! qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Elle a, qu'elle n'a pas ce qu'elle voudroit avoir, & d'autres comme elle.

ISABELLE.

Oh ça, finirez-vous vos entretiens éternels ? Donnez-moi un corps, que je change.

COLOMBINE.

Regle sûre. Toute fille habillée, qui quitte un corps pour en prendre un autre, n'en change pas ſans deſſein. Hé, madame, avez-vous oublié que c'eſt un opera que de ſe coëffer & de changer de corps ?

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais je ne ſai que faire. Qu'on me donne....

L'EVEILLE'.

Quel corps vous plaît-il, madame? Est-ce celui où vous êtes le plus à votre aise?

ISABELLE.

Hé non, cela ne me divertiroit pas.

COLOMBINE.

Hé, le benêt, qui n'a pas l'esprit de voir que pour vous divertir, il vous faut celui que vous ne sauriez porter une heure sans étouffer, & que nous ne saurions lasser sans serrer de toute notre force.

ISABELLE *quittant sa toilette.*

Colombine, ôtes ce corps, je n'en veux plus. Tout ceci m'amuse un peu, & ne me divertit guéres. Cela est assés bien.

COLOMBINE.

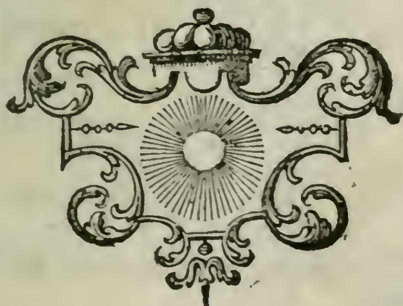
Voici quelqu'un.

ISABELLE *retournant à sa toilette.*

Attens, c'est peut-être Octave.

COLOMBINE.

Point, c'est Marinette.



SCENE II.

MARINETTE une ſatyre à la main. ISABELLE, COLOMBINE.

MARINETTE.

TOut eſt perdu, mes enfans! voici notre procès inſtruit dans les formes, nous allons décheoir de tous nos droits.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce donc?

COLOMBINE.

Que veulent dire tous ces grimoires?

MARINETTE.

Comment : vous ne connoiſſez pas la ſatyre des femmes?

COLOMBINE.

Voilà bien de quoi s'allarmer!

MARINETTE.

Ah! ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt que l'éloge qu'on fait de nous, ne met perſonne dans notre parti. Tout eſt revolté, on nous appelle en juſtice, on vient de nous donner un juge.

ISABELLE.

Un juge, Marinette?

COLOMBINE.

On nous appelle en juſtice?

MARINETTE.

Oui, un juge, Iſabelle: oui en juſtice, Colombine.

COLOMBINE.

Et quel juge nous donne-t-on ?

MARINETTE.

Un juge implacable ; un juge reformateur des mœurs, ennemi des défauts, censeur des impertinences : un juge enfin la terreur des vices, & l'effroi des ridiculités : Arlequin, en un mot.

ISABELLE & COLOMBINE *à la fois.*

Arlequin, Arlequin ? lui notre juge ?

MARINETTE.

Arlequin lui-même.

COLOMBINE.

Et qui le constitue pour juge ?

MARINETTE.

Le public auditeur assidu de ses oracles, & observateur exact de ses réformes.

ISABELLE.

La voix du public a une autorité légitime sur notre conduite. Il n'y a point d'honnête femme qui ne doive craindre le public & le ménager.

COLOMBINE.

Plaisante cohue que le public ! Je vous trouve bien bonne de vous y soumettre ! Il est bien question parmi les femmes de Paris du public, ni du qu'en dira-t-on ?

MARINETTE.

Les filles le craignent un peu, mais les femmes ne s'en soucient guéres.

ISABELLE.

Fille ou femme, je sens bien que je

m'en ſoucierai toujours. Arlequin eſt terrible, il ne fera nul quartier à nos défauts : il nous va paſſer par l'étamine.

MARINETTE.

Je compte que Colombine le raprochera un peu de nous : il a de l'amour, & elle a du ſavoir-faire.

COLOMBINE.

Bon : cela n'y fait rien. Tout en m'aimant, il me dit tout haut mes verités. Jugez ſi en ne vous aimant pas, il vous dira tout bas les vôtres.

MARINETTE.

Mais, puiſqu'il t'aime, Colombine, on ne peut pas croire qu'il ſoit ennemi declaré des défauts des femmes.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, en fait de défauts, moi les miens, vous les vôtres, chacune a les ſiens. Je ſuis trop maigre, vous êtes trop graſſe. Colombine eſt trop gaye, Iſabelle eſt trop ſerieuſe. Je vaux trop, vous ne valez rien. Je vous dis, chacun a ſes défauts en ce monde-ci.

ISABELLE.

Tu badines toujours, Colombine : peux-tu rire dans une affaire ſi ſerieuſe ?

COLOMBINE.

Si je puis rire ? Ah, ah, cela eſt bon ! c'eſt en riant que j'ai pris mon amant : c'eſt en riant que je veux le retenir.

MARINETTE.

Je ſuis dans le même cas, je vois que tout ce qu'on dit contre les femmes, fait chanceler Scaramouche dans le deſſein où il étoit de m'épouſer : c'eſt un italien ruſé, qui a ici un joli petit emploi, qui m'accommode, & qui m'établit. C'eſt par ma douceur que je l'ai ſu prendre : c'eſt par ma douceur que je veux le retenir. Il vient, laiſſez-moi avec lui. Allez ménager Arlequin, nous en avons affaire.

SCENE III.

SCARAMOUCHE une ſatyre à la main. MARINETTE.

SCARAMOUCHE *liſant la ſatyre.*

CHez la Cornu ! que diable ? Les femmes de Paris, dès qu'elles ſont mariées, vont là ? Qui l'auroit cru !

MARINETTE.

Je ſuis perdue ! il lit la ſatyre. Compoſons-nous bien.

SCARAMOUCHE.

Voilà Marinette. Tâchons de gagner du temps.

MARINETTE.

Bon jour, cher Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Bon jour, aimable Marinette.

MARINETTE.

Hé, que liſiez-vous là ?

SCARAMOUCHE.

Depuis que je ſuis en france, je ſuis devenu curieux des modes & des nouveautés.

MARINETTE.

Ah, ah ! c'eſt la ſatyre des femmes. Tout ce que vous voyez là ne vous fait-il pas peur ? Il y a dans Paris d'étranges femmes.

SCARAMOUCHE.

Comment, Marinette, tout ceci eſt donc vrai ?

MARINETTE.

Si cela eſt vrai ? aſſurément, & plus vrai qu'on ne ſauroit croire.

SCARAMOUCHE.

Ah, ah ! Et je croyois que ce fut un jeu d'eſprit.

MARINETTE.

Bon, ce n'eſt rien encore. Je ſai des choſes bien plus fortes que tout cela.

SCARAMOUCHE *faiſant un jeu de grimaces.*

Oui : des choſes plus fortes.

MARINETTE.

Hé, vraiment oui. Je ſai un homme qui diſoit de ſa femme des choſes. . . Tenez des choſes. . . . enfin des choſes qui vont plus loin que la Cornu : & quatre jours après il l'épouſa.

SCARAMOUCHE.

Hé, voyez un peu. En italie un homme

n'épouseroit pas une femme dont il auroit dit tant de mal.

MARINETTE.

Bon, on se soucie bien de cela en france. Nous en connoissons qui ont été témoins *de visu* des actions & des fruits de leurs rivaux, qui n'ont pas laissé d'épouser leurs maitresses dans le temps d'une maternité bien assurée, & d'une paternité fort équivoque.

SCARAMOUCHE.

Voilà des gens bien hardis.

MARINETTE.

Oh, nos jeunes petits maitres ont du cœur comme des lions.

SCARAMOUCHE.

Nous sommes plus poltrons que cela en italie.

MARINETTE.

Ici on ne s'embarasse de rien, le bien & le savoir faire raccommodent tout. Une fille deshonnorée aujourd'hui, ne laissera pas de se bien marier dans six mois, pourvu qu'elle soit riche. La veuve la plus décriée trouve sa duppe quand il lui plaît. Une femme, pour avoir été timpanisée, n'en voit pas moins bonne compagnie. On la reçoit par tout: elle chante la premiere les vers qu'on a faits à sa louange; & pourvu qu'elle ne soit pas abandonnée du sens commun jusqu'à aimer des jeunes gens, on lui passe tout le reste.

SCARAMOUCHE.

Ah, ah! on n'eſt pas ſi indulgent que cela en italie.

MARINETTE.

Oh, nous le ſavons bien en france; & les femmes ne s'aviſent guéres à Paris d'aimer les italiens, que lorſqu'elles ſe ſentent le cœur bien net.

SCARAMOUCHE.

Le cœur bien net: Fiez-vous-y.

MARINETTE.

Pour moi, par exemple, ſi je ne me ſentois pas une eſpece d'horreur pour la coquetterie, je ne me ſerois pas attachée à mon Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Une eſpece d'horreur pour la coquetterie! *A part.* Je voudrois bien tirer mon épingle du jeu.

MARINETTE.

Je ſai que c'eſt un petit fripon, qui veut être bien aimé, & qui ne s'accommoderoit pas d'un partage.

SCARAMOUCHE *continuant ſes grimaces.*

Aſſurément, aſſurément.

MARINETTE.

Il eſt touché de ma douceur pour lui, & de ma ſeverité pour tous les autres hommes.

SCARAMOUCHE.

De ta ſeverité, ſucrée: Peſte, quelle ſœur doucette!

MARINETTE.

Cela eſt particulier, que moi qui ſuis la

douceur même, qui ai une égalité d'humeur que rien ne peut déranger : cependant quand d'autres que Scaramouche me viennent dire quelque douceur, je prens un air froid, froid, mais froid à glacer les gens. Car pour de grosses paroles, je n'en saurois dire, & je croi qu'on me battroit, qu'on ne pourroit pas me faire quitter ce ton doux & gracieux que la nature m'a donné. Aussi dans notre mariage je serai la douceur même. Hé bien, n'est-ce pas dans trois jours que vous m'avez promis de m'épouser ?

SCARAMOUCHE.

Mais, dans trois jours. Ecoutez, chere Marinette, laissons un peu calmer cet orage qui s'est élevé contre les femmes : rien ne presse.

MARINETTE.

Comment, rien ne presse ? Jour de dieu, Scaramouche voudroit diférer ! A d'autres : ces sortes d'affaires ne valent rien dès qu'elles trainent : le mariage est un de ces bons morceaux qu'il faut avaler de broc en bouche. Ça tout à l'heure, qu'on m'épouse. Comment ? parce que je suis la douceur même, & parce qu'il sait que je ne sai dire un mot plus haut que l'autre, monsieur Scaramouche me joueroit ? Tiens, malheureux, si tu l'avois seulement pensé, je ferois un hachis de ta personne, & je te donnerois à manger aux chiens : je te creverois les yeux, je t'arracherois le cœur, & avec toute ma douceur naturelle, je te mangerois l'ame à belles dents.

SCENE IV.

SCARAMOUCHE, MARINETTE, ISABELLE, OCTAVE.

SCARAMOUCHE.

AH! voici Octave & Iſabelle, par le plus grand bonheur du monde. Quel dragon! Peſte, quelle douceur! c'eſt une furie. Ma foi, la femme eſt un animal inconnoiſſable.

MARINETTE.

Rien ne preſſe, malheureux, rien ne preſſe! J'étouffe.

ISABELLE.

Mais, qu'avez-vous donc, Marinette?

MARINETTE.

Laiſſons calmer cet orage. Tiens, barbare, je te mangerai le blanc des yeux.

OCTAVE.

Que lui avez-vous donc fait, Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

Hélas, rien. Je vous prends pour juge. Nous nous aimons, nous voulons nous marier; mais je lui repreſente de laiſſer un peu diſſiper le déchaînement où l'on eſt contre les femmes.

MARINETTE.

Ne me tenez pas. Quoi : il peut le penser. . . . .

OCTAVE *à Scaramouche.*

Vous avez tort, Sacaramouche, & Marinette a raiſon. Eſt-ce que de pareilles vetilles doivent rien changer dans un mariage ſi bien proportionné ?

ISABELLE.

Et moi, ne vous en déplaiſe, je ſuis de l'avis de Scaramouche. Je croi qu'un homme de bon ſens n'y ſauroit regarder de trop près.

MARINETTE.

Et moi, ne vous déplaiſe, je ſuis de l'avis d'Octave, on y a regardé d'aſſez près lorſque l'amour a fait promettre le mariage, & j'étranglerois un amant qui voudroit le differer d'un jour.

SCARAMOUCHE.

Mais, mais. . . .

MARINETTE.

Comment encore, mais, mais ?

ISABELLE.

Oh ça, parlons les uns après les autres. C'eſt une grande affaire que de ſe marier, ce n'eſt pas un nœud de paille, il tient toute la vie ce nœud-là ; il faut bien ſe connoitre avant que de ſe mettre enſemble : & comment un amant nous connoitroit-il ? nous ne nous connoiſſons pas nous mêmes. Nous

ne nous montrons à lui que par nos avantages, nous nous cachons à lui par nos défauts. On exagere tout ce que nous avons de bon, on déguiſe tout le reſte : & tel homme croit épouſer une petite brebis, qui épouſe un dragon dans toutes les formes.

SCARAMOUCHE *montrant Marinette*.

Témoin, témoin.

MARINETTE.

Qu'eſt-ce que j'entends, témoin ? Comment ? il me prend pour un dragon, moi qui ſuis & plus ſimple & plus douce qu'une brebis.

OCTAVE.

Ah, madame ! qu'il y a de défauts aimables dans la perſonne qui plaît ! Que l'amour eſt un grand maitre, & que la nature, de concert avec lui, nous met bien ici devant les yeux ce que j'ai toujours cru en faveur de votre ſexe !

ISABELLE.

L'amour eſt aveugle, & ce n'eſt pas à lui à decider dans des choſes qui regardent la raiſon, & qui ſuppoſent de grandes lumieres.

MARINETTE.

Vous ne ſavez ce que vous dites : Octave raiſonne mieux que vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, je le prends pour juge ; il ne me condamnera jamais à épouſer un dragon en corps & en ame.

MARINETTE.

Je ne demande pas mieux qu'il nous juge.

ISABELLE.

Pour moi je le trouve ſi prévenu, que j'appelle par avance de ſon jugement.

MARINETTE.

En tout cas, Arlequin jugera en dernier reſſort; mais en attendant ſa déciſion, qu'il prononce.

OCTAVE.

Je vous ferai remarquer, que bien ſouvent on appelle dans votre ſexe, vices de l'ame, défauts du cœur, travers de naturel, ce qui n'eſt qu'un pur effet d'une belle nature, & d'un amour bien épuré.

ISABELLE.

Quelle prévention!

OCTAVE.

Quoi, ne convenez-vous pas que naturellement Marinette eſt la perſonne du monde la plus douce?

ISABELLE.

Et c'eſt cela même. Il eſt ſi difficile de nous connoitre, que moi qui paſſe ma vie avec elle, je ne l'euſſe ſoupçonnée en mes jours, d'être capable de devenir un petit dragon.

MARINETTE.

Madame, le terme eſt un peu fort.

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt nullement pour vous offen-

ser ; mais ici chacun soutient sa these.

OCTAVE.

Hé, ne voyez-vous pas comme tout prouve la mienne ? Marinette est douce & tranquille de son naturel : vous l'offensez ; voyez sa moderation dans la répartie. Mais son amant fait semblant de lui échaper : son amour éclate, son cœur se sent des redoublemens de tendresse, elle s'emporte, elle fait ses efforts pour retenir un cœur qui lui est du. Ses transports & ses menaces ne sont ni haine, ni colere ; son naturel n'est point changé, sa douceur est la même, elle se conserve dans la violence de ses reproches : rendez-lui son bien, vous verrez que l'agitation de son amour n'a rien dérangé dans la douceur de son naturel.

MARINETTE.

Ah ! oui, Octave : qu'il m'épouse, je lui pardonne tout, & je lui demanderai pardon & de mes fautes & des siennes.

ISABELLE.

Elle me touche, je l'avoue. Scaramouche, n'en êtes-vous pas touché ?

SCARAMOUCHE.

Et qui diable y tiendroit ? C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.

MARINETTE.

Ah, Scaramouche ! si je vous aimois moins, je ne serois pas si emportée.

OCTAVE.

Qu'il doit être facile aux hommes de pardonner dans les femmes des défauts dont ils ſont la cauſe, & qu'elles n'auroient peut-être point ſans eux !

SCARAMOUCHE.

Il a raiſon. Nous autres italiens, nous ſommes délicats ; nous connoiſſons bien le prix de ces petites métamorphoſes. *A Marinette.* Tiens, ma chere Marinette, je t'aime autant dragon que brebis : je crois que l'un vaut l'autre.

MARINETTE.

Touches-là, mon cher Scaramouche, je ſerai pour toi l'un & l'autre. Viens : allons tout préparer pour notre mariage ; il ne nous faut que l'approbation de monſieur le comte de Perſillet.

SCENE V.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

HE' bien, Iſabelle, le bonheur de ces deux amans ne vous fait-il rien décider pour le nôtre, aprés l'aveu de votre pere ?

ISABELLE.

Mais, mon dieu, Octave, que vous êtes

injuste ! Qui vous dit que j'ai encore pensé de m'opposer aux desseins & aux bontés de mon pere ? mais ma mere vient de mourir.

OCTAVE.

Hé bien, en mourant elle m'a laissé le soin d'essuyer vos larmes.

ISABELLE.

Ma mere m'a donné jusqu'à sa mort des témoignages bien vifs de ses bontés.

OCTAVE.

Elle m'a confié en mourant votre douleur & le repos de votre vie : vous plaignez-vous qu'elle m'ait confié un dépôt si précieux ?

ISABELLE.

Taisez-vous, Octave, vous m'attendrissez. Cependant je ne sais ce qui suspend mes larmes : avec tout autre que vous j'en répandrois un torrent.

OCTAVE.

Non, belle Isabelle, ne pleurez pas : la perte que nous avons faite ne demande plus nos larmes, elle ne veut que cette union de nos cœurs, & ce don de notre foi qu'a souhaité en mourant cette mere si aimable pendant sa vie, & si digne d'être obéie jusqu'après sa mort.

ISABELLE.

Mais, Octave, songez-vous ce que c'est à Paris que de prendre une jeune femme ? Je ne me trouve nul dispositon à vous en faire repentir ; mais je suis un enfant, je

changerai peut-être : Tant d'exemples m'étonnent, & devroient vous étonner.

OCTAVE.

Hé, madame, ces exemples ne prouvent rien. Mille femmes décriées auroient eu une conduite plus réguliere, si leurs maris avoient été moins débauchés. Aminthe ne se seroit jamais brouillée avec son mari, s'il ne lui avoit volé ses pierreries pour les donner à sa femme de chambre. Celise ne se seroit jamais separée du sien, s'il n'avoit pas eu en ville une maison postiche, où l'on ne faisoit que des cadeaux, lorsque sa femme trouvoit à peine de quoi vivre dans sa maison. Orphise n'auroit jamais fait d'éclat, si son mari n'étoit pas une bête brute, qui se ruine pour des grisettes qui se mocquent de lui. Tout le reste est de même. Les femmes ont l'ame bonne, & quand elles manquent c'est toujours la faute des maris.

ISABELLE.

Ce ne sont pas ces grosses fautes que je craindrois : mais, Octave, il faut l'avouer, j'ai des défauts que vous ne démêlez pas.

OCTAVE.

Vous, belle Isabelle : quels défauts pouvez-vous avoir ?

ISABELLE.

Tenez, par exemple, vous me croyez de la plus belle humeur du monde, & ce-

pendant je ſuis triſte & réveuſe de mon naturel : toute ſorte de compagnie ne me plait pas, & je m'amuſerai à cent babioles, plutôt que de parler à gens qui ne diſent rien.

OCTAVE.

Mais, voilà un défaut que l'on appelleroit une perfection.

ISABELLE.

Hé, point. Dans ces rencontres-là, & cela ſe rencontre à toute heure, je me ſens l'eſprit ennuyé, & la raiſon fatiguée. . . .

OCTAVE.

Mais par bonheur, cela n'arrive pas, quand nous ſommes enſemble.

ISABELLE.

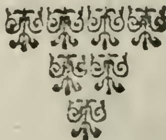
Hé, c'eſt cela même. Quand vous ſerez mon mari, je voudrois être ſouvent avec vous, & ce n'eſt pas la mode que les maris ſoient avec leurs femmes.

OCTAVE.

Des maris comme moi ne quittent guéres des femmes comme vous.

ISABELLE.

Hé bien, Octave. . . . Mais voici Arlequin, je vous laiſſe avec lui. *Elle s'en va.*



SCENE VI.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

TRop heureux maitre d'un malheureux valet, embraſſez-moi !

OCTAVE.

En quoi donc ſuis-je heureux ?

ARLEQUIN.

Primò ; en ce que vous êtes mon maitre, & que je ſuis votre valet.

OCTAVE.

Après.

ARLEQUIN.

Secundò, en ce que de tous les mortels qui ont vécu pendant leur vie, & de tous ceux qui vivront juſqu'à la mort, vous avez le bonheur d'être le plus heureux en maitreſſes & en valets.

OCTAVE.

Hé, bien, acheves.

ARLEQUIN.

Tertiò, mon très-heureux maitre !

OCTAVE.

Hé, bien, tertiò, quoi ? finiras-tu ?

ARLEQUIN.

Tertiò, monſieur, écoutez le tertiò de votre bonheur : le pere compte ſur moi

pour vous ôter ſa fille. Il veut me parler & apprendre de moi toutes vos fredaines. Si j'étois de l'humeur de mes camarades... Mais ne craignez rien. Pour gagner le pere, & pour vous faire avoir la fille, je dirai d'abord du mal de vous : mais j'aurai mes vues. Il faut toujours dire que je ne ſuis plus à vous : Il faut feindre...

OCTAVE.

Que dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hé, dame, je dis bien des choſes en peu de mots. J'attens ici le patron, qui m'a donné rendez-vous : le voici. Adieu, juſqu'au revoir.

SCENE VII.

LE COMTE, ARLEQUIN.

LE COMTE.

BOn jour, Arlequin. Tu es exact au rendez-vous, j'en ſuis bien-aiſe.

ARLEQUIN.

Et moi bien-aiſe auſſi, monſieur.

LE COMTE.

Arlequin, écoutes. Je ſai que tu es un brave garçon, je me ſuis toujours fié à toi : tu as eu bien ſoin de ton maitre, autant que

tu as été avec lui ; j'y prens interêt : il eſt italien comme moi ; je connois ſa famille, j'ai eu quelqu'envie de lui donner ma fille, & je compte que tu m'aideras. Tu n'es plus à lui ; tu ſais que, quand on a quitté un maitre, c'eſt l'uſage de dire tout ce qu'on ſait contre lui.

ARLEQUIN.

Monſieur, on ſait ce qu'on doit au devoir d'une perſonne à qui il eſt du ce que je vous dois. Je ne ſuis pas content de mon maitre ; je vous dirai tout ce que vous voudrez. *Bas.* Tu en ſeras la duppe.

LE COMTE *montrant une bourſe à Arlequin.*

Vois-tu ceci, Arlequin.

ARLEQUIN.

Monſieur, avec le reſpect que je vous dois, je vois la bourſe, mais je ne vois pas ce qui eſt dedans.

LE COMTE.

Tiens, tu le verras à ton gré, je te fais ce preſent, à condition que tu me diras la verité de tout ce que je te demanderai.

ARLEQUIN.

Oh mais, monſieur, il y a telle verité que je ne pourrois pas vous donner à ſi bon marché ſans y perdre.

LE COMTE.

Vas, vas, je ne te demanderai rien que tu ne puiſſes dire.

ARLEQUIN.

Ah, monsieur, vous êtes raisonnable. Hé bien, de quoi est-il question ?

LE COMTE.

Dis-moi sincerement, que fait Octave ?

ARLEQUIN.

Hé, monsieur, tantôt bien, tantôt mal, le mieux qu'il peut.

LE COMTE.

Tu m'as promis de dire la verité. Ça, bien sincerement, il aime un peu Colombine ?

ARLEQUIN *troublé.*

Quoi, monsieur ? qui ? d'où ? quand ? d'où vient ? depuis quand ? comment ? quoi ?

LE COMTE.

Je le sai fort bien : il aime Colombine, on me l'a dit, je les ai vu ensemble, & je sai. . . .

ARLEQUIN *montrant la bourse au comte.*

Monsieur, voyez-vous ceci ?

LE COMTE.

Oui, c'est la bourse que je viens de te donner.

ARLEQUIN.

Oh, bien, monsieur, je vous la rends en espece & en personne, pourvu que vous me disiez ce que vous en savez.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire, monsieur, que, si cela est

vrai, c'eſt une verité que j'achete plus cher que vous.

LE COMTE.

Comment ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je l'aime, moi, cette Colombine. Tout juſte ! voyez, c'eſt ma maitreſſe. Fies-toi à moi. Je voulois l'épouſer, & je ſerois bien fâché. Mais bon ! Quand j'y penſe, Octave aime Iſabelle, & n'aime qu'elle. *A part.* Je ne ſai à quoi je penſois. Suivons ceci.

LE COMTE.

A la bonne heure. Ce n'eſt pas là. . . . je veux que tu me diſes tout ce qu'il fait depuis le matin juſqu'au ſoir.

ARLEQUIN.

Oh, ce qu'il fait. Hé, monſieur, il fait vie de garçon. Il boit, il mange, il dort, il va, il vient, il coquette, il joue, il emprunte, il achete, il ne paye pas, il s'occupe à rien, & il gagne ſa vie à écrire des billets doux.

LE COMTE.

Fort bien. Mais encore ?

ARLEQUIN.

Il vend bien ſes poulets à certaines veuves de bon appetit.

LE COMTE.

Voilà un joli petit métier. Mais que fait-il depuis le matin juſqu'au ſoir ?

ARLEQUIN.

Monſieur, déja le matin, avant toutes choſes, dès qu'il ſort du lit, il ſe leve. Après cela, à l'exemple des jolies femmes de ſa connoiſſance, il met en uſage les eaux de propreté, les pommades d'agrément, & les poudres de précaution. Enſuite il fait l'exercice des pincettes & des ciſeaux; après quoi il prend quelque mouche; il remplit ſa tabatiere & ſa boëte à poivre; il prend ſa bouteille d'eau de la reine d'hongrie. Après, il fait une petite meditation ſur la maniere dont il pourra attraper quelque jolie duppe; il ſort avec ce noble deſſein; il va remplir ſon office de conſeiller de la toilette; il prend de bonnes ou de mauvaiſes odeurs, ſelon les viſites, ou de bon ou de mauvais goût qu'il va faire; il s'accommode à tout pour vivre; il dîne où il peut; & moi de même: car pour chez nous, point de cuiſine: & c'eſt ce que je trouve de pis.

LE COMTE.

Je le croi. Mais je voudrois ſavoir encore....

ARLEQUIN.

Et bien, monſieur, voici le meilleur: car dans la vie de garçon, les agrémens de la matinée ne ſont que les préludes des plaiſirs du ſoir. Sur les cinq heures, il va à l'opera. Comme le ſavoir-faire eſt ſon meilleur revenu, & celui de bien d'autres, il ſe

presente d'abord à la porte du theâtre. Il est bien juste qu'il épargne son louis. Il donne un gage pour aller dire un mot à quelqu'un. C'est le pretexte : mais la verité, c'est pour aller lorgner quelque lorgneuse. Il se campe devant les toiles ; à peu près comme ceci.... là.... à peu près de l'air de ces messieurs de l'opera. Il est attentif aux loges & à l'amphitheâtre : il cherche quelque main blanche qui parte de son gand pour aller au secours de quelque palissade noire : car, sans Isabelle il aimeroit les brunes. Il sort, non sans reprendre le gage : il donne trente sols pour aller au parterre : il donne autre gage pour faire ouvrir la loge, il convient des faits avec la belle, il ressort & reprend le gage : & pour ses trente sols il retombe au parterre, où il lorgne & est lorgné tout à son aise. Là il passe pour homme à bonne fortune, & sur cette réputation il trouve à Paris tout le credit qu'il veut, dont bien nous prend. Enfin, monsieur, vie de garçon.

LE COMTE.

Je veux remedier à tout cela. Il faut qu'il épouse Isabelle, ou quelqu'autre fille ou femme de Paris ; & pour venir à bout de ce dessein, je veux me servir de ton adresse & de ta philosophie.

ARLEQUIN.

Ah, ah! fort bien. Et comment, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Je veux que tu viennes dans ma propre maiſon faire la fonction de juge & d'arbitre ſouverain du procés des femmes.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! fort bien.

LE COMTE.

Oh, viens, je te dirai tout ce que je veux. Viens, ſuis-moi : mais bouche couſue.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, je ſuis votre homme. Allons à la gloire, tout nous y appelle.

LE COMTE.

Vas m'attendre dans mon cabinet. Voici Pierrot, je veux lui parler un moment.

SCENE VIII.

LE COMTE, PIERROT.

LE COMTE.

Pierrot, tu ſais que tu es mon fidele. Tu prens garde ici à tout.

PIERROT.

Oh oui, monſieur. Parbleu, je regarde & j'écoute, j'entens & je vois, je ſuis alerte comme une petite ſouris.

LE COMTE.

Et bien, Pierrot, qu'eſt-ce que tu vois ?

PIERROT.

Hé, monſieur, je vois que vos domeſtiques jaſent contre vous, mais c'eſt l'ordinaire. Je vois qu'on dit que vous faites le jeune homme, quand vous vous voyez veuf. Que vous dirai-je ? Votre grand laquais vous faiſoit l'autre jour les corn es, & tiroit un pied de langue après vous.

LE COMTE.

Voyez cet insolent ! Mais on ne voit que cela chez nous autres gens de qualité. Toutes nos maiſons ſont pleines de ces grands valets, faiſeurs de cornes, & qui vous tirent après cela un pied de langue.

PIERROT.

Vos gens, reſpect de vous, ſont des fripons ; ils ſont de vous des contes à pâmer de rire.

LE COMTE.

Comment ?

PIERROT.

Ils diſent, par exemple, que Colombine vous range comme un barbet. A propos, au moins, toutes ces femelles ſe mocquent de vous, encore plus que vos laquais. Quand le juge viendra ici ce ſoir, il faudroit faire juger toute cette racaille.

LE COMTE.

Tu as raiſon, je ferai juſtice : tu verras bien-tôt que nous ferons maiſon neuve.

PIERROT.

Oh morbleu, c'eſt le moyen. Mais à propos, que ne donnez-vous vîte Iſabelle à Octave. A votre place, je m'en déferois : car voyez-vous, je ſuis fin comme un merle blanc. Je lui ai tiré les vers du nez à Octave, il en meurt d'envie. Défaites-vous de cette engeance.

LE COMTE.

Oui, Pierrot : mais en lui donnant ma fille, il faut lui donner mon bien. Voilà le diable.

PIERROT.

Bon, il a bien à faire de votre bien ! c'eſt lui qui en offre, il en donne à qui en veut ; Arlequin m'a dit qu'il étoit riche & liberal.

LE COMTE.

Vas, vas, il m'a dit le contraire. Il m'attend, je vais lui parler. Tiens-toi ici pour empêcher qu'on ne nous interrompe.

PIERROT.

Ah, ah ! c'eſt aſſez. Il n'entrera ici ni homme ni bête que vous ſeul. Vous avez droit de commander, & moi après.

LE COMTE.

Fort bien, Pierrot.

PIERROT.

Monſieur, attendez. Tenez, il me vient tout d'un coup une penſée... Morbleu, vous allez être ravi.

LE COMTE.

Hé bien, dis.

PIERROT.

Je vais vous bailler le ſecret de bien établir Iſabelle, ſans qu'il vous en coute rien.

LE COMTE.

Comment, Pierrot, tu es un homme enchanté ! En ce temps-ci les meilleures affaires ſe font par les ſottes gens. Et bien, dis, quoi ?

PIERROT.

Tenez, j'y rêve : & plus j'y penſe, plus je trouve que vous ne ſauriez mieux faire.

LE COMTE.

Dis-moi donc ?

PIERROT.

Vous avez de la peine à marier votre fille, parce qu'il faut donner tout votre bien.

LE COMTE.

N'ai-je pas raiſon ? Eſt-il juſte qu'un pere meure de faim pour faire vivre un homme à qui il donne une jolie fille ? Je ſuis bien logé dans ma maiſon, eſt-il raiſonnable que j'en déloge, pour aller en chambre garnie, parce que ma fille eſt à un. .. cela ne peut pas entrer dans ma tête

PIERROT.

Vous & moi nous avons du ſens commun, & le ſens commun eſt pourtant bien rare. Ainſi, monſieur, voici ce que c'eſt. Savez-vous ce qu'il faudroit faire de votre fille ?

LE COMTE.

Hé quoi, Pierrot ?

PIERROT.

Motus, il faut garder le secret. Il faudroit me la donner.

LE COMTE.

A toi ?

PIERROT.

A moi-même. Vous ne me donneriez rien, vous garderiez tout, & cela iroit bien comme cela.

LE COMTE.

Mais, Pierrot, tu n'es pas gentilhomme ?

PIERROT.

Hé, bien, je le serai bientôt, j'ai tant de camarades qui le sont déja.

LE COMTE.

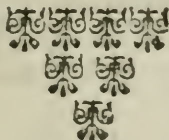
Nous parlerons de cela. Veilles à tout, & empéches qu'on ne vienne m'interompre. Quelqu'un vient, fais bien la garde.



SCENE IX.

PIERROT, SCARAMOUCHE.

Pierrot ſe promene devant la porte de ſon maitre. Scaramouche qui a envie de faire tenir une lettre à Iſabelle, fait accroire à Pierrot qu'il a un ſecret pour faire des fuſées volantes d'une nouvelle invention. Pierrot curieux, lui en demande un eſſai. Scaramouche donne une corde à Pierrot, & lui dit d'en aller attacher un bout dans la chambre d'Iſabelle. Pierrot y va & revient. Scaramouche lui demande ſi Iſabelle l'a vu attacher la corde. Pierrot lui repond qu'il n'en ſait rien, parce qu'elle étoit dans ſon cabinet. Scaramouche attache la lettre d'Octave au bout de la fuſée, puis poſe la fuſée ſur la corde, l'allume, y met le feu & la laiſſe aller. La fuſée entre dans la chambre d'Iſabelle : ce qui finit le ſecond acte.





ACTE III.

SCENE I.

LE COMTE, ISABELLE, OCTAVE.

LE COMTE.

Mes pauvres enfans, voici bien d'autres nouvelles !

ISABELLE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon pere ?

OCTAVE.

Hé, quelles nouvelles, monsieur ?

LE COMTE.

Je ne songeois qu'à vous marier bien-tôt, mais voici un contretemps qui dérange tout.

ISABELLE.

Un contretemps, mon pere ?

OCTAVE.

Hé, dès que vous êtes pour nous, monsieur, qu'avons-nous à craindre ?

LE COMTE.

Cela ne suffit pas. Peste soit des poetes & des satyres !

OCTAVE.

Et qu'est-ce que nous font les satyres & les poetes ?

LE COMTE.

LE COMTE.

Eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'Arlequin eſt nommé par le public arbitre ſouverain & juge en dernier reſſort des affaires qu'on fait aux femmes ?

OCTAVE.

Cela n'a rien de commun avec vous.

ISABELLE.

Mon pere, Octave dit que cela n'y fait rien.

LE COMTE.

Oui, mais ce n'eſt pas tout. Ma femme, comme vous ſavez, eſt morte depuis peu : elle avoit été jeune & jolie ; ſa conduite étoit ſage, mais ſes airs étoient équivoques ; enfin elle avoit de la gloire, de l'eſprit, de l'éducation, de belles manieres ; elle étoit de Paris, j'étois étranger ; elle avoit plus de connoiſſance que moi, cela eſt naturel.

OCTAVE.

Ah, monſieur ! c'étoit & toute la vertu & tout le mérite.

LE COMTE.

Oh, oui, oui, à quelques petites humeurs près. Enfin tout le monde m'en diſoit du bien, car elle recevoit bien tout le monde. Elle aimoit la compagnie, elle donnoit bien à manger, elle étoit magnifique, elle aimoit le jeu, les beaux habits, & les beaux meubles. Quelque ennuyée qu'elle parut avec moi, elle devenoit de belle humeur dès

qu'elle voyoit..... c'étoit une jolie femme aſſurément. Que le bon dieu lui faſſe paix.

OCTAVE.

Ah, monſieur, changeons de diſcours: vous réveillez la douleur d'Iſabelle.

LE COMTE *à Iſabelle.*

Vas, vas, mon enfant, ne pleure pas. Fais comme moi: je me rend maitre de ma douleur.

OCTAVE.

Je me charge de ſoulager la ſienne.

LE COMTE.

Fort bien. Mais je vous diſois donc, qu'Arlequin ce juge redoutable va venir dans un moment, avec ſa commiſſion ſignée de la main du public, & ſcellée du ſeau des parterres & amphitheâtres de Paris.

ISABELLE.

Pour quoi vient-il ici plutôt qu'ailleurs, mon pere?

LE COMTE.

Pour prononcer ſes arrêts, ma fille. Ma femme eſt morte, & j'ai une fille à marier. On veut que je ſois interrogé ſur faits & articles à l'égard de toutes les choſes dont on accuſe les femmes. Etre pere & mari, c'eſt de quoi en être bien inſtruit.

OCTAVE.

Hé, monſieur, quelle apparence! C'eſt aſſurément quelque piéce qu'on nous fait.

LE COMTE.

Il faut laisser aller le cours de la justice.

ISABELLE.

Hé tant mieux, Octave. Vienne qui voudra, je suis ravie qu'on examine tout.

LE COMTE.

Arlequin érigé en magistrat, va faire aussi l'inventaire de toutes les inutilités & des meubles superflus de votre mere. Allez tout disposer, ma fille. Faites tout ouvrir, surtout ce beau cabinet où notre pauvre défunte recevoit la compagnie, & faites-moi venir Colombine, que je lui donne mes ordres. Mais la voici. Adieu, seigneur Octavio. *A rivederci.*

OCTAVE *parlant bas à Colombine*

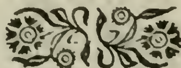
Il y a ici quelque chose de caché.

LE COMTE *à part.*

C'est ici un coup de tête. Octave se dégoûtera de sa belle ; Arlequin ne voudra plus de Colombine, & je viendrai about d'avoir Colombine pour moi ; & de ne donner Isabelle à personne. Mettons-nous sur notre bon air.

COLOMBINE *à Octave.*

Allez, allez, laissez-moi faire ; il va trouver à qui parler.



SCENE II.

LE COMTE, COLOMBINE.

LE COMTE.

Viens, ma chere Colombine; j'ai à te parler, mon enfant.

COLOMBINE.

Et moi, monſieur, j'ai à vous parler, & à vous répondre.

LE COMTE.

Prenons un peu garde qu'on ne nous écoute. La malice & la curioſité ſont deux attributs ordinaires des domeſtiques. *Il va fermer les portes.*

COLOMBINE *à part.*

J'aime bien Arlequin; mais s'il fait tant le difficile, & ſi la ſatyre des femmes lui tourne la cervelle, achevons de la faire tourner à cet homme-ci. *Haut.* Ah, monſieur, que faites-vous! Vous avez fermé les portes: je ne reſpire pas. La médiſance en veut terriblement aux maitres & aux ſervantes. Monſieur, je vous crains, laiſſez-moi ouvrir les portes, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Attends, attends, Colombine, je ſerai ſage, nous ne dirons que deux mots.

COLOMBINE.

Non, je n'écoute pas les hommes à huis clos. Arlequin dit déja que je vous aime mieux que lui : il va venir, que diroit-il s'il nous trouvoit enfermés ensemble ? *Elle va r'ouvrir les portes.*

LE COMTE.

Hé, laisses-là ton Arlequin. Mais elle est modeste, elle ouvre les portes. Voilà une merveille, qu'une fille qui sert, ne puisse pas écouter le maitre de la maison les portes fermées. Cette fille m'enchante.

COLOMBINE *revenant.*

Monsieur, à l'heure qu'il est, tant qu'il vous plaira parlons d'affaires, j'ai l'esprit en repos.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu es trop circonspecte.

COLOMBINE.

On ne sauroit trop l'être, quand on craint d'être seule avec quelqu'un.

LE COMTE.

Quoi, friponne, tu crains avec moi ?

COLOMBINE.

Ah, monsieur ! vous êtes méchant. Vous voudriez me faire dire que je vous aime.

LE COMTE.

Hé bien, quel mal y auroit-il, quand tu le dirois ?

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous n'êtes pas pour pen-

ser à moi. A quoi est-ce que cela me serviroit ?

LE COMTE.

Ecoutes, Colombine. *Bas à l'oreille.* Je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous me parlez à l'oreille! Je suis perdue si l'on vous voit. Un mot à l'oreille ressemble à un baiser comme deux goutes d'eau.

LE COMTE.

Hé, point point ; la cornette est entre deux.

COLOMBINE.

Oh, monsieur, les mots à l'oreille ont fait nos cornettes bien claires & bien reculées.

LE COMTE.

Ah, ah ! Et c'est donc les mots à l'oreille, qui font coeffer les jolies femmes si fort en arriere ?

COLOMBINE.

Hé, quoi donc, monsieur ? Nous sommes plus raisonnables qu'on ne pense ; les femmes veulent toujours quelque raison dans les modes qu'elles suivent. Mais je me fie à vous ; je mettrai mon éventail devant, de peur qu'on ne nous voye.

LE COMTE.

Hé bien, je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, monsieur ! voila-t-il pas : vous m'avez baisé l'oreille. Les baisers à l'oreille sont

devenus bien à la mode depuis quelque tems.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu es bien reſervée auſſi.

COLOMBINE.

Ah, monſieur, vous êtes dangereux! Vous m'avez promis d'être raiſonnable.

LE COMTE.

Hé bien, je le ſerai. Je te dis donc que je t'aime, & que ma femme eſt morte, je ſuis sûr de ta vertu, je l'ai éprouvée.

COLOMBINE.

Monſieur, une honnête fille a peur de tout. Si on nous entend, ou ſi on nous voit, je ſuis ruinée de réputation. Danger pour danger, il vaut mieux en courir le riſque les portes fermées.

LE COMTE *pendant qu'elle ferme les portes.*

Non, il n'y a pas à Paris de fille auſſi réſervée. Que je ſerois heureux de lui plaire & de l'épouſer!

COLOMBINE.

Monſieur, nous voici en ſureté. Dépêchez, parlez vîte: qu'avez-vous à dire?

LE COMTE.

Colombine, tu le ſais, je t'ai toujours aimée: ta conduite & ton humeur te mettent au deſſus de ton état: j'ai du bien, je fais un grand cas de la douceur de la vie, & je crois la trouver avec toi.

COLOMBINE.

Hé bien, quoi plus?

LE COMTE.

Hé, bien, Colombine, ſi tu veux m'aimer, je t'épouſe.

COLOMBINE.

Bon, bon!

LE COMTE.

Il n'y a point de bon, bon : cela eſt vrai.

COLOMBINE.

Quoi, ſérieuſement?

LE COMTE.

Tiens, je t'en donne ma parole, il ne tient plus qu'à toi.

COLOMBINE *ôtant ſon gand.*

Ah, monſieur, que vous ai-je fait pour me faire preferer l'honneur d'être votre eſclave, au plaiſir d'être la ſouveraine d'Arlequin! car enfin je n'accepte cet honneur que pour vous ſervir, vous honorer, & vous plaire.

LE COMTE.

Ma chere enfant, tu rappelles toute ma jeuneſſe. Je vais preſſer...

COLOMBINE.

Ah, monſieur, vous me baiſez! Hé, ne ſavez-vous pas que les filles ne baiſent pas ceux qui ſongent à les épouſer?

LE COMTE.

Elle eſt par tout d'une ſageſſe qui ſurprend! Ecoutes, ma poulette, j'acheve de t'ouvrir mon cœur. Je ſuis ravi qu'Arlequin vienne ici pour examiner toutes choſes. Nous tâ-

cherons de le dégoûter de toi, & de dégoûter Octave de ma fille. Nous resterons tranquilles, & maitres de tout notre bien. Ma fille s'en ira dans un couvent.

COLOMBINE *à part.*

Voyez-vous le vieux renard. *Haut.* Comment, monsieur, Arlequin auroit du dégoût pour moi, & Octave n'épouseroit pas Isabelle ? Mais monsieur, je suis votre servante pour l'être toujours, & pour obéir par tout.

LE COMTE.

Voilà comme il faut dire. Mais on vient.

COLOMBINE.

Monsieur, je suis perdue ! Ouvrez une porte, je m'enfuirai par l'autre.

SCENE III.

ARLEQUIN, LE COMTE, ISABELLE, SCARAMOUCHE, PIERROT, DROITURE.

ARLEQUIN *armé de pied en cap.*

SEigneur comte, je suis votre non humble magistrat : car vous savez que l'humilité & la magistrature ne vont pas ensemble. Mais d'où vient que Colombine me fuit & qu'elle étoit ici enfermée avec vous ?

LE COMTE.

Hé, seigneur Arlequin, oubliez-vous . . .

ARLEQUIN.

Ah, bon, bon, j'y ſuis. Voyez-vous, nous autres magiſtrats, nous ne pouvons pas nous ſouvenir de tout. Les affaires du public & les nôtres nous font oublier celles des particuliers.

LE COMTE.

Cela eſt dans l'ordre. Mais pour un magiſtrat, quel équipage eſt tout ceci?

ARLEQUIN.

Ah, je vois bien que les plus grands ſeigneurs ne ſont pas les plus inſtruits dans les affaires des femmes. Comment, eſt-ce que vous croyez qu'une jolie femme faſſe quelque cas du jugement d'un magiſtrat à robbe longue? Bon: les femmes ſont du reſſort de l'epée, & non pas du diſtric de la robbe: les plus timides ont quelque choſe de militaire dans le cœur.

LE COMTE.

Ah, ah, j'entends. C'eſt à dire que pour donner plus de poids à vos arrêts, vous voulez qu'on procede contre elles cavalierement?

ARLEQUIN.

Vous y êtes. Tout ſera cavalier dans ma procédure. Tenez, j'ai fait porter les marques cavalieres de ma chevalerie magiſtrale. Venez, vous grands officiers de ma juſtice. Pierrot, je vous ferai mon ſecretaire: & vous Scaramouche, je vous fais mon grand

prevôt : car je ne veux juger les femmes que prevôtablement.

SCARAMOUCHE.

Trop d'honneur pour moi.

PIERROT.

Et moi, je vous ferai l'honneur d'être un ſecretaire bien ſecret ſur toutes les écritures, car je ne ſai ni lire ni écrire.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je vous choiſis. Les affaires des femmes ſont bonnes pour le diſcours, mais elles ne valent rien ſur le papier ; je veux qu'il n'en demeure rien dans les greffes de ma juſtice.

LE COMTE.

Mais, ſeigneur juge feminin, vous êtes bien ſevere : pourquoi juger les femmes prevôtablement ? Quoi, condamner à mort ?

ARLEQUIN.

A mort : dieu m'en garde ; mon intention n'eſt pas de faire les maris ſi aiſes. Je condamnerai les filles qui forlignent, à une viduité perpetuelle. Je condamnerai à vivre & mourir filles, celles qui ſe preſſeront ſotement d'être femmes Je mettrai hors de cour & de procès, c'eſt à dire hors d'amour & de mariage, celles qui veulent être jeunes & belles, lorſqu'elles n'ont jamais été ni l'un, ni l'autre. Je ferai planter là pour reverdir, les petites griſettes, qui aux dépens de quelques facilités, viſent au caroſſe,

& au nombre des laquais : & je déclarerai dignes d'une vraie fortune, celles qui, ſages dans leurs deſirs, & contentes dans leur état, ſont moins occupées du bien & du nom, que du mérite de leur amant. Mais où y en a-t-il de celle-là ? *Rara avis in terris.* Mais monſieur le comte, il vous faut ſubir l'interrogatoire. *Au Greffier.* Allons, monſieur Droiture, écrivez l'interrogation ſur faits & articles. Vous êtes mon conſeiller garde-notte, contractant par tout le reſſort de ma juſtice.

M. DROITURE.

Seigneur, me voici au dû de ma charge.

ARLEQUIN.

Seigneur comte de Perſillet, vous avez été mari, & vous êtes pere.

LE COMTE.

Oui.

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas conſolé d'avoir perdu votre moitié ?

LE COMTE.

Il faut bien vouloir ce que le ciel veut.

ARLEQUIN.

Oui : belle reſignation. Etoit-elle votre tyran, ou votre eſclave ? car c'eſt toujours l'un des deux.

LE COMTE.

Hé, ſeigneur, dès qu'on ſe marie à Paris, on ſait bien qu'on prend avec ſoi un en-

nemi domeſtique : dès qu'on prend une jolie femme, on prend un maitre difficile à ſervir.

ARLEQUIN.

Pour n'y point être trompé, il faut toujours le croire. Combien de fois maudiſſiez-vous par jour l'un & l'autre le moment où vous vous étiez connus ?

LE COMTE.

Cela arrivoit quelquefois, oui.

ARLEQUIN.

Hé comment donc! Votre femme étoit-elle de belle humeur ?

LE COMTE.

Oh, de la plus belle humeur du monde par tout, hormis chez moi.

ARLEQUIN.

C'eſt la regle. Dites-moi, à propos, quels jours ont plus de charmes, ou les premiers du mariage, ou les premiers de la viduité ?

LE COMTE.

Cela eſt bien égal, tout au moins.

ARLEQUIN.

Oh, j'entends, j'entends : je vous croi bien.

ISABELLE.

Mon pere, je ne ſaurois entendre tout cela. Permettez que je me retire.

ARLEQUIN.

Attendez, la belle ; on vient à vous. Voici ma leçon par écrit. Parcourons les chefs de la ſatyre. Avez-vous été nourrie dans un couvent ?

ISABELLE.

Oui, monſieur.

ARLEQUIN.

Paſſons, cela nous arrêteroit trop. Vous allez être mariée ?

ISABELLE.

Mon pere le dit.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que quinze ans ?

ISABELLE.

Quand mon pere me gronde, il me dit toujours que j'en ai plus de dix-huit.

ARLEQUIN.

Vous irez à l'opera, dès le lendemain de vos noces ?

ISABELLE.

Hélas, je n'en ſai rien. Cela dépendra de mon pere & de mon époux.

ARLEQUIN.

Oh point, point, vous irez, cela eſt écrit. Vous écouterez les paroles lubriques, réchauffées au réchaut des ſons de la muſique de Lulli.

ISABELLE.

Je ne vous entends pas, monſieur. Je ne ſai ce que cela veut dire.

SCENE IV.

ISABELLE, OCTAVE, & les acteurs de la scene précédente.

LE COMTE *voyant venir Octave.*

JE croi qu'il vaut mieux que je commence par vous faire mes accusations contre les airs de ma fille. *Bas à Arlequin.* C'est pour dégoûter Octave.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien; on écrira vos accusations, & vous les signerez.

LE COMTE.

Justement. Venez, ma fille, il faut que j'ouvre ici mon cœur, pour mettre dans le bon chemin une jeunesse chancelante qui pourroit bien s'égarer.

ISABELLE.

Comment, mon pere?

OCTAVE.

Hé, monsieur, Isabelle n'est pas...?

LE COMTE.

Taisez-vous, l'un & l'autre. J'ai à parler, & ce que vous diriez ne vaudroit pas ce que j'ai à dire. Ma fille, toute paternité à part, j'ai du bien, je veux vivre, je veux en disposer à mon gré, & non pas au vôtre. En vous le donnant, je veux vous donner du

revenu, & non pas des bagatelles. Hé, quoi ! je vois que vous donnez dans les niaiſeries, & que votre chambre ſe remplit tous les jours de cent inutilités.

ISABELLE.

Hé, mon pere, ce ſont des petits rien, qui viennent de ma mere.

LE COMTE.

Oui, ma fille : mais ces petits rien coutent à votre pere un bon argent.

ARLEQUIN.

C'eſt trop, que d'acheter le rien trop cher. Mais les femmes en ont introduit la mode.

OCTAVE.

Blâmez-vous, monſieur, certaines propretés d'uſage que ſon bon goût a répandu dans ſon appartement ?

LE COMTE.

Octave, je le connois cet uſage, que je blâme : je ſai qu'à preſent les meubles qui coutent le plus, ſont ceux qui ne ſervent de rien. Qui ôteroit de l'appartement d'une femme tout ce qu'il y a d'inutile, n'y laiſſeroit que le ſquelet d'un appartement : on manque du neceſſaire pour avoir le ſuperflu, je le ſai : mais je ſai auſſi que rien ne vaut mieux que l'argent. Il n'y a pas de plus joli meuble, ni de meilleur ami.

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt vrai. L'argent comptant eſt

un ami à toute épreuve. Il n'y a genre de service qu'il ne nous rende, dès qu'il est à notre portée; nous en faisons tout l'usage qu'il nous plait; nous n'avons qu'à le lâcher, c'est un passe-par-tout, il nous ouvre toutes les portes: c'est la clef des honneurs & des plaisirs: il dispose à son gré des emplois & des charges: tout lui est soumis, jusqu'à l'amour: & la beauté la plus relevée prête l'oreille aux sons harmonieux de la pecune, & se laisse entrainer vers la complaisance par la persuasion de notre feal & unique ami l'argent comptant.

LE COMTE.

Cela est vrai à la lettre; & cependant je vois chez moi qu'on prodigue tout, & qu'on ne fait nulle attention sur le merite & la rareté de mon argent.

OCTAVE.

Mais que voyez-vous, monsieur, qui puisse....

ARLEQUIN.

Ce que voit monsieur le comte? Oh diable, il a les yeux bons: Vous verrez qu'il va nous faire voir, qu'il voit ce que nous ne voyons pas. L'argent se cache quand il sort d'une maison: mais des yeux bien éclairés le suivent à la piste, & connoissent tous les petits recoins par où il a passé. C'est-là la science des maris & des peres de famille.

OCTAVE.

L'argent comptant fait assez sentir son

abſence dans les maiſons d'où il eſt parti ; je le ſai. Mais qu'eſt-ce que voit ici monſieur le comte de Perſillet ?

ARLEQUIN.

Oh, dame ! Il voit, que vous voyez, & que vous étes vu.

LE COMTE.

Ce que je vois ? Je vois que la fille d'un gentil-homme comme moi, ne doit être ni habillée ni logée comme elle. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ; il n'y a qu'à regarder que veulent dire tous ces inſtrumens de muſique, ces pots de fleurs, ces miroirs, ces criſtaux, ces colifichets, ces poupées, ces pagodes, ces chiens, ces écureuils, ces oiſeaux, ces perroquets, ces ſinges. L'arche de Noé n'y fit œuvre. C'eſt la ruine d'une maiſon, que le goût d'une fille ou d'une femme qui panche à la babiole.

ARLEQUIN.

Il y a du vrai au moins, dans ces verités-là.

OCTAVE.

Le goût d'Iſabelle eſt une ſuite de ſon eſprit & de ſon adreſſe.

LE COMTE.

Hé, l'adreſſe d'une fille comme la mienne, doit paroitre dans des ouvrages de dentelle, & de tapiſſerie.

OCTAVE.

Hé, monſieur, voulez-vous qu'elle ſoit...

LE COMTE.

Je veux qu'elle ſoit propre, mais je ne veux pas qu'elle ſoit étallée comme la maitreſſe d'un vieux abbé. Je conſens qu'elle ſoit coëffée avec des paliſſades & des rayons; mais je ne veux pas qu'elle ſe coëffe auſſi haut qu'une marchande de la foire. Je conſens qu'elle ait des corps d'un bon goût, mais je ne veux pas qu'elle aille par la ville, aux thuilleries & ailleurs, en gourgandine, & en petites mules, comme ces marquiſes de contrebande, qui répandent ſur toute leur perſonne une idée d'occaſion prochaine. Je veux bien qu'elle danſe au bal, quand elle s'y trouve: mais je ne veux pas que la premiere femme de qualité me l'emprunte pour une partie de plaiſir, comme on emprunte ces poſtulantes de l'opera qui ſe prêtent à qui les demande. Je veux enfin que chacun vive en ſon état; & c'eſt ce qu'une jeune fille & une femme ne ſavent pas à Paris.

ARLEQUIN.

Non, & c'eſt même ce qu'elles n'apprennent qu'à leur corps défendant.

LE COMTE.

Et où en ſommes-nous, bon dieu! Une fille ne ſauroit ſe coucher devant minuit, & ne ſauroit ſe lever devant midi. On ne peut dîner qu'à trois heures. On paſſe une partie du jour à la toilette, l'autre à ſe pro-

mener ou à jouer, & ce n'eſt pas le pis. Jolie diſtribution du temps!

ISABELLE.

Octave, mon pere m'accuſe ; il faut que j'aye tort. Vous voyez combien j'ai de défauts ſans que je le ſache : mais je ne veux pas vous tromper. Nous ſommes devant notre juge. Voici Colombine qui vous dira le reſte. Elle m'a promis de dire ici tout le mal qu'elle ſait des femmes.

ARLEQUIN.

Nous allons entendre de belles choſes, ſi elle parle ſincerement.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN dans un fauteuil. COLOMBINE, LE COMTE, ISABELLE, OCTAVE, M. DROITURE.

COLOMBINE.

AVec la permiſſion très-humble de monſieur le comte de Perſillet mon maitre preſent & à venir ; toute femelle que je ſuis, j'ouvrirai ma bouche à la parole, & je me ferai un effort pour parler.

LE COMTE *à Colombine.*

Souviens-toi de tout.

ARLEQUIN.

Voila qui débute d'un ton bien ſincere ! Elle eſt fille, & elle aſſure que pour parler, il faut qu'elle ſe faſſe violence. Ceci eſt nouveau.

COLOMBINE.

Monſieur le juge bigarré qui dans votre chevalerie magiſtrale, prenez les femmes par leur foible, & les jugez cavalierement, je viens ici, comme témoin oculaire de l'impertinence des femmes, vous avouer de bonne foi que nous ne valons pas grand' choſe, & que grand fou celui qui nous achete trop cher.

ARLEQUIN.

Oh, pour cette fois, voilà qui eſt ſincere. Mais je n'ai pas ſur cela de grands abus à corriger. Les femmes connoiſſent aſſez le prix des femmes ; & après tout nous ne voyons gueres d'hommes qui faſſent avec elles de mauvais marchés ; car s'ils ſont trompés d'abord, ma foi, ils ſe dédommagent bien-tôt, & elles payent les pots caſſés.

COLOMBINE.

Ah, qu'il y a de ſottes gens à Paris ! Nos dehors ſont reglés, nos airs ſont gracieux, nos mines ſont modeſtes, tout ce qui paroit eſt bon : mais tournez la medaille, rien n'eſt plus bizarre que notre humeur, rien n'eſt plus faux que notre merite. Notre petit particulier cache des miſteres curieux

que nos artifices envelopent. La coquetterie est le fond de notre humeur ; c'est par cet endroit qu'il faut nous regarder pour nous connoitre, tout le reste est emprunté. Nous n'avons de bien naturel, que le desir de plaire.

ISABELLE.

Vous ne vouliez pas me croire, Octave ; vous voyez que tout le monde vous le dit.

OCTAVE.

Hé, ces regles generales ont leurs exceptions, madame ; vous n'êtes pas faite comme une autre.

ARLEQUIN.

Vous nous faites perdre une suite de verités qui alloit tout instruire. Colombine, reprenez votre fil, & faites-nous un petit tissu du caractere des femmes de Paris.

LE COMTE.

Parles ferme, cela le rebuttera.

COLOMBINE.

La chose n'est pas aussi difficile que l'on pense. Voulez-vous bien connoitre une femme ? Figurez-vous un joli petit monstre, qui charme les yeux, & qui choque la raison; qui plait & qui rebutte : qui est ange au dehors, & harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une linotte, la langue d'un serpent, les yeux d'un basilique, l'humeur d'un chat, l'adresse d'un singe, les

inclinations nocturnes d'un hibou ; le brillant du ſoleil, & l'inégalité de la lune : enveloppez tout cela d'une peau bien blanche. Ajoutez-y des bras, des jambes, *& cætera*, vous aurez une femme toute complette. Le cœur vous en dit-il, ſeigneur Octave.

ARLEQUIN.

Aſſurément, il faut avoir le cœur au ventre, quand on prend une femme pour toujours.

LE COMTE.

Cela eſt bien hardi.

OCTAVE.

Elles ne ſe reſſemblent pas toutes.

COLOMBINE.

Nous avons beau dire, monſieur en veut tâter. *A Octave.* Tu veux donc réſolument

Etre appellé chez toi, petit cœur, ou mon bon ?
On a beau t'avertir, tu ne viſes qu'à faire
De petits citoyens dont on te croira pere.
Tu vas prendre une femme ? Ah ! ſi je ſai compter,
Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.
L'épouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite ;
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans un couvent inſtruite,
Par ton hymen d'abord conduite à l'opera :
De quel œil penſes-tu qu'Iſabelle verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe ?
Entendra ces heros à voix luxurieuſe ?
Entendra des diſcours ſur l'amour ſeul roulans :
Ces doucereux renauds, ces inſenſés rolands :
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

LE COMTE.

Ce font des oracles. Cela creve les yeux tous les jours.

ARLEQUIN.

Rien ne feroit plus curieux, affurément, qu'une hiftoire exacte du dedans & du dehors de l'opera, & un récit veritable des effets de la danfe & de la mufique.

OCTAVE.

Ifabelle portera un efprit fage à l'opera, je ne crains pas les fuites.

COLOMBINE.

Je ne te réponds pas qu'au retour moins timide,
Digne écoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inftant, pleine de ces doux fons,
Avec quelque medor pratiquer fes leçons.

Regardant Ifabelle.

D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le tein fi terni?
C'eft que fur le calcul, dit-on, de Caffini,
L'aftrolabe à la main, elle a dans fa goutiere,
A fuivre Jupiter paffé la nuit entiere.

ARLEQUIN.

Diable, gare le matou! les goutieres font terriblement fujettes à caution.

COLOMBINE.

Peut étre dans fix mois, ardente à te déplaire,
Eprife d'un cadet, ivre d'un moufquetaire,
Tu la verras hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans.

OCTAVE.

En voilà trop, encore une fois.

COLOMBINE.

Puis-je parler, dis moi, des lances efpagnoles?
D'une belle qui couche aux champs de Cerifoles?

Qui l'eſprit & le cœur tout rempli de grands noms,
Faute d'un lit bourgeois, va repaſſer les monts :
Ah, j'ai beau regarder ! pour des vertus ſinceres,
Je ne trouve par tout qu'impudentes, fauſſaires,
Des eſcadrons coeffés qui vont ſecourir, qui ?
Un pere, un frere, un fils, une ſœur, un mari ?
Point du tout. Là-deſſus n'eſt pas l'inquiétude.
Le ſang merite-t-il les hauts ſoins d'une prude,
C'eſt pour un.... Finiſſons. La matiere à toucher
Eſt un peu délicate, & je crains de broncher.

LE COMTE.

Seigneur Arlequin, on ne finiroit jamais, ſi on parcouroit contre les femmes tous les chefs d'accuſation. Prononcez. En voilà aſſez pour obtenir un arrêt.

ARLEQUIN.

En voilà plus qu'il n'en faut, aſſurément. Mais où eſt leur avocat ?

OCTAVE.

En faut-il d'autres que les charmes d'Iſabelle ?

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt bon pour la ſollicitation tête à tête : mais pour l'audience, c'eſt toute autre choſe. Si ne les condamnerai-je pas par forcluſion ; car elles ſe plaindroient de mon procedé : le beau ſexe n'aime pas les defauts. Attendez.... Oui.... Qui en doute ? *Il ſe deshabille.* Je ſerai moi-même leur avocat.

LE COMTE.

Et le juge ?

ARLEQUIN *montrant ſon armure qu'il a miſe ſur le fauteuil.*

Le voilà.

LE COMTE.

Plaiſant juge, ma foi!

ARLEQUIN.

Suppoſez qu'il dort. Eſt-il le premier magiſtrat qui dort à l'audience ?

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN, pour la défenſe des Femmes.

ARLEQUIN.

Moi qui jadis aux dépens de nos belles
Ai maintefois diverti tout Paris ;
Aujourd'hui contre les maris,
Je vais prendre parti pour elles,
(Altri, tempi, altri cure,)
Loin d'aſpirer au foible honneur
De faire renguainer par mes doctes critiques
D'un ſatyrique auteur
Les expreſſions cauſtiques,
Je regarde en pitié le pauvre genre humain.
Si la ſotte crainte des cornes
Met à l'hymen de trop étroites bornes,
Ma foi, c'eſt fait de lui, je le vois ſur ſa fin.

Et quel eſt ce déchainement, juſte ciel ! Où en ſommes-nous ? On traine pêle-mêle le couvent & l'opera chez la Cornu: Les femmes ſouffrent patiemment cet outrage: & un eſcadron coeffé ne va pas fondre ſur la tête qui a enfanté de ſi monſtrueuſes calomnies. *Vers Iſabelle.*

Sexe charmant, au ſiécle d'Amadis,
Un jongleur peu courtois oſa t-il d'une injure
Contre vous noircir ſes écrits
Sans eſſuyer plus ſiniſtre avanture.

Aujourd'hui comment en uſe-t-on ? Les hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle femme, ne peuvent entendre parler d'hymen, ſans des ſoulevemens de cœur épouvantables. Ils ſont d'un froid inoui ſur cet article; & pour les réchauffer, on s'aviſe de leur ordonner quelques doſes d'une apologie à la glace! Quel remede! *Contraria contrariis curantur.*

C'eſt donc par pure neceſſité, très-illuſtre magiſtrat cavalier, que je prens aujourd'hui la défenſe de mes anciennes ennemies. J'ai peur que les hommes continuans à ſe dégoûter des femmes, l'uſage de l'hymen ne s'aboliſſe. Le monde finiroit: l'hôtel de Bourgogne deviendroit deſert, & il ne l'eſt déja que trop.

Ainſi, j'entreprens de rétorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties: & de leur faire voir qu'ils ſont eux-mémes la cauſe de tous les défauts dont ils les accuſent.

Comment, meſſieurs les hommes, oſez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y eſt préciſement que pour vous? Oubliez-vous que le deſſein de vous plaire eſt le reſſort qui fait jouer toutes leurs machines?

A quoi bon, s'il vous plaît, cette vieille coquette prend-elle tant de ſoin d'un ſquelet uſé ? Pourquoi fait-elle rencherir le blanc & le vermillon ? Pourquoi la voit-on manger par compas & par meſure, de peur de déranger ſes dents poſtiches ? N'eſt-ce pas parce qu'elle couche en joue quelqu'un de ces jeunes godelureaux qui jouent avec elle, & qui lui gagnent ſon argent ?

Voyez cette jeune beauté qui paſſe la meilleure partie de ſa vie à s'habiller & à ſe deshabiller : qui n'eſt jamais contente de ſa coeffure, qui ajoute ou retranche toujours quelque choſe à ſon ajuſtement. Entrez dans ſon cœur, & vous verrez qui a plus de part de ſon ſexe ou du vôtre, à tous ſes tortillemens & ſes minauderies. Une femme ſe pare-t-elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais penſé ? C'eſt vous, meſſieurs les dégoûtés, qui répondez de l'extravagance des modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'eſt pour vous remettre en appetit, qu'on a inventé le ragoût des gourgandines, des agaçantes, & des barrieres.

Preuve que tous les ajuſtemens des femmes ſont uniquement pour les hommes : mettez-les en lieu où elles ne voyent que des perſonnes de leur ſexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux : Une cornette au niveau de leur front, un corſet mo-

deſte & bien laſſé, de bons gros ſouliers de maroquin, & un grand tablier de ménagere. Voilà comme étoit à ſa campagne cette belle, dont les juppes ſe ſoutiennent d'or, qu'une coeffure à triple étage rend d'une taille giganteſque, qui ne peut mettre le pied dans ſes mules, tant elles ſont petites. Et pourquoi cela? parce qu'elles n'avoit nul interét de plaire aux chapons de ſa baſſe-cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'inde des thuilleries. Si les hommes ne voyoient rien, les femmes ne feroient nulle dépenſe en habits. Ainſi, s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à ſe crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile exécution!

ARLEQUIN.

On ſe plaint que les femmes s'amuſent à mille bagatelles: qu'elles ſe font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des ſottiſes à leurs perroquets, d'apprendre des malices à leurs ſinges. Helas! qu'on les interroge toutes, combien repondront: qu'animal pour animal, un mari eſt ſouvent moins amuſant qu'un doguin: qu'avec le mauvais d'un ſinge, il n'en a pas toujours le bon: & qu'il y a plus de cent maris à Paris, qui ne ſoutiennent pas mieux une converſation que des perroquets. En-

trons dans l'interieur des maiſons, voyons les replis du ménage. Un mari bouru qui ne parle que par monoſyllabes; qui poſſede le ſecret de dire de groſſes paroles en ſix lettres: n'eſt-il pas la ſeule cauſe de ce que ſa femme va chercher converſation ailleurs? Celui-ci eſt toujours aux trouſſes de ſa moitié: il ne l'abandonne pas d'un pas: il eſt de toutes ſes parties. Celui-là ne voit preſque jamais la ſienne: il loge, il mange, il couche dans un appartement ſeparé: à peine la rencontre-t-il une fois le mois chez Dautel ou chez Procope: deux extremités également vicieuſes & également à craindre pour le front d'un mari, & dont il eſt la ſeule cauſe.

COLOMBINE.

Malheur au mari qui me verra trop, auſſi-bien qu'à celui qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépenſe qu'elles font en bijoux, en porcelaines, en pagodes. Hélas, qui ne ſait que la plupart de ces appartemens ſuperbes ſont autant de belles priſons, où l'on réduit de jeunes femmes, d'ailleurs très-raiſonnables, à ſe jouer avec des poupées, à faire remuer leurs pagodes. Elles remuent au moins ces pagodes, & font un ſigne de conſentement: au lieu que la plupart des

époux, toujours inflexibles, toujours rebarbatifs, ſe font une loi de ne conſentir jamais.

COLOMBINE.

Il eſt vrai qu'il eſt des maris bien raboteux.

ARLEQUIN.

Que dirai-je des autres griefs ? On ſe plaint que les femmes ſont exactes à payer les penſions à leurs amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah, ſexe maudit, *parlant au parterre*, que n'avez-vous de l'argent ! Pourquoi êtes-vous obligés d'avoir recours à elles ? En un mot, que les hommes deviennent raiſonnables, & les femmes le ſeront. Qu'ils ſe mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépenſe : qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point : car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent après, & qu'elles ſuivent l'inſtinct que la nature leur a donné.

COLOMBINE.

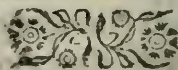
Voilà de foibles raiſons. Prononcez, monſieur le juge.

ARLEQUIN *ſe met dans un fauteuil, & rend cette ſentence.*

Nous avons maintenu & gardé les femmes dans tous leurs droits & dans la poſſeſſion des privileges, franchiſes & immunités de leur ſexe : leur permettons d'employer pour ſe faire aimer tout ce qu'elles aviſeront bon être, à la reſerve des minau-

deries qui pourroient déranger quelque choſe dans l'œconomie du viſage. Conſentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ni dans leurs parures, ni dans leurs ameublemens, & qu'elles puiſſent méme faire quelques avances, ſi mieux n'aiment leſdits hommes, reprendre les us & coutumes de la vieille cour, & faire ſeuls toutes les démarches.

Permettons aux riches bourgeoiſes d'être auſſi magnifiques que les femmes de qualité, à la charge néanmoins qu'elles en ſeront toujours fort diſtinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes ſoient réputées dames & maitreſſes du ſexe maſculin, & que les hommes qui ont l'eſprit bien fait ſe faſſent un honneur de les aimer & de les ſervir. Défendons aux vieilles d'aſpirer aux fleurettes des jeunes officiers, à moins qu'elles ne ſoient en état de leur faire le fond de deux campagnes au moins. Faiſons pareilles défenſes aux jeunes & jolies femmes de payer leurs amans, quelque bien faits qu'ils ſoient; & ce nonobſtant l'uſage contraire, que nous déclarons abuſif. Condamnons en outre les hommes à tous les dépens.



LA


LA FONTAINE
DE SAPIENCE.

LA
FONTAINE
DE
SAPIENCE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par monſieur de B *** & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le huitiéme de Juillet 1694.

ACTEURS.

ORONTE, pere de Lucile. *Cinthio.*

LUCILE, fille d'Oronte. *Isabelle.*

OCTAVE, amant de Lucile.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, valets d'Octave.

ANGELIQUE, LISETTE, suivantes de Lucile. *Marinette, Colombine.*

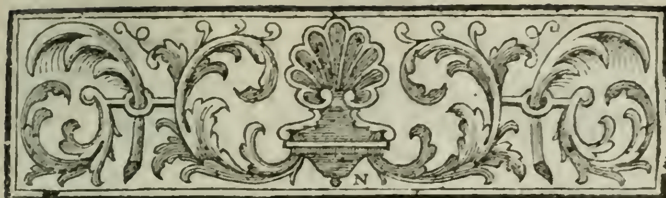
CRASSOTIUS, pedant. *Arlequin.*

PIERROT, concierge de la Fontaine de Sapience.

UNE BERGERE qui chante.

Plusieurs bergers.

La Scene est dans l'isle du Repos.



LA FONTAINE DE SAPIENCE.

SCENE I.

LISETTE, ANGELIQUE.

LISETTE.

NON, je ne crois pas qu'il y ait de plus grand malheur pour une femme, que celui de n'être plus aimée d'un mari qu'on aime encore. Le volage !

ANGELIQUE.

Non, il n'y a pas de plus grand malheur pour une femme, que celui d'être trop aimée d'un mari trop brutal pour être aimé. Le bourru !

LISETTE.

Ah, Angelique, que tu es heureuse ! Si Scaramouche est jaloux, il t'aime.

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

ANGELIQUE.

Oui, Lisette; mais Arlequin ton mari est un mari à la mode. Il en conte où il peut, & te laisse en repos. Permis à toi d'user de represailles.

LISETTE.

Bon, ce seroit faire comme toutes les autres femmes. Je veux quelque chose de singulier. Et après tout, où sont les hommes qui méritent d'être aimés ? Je ne vois plus que des figures d'hommes. Les jeunes sont fous, les vieux dégoûtans, les gens d'épée effrontés, les gens de robbe ennuyeux, les abbés temeraires, les officiers petillans : tous les hommes sont faux, volages indiscrets, papillons d'habitudes, débauchés de profession, sacs à vin, preneurs de tabac, diseurs de rien, sales, malpropres, sagouins. Où est le plaisir d'aimer ?

ANGELIQUE.

Que tu es sotte pour une femme d'esprit ! Il faut en prendre le bon, & en laisser le mauvais. Ne sais-tu pas . . .

LISETTE.

Je sai tout comme toi que les femmes habiles se font des éleves de leur façon. Elles mettent leurs amans dans le chemin qu'il

faut qu'ils ſuivent. Elles ont l'art de donner à un homme de robbe quelque choſe de guerrier, quand ce ne ſeroit que la cravatte ; elles donnent à un abbé les airs d'un petit maitre, juſqu'au débraillement. Elles vous décraſſent un financier, & ſavent dégraiſſer ſon eſprit & ſa bourſe. Pour les officiers, elles les laiſſent tels qu'ils ſont.

ANGELIQUE.

Tout paſſe auprès des femmes, pour peu qu'il y ait du guerrier ou du militaire.

LISETTE.

Pour moi, j'avoue ma poltronnerie. Je crains tout ce qui a du rapport à la guerre. Les officiers dans leurs conquétes ſont âpres au butin. Ils font main baſſe d'un côté, & rafle de l'autre. Leur air eſt libre, mais leur cœur n'eſt pas liberal. Ils font de leurs ſoins un trafic qui coûte cher aux belles duppes qui les achetent. En fait d'amour, je ne ſuis pas à la mode : je ne ſaurois ni en vendre, ni en acheter. But à but ou patience, voilà ma deviſe.

ANGELIQUE.

Faite comme tu es, ton ſort eſt entre tes mains. Tu n'as pas un jaloux à tes trouſſes, qui vienne te chicanner tes paroles & tes regards. Pour mon brutal, il mériteroit la pratique de toutes les reflexions qu'il me fait faire.

LISETTE.

Ma foi, cela n'en vaut pas la peine. Sou-

vent l'amant qu'on récompenſe ne vaut pas mieux que l'époux qu'on punit. Homme pour homme, c'eſt quitter un volage pour un ingrat, & un brutal pour un bourru : c'eſt tomber de fiévre en chaud mal. Malheur aux folles qui raiſonnent autrement : elles ſont toujours la duppe de leur vengeance. La regle en eſt ſure : Tout homme qu'on aime aujourd'hui, eſt un homme qu'on haira un jour.

ANGELIQUE.

Il y a du vrai, & du fin vrai dans tout cela. Mais eſt-il juſte que Liſette ſoit negligée d'Arlequin, & qu'Angelique ſoit gouſpillée de Scaramouche ?

LISETTE.

Non. Cherchons un remede à nos malheurs.

ANGELIQUE.

Comment faire ?

LISETTE.

Le voici tout trouvé. Monſieur Oronte notre maitre ne peut ſe réſoudre à marier ſa fille, par la mauvaiſe opinion qu'il a de tous les hommes. Il les croit tous de francs vauriens ; & il les connoit aſſurément.

ANGELIQUE.

Il eſt homme judicieux, & il ne ſe trompe guéres.

LISETTE.

Ecoutes donc ceci. Quand monſieur

Oronte nous a permis de nous marier, il a cru nous rendre heureuses, car il est bon homme. Il voit que tout le contraire est arrivé ; il craint pour sa fille unique le malheur de ses servantes.

ANGELIQUE.

Lucile, douce comme elle est, mourroit assurément de chagrin, si elle avoit un mari qui n'en usât pas bien : un de ces maris injustes & débauchés.

LISETTE.

Y en a-t-il d'autres ? Mais la voici qui arrive : laisses-moi avec elle ; je te ferai part une autrefois de mon dessein. Hé, la pauvre dolente ! elle enrage de n'avoir pas un mari, & elle ne l'aura pas eu six jours, qu'elle enragera le septiéme.

SCENE II.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

HE' bien, quoi ? Mais vous soupirez !

LUCILE.

Helas !

LISETTE.

Qu'avez-vous donc ?

LUCILE.

Ma pauvre Liſette, mon pere eſt inflexible : il n'y a pas moyen de lui faire entendre raiſon.

LISETTE.

Votre pere eſt plus raiſonnable que vous. Il hait les hommes, parce qu'il les connoit, & vous ne les aimez que faute de les connoitre. Je ſuis mariée pour mes pechés, & je ſai ce qu'en vaut l'aune.

LUCILE.

Voilà ce que diſent toutes les femmes qui ont des maris : mais c'eſt ce que ne croyent pas les filles & les veuves qui n'en ont point. Les femmes ne commencent à ſe plaindre des hommes, que lorſqu'elles ne peuvent plus en quitter l'un pour prendre l'autre.

LISETTE.

C'eſt qu'on ne les connoit bien que dans ce temps-là. Juſques-là ils ne ſe montrent à nous que par leurs beaux endroits : ils diſſimulent tout le reſte. Leur complaiſance eſt un piége qu'ils tendent à notre liberté ; & ils ne ſe font nos eſclaves que pour devenir nos tyrans. Huit jours de mariage vous en apprendront bien là-deſſus.

LUCILE.

Mais quoi, Liſette, eſt-ce qu'après avoir vu un homme deux ans entiers, on ne peut pas s'aſſûrer de ſon cœur & de ſes inclinations? Leur cœur a-t-il toujours une enveloppe?

LISETTE.

Trois pour une. Hé, mort de ma vie, vous n'y penſez pas. Votre voiſine n'avoit-elle pas filé le parfait amour cinq années durant avec celui dont elle a été la duppe? Avant le mariage c'étoit un homme aimable, bien gentilhomme, qui avoit une groſſe terre & une belle charge. Le lendemain des noces, il ſe trouva un gueux, roturier, ſans terre & ſans charge, tout noyé de dettes. Rien n'eſt au deſſus des ſoins & de la diſſimulation d'un gaſcon qui veut faire fortune: & en amour & en mariage, tout pariſien eſt gaſcon.

LUCILE.

Oui, mais...

LISETTE.

Aminte eſt de vos amies: demandez-lui un peu des nouvelles du mariage. Tant que ſon mari a été ſon amant, il étoit propre, poli, doux & complaiſant. Une ſeule nuit l'a transformé en un loup garou. C'eſt un bizare, un mal-propre, un entêté; qui fait payer à ſa femme avec uſure toutes les complaiſances qu'il a pour elle. Voilà une belle matiere de reflexions: mais par malheur ces reflexions ne menent guéres à la pratique.

LUCILE.

Ah! Octave n'eſt pas fait comme ces gens-là.

LISETTE.

Madame, toutes comparaiſons ſont

odieuses; mais je vous dis en general, que des hommes le meilleur n'en vaut rien.

LUCILE.

Ma chere Lisette, tâches, je t'en prie, à me rendre quelque service là-dessus auprès de mon pere : tu as du crédit sur son esprit.

LISETTE.

Qui, moi?

LUCILE.

Prens pitié de deux amans.

LISETTE.

Que je vous mette la corde au cou! Oh, je n'en ferai rien.

LUCILE.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Mais...

LUCILE.

Je t'en supplie.

LISETTE.

Ah, que vous êtes importune!

LUCILE.

Ma pauvre Lisette!

LISETTE.

Je vous déclare que je ne m'en mêlerai pas. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser agir Arlequin. Il est dans les interêts de votre amant, & j'ai oüi jaboter quelque chose d'un certain savant qui doit venir voir aujourd'hui monsieur votre pere. Il y a de l'Octave là-dessous : ce déguisement dit

quelque chose. Mais le voila lui-même qui entre.

SCENE III.

ORONTE, LUCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'Est une chose étrange, que parmi tant d'hommes, je n'en trouve pas un seul raisonnable. J'aime ma fille, je voudrois.... mais la voila. La pauvre enfant! elle est assez jolie pour meriter un mari. Elle est déja grande: certain ennui commence à s'en emparer, c'est le grand chemin des pâles couleurs. Je sens que je suis pere. *A Lucile.* Hé bien, ma fille?

LUCILE.

Hé bien, mon pere?

ORONTE.

Si vous n'êtes pas bien-tôt mariée, ce n'est pas ma faute.

LUCILE.

Est-ce la mienne, mon pere?

ORONTE.

Non, c'est la faute des hommes. Je vous aime trop pour vous rendre malheureuse.

LUCILE.

Mais, mon pere, est-ce que tous les hommes se ressemblent?

ORONTE.

Ils ne se ressemblent que trop : les vices de l'un sont assez les vices de l'autre. Je voulois d'abord vous marier à un homme de robbe.

LISETTE.

Oh, qu'elle eût été bien lotie ! Vous ne connoissez pas les gens de robbe. Il y en a de deux sortes, au moins, afin que vous ne vous y trompiez pas.

ORONTE.

Comment, deux sortes ?

LISETTE.

Oui deux sortes. Les uns trop occupés de leurs sacs, ne songent jamais à leurs femmes. Ils contractent une certaine severité, qu'ils ne quittent pas méme au milieu des plus tendres caresses de leurs épouses. Ils ne dépouillent jamais le sourcil magistral, & ne parlent à leurs femmes que du tribunal à la sellette.

ORONTE.

Fort bien.

LISETTE.

Les autres, & ceux-là sont en bien plus grand nombre, se font un honneur de mépriser ce qui les distingue le plus avantageusement. Ils affectent ce qu'ils devroient fuir. Singes perpetuels des officiers, ils les imitent jusques dans le tabac, l'eau de vie, & les steinkerques. Mauvais copistes des gens

d'épée, ils n'en prennent que les faux airs. Vains, indiſcrets, préſomptueux. S'ils n'étoient par-ci par-là les duppes de quelques griſettes, on les prendroit pour des petits maitres.

ORONTE.

Cela eſt vrai. Trouverois-tu plus à propos que je la donnaſſe à ce capitaine de cavalerie qui lui faiſoit les doux yeux cet hyver ?

LISETTE.

Qui : ce grand flandrin à tête évaporée, dont tout le mérite eſt dans la taille & l'ajuſtement ? Qui pouſſe le ridicule des modes plus loin qu'un maitre à danſer : qui ne parle jamais que de ſes proueſſes amoureuſes : qui ne compte ſes campagnes que par le nombre de duppes qu'il a attrapées : ce fat qui eſt l'adonis de ſa garniſon, & la terreur des maris à dix lieues à la ronde : cet indiſcret qui va publiant ſes bonnes fortunes, vrayes ou imaginaires ; qui en débite mille circonſtances ridicules ; qui affecte de mepriſer les femmes, & qui en conte aſſiduement à la ſervante du cabaret où il va s'enyvrer tous les jours ? Et ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'elle lui eſt cruelle.

ORONTE.

Tu as raiſon.

LUCILE.

Elle a raiſon ? Hé, ſur ce pied-là, je ne ſerai jamais mariée.

ORONTE.

Voulez-vous que je vous rende malheureuſe ? je ne trouve pas un ſeul homme raiſonnable.

LUCILE.

Mon pere ! Et ſi j'en trouvois, moi...

ORONTE.

Si vous en trouvez un qui n'ait pas les défauts des hommes d'aujourd'hui, je vous donne à lui avec cinquante mille écus. Ne ſortez pas : j'attends ici un homme d'un grand mérite, avec qui je dois m'entretenir ſur ce qu'on dit des femmes : car c'eſt par elles qu'on connoit bien les hommes. Je veux que vous ſoyez de la converſation, cela vous deſabuſera peut-être un peu. Mais le voila ſans doute.

SCENE IV.

ORONTE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN habillé de noir, ſous le nom de Craſſotius.

LISETTE *bas à Lucile.*

MAdame, c'eſt Arlequin.

ARLEQUIN *parlant a la cantonade.*

Oh, que vous ne m'y tenez plus ! Je veux bien qu'on me fouette, ſi l'on m'y ratrape.

ORONTE.

Où donc ?

ARLEQUIN.

A la comedie italienne. Ah, la détestable chose !

ORONTE.

Ah, monsieur Crassotius, que je suis aise que vous ayez vu Arlequin, défenseur du beau sexe ! Vous me feriez plaisir de me dire ce que vous pensez de cette piéce, de la satyre, & des critiques. Je serois ravi de savoir votre sentiment.

ARLEQUIN.

Mon sentiment est bien aisé à deviner. Il n'y a qu'à voir ce que dit le public, & en prendre précisément le contrepied. Je me fait une regle d'approuver ce qu'il desapprouve, comme je desapprouve à coup sûr ce qui est du goût de tout le monde.

LUCILE.

Voila un goût tout à fait exquis

ARLEQUIN.

Ecoutez, je passe à Arlequin de n'avoir pas mieux réussi dans la défense des femmes. La cause qu'il entreprenoit étoit si desesperée, qu'il ne pouvoit guéres en attendre un autre succès.

LISETTE.

Monsieur Crassotius nous fait bien de l'honneur.

LUCILE.

C'eſt-à-dire, monſieur, que vous mépriſez les femmes, vous les hayſſez ?

LISETTE.

Hé, je croi que cela eſt aſſez reciproque; je ſuis bien trompée ſi les femmes regardent monſieur Craſſotius de fort bon œil.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'elles ſe moquent de moi; mais ce n'eſt que par récrimination, & pour ſe venger du peu de cas que j'ai toujours fait d'elles : car afin que vous l'entendiez, j'étois brouillé avec le ſexe avant que la ſatyre eût paru.

LISETTE.

Je le croi.

LUCILE.

Mais, monſieur Craſſotius, ne trouvez-vous rien de bon dans Arlequin défenſeur du beau ſexe ? Pas méme un pauvre petit endroit ſupportable ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, madame. Je trouve que..

LUCILE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Que preſque tous les vers que Colombine dit, ſont fort bons.

LUCILE.

Vous êtes malin, monſieur Craſſotius ! mais une choſe contre quoi tout le monde

ſe

ſe récrie, c'eſt le portrait que Colombine fait de nous; où elle nous donne la langue d'un ſerpent & les yeux d'un baſilic.

LISETTE.

Pour moi, je lui pardonne même les inclinations nocturnes du hibou, en faveur de la peau blanche dont elle nous enveloppe.

LUCILE.

A propos de ce portrait, il y a un *& cætera* bien malin. Arlequin le releve aſſez malicieuſement, & Cidaliſe le trouve d'une furieuſe étendue.

ARLEQUIN.

La prude Cidaliſe a raiſon : cet *& cætera* ne vaut rien. Mais entre nous, croyez-vous qu'un homme d'eſprit prît un femme, ſi elle n'avoit que des bras & des jambes ?

ORONTE.

Monſieur Craſſotius, que dites-vous du matou ?

ARLEQUIN.

Je trouve cet endroit aſſez drôle.

ORONTE.

Sérieuſement ?

ARLEQUIN.

Sérieuſement; & il y a de l'eſprit.

LUCILE.

Je ſuis ſûre, moi, que vous le trouvez mauvais. Vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Point du tout : le matou vient fort bien

ſur la goutiere. Mais ce que je ne puis ſupporter, c'eſt cet ennuyeux plaidoyé d'Arlequin.

LUCILE.

Ennuyeux vous-méme. Il eſt très joli.

ARLEQUIN.

Le matou eſt bon, & le plaidoyé eſt déteſtable.

LUCILE.

Monſieur Craſſotius, j'attendois davantage de votre complaiſance.

ARLEQUIN.

J'eſperois mieux de votre goût.

LUCILE.

Quoi, vous n'en démordrez pas?

ARLEQUIN.

Je vous paſſe le plaidoyé, paſſez-moi le matou.

LUCILE.

Sifflez le matou, & je dirai pis que pendre du plaidoyé.

ARLEQUIN.

Soit fait : convenons que ces deux endroits ne valent rien. Car de les approuver tous deux, ce ſeroit donner cauſe gagnée aux comediens : & un auteur n'eſt pas fait pour approuver.

LUCILE.

Que dites-vous de l'endroit où Arlequin dit à Scaramouche qu'il danſe comme cet homme ſi bien habillé, qui fit tant rire à

l'opera ? Cela me paroit furieusement malhonnéte.

ARLEQUIN.

Cela est digne du sifflet.

LUCILE.

Quoi : un étranger n'aura pas la liberté de mal danser en france, sans étre exposé aux mauvaises plaisanteries de monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Fi ! c'est violer le droit des gens. Mais dites-moi un peu si on peut trop se récrier contre les pauvretés que dit Pierrot ?

ORONTE.

Vraiment, on auroit grand tort de le faire parler en homme d'esprit, puisqu'il fait le personnage d'un sot.

ARLEQUIN.

Fort bien : mais c'est une sottise d'introduire ces sortes de personnage : & un auteur bien avisé ne devroit faire paroitre que des gens prudes, des philosophes, des sages.

LISETTE.

Et moi, avec tout le respect que je dois à monsieur Crassotius, il me semble que la comedie étant le portrait de la vie humaine, on ne peut jamais introduire assez de sots, puisque le nombre de ceux-là passe de beaucoup celui des gens d'esprit.

ARLEQUIN.

Ce raisonnement n'est pas tout à fait en

forme. Mais de bonne foi, que dites-vous de la ſcene de la toilette ? Que veulent dire ces diſtractions perpetuelles d'Iſabelle, & ces riens qu'elle repete vingt fois, ne ſont-ils pas de veritables riens ?

LUCILE.

Pour moi, je trouve que s'il y a quelque choſe à dire dans cette ſcene, c'eſt qu'elle eſt un peu trop naturelle, & que trop de femmes ſe reconnoiſſent à l'ennui, aux diſtractions & à l'indolence d'Iſabelle.

ARLEQUIN.

Oui : & vouloir changer de corps devant tout le monde. Pour moi, j'attendois qu'elle changeât auſſi de chemiſe. Savez-vous que j'ai fait, moi, une piéce ſur la ſatyre, & toutes les autres ſottiſes qui courent ?

LUCILE.

Vous l'appellez ?

ARLEQUIN.

L'entêtement déraiſonnable, & le raiſonnable deſentêtement. Voilà un titre cela ! Je puis dire qu'il dame le pion aux titres de toutes les piéces qui ont paru juſqu'ici.

LISETTE.

Il eſt un peu long.

ARLEQUIN

Tant mieux : outre que cela fait un bel effet dans l'affiche, c'eſt que les grandes portes ſont à la mode pour les petites maiſons. Le meilleur, c'eſt que dans le titre

ſeul, je comprens l'intrigue, le ſujet & le dénouement de la piéce. Elle doit ſe jouer bientôt, & j'eſpere que vous y viendrez.

LUCILE.

Je vous le promets, & même d'y rire comme il faut.

ARLEQUIN.

Comment rire ? Oh, parbleu, madame, mon comique n'eſt pas fait pour rire; & je ſerois bien fâché. . . .

LUCILE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Vraiment, oui, rire ! Non, madame, je vous réponds que vous n'y rirez pas. On ne rit pas à mes piéces comiques, afin que vous l'entendiez, & je veux qu'on les écoute ſans deſſerrer les dents. Avez-vous oui parler de mon opera ?

LUCILE.

Comment, un opera ?

ARLEQUIN.

C'eſt une petite galanterie en trois actes. J'ai pris pour ce ſujet la mort de Caton.

LUCILE.

Que pouvez-vous mettre de beautés dans un tel ſujet !

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous viſſiez Caton ſur le point de mourir, danſer gravement une chacone, & ce fameux romain fredonner

melodieusement tout le traité de l'immortalité de l'ame.

LISETTE.

Il me semble que j'y suis.

ARLEQUIN.

Au reste, j'ai fait moi-méme la musique, aussi bien que les vers,

LUCILE.

Ah, monsieur Crassotius, vous étes un homme divin! Vous savez donc bien la musique?

ARLEQUIN.

Je ne connois pas une notte.

LUCILE.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Je fais la musique par renvois.

LUCILE.

Par renvois?

ARLEQUIN.

Oui. Je mets à côté de chaque endroit: *Vide* le prologue de Proserpine, *vide* le deuil d'Alceste, le sommeil d'Atys, les fureurs de Roland, & ainsi du reste. De tous ces morceaux, il en resulte un corps entier, il n'y a plus qu'à ajouter le titre, & voilà un opera tout fait.

LUCILE.

Je n'ai rien à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous vu ma tragedie, intitulée: *Le siege de Troye.*

ORONTE.

Non.

ARLEQUIN.

Vous y trouverez bien de la nouveauté. Dans les tragedies d'aujourd'hui on ne voit que quelques ſentimens langoureux, & à la fin un écuyer ou une ſoubrette viennent en pleurs conter la mort d'une ou de deux perſonnes. Voilà qui ſuffit pour donner à un poëme le nom de tragedie. La mienne n'eſt pas de même; & dès le ſecond acte les aſſiegés font une ſortie, & laiſſent huit mille Grecs ſur la place. Voilà des morts, cela!

LISETTE.

On ne peut plus diſputer à cette piéce le nom de tragedie.

ARLEQUIN.

Bon: ce n'eſt rien. Au quatriéme acte la peſte ſe met dans le camp, & fait mourir quarante mille hommes.

LISETTE.

Voilà une tragedie des plus tragiques.

ORONTE.

Je ſuis bien fâché, monſieur Craſſotius, d'être obligé de ſortir pour une petite affaire. Je vous laiſſe avec ma fille; je vous prie de continuer la converſation. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *à Liſette.*

Me connoiſſois-tu?

LISETTE.

Bon : cela étoit bien difficile !

ARLEQUIN.

Le bon homme pourtant a donné dans le panneau. Mais il revient. *A Lucile.* Je vous dis que la ſatyre des femmes, les critiques, Arlequin défenſeur du beau ſexe, les hommes & les femmes, tout cela ne vaut pas le diable.

ORONTE.

Je reviens, Liſette, pour te dire de ſonger à ce que je t'ai ordonné tantôt.

LISETTE.

Monſieur, je n'y manquerai pas.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

LUCILE.

HE' bien, mon pere t'a pris pour un auteur; mais, à quoi eſt-ce que cela aboutit ? En ſuis-je mieux dans mes affaires ?

ARLEQUIN *jettant ſon habit noir à terre, & paroiſſant dans ſon habit naturel.*

Ce n'eſt pas ma faute.

LISETTE *à Lucile.*

Si vous vouliez m'en croire, vous feriez ce que je vous ai deja dit, vous viendriez à l'iſle du Repos.

ARLEQUIN.

L'iſle du Repos?

LISETTE.

Oui, l'iſle du Repos. Te voilà bien étonné! C'eſt une découverte qu'on a faite, & nombre de gens cherchent à s'y établir.

ARLEQUIN.

C'eſt l'iſle du Palais qu'elle veut dire.

LISETTE.

Tout au contraire. Ceux qui ont commerce dans l'iſle du Palais, ne peuvent aborder à l'iſle du Repos. C'eſt un petit canton, où l'on vit délicieuſement: on n'y entend parler ni de procès ni de chicane: on y dort tranquillement: on n'y voit ni ambitieux, ni jaloux, ni emportés: on ne trouve là que des gens dont tout le ſoin & toute l'occupation eſt de mener une vie tranquille.

ARLEQUIN.

Vous allez voir que ce climat eſt peuplé de gens veufs.

LISETTE.

Il eſt vrai que la plupart des habitans de cette iſle ne ſont point mariés. Mais on ne laiſſe pas d'y trouver par-ci par-là quelques ménages bien unis, & ce ſont ceux dont la raiſon & l'inclination, non l'ambition & l'interêt, ont formé les nœuds.

ARLEQUIN.

Liſette, dans l'iſle dont tu nous parles,

trouve-t-on des gens qui viennent ſoir & matin vous offrir un minois créancier ?

LISETTE.

Nullement. On ne voit là ni créanciers ni belles-meres.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas demander ſi les amoureux en ſont bannis ?

LISETTE.

Severement. Les amans heureux y ſont quelquefois un ſéjour de deux ou trois nuits : mais ils en décampent bien vîte pour aller loger à l'indifference & au dégoût.

ARLEQUIN.

Liſette, les caroſſes marchent-ils avant le jour dans ce pays-là ?

LISETTE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je les trouve bien contraires au repos.

LISETTE.

Le ſilence profond n'y eſt interrompu que par le chant des oiſeaux, & le murmure d'une fontaine, dont l'eau fait des effets ſurprenans.

LUCILE.

Et quels ſont ces éffets ?

ARLEQUIN.

On n'en a pas plutôt bu qu'on ſent dévoiler ſa raiſon. On ouvre les yeux : on voit

les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes : on n'eſt plus trompé par de vaines apparences & de fauſſes lueurs.

ARLEQUIN.

Elle a raiſon. L'iſle du Repos c'eſt vers la vallée de Tiſſard. Tenez, j'en viens tout à l'heure. C'eſt là qu'on ne s'inquiéte de rien, qu'on ne ſonge ni à l'amour ni aux procès : on y fait ſon unique affaire de ſe bien divertir : & on y boit d'une liqueur qui deſſille les yeux & éclaire la raiſon. Voilà la fontaine dont elle veut parler. Allons, ma pauvre Liſette, allons.

LUCILE.

Liſette, comment as-tu accès dans cette iſle ?

LISETTE.

C'eſt que j'en connois le concierge.

LUCILE.

Tu l'appelles ?

LISETTE.

Pierrot.

LUCILE.

Ah, peut-on confier à un ſot, un treſor ſi précieux !

LISETTE.

Hé, c'eſt pour les ſots que le repos eſt fait. Les gens d'eſprit ne ſauroient le goûter : ils ſont trop éclairés : ils eſperent ou ils craignent : mais les ſots qui ne voyent pas plus loin que leurs nez, s'abandonnent au

repos, & en jouiſſent à gogo. C'eſt pour eux que cette iſle eſt faite.

SCENE VI.

PIERROT, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

PIERROT.

BOn : voilà ſans doute des pratiques pour notre fontaine. Mais c'eſt Liſette ! bon jour, Liſette.

LISETTE.

Bon jour, Pierrot ? Hé bien, comment va la fontaine ?

PIERROT.

Palſangué, ma pauvre Liſette, elle ne va rien qui vaille. Je n'ai preſque point de pratique, j'aimerois quaſiment mieux tenir taverne de vin à ſix ſous, que de cette eau de ſapience.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'eſt pas ſurprenant. La plupart des gens ont bien plus d'empreſſement de brouiller leur raiſon que de l'éclaircir.

PIERROT,

A cet'heure, c'eſt que cette diable d'eau eſt traîtreſſe comme tout. Le vin eſt un menteur auprès. Elle dit la verité, & la verité

ne plait pas à tout le monde. Tenez, il ſort d'ici tout à l'heure un monſieur tout galonné & tout habillé d'or, qui venoit boire pour ſavoir ce qu'on penſoit de lui dans le monde. Il s'en eſt retourné ſi fâché, ſi fâché que tout.

LUCILE.

Et pourquoi cela ?

PIERROT.

C'eſt qu'au premier coup qu'il a bu, il a vu qu'à travers ſes biaux habits & ſon biau caroſſe, tout le monde le connoiſſoit pour un faquin.

ARLEQUIN.

Voyez-vous ! cette eau eſt traîtreſſe. Mais Pierrot, voilà une belle dame qui eſt un peu alterée de ton eau, & qui payera bien ſon écot.

PIERROT.

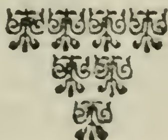
Oh, parbleu, tout eſt à ſon ſervice, & au tien auſſi. Mais, mademoiſelle, prenez garde de ne rien voir qui vous chagrine.

LISETTE.

Vas, vas, nous ne craignons rien.

PIERROT.

Allons, voulez-vous entrer ? Hola hé, ouvrez.



SCENE VII.

Le theâtre repreſente l'iſle du Repos. On y voit au milieu une fontaine très-agreable, au tour de laquelle ſont pluſieurs bergers & bergeres, les uns puiſans, & les autres bûvans de l'eau de la fontaine.

LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN, PIERROT. Pluſieurs bergers & bergeres.

LUCILE.

AH, voilà qui eſt charmant!

UNE BERGERE *s'avance & chante.*

Qui goute de ces eaux ne peut plus ſe méprendre,
Quand l'amour lui demande un choix.
Bûvons-en mille & mille fois;
Quand on prend de l'amour, on n'en ſauroit trop prendre.

LUCILE.

Mon dieu, Liſette, que ce ſéjour eſt agréable!

PIERROT.

Tenez, voilà la fontaine de queſtion. Voilà l'eau qui donne l'eſprit; mais pour moi qui en ai aſſés, je ne me ſoucie pas d'en boire. Ça, en voulez-vous?

LUCILE.

Oui, qu'on m'en donne vite. *On lui don-*

ne de l'eau de la fontaine dans une coupe, & elle en boit.

ARLEQUIN.

Voilà une petite rasade assés raisonnable! Et morbleu, qu'un verre de vin de Champagne de cette taille m'éclairciroit la raison! *A Pierrot.* Je boirai au moins son reste.

LUCILE *après avoir bu, demeure comme assoupie, puis tout d'un coup elle dit :*

Quel changement soudain! où suis-je? & dans ces lieux
Quel rayon inconnu vient dessiller mes yeux?
Je perce, je vois tout, rien n'échappe à ma vue;
La verité me cherche, & me suit toute nue.
L'artifice me craint, l'imposture me fuit;
Tout se dévoile enfin, au beau jour qui me luit.
Paris dans ses détours n'est plus un labyrinte;
Je fais tomber son masque, & j'éclaire sa feinte.
Malgré tous ses détours, je le vois tel qu'il est:
J'y vois fort peu d'amour, & beaucoup d'interêt,
Mais, dieux quelle pitié! Que de pauvres femelles
Vivent loin des plaisirs qu'ont leur maris sans elles!
Que de chastes moitiés! Si je sai bien compter,
Il en est plus de trois que je pourrois citer.
Mais, quel deuil general choque dans les ruelles?
Les femmes ont par-tout des amans noirs près d'elles.
Depuis l'hyver passé, l'amour mis au cercueil
Retient-il jusqu'ici tous les hommes en deuil?

ARLEQUIN.

Puisque les amans bleus & rouges sont à l'armée, il faut bien que les noirs dominent en leur absen ce.

LUCILE.

Tu as raison. Ce sont des abbés, ou soi

disant tels. Ils font de plaisantes figures. Hé, fi, fi, monsieur l'abbé! hé fi! vous n'y pensez pas. Laissez-là le blanc, le rouge, & les mouches pour les coquettes; occupez-vous à quelque chose de plus serieux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voilà qui minaude à son miroir; il essaye une grimace, il repete une reverence, & étudie une mauvaise plaisanterie, pour la débiter tantôt aux thuilleries sur un faucet effeminé.

ARLEQUIN.

Hé fi, voilà qui est tout-à-fait ridicule pour un abbé.

LUCILE.

Ah, madame, à quoi pensez-vous d'écouter ce scelerat. ? Il vous trompe. Toutes les protestations qu'il vous fait sont fausses, ses sermens sont autant de parjures, il n'a tenu qu'à votre soubrette qu'il vous ait fait une infidelité dès votre antichambre.

ARLEQUIN *se frottant les yeux.*

Le diable m'emporte si je vois rien.

LUCILE.

Ah, que vois-je! Une jolie petite personne, préte à succomber aux empressemens d'un amant sexagenaire. Il la leurre de l'esperance d'un mariage auquel il ne pense pas: elle sera la duppe de ce perfide, qui en sera quitte pour quelques dommages & interêts.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt bien noir !

LUCILE.

Mais qu'eſt-ce que celui-ci ? Un ſoi-diſant homme à bonne fortune. Que ſon ajuſtement eſt bizare ! que ſes manieres ſont ridicules ! il parle ſi haut qu'il étourdit tout le monde. Bon : Le voilà qui s'aſſit, & qui débite confidemment à ſix perſonnes qu'il ne connoit que d'aujourd'hui, toutes ſes bonnes avantures. Il fait trophée des preſens qu'il a reçus de quelques duppes ; il prouve demonſtrativement que depuis quatre ans qu'il ſert, il n'a point fait de campagne à ſes dépens.

ARLEQUIN.

Oh, il ne faut pas toujours en croire les hommes. Ils ſont ſujets là-deſſus à d'étranges gaſconnades. S'ils attrapent quelque choſe des femmes, c'eſt qu'elles le veulent bien.

LUCILE.

La réjouiſſante choſe que le cœur d'un homme ! que de plis & de replis, de recoins & de détours ! La moindre de ces duplicités eſt de ménager ſix femmes à la fois, & de n'en aimer aucune. Mais de quelque côté que je tourne les yeux, je ne voi parmi les hommes que fourberie ou foibleſſe.

ARLEQUIN.

Et moi, de quelque côté que je vous regarde, je vois que vous êtes folle.

LUCILE.

Ah, parmi tout cela, j'en vois un qui n'eſt point fait comme les autres : ſage, modeſte, tendre & fidele. Octave prend une route oppoſée à celle des hommes d'aujourd'hui : c'eſt un amant bien different des autres amans ; ce ſera un mari qui ne reſſemblera en rien aux autres époux.

ARLEQUIN.

Ah, par ma foi, il faut que je boive auſſi de l'eau de la fontaine, pour avoir le plaiſir de voir tant de belles choſes. *Il boit, & après avoir bu, il dit :*

Quel changement ſoudain ! où ſuis je ? Je chancelle.
Si je perds la raiſon, je me paſſerai d'elle.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon tendre cerveau...
Mais, par ma foi, jamais je ne m'enyvrai d'eau.
Suis-je yvre ? Point du tout. Je ne vois rien de double.
Ma raiſon s'éclaircit, quand ma tête ſe trouble.
Paris à mes regards ne ſe dérobe plus.
J'y voit beaucoup de ſots, & beaucoup de cocus.
Ce ſont les maris ſeuls qui cauſent leur diſgrace.
Pour les autres de feu, pour leurs moitiés de glace,
On plante-là ſa femme ; & la mode aujourd'hui
Eſt de n'être jaloux que de celle d'autrui.

Hé fi, petit moderne ! Hé fi ! c'eſt bien à vous à vous meſurer avec les anciens ! Votre épée eſt trop courte d'un bon pied. Appliquez-vous à quelque choſe de moins chatouilleux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voilà qui met la plume à la main, il va faire un livre, qui prouvera conſtam-

ment que les anciens ſont plus vieux que les modernes.

Ah, monſieur, à quoi penſez-vous? Un mari d'une nuit cede ſa femme, & tous les droits matrimoniaux, à un plus riche que lui, qui non ſeulement ſe charge de la belle, mais s'oblige encore par contrat, de payer à l'époux mille écus tous les trois mois. Trop heureux mari, de vendre ſi cher une marchandiſe dont tant de gens voudroient être défaits gratis.

Ah, que vois-je! Un parvenu, qui ſe fait bâtir un magnique palais. Il remplit ſa gallerie des portraits des heros de ſa race. Ils ſont tous au naturel, à la draperie près, où il fait changer quelque bagatelle, & ſubſtitue des cuiraſſes à des mandilles. Il eſt un peu embaraſſé ſur les noms, & il trouve quelque choſe de ſauvage à mettre ſous le portrait d'un colonel ou d'un maréchal de camp : *La Violette premier*, *Jaſmin ſecond.*

Je vois un vieux magiſtrat ſe faire dicter ſes arrêts par une jeune coquette, & lui payer bien cher ſes épices.

Je vois un financier faire l'homme à bonne fortune, & ſe vanter des faveurs qu'il ne doit qu'au renouvellement de ſon bail.

En voici un qui ſacrifie une jolie femme à de petites griſettes, ſans autre raiſon, ſi-

non que l'un eſt à lui ſeul pour rien, & que les autres ſont à qui leur donne.

LUCILE.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Madame?

LUCILE.

Connoiſſois-tu avant d'avoir bu à cette fontaine, tout le monde que nous voyons aller & venir par les rues de Paris.

ARLEQUIN.

Je les connoiſſois comme connoiſſent Arlequin tous ceux qui n'ont jamais parlé à Gherardi, & qui ne l'ont jamais vu que ſur le theâtre; car vous voyez que c'eſt un vrai theâtre que Paris, & bien ſouvent un jeu de marionettes. Ce ſont des farces que tous les piéges que les hommes ſe tendent ici les uns aux autres; ce ſont autant de tartuffes, de jodelets, ou de ſcapins.

LUCILE.

Tu as raiſon. Je vois que je ne connois plus ce que je croyois le mieux connoitre. Il y a bien loin de la perſonne au perſonnage. Que de maſcarilles!

ARLEQUIN.

Du perſonnage à la perſonne, il y a loin comme de mon maſque à mon viſage, & comme de mon habit à ma peau. Vous voyez bien qu'à Paris les comediens ne ſont pas les ſeuls qui jouent la comedie. Les ex-

positions du sujet sont bien à la mode, les nœuds sont bien frequens ; mais les denouemens y sont bien plus reguliers que sur le theâtre. Voyez comme les intrigues s'y dénouent : Cela finit net, comme l'amour après le mariage.

LUCILE.

Cela saute aux yeux. Mais où courent dans ces rues tant de gens qui vont & viennent ?

ARLEQUIN.

Hé, ne le voyez-vous pas ! Ils courent tous au bien & au plaisir. Les jeunes sont conduits par l'amour, & les vieux par l'interêt, & bon nombre par l'un & l'autre. Ce sont des chassemarées, pour se défaire vîte.... Hé, tenez, tenez, voyez ce poisson d'avril, comme il gagne la porte des thuilleries. Ce poisson-là se prend bien facilement à la ligne. Gare l'hameçon.

LUCILE.

Arlequin ? Et dis-moi, je t'en prie, qu'est-ce que c'est que ces matrônes à mine douce, qui ont des accès si libres dans les cabinets de ces vieux conseillers ?

ARLEQUIN.

Oh, ces femmes ! ce sont les directrices des crieuses de vieux chapeaux. Elles sont du même métier : mais la matiere de leur commerce annoblit leur figure & leur discours. Elles crient tout bas de cabinet en cabinet : Diamans à louer, colliers à ven-

dre. Elles font mêtier de taxer la rente des bijoux, que les pauvres dames mettent en pension. Mais attendez. Je vois, oui ma foi, je vois monsieur Oronte, Lisette & monsieur Octave qui viennent.

SCENE VIII.

ORONTE, OCTAVE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN, PIERROT, BERGERS ET BERGERES.

LISETTE.

Madame, ma foi, notre potion cordiale a fait son effet. Monsieur votre pere a ouvert les yeux au mérite d'Octave, & aux bons contrats de constitution qu'il lui a fait voir.

ORONTE.

Oui, ma fille, Octave est fait pour vous & pour moi, & je viens vous unir dans l'isle du Repos.

OCTAVE.

Madame, il ne tiendra pas à moi que vous n'y passiez votre vie. J'ai déja fait mes conventions avec les habitans de ces lieux. Ils vont tous vous y reconnoitre pour un ornement qui fera honneur à la beauté de leur isle. Les voilà, madame, qui viennent déja vous donner un divertissement de leur

façon. *Les Bergers forment une danse.*

UNE BERGERE *aprés avoir bu de l'eau de la fontaine, chante :*

Par un effet prodigieux,
Cette eau me dessille les yeux.
Ah ! si de mon ingrat elle augmentoit la flamme,
Je voudrois qu'au plutôt il en bût à son tour :
Mais que me sert, helas ! de voir à nud son ame,
Si je n'y trouve point d'amour ?

ARLEQUIN & LISETTE *dansent un menuet.*

LA BERGERE *chante ensuite :*

Avec pleine assurance
Un amant peut ici boire à longs traits ;
Mais que des eaux de sapience
Un époux n'approche jamais.
Maris avez-vous quelque doute,
Ne cherchez point à l'éclaircir ;
Le moins qu'il en coute
C'est un repentir.

QUATRE BERGERS *dansent.*

LA BERGERE chante les paroles italiennes qui suivent :

Amanti, ci vuole costanza in amor,
Amando,
Penando,
Si speri, sì, sì :
Che basta sol un dì
Un' hor', un momento ;
Per render contento
Un misero cor.

UN BERGER danse une entrée seul ; après quoi,

LA BERGERE *chante :*

Jeunes beautés, l'hymen & l'esclavage,
Sont aujourd'hui même chose pour vous.
Ne cherchez plus l'amour dans un bon mariage ;
L'amant n'est plus amant dès qu'il devient époux,

Il n'eſt point de mari commode,
Le divorce eſt à la mode.

ARLEQUIN *danſe ſeul, & enſuite* LA BERGERE *chante:*

Les maris & les loups-garoux
Sont à peu près la même choſe :
Il n'eſt ni contrat ni clauſe,
Qui regle l'humeur des époux.
A quoi cette humeur les expoſe!
Eux mémes ſe font des hiboux;
Et ſans grande métamorphoſe
D'autres les changent en coucous.




LE DÉPART DES COMEDIENS

LE DÉPART
DES
COMEDIENS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au theatre par monsieur du F*** & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le 24 Août 1694.

ACTEURS.

ARLEQUIN.

OCTAVE.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

MEZZETIN.

COLOMBINE.

MARINETTE.

PIERROT.

PASQUARIEL.

UNE CHANTEUSE.

Plusieurs Gagistes.

La Scene est dans l'hôtel de Bourgogne.



LE DE'PART DES COMEDIENS.

SCENE I.

Le theâtre represente une solitude.

ARLEQUIN *seul, affligé & pensif, se promene; & puis dit parlant au parterre:*



Eserts, affreux deserts, sombres loges, parterre,
Balcons inhabités, theâtre solitaire;
Et vous fideles bancs, qui seuls depuis six mois,
Demeurez attentifs à nos comiques voix;
Je viens vous raconter les malheurs de ma bourse.
De ces malheurs, hélas! le printemps est la source.
Le cruel mois de May, qui devroit tous les ans
Fournir nos coquettes d'amans,
Les effarouche & les écarte:
Il n'est officier qui ne parte.
O renouveau fatal, qui fais couler nos pleurs!
Pendant qu'on voit briller les parterres de fleurs,

Le nôtre languiſſant, ne pouſſe
Que des chardons & de la mouſſe.
Oui, le printemps qui vient peupler les arbriſſeaux
De mille differens oiſeaux,
Dépeuple de plumets, theâtres & ruelles,
Et fait nicher les hirondelles
Tranquillement dans nos plafonds.
On voit reverdir les buiſſons,
Et ſecher ſur pied les griſettes.
Le printemps vient enfin déſoler nos caſſettes.
A ce mot, mon cœur ſe ſaiſit.
Déja *vox faucibus hæſit.*
Qu'êtes vous devenus, jeunes foudres de guerre,
Qui triomphiez jadis dans ce vaſte parterre ?
Helas ! je n'y vois plus
Ce doux flux & reflux
De têtes ondoyantes,
Qui rend en plein hyver nos moiſſons abondantes,
Quand le troupeau guerrier & terreſtre & marin,
Vient piétiner notre terrain ;
En y ſemant quelques paroles,
Nous recueillons force piſtoles.
A preſent nous ſemons dans la concavité.
Notre voix n'y produit qu'un écho repeté ;
Echo fatal, qui va juſques dans nos marmites
Prouver le vuide aux paraſites.
Je le prouverois même au Docteur entêté,
Que ma bourſe eſt vuide en été.
Depuis ſix mois entiers, à peine le dimanche
Arlequin tire-t-il les frais de ſon éclanche.
Auſſi faute d'émolument
On voit que le relâchement
Se met dans la troupe comique ;
Mezzetin s'en va voyager,
Le Docteur quitte la boutique,
Paſquariel nous fait enrager ;
Octave fait l'amour, & Cinthe a la colique :
Notre caiſſier s'endort en faiſant la recette,
Et le portier lit la gazette.

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Quoi diantre s'amuſe Arlequin, pendant que la troupe tient conſeil ſur les affaires preſentes ?

ARLEQUIN.

Je racontois nos malheurs aux échos & aux bois d'alentour.

COLOMBINE.

Tu ferois bien mieux de chercher quelque remede à nos maux.

ARLEQUIN.

Helas ! nous ſommes les malades, & voila les medecins, *montrant le parterre.* Il n'y a que la quantité de medecins qui puiſſe guérir notre maladie.

COLOMBINE.

Nous prendrions notre mal en patience, ſi nous pouvions avoir ici tous les jours une conſultation de cinq ou ſix cens medecins.

ARLEQUIN.

Oh, ces medecins-là ne ſont pas ſi âpres aux conſultations, que ceux de la faculté.

COLOMBINE.

J'en ſai bien la raiſon : c'eſt qu'on donne de l'argent à ceux-là ; & ceux-ci au contraire

payent à la porte le droit de dire leur avis.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela qu'ils le diſent ſi librement.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin, puiſque la ſaiſon de l'été eſt ſi contraire au temperament des comediens, puiſque nous ſommes deſſechés, attenués, languiſſans, agoniſans; en un mot puiſque nous ſommes abandonnés des medecins, il faut tirer le rideau, c'eſt à dire fermer notre theâtre, & prendre congé de la compagnie.

ARLEQUIN.

Avant que de mourir, nous avons encore l'émetique, & la petite bagatelle que nous jouons ſera peut-être un émetique ſalutaire.

COLOMBINE.

Bagatelle. L'émetique le plus fin n'a point de vertu en automne. En un mot, il faut quitter le jeu quand il ne vaut pas la chandelle.

ARLEQUIN.

Elle a raiſon: cette diable de chandelle brûle toujours, il n'y a qu'à l'éteindre. *Il veut éteindre les chandelles.*

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Doucement. Ce n'eſt pas que, ſi on jouoit la comedie à veuglette, cela nous feroit peut-être venir plus de monde.

ARLEQUIN.

Je le croi. L'auditeur a plus d'attention quand il ne voit goutte.

COLOMBINE.

Oui, mais j'aurois peur qu'on ne fût si recueilli dans les loges, que l'attention ne passât pas les barreaux. Finissons la plaisanterie. Tous nos acteurs sont resolus de quitter la comedie, & de faire valoir chacun leur petit talent en particulier. Ils vont tous passer en revue devant toi, afin que tu choisisses avec qui tu veux t'associer. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

La revue ne sera pas complette ; car nous avons bien des deserteurs.

SCENE III.

Les violons jouent une marche. Tous les comediens viennent sur le theâtre, & tous les gagistes aussi, marquant chacun son caractere. Ils se séparent en deux colomnes, après quoi Leandre chante sur l'air de la marche.

Fasse son métier qui le saura.
Jeune fille trop severe,
Honteux gascon, normand sincere
Jamais ne réussira.
Fasse son métier qui le saura.



La joueuse qui s'acquitte,
Le guerrier qui plaidera,
Laide guenon qui sollicite,
Jamais ne réussira.
Fasse son métier qui le saura. *bis.*

Air du depart des Commediens

Faſſe son metier qui le scaura jeune fille trop severe .
la joueuse qui s'acquitte
vieille qui minaude ra hõteux gas con normand ſincere ja
un guerier qui plaidera une guenon qui sollicire ja
mais jamais ne reussi ra fasse son metier qui le sau
ra fasse son metier qui le scaura

SCENE IV.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

HE bien, quel parti avez-vous pris, monſieur Leandre ?

LEANDRE.

Pour moi, je croi qu'il eſt bon que chacun s'en tienne au métier de ſes peres, quoi qu'en diſent nos guerriers bourgeois. Tu ſais que dans notre famille nous ſommes tous amoureux de pere en fils ; & comme j'excelle à ce métier-là, je vais montrer en ville à faire l'amour méthodiquement.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Fi ! il n'y a plus que la canaille qui s'amuse à faire l'amour. Les grands seigneurs l'achetent tout fait.

LEANDRE.

Je sai qu'à present l'amour est moins un métier qu'une marchandise ; mais enfin, il faut toujours de l'art pour tromper une jeune innocente avec de faux sermens : pour fasciner les yeux d'une mere, en la mettant de toutes les parties de plaisir : pour donner le change à un rival, & gagner l'amitié & la confidence des maris qui ont de jolies femmes.

ARLEQUIN.

Ma foi, on n'a pas besoin de leçons pour tout cela, & où l'art manque, on a recours à la nature.

LEANDRE.

Pauvre Arlequin, tu verras que nous aurons des écolieres, si tu veux t'associer avec moi.

ARLEQUIN.

Hé, mais.... je le veux bien, moi, à condition que vous composerez les regles, & moi je les exercerai ; & quand les écolieres en vaudront la peine, vous donnerez les premieres leçons, & je donnerai les dernieres.

LEANDRE.

Je vois bien que tu es un ignorant. Quand

les premieres leçons ſont bonnes, les dernieres en dépendent.

ARLEQUIN.

Oh, point, point; chacun a ſon talent auprès des dames. Celui-ci prélude galamment, celui-là entre en matiere, l'autre en ſort avec honneur. Les petits abbés, par exemple, ſont admirables pour ébaucher une converſation galante : mais vivent les officiers pour donner la derniere main.

LISANDRE.

Je vois bien que tu as de bons principes, & ſi tu veux t'aſſocier avec moi, nous ferons bien valoir le commerce.

ARLEQUIN.

Ma foi non. Dans le commerce de tendreſſe les aſſociés ne s'accordent guéres, & chacun fait ſa main de ſon côté, ſans rien rapporter à la maſſe. *Leandre s'en va.*



SCENE V.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, UNE CHANTEUSE.

ARLEQUIN *au Docteur.*

POur vous, monſieur, on dit que vous allez vivre de vos rentes. Je voudrois bien m'aſſocier avec vous, j'ai du talent pour cela : mais il eſt défendu à un comedien italien de ſe repoſer avant l'âge de ſix vingt ans ; & ce n'eſt que par tolerance que Scaramouche s'eſt retiré à quatre vingt quatorze. *A la Chanteuſe.* Et vous, mademoiſelle, qu'allez-vous devenir ?

LA CHANTEUSE *chante :*

Quand une fille,
Jeune & gentille,
voudra,
Bientôt elle parviendra ;
J'en connois une,
Que la fortune
Juſques aux cieux élevera,
Dans un nuage, à l'opera.

ARLEQUIN.

Oui, mais ces ſortes d'élevations-là ſont ſujettes à d'étranges malheurs : Qu'une corde manque, voila la fortune par terre. *Le Docteur & la Chanteuſe ſe retirent.*

SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT, ARLEQUIN au milieu.

COLOMBINE *à part.*

LEs affaires de la troupe ne vont pas trop bien : mais heureusement j'ai du talent d'ailleurs.

PIERROT *à part.*

Que la comedie aille comme elle pourra, pour moi je serai toujours recherché des femmes pour mon bel esprit.

COLOMBINE.

Une fille qui a du service, se tire toujours d'affaires dans le monde.

PIERROT.

Un homme qui a de l'entremetture & de l'entregent, ne sauroit manquer de rien.

COLOMBINE.

Arlequin, j'ai trouvé une bonne condition, veux-tu en être de moitié ?

ARLEQUIN.

Selon.

PIERROT.

Je m'en vas servir dans une bonne maison, je te veux faire mon aide de camp.

ARLEQUIN.

Nous verrons.

COLOMBINE.

Je ſuis reçue fille de chambre.

PIERROT.

Et moi valet d'antichambre.

COLOMBINE.

Chez une femme.

ARLEQUIN.

Fi ! une femme ſervir une femme. Il n'y a point de contraſte là-dedans.

PIERROT.

Et moi chez une femme.

ARLEQUIN.

Fort bien cela.

COLOMBINE.

C'eſt une bourgeoiſe de la rue S. Denis.

PIERROT.

C'eſt une bourgeoiſe de la rue S. Denis auſſi la mienne.

COLOMBINE.

On l'appelle madame la marquiſe d'Argent-filé.

PIERROT.

D'Argent-filé ? c'eſt juſtement la mienne.

COLOMBINE.

Comment maraut, tu vas ſur mes briſées ?

PIERROT.

C'eſt toi qui vas ſur mon marché.

COLOMBINE *voulant ſe jetter ſur lui.*

Tu es un flagorneur.

PIERROT *voulant le repouſſer.*

Tu es une chercheuſe....

ARLEQUIN *en les arrêtant.*

Là, là, là, doucement.

PIERROT.

Madame la marquiſe m'a choiſi à la mine, & elle m'a diſtingué par la propre perſonne.

COLOMBINE.

Et moi, j'y ſuis entrée de la main d'un joli homme.

ARLEQUIN.

Hé bien, vous la ſervirez tous deux. C'eſt ton avantage, Colombine : & quand une dame a un valet de chambre, le ſervice ſe fait mieux : la maitreſſe eſt toujours de bonne humeur, & la fille de chambre eſt moins grondée.

PIERROT.

Oui-da, il y a moyen de s'accommoder, auſſi-bien tu es délicate & fluette, tu ne peux pas tout faire : & je ſervirai, moi, pour la groſſe beſogne.

COLOMBINE.

Tu ſerviras donc à la cuiſine ?

PIERROT.

Oh, il n'y a point de cuiſine chez cette marquiſe-là.

ARLEQUIN.

C'eſt à dire que chacun porte ſon plat, & qu'on fait tout cuire en ville.

PIERROT.

J'aurois envie d'être portier, j'ai étudié pour cela ; car un jour dans notre village, il

me prit envie de quitter la robbe pour l'épée ; j'étois bedeau, je me fis suisse.

COLOMBINE.

Si tu étois portier, tu emporterois tout le profit ; la porte d'une coquette est aussi lucrative que celle d'un juge.

ARLEQUIN.

Vous pouvez partager l'emploi ; car chez les coquettes il doit toujours y avoir deux portes & deux escaliers. Pendant que l'un entre par celle-ci, l'autre sort par celle-là.

COLOMBINE.

Oui, mais le profit n'est pas égal : car celui qui entre, & qui meurt d'envie de voir madame, paye grassement ; mais celui qui sort, voudroit souvent retenir ce qu'il a donné en entrant.

ARLEQUIN.

Cela est vrai. Tel donne en entrant chez une coquette, qui auroit besoin qu'on lui donnât en sortant.

COLOMBINE.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Si tu veux, nous partagerons les profits & le service. Je présiderai aux conversations secrettes ; toi, tu porteras les billets. Je veillerai le jour...

PIERROT.

Je dormirai la nuit.

COLOMBINE.

J'aurai le profit du jeu, & toi tu fourniras les cartes. Pour ce qui est des habits, je pren-

drai les juppes, & tu garderas les manteaux.

PIERROT.

Je le veux bien. *Pierrot & Colombine se retirent.*

SCENE VII.

ARLEQUIN, OCTAVE se promenant en rêvant.

ARLEQUIN.

ET vous monsieur le mysterieux, méditez-vous quelque chose d'utile pour votre fortune ? Que prétendez-vous faire pour vous enrichir ?

OCTAVE.

Moi ? rien.

ARLEQUIN.

Rien ?

OCTAVE.

Rien du tout.

ARLEQUIN.

Faire rien seroit un excellent emploi, s'il y avoit des appointemens.

OCTAVE.

Je ne ferai rien, vous dis-je ; & si, je gagnerai plus que pas un de la troupe.

ARLEQUIN.

Apprenez-moi votre secret.

OCTAVE.

Je me leverai tous les jours à dix heures ; & de là jusqu'à midi, je tiendrai conseil à ma toilette sur les ajustemens de l'habit du jour.

ARLEQUIN.

Oui : mais ces ajustemens de l'habit du jour, où les prendrez-vous, si vous n'avez point de métier pour les gagner ?

OCTAVE.

Où je les prendrai ? Ah, ah ! *Il rit.* Où je les prendrai ! je vois bien que tu ne te connois pas en phisionomie.

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous entends. C'est à dire, vous dépenserez les liberalités de quelque vieille duppe, qui se sera fort mal à propos coeffée de votre noire peau ?

OCTAVE.

A midi, je prendrai un consommé. A...

ARLEQUIN.

Je vous quitte de ce détail-là ; je sai par cœur le journal coquet d'un comedien distingué. Mais, faites-vous reflexion que nous fermons le theâtre, & qu'en France on oublie bien vîte ce qu'on n'a plus devant les yeux ? Croyez-moi, quelque mérite qu'ait un acteur, il cesse de briller quand le theâtre ne le met plus en vogue.

OCTAVE.

Je veux me retirer vous dis-je. Le mérite

le plus caché eſt celui que les dames recherchent avec le plus d'empreſſement.

ARLEQUIN.

Il eſt certain négoce ou l'on perd beaucoup en quittant boutique.

OCTAVE.

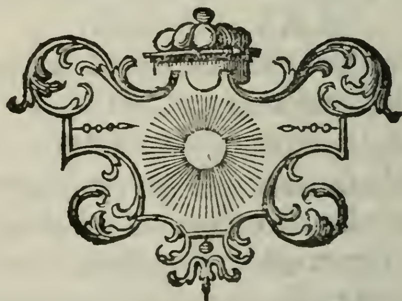
On n'a que faire d'enſeigne, quand on eſt bien achalandé.

ARLEQUIN

Quand on trafique des colifichets, & qu'on n'a que des babioles à vendre, il faut étaler en place marchande pour en avoir le débit. En un mot, je ne veux point m'aſſocier avec vous.

OCTAVE.

Vas, vas, je n'ai que faire de ta ſocieté; je trouverai bien dans Paris quelque illuſtre aſſocié qui m'apprendra le fin du commerce.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, UN COMEDIEN grimacier & fort laid.

ARLEQUIN.

A Quel emploi vous destinez-vous, s'il vous plait ?

LE COMEDIEN.

Moi ? je suis retenu auprès d'une comtesse.

ARLEQUIN

Est-ce en qualité de singe ou de doguin ?

LE COMEDIEN.

Non : c'est pour lui apprendre la langue.

ARLEQUIN.

Hé, quelle langue ? greque, latine, hebraique, syriaque ?

LE COMEDIEN.

Non, c'est la langue des mines agreables, gentilles & mignonnes.

ARLEQUIN.

Le langage minaudier ? diable ! c'est une mere langue, une langue vivante : car les vieilles minaudent aussi volontiers que les jeunes. Montrez-moi un peu le dictionnaire & la grammaire de cette langue-là.

LE COMEDIEN.

Le dictionnaire : le voilà. *Il fait une grimace*

ARLEQUIN.

Voilà un dictionnaire d'une vilaine impreſſion. Faites-moi un peu voir dans votre grammaire quelque dialogue entre une femme & un officier, qui ſe parlent d'une loge à l'autre.

LE COMEDIEN *fait des grimaces épouventables, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour marquer l'homme & la femme.*

ARLEQUIN.

Fi, fi! arrêtez-vous, je n'en veux pas voir davantage. Voulez-vous prendre un conſeil d'ami? c'eſt de vous en aller à la campagne, & tâcher de vous louer pour épouventail en quelque cheneviere : car tant que vous reſterez dans la troupe, vous volerez la part, & vous ferez fuir les ſpectateurs. A le bien prendre, vous n'êtes propre à rien.



SCENE IX.

ARLEQUIN, MEZZETIN en chanteuſe. PASQUARIEL en chanteur.

ARLEQUIN *à Paſquariel.*

ET vous, monſieur, qu'allez-vous faire ?

PASQUARIEL.

Je m'en vais avec ma ſœur jouer l'opera en vendange.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Oui, monſieur. Voyant qu'il n'y a plus rien à faire à la comedie, nous nous en allons jouer un opera à la campagne. Si vous voulez vous aſſocier avec nous, tenez, voilà toutes nos machines. *Il montre une eſpece de paravent que le comedien porte ſur le dos, & qu'il poſe à terre.*

ARLEQUIN.

J'irois volontiers avec vous, mais je ne ſai pas la muſique.

PASQUARIEL.

Bon : & en faut-il ſavoir pour chanter à l'opera ? Nous ne la ſavons pas non plus, nous autres. Nous avons mis Bellerophon

ſur les airs du pont-neuf : & ſi vous voulez être des nôtres, nous vous donnerons votre rôle, que vous chanterez à livre ouvert.

ARLEQUIN.

Et quelle rôle me donnerez-vous ?

MEZZETIN.

Celui de Bellerophon. Tenez, le voila. Eſſayons pour voir.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

Mezzetin embraſſe Arlequin, & en l'embraſſant lui attache ſon tablier aux épaules, ce qui forme un habit à la romaine.

ARLEQUIN *ſe trouvant habillé en Bellerophon, chante ſur l'air,* SUR LE PONT D'AVIGNON.

Princeſſe, tout conſpire à couronner ma flamme,
Sentez vous le plaiſir qui regne dans mon ame ?

MEZZETIN *répond ſur l'air,* RE'VEILLEZ-VOUS, BELLE ENDORMIE.

J'ai toujours partagé vos peines,
Je dois partager vos plaiſirs.

ARLEQUIN *continue ſur le même air.*

Qu'un ſi doux aveu me doit plaire,
Qu'il rend mon deſtin glorieux !

MEZZETIN *ſur le même air.*

Quand ma bouche pourroit ſe taire
L'amour feroit parler mes yeux.

ARLEQUIN.

Tout cela va fort bien : mais certaine Stenobée jalouſe, pria Amiſodar de prier tous les cinquante mille diables de former un monſtre de peinture & de carton, pour devorer Bellerophon. Bellerophon va prier le

roi, le roi prie le ſacrificateur, le ſacrificateur prie la pythie, la pythie prie l'oracle, l'oracle prie Apollon, Apollon prie le tonnerre, le tonnerre... Mais voyons un peu le ſacrifice.

Mezzetin prenant la robbe de chambre de Paſquariel, devient ſacrificateur, & Paſquariel reſte avec un habit de prêtreſſe, & donne une bouteille de vin à Mezzetin, qui chante ſur l'air : AMI, NE QUITTONS POINT CRETEIL.

Reçois, reçois, grand Apollon,
Reçois, reçois, grand Apollon,
Reçois ce ſacrifice;
Fais que le ciel, fais que le ciel à nos vœux ſoit propice.

ARLEQUIN.

Il faut verſer le vin ſur l'animal.

MEZZETIN.

Quelle bête étoit-ce ?

ARLEQUIN.

Un bœuf.

MEZZETIN.

Bœuf ou âne, n'importe. *Il boit & chante ſur l'air :* VOUS M'ENTENDEZ BIEN.

Par ce vin que je trouve bon,
Apollon, faites-moi raiſon.
Au glou de ma bouteille,
Hé bien,
Les dieux pretent l'oreille,
Vous m'entendez bien.

LA PRETRESSE *chante ſur l'air de* TON RELON, TON TON.

Chut, chut, gardez tous un ſilence extrême,

Je vois trembler le temple d'Apollon.

On remue le paravent.

Il vous entend, il va parler lui même.
Il va tonner à peu près sur le ton,
Ton re lon, ton ton, tontaine, la tontaine, la ton ton.

Le paravent s'ouvre.

ARLEQUIN *passant sa tête dans un trou du paravent, chante sur l'air de* FLON FLON.

Un des fils de Neptune
Appaisera dit-on,
La celeste rancune;
Mais il lui faut Nanon. Flon flon, &c.

Pendant qu'Arlequin est derriere le paravent, on lui met un manteau royal.

LE SACRIFICATEUR.

Voici le roi.

ARLEQUIN *en roi, chante sur l'air :* ROSSIGNOLET JOLI.

Vous l'avez entendu, je n'ai rien à vous dire,
Je plains vos déplaisirs, avec vous j'en soupire :
Mais rien n'est preferable
Au repos de ces lieux.
Allez vous-en au diable,
Soumettons-nous aux dieux.

LE SACRIFICATEUR.

Le monstre redouble sa rage. Le voila qui vient, sauvez-vous.

Pasquariel se change en monstre. Arlequin jette son manteau royal, & paroît monté sur un cheval aîlé, combat le monstre, & après un jeu de culebuttes, la scene finit.

ARLEQUIN.

Voila qui est fait, je vais avec vous autres. Allons jouer l'opera aux vendanges.

Prenons

Prenons auparavant congé de ces messieurs.
Il montre les auditeurs.

Ici tous les violons jouent, & tous les comediens chantent ce qui suit.

ARLEQUIN *commence.*

Adieu theâtre, adieu balcons.
Adieu loges, adieu parterre.

LEANDRE.

Adieu fillettes & garçons,
Plus assidus que pere & mere.

COLOMBINE.

Adieu bons bourgeois de Paris,
Qui veniez nous voir le dimanche.

MEZZETIN.

Adieu femmes, dont les maris
Trouvoient ici leurs places franches.

LA CHANTEUSE.

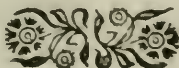
Adieu grands & petits collets,
Adieu gens de robbe & finance.

PIERROT.

Vous pouvez vendre vos sifflets,
A tous les chaudronniers de France.

ARLEQUIN.

Revenez tous encor demain,
Voir partir la troupe dolente.
Plus le parterre sera plein,
Plus la chose sera touchante.
Avant que de nous séparer,
J'ai bien des choses à vous dire.
Si notre adieu vous fait pleurer,
Votre argent nous fera bien rire.





2e Pl.

LA FAUSSE COQUETTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au theâtre par monsieur B * * * & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dix-huit de Décembre 1694.

ACTEURS.

OCTAVE prince Polonois.

M. PRUDENT gouverneur du Prince. *Cinthio.*

COLOMBINE, femme, ANGELIQUE, niéce de monsieur Prudent.

LEANDRE amant d'Angelique.

ARLEQUIN intrigant.

MEZZETIN valet de Leandre.

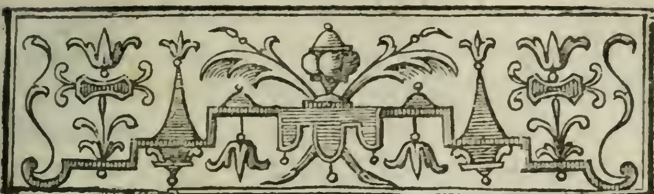
PIERROT, DAME FRANÇOISE, domestiques de monsieur Prudent.

PASQUARIEL valet d'Octave.

UN TAILLEUR, UN PEINTRE, UN MAGICIEN, UN NORMAND, *Arlequin.*

Plusieurs demons.

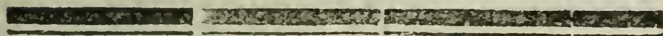
La Scene est à Paris.



LA FAUSSE COQUETTE.



ACTE I.



SCENE I.

COLOMBINE en espagnolette, ANGELIQUE en amazone, LEANDRE en espagnol, qui vont au bal.

COLOMBINE.



E me sens d'une humeur à me bien divertir.

ANGELIQUE.

J'ai une grande disposition, ma chere, à te bien seconder. *A Leandre.* Mais vous rêvez, monsieur : Que vous en semble ?

LEANDRE.

Je ne pense qu'à vous ; & le plaisir que j'ai de pouvoir librement....

COLOMBINE.

Oh, point de galanterie pour ce soir; pareils entretiens ne sont bons que dans un téte à téte. Je suis jalouse des plaisirs des autres, quand je n'en prends point ma part. Hé, là, là, un peu de quartier, vous aurez du temps de reste à causer, quand vous serez mariés; & monsieur Leandre m'a l'air de se payer avec usure des momens d'interruption dont je fais souffrir sa tendresse. Quoi, Angelique rechigne? Je vois bien à ta mine, que tu veux un amant qui paye comptant, & que de crainte de les perdre, tu ne laisseras pas vieillir les arrerages.

ANGELIQUE.

Tu me fais tort de croire que je songe à autre chose qu'au plaisir de me réjouir avec toi, & d'autant plus que je m'imagine la joye que tu ressens quand tu peux t'éloigner de ton fastidieux époux. Avoues-le, c'est une épouvantable chose qu'un vieillard pour ton âge.

LEANDRE.

Franchement, la charge est pesante.

ANGELIQUE.

Si j'étois à ta place, je lui ferois prendre force grains d'opium quand je voudrois me divertir.

COLOMBINE.

Il n'en a pas besoin; & quand je le payerois pour dormir, il ne s'en pourroit mieux

acquitter. Dites tout ce que vous voudrez, un mari qui a le talent de dormir quand sa femme a affaire ailleurs, a des prérogatives charmantes.

ANGELIQUE.

Je l'avoue. Mais s'il se réveille par hazard, & qu'il ne te trouve point auprès de lui ?

COLOMBINE.

Oh, en ce cas-là il prendra la peine de se tourner de l'autre côté & de se rendormir. Si après toutes les précautions que je prens pour lui cacher mes intrigues, une insomnie dérange tous les soins que je me suis donnés, tant pis pour lui. Est-ce que je suis payée pour le bercer.

LEANDRE.

En effet, vous vous êtes levée sans bruit, nous avons fermé la porte fort doucement ; il doit être content des mesures qu'on aporte à ne point troubler son repos.

COLOMBINE.

Assurément. Mais parlons un peu d'autre chose. Que pensez-vous du dessein que j'ai formé contre la liberté de ce jeune polonois ?

LEANDRE.

Je ne sai quels sont les sentimens que vous avez pour lui ; mais je doute qu'il resiste aux charmes de votre personne. Il est déja par avance fort rêveur depuis quelque temps.

COLOMBINE.

Je veux me justifier, & vous expliquer tout. Vous savez que mon mari est gouverneur. Les avantages qu'il a reçus en élevant ce jeune prince, l'ont si fortement attaché à sa maison, qu'il les a preferé à l'esperance de posseder en France des emplois considerables. Cependant, ennuyé de mon absence, & s'étant toujours obstiné à cacher son mariage, il pallia l'impatience qu'il avoit de me revoir, du dessein qu'il inspira aux parens de ce prince de lui faire voir la France, où il le conduisit. Mon mari ne manqua pas de me faire valoir à son arrivée l'adresse dont il s'étoit servi pour se rapprocher de moi, & me défendit sur tout de paroitre aux yeux du prince comme sa femme. Cette défense fit en moi tout l'effet que j'en avois attendu. Il précipita ma curiosité dans cette occasion, pour laquelle je n'aurois eu qu'une legere impatience, si je n'avois été poussée avec plus d'ardeur par la défense qu'il m'en avoit faite. J'étois dans un jardin un jour, & je révois au moyen de me satisfaire, quand je fus surprise par un bruit qui m'obligea de tourner la tête. C'étoit justement le prince qui y arrivoit avec plusieurs autres: & comme je ne voulois être visible que pour lui, je me dérobai à sa vue avec précipitation, & laissai tomber mon portrait qu'il ramassa. Je sai que cette

peinture a fait impression sur son esprit. C'est de quoi je veux profiter, & voir ce que valent mes yeux auprès de lui, le tout sans blesser ce que je dois à ma vertu. Je serai même bien-aise que mon mari en conçoive de la jalousie : cela vaut une medecine aux vieilles gens.

LEANDRE.

J'approuve votre dessein, & je vous offre mon valet Mezzetin, dont vous tirerez assurément du secours, si vous voulez vous en servir..

COLOMBINE.

Cela est bien genereux : je l'accepte de tout mon cœur. Mais il est tard. Appellons Pierrot dont je veux être escortée.



SCENE II.

COLOMBINE, ANGELIQUE, LEANDRE, PIERROT.

COLOMBINE *appellant Pierrot.*

Pierrot? Pierrot?

PIERROT *sans paroître.*

Paix là.

LEANDRE.

Il est encore trop matin pour lui.

COLOMBINE.

Il en faut bien souffrir. Pierrot? Pierrot?

PIERROT.

Paix donc là, vous dis-je?

ANGELIQUE.

Tu vas le fâcher, ma petite; il est peut-être après quelque systême de philosophie.

COLOMBINE.

Viendras-tu donc, Pierrot?

PIERROT *tout en colere.*

Peste soit de votre Pierrot! Vous ne croiriez pas avoir bien parlé, si vous n'aviez cousu un Pierrot au bout de chaque periode. Voilà-t-il pas une belle heure pour appeller Pierrot, Pierrot?

ANGELIQUE *à Pierrot.*

Te voilà de bien méchante humeur, mon

ami ! Voudrois-tu qu'on t'appellât citron ?

PIERROT.

Dame, voyez-vous, mademoiselle, c'est qu'avec moi il n'y a qu'un mot qui serve. Je veux dormir tout mon saoul. Nous avons tous dormi dans notre famille. Je ne fais que mes quatre repas par jour, une fois : encore faut-il bien avoir un peu de repos pendant la nuit.

LEANDRE.

Hé, qu'as-tu donc tant à te plaindre ?

PIERROT.

Hé, morbleu, je n'ai pas une heure de temps dans le jour pour étudier. Aussi, je deviens tout béte depuis que je suis dans cette diable de maison. Pierrot, dit-elle, va-t-en à la poste. Pierrot, ai-je fait bien de la bile ce matin. Pierrot, j'ai mal à la tête. Qu'on demande à Pierrot où sont mes mules ? Pierrot, combien de fois, monsieur le chevalier a-t-il craché sous mes fenêtres ? Pierrot, va-t-en entretenir les dames pendant que je m'habille. Pierrot, va-t-en gouter le vin à la cave. Pour cela, encore passe. Quand il y a de la raison à une chose, on ne se la fait pas dire deux fois.

ANGELIQUE.

Que veux-tu : Quand on est réduit à servir, il faut passer par dessus bien des choses ; si tu n'as que de ces chagrins-là, je te conseille de les avaler tout doucement.

PIERROT.

Vraiment, c'est bien ma faute si je sers. Si j'en avois cru mes amis, j'aurois buté tout droit à quelque bon benefice. Mais j'ai toujours eu de la tendresse pour les chevaux, & je me suis jetté à corps perdu dans l'écurie pour m'avancer plus vîte.

COLOMBINE.

Ne sais-tu point si mon mari dort ?

PIERROT.

Il ronfle à peindre. A propos, j'oubliois de vous dire qu'il faut faire changer de place au lit de votre mari ; car comme je couche à côté de sa chambre, sa maniere de ronfler ne s'accorde point du tout avec la mienne, & cela m'interrompt quand je dors.

COLOMBINE.

Je n'y manquerai pas Mais allons-nous en au bal, il est déja tard.



SCENE III.

ARLEQUIN, MEZZETIN, l'un d'un côté du theatre, & l'autre de l'autre.

ARLEQUIN.

C'Est avec raison, qu'un ancien philosophe a écrit sur la difference du jour & de la nuit, car ils ne se ressemblent nullement.

MEZZETIN.

Il faut que quelque parent du jour soit mort subitement, & qu'il en ait pris le dueil, car je voyois ce matin bien plus clair qu'à present. Il fera une vilaine journée cette nuit.

ARLEQUIN.

Le soleil a fait la débauche hier au soir, car il est long-temps à se lever aujourd'hui. *Ah povero Arlicchino!*

MEZZETIN *surpris.*

Come? Arlicchino è quì?

ARLEQUIN d'un ton ferme.

Signor sì, son quì. Una cosa ben straordinaria! a son qui, a son quì. Mais, tout beau, ne faisons pas le brave à contre temps, *la prudenza è la virtu dei poltroni*, & à gens de ma sorte, notre dos est souvent le mediateur des differens.

MEZZETIN.

Poiche Arlicchino, è quì, voglio divertir mi di lui.

ARLEQUIN en se promenant.

Tranquilli bourgeois, *che dormite tranquillamente, che la vostra sorte* me doit faire envie! *Il sono vì prepara momenti fortunati* : & il est permis aux chats de vos goutieres...

MEZZETIN *contrefaisant le chat.*

Miaou, miaou.

ARLEQUIN.

Un matou! Est-ce qu'il me prend pour du mou? Vous verrez que quelque chate de mauvaise vie aura passé par ici. *Et, voi, tenero gatto*, qui échauffé par les yeux d'une chate amoureuse, *correte* de ça, & de là pour tâcher de la surprendre en flagrant-délit; *deh! per pieta, fermate il passo*, ne vous mettez point martel en tête. *Anca mi son innamorato, ma la mia crudele* est bien plus à blâmer; elle me prefere le fils d'un partisan. Mais pour vous, de quoi vous plaignez-vous? Si votre chate vous trahit, ne savez-vous pas que la nuit tous chats sont gris.

Mezzetin contrefait le chien, le chat, l'âne, le cochon, & autres animaux.

ARLEQUIN.

C'est ici l'assemblée de tous les animaux.

MEZZETIN *avec deux couteaux, s'approchant d'Arlequin.*

Allons, qu'on lui coupe la gorge.

ARLEQUIN.

La gorge! Je n'ai point de gorge à couper. Allons, il faut décamper. *Il veut fuir, Mezzetin lui tend le pied, le fait tomber, & se retire.*

ARLEQUIN *se relevant.*

Je suis tombé bien adroitement; car il n'y a que le nez qui a porté. A combien de malheurs est-on exposé la nuit! Fâcheuse condition que celle d'un valet! Le métier n'en vaut plus rien; & je trouve pour moi, quoiqu'on en dise, que tant d'honnêtes gens qui roulent aujourd'hui carosse, ont bien fait de le quitter.

MEZZETIN *revenant en vendeur d'eau de vie.*

La vie, la vie. A mon petit cabaret, la vie, la vie.

ARLEQUIN.

Parbleu, voilà justement mon affaire.

MEZZETIN.

Bon jour, bon jour, monsieur. La vie, la vie.

ARLEQUIN.

Parlez, monsieur la vie!

MEZZETIN.

Que souhaitez-vous de moi? Voulez-vous jouer aux dez, aux cartes, au toton, aux quilles, au palet, à la paulme, au cheval fondu, au trou-madame, au qui met-on, au combien, à coupe tête, à pet en

gueule, au plaît-il maître? Vous ne parlez pas?

ARLEQUIN.

Je ne veux point jouer.

MEZZETIN.

Voulez-vous que je vous parle de la petite joye de fanchon, margoton, alison, salisson, cotillon, louison, pour boire du bon, au petit bourbon?

ARLEQUIN.

Je ne connois point tous ces messieurs-là.

MEZZETIN *donnant sa lanterne a tenir à Arlequin, & prenant une bouteille & un petit verre dedans son panier.*

Tenez, tenez, je devine ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN *prenant la lanterne, & voyant la bouteille.*

Vous y êtes. Du ratafia, & du meilleur.

MEZZETIN *versant du ratafia dans le verre.*

Comme vous voyez, il n'y a point de raillerie avec moi. Je verse tout plein, & je boi... de même. *Il boit.*

ARLEQUIN.

Et moi, je vous éclaire.

MEZZETIN.

Il me semble que vous n'entrez pas assés dans le *decorum* de notre charge.

ARLEQUIN.

A moins que je n'entre dans votre pannier....

MEZZETIN.

Savez-vous que nous sommes gens necessaires à l'état ?

ARLEQUIN.

C'est donc pour l'enyvrer ?

MEZZETIN.

Oh, que non. Qui est-ce qui tient le cœur en joye ? la vie. Qui est-ce qui donne du courage aux soldats ? la vie. La, la, la. *Il fredonne en s'en allant.*

ARLEQUIN *le rappellant.*

Parlez donc. Est-ce que vous savez chanter ?

MEZZETIN.

Je le croi : c'est moi qui ai eu l'honneur de mettre le premier clou à l'orquestre de l'opera : écoutez ma chanson.

Accourez-tous,
Venez chez nous
Rattraper la santé, si l'on vous l'a ravie.
La vie, la vie.
Amis, buvez, chassez la maladie.
Eau de vie, eau de vie.
Suivez moi, je bois rossoli,
Raccaby,
Fenouillette,
Eau clairette,
Piterpite & ratafia.
Laissez-là
Tisanne & limonade,
Fraise, framboise, orgeade.
Voici de l'or potable,
Qui guérit de la folie.
La vie, la vie.

A mon petit cabaret, à mon petit bourbon,
Pour boire du bon,
Fanchon, Toinon, Margoton,
La vie, eau de vie, eau de vie.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

A mon petit bourbon, pour boire du bon; fanchon, toinon, margoton, la vie, eau de vie, eau de vie. Cet homme-là est drôle. Je m'en vais prendre pour un sou de vie. *Il fouille dans ses poches.* Où est donc mon argent? Ouais, je pense que je n'en ai pas. Voyons encore.

MEZZETIN *pendant qu'Arlequin fouille dans sa poche, se change en oublieux, & crie.*

La joye, la joye, des petits touliaux, laux, laux, la joye.

ARLEQUIN *regardant de tous côtés.*

Je pense que le vendeur d'eau de vie s'est évaporé.

MEZZETIN *criant toujours.*

Jeanneton, Perette, dormez-vous? m'appellez-vous? filez-vous? cousez-vous? gribouillez-vous? faites-vous la joye? La joye, la joye, la petite joye.

ARLEQUIN.

La joye, la joye.

MEZZETIN *se tournant de tous côtés.*

Qui m'appelle?

ARLEQUIN.

C'est moi.

MEZZETIN *courant sur Arlequin.*

Me voila.

ARLEQUIN,

Et moi aussi. *Le poussant.* Prenez donç garde. Voulez-vous m'écraser ?

MEZZETIN *se reculant & s'en allant.*

Puisque vous vous fâchez, monsieur, serviteur.

ARLEQUIN.

Où allez-vous si víte ?

MEZZETIN.

Je m'en vais souper chez un conseiller.

ARLEQUIN.

Bon : il est trop tard ; vous n'arriverez tout au plus qu'au dessert. Mais puisque vous allez chez un conseiller, vous étes donc dans le grand monde ?

MEZZETIN.

Je le crois. Il n'y a point de grande maison où je n'entre plus facilement que chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cela ?

MEZZETIN.

C'est que comme je couche dans un four & que la porte est fort petite, j'ai toutes les peines du monde à y entrer.

ARLEQUIN.

Ça, ça, voulez-vous jouer une main ou un pied d'oublies ensemble ?

MEZZETIN.

Volontiers, & par dessus tout cela, je vais vous régaler de ma chanson.

Ils s'agenouillent tous deux à terre, le corbillon au milieu d'eux. Mezzetin tire un cornet & trois dez, & de temps en temps crie, La vie, la vie : *ce qui oblige Arlequin a se lever, & à chercher tout au tour de lui. Après avoir fait plusieurs fois le même lazzi*,

ARLEQUIN *regardant Mezzetin au visage, lui dit :*

N'avez-vous jamais vendu d'eau de vie ?

MEZZETIN.

Non, monsieur. Mais remettez-vous donc à votre place si vous voulez jouer.

Arlequin se replace à côté de Mezzetin un genouil à terre, & regarde de temps en temps dans le corbillon pendant que Mezzetin chante.

MEZZETIN *chante.*

Dès que la nuit étend son voile,
On m'entend crier comme un fou.
Ma lanterne me sert d'étoile,
Et mon corbillon de surtout.
N'êtes-vous pas saouls
De dormir tous ?
Que ne m'appellez-vous, hou, hou ?
Mes bonnes dames,
Eveillez vos jaloux.
Gens mariez, la nuit on vous laisse vos femmes,
Et le jour elles sont pour nous.

ARLEQUIN *ayant la bouche pleine d'oublies qu'il a prises dans le corbillon pendant que l'autre contrefait Mezzetin, & repete en bredouillant :*

Et le jour elles sont pour nous.

MEZZETIN *surprenant Arlequin la bouche pleine :*

Je pense que vous mangez mes oublies ?

ARLEQUIN.

J'ai pris la main du roi.

MEZZETIN.

Oh, puisque vous les aimez tant, mangez encore celles-ci. *Il lui jette une poignée de farine dans le nez, & s'en va.*

ARLEQUIN *se relevant & courant après.*

Attrapes, attrapes. On ne sauroit manger un morceau en repos.

SCENE IV.

PIERROT avec une lanterne, COLOMBINE, LE PRINCE qui les suit.

PIERROT.

SAuvons-nous, vous dis je, de ce mauvais lieu-là. J'ai eu besoin de toute ma vertu pour ne point succomber.

COLOMBINE.

En voilà assés pour ce soir.

PIERROT.

Vous êtes bien sobre aujourd'hui. Mais à qui en veut ce marmouset-là, il vous a fleuré tout le soir : retirons-nous, il a méchante physionomie.

LE PRINCE *abordant Colombine.*
Le sort m'est plus favorable que je n'osois l'esperer. Je vous retrouve enfin, madame, & mon cœur en vous voyant, est bien vengé de l'inquiétude que ce moment d'absence lui a causé.
PIERROT.
S'il la voyoit aussi souvent que moi, il en seroit bien-tôt las.
COLOMBINE.
Je ne croyois pas, seigneur, que vous prissiez asses d'interêt à ma personne, pour vous appercevoir que j'eusse disparu de l'assemblée.
LE PRINCE.
Ah, madame! mon cœur tient à vous par des charmes trop puissans, & il est trop content auprès de vous, pour vous en voir éloigner tranquillement.
COLOMBINE.
Vous me trouveriez bien foible, si je donnois quelque croyance à des discours, que le seul hazard, ou plutôt certaines manieres familieres à tous les hommes, leur fait débiter.
PIERROT.
Oh, elle y a déja été attrapée.
LE PRINCE.
Que je suis encore loin de l'esperance dont je m'étois flatté, puisque ma sincerité vous est suspecte!

COLOMBINE.

Le moyen de croire que vous m'aimez, ne m'ayant jamais vue ?

PIERROT.

Elle a raison, il faut connoitre avant que d'aimer, ma tourclourette.

LE PRINCE.

Par quels sermens faut-il vous rassurer ? Mais que vous êtes injuste ! tout ne devient-il pas possible aux charmes de vos yeux ? Oui, madame, c'est dans vos regards que j'ai puisé cette flamme qui me dévore. Rien n'est comparable à l'idée que je m'en suis faite : c'est l'amour même qui a pris soin de vous dépeindre à mon cœur. Hélas ! si malgré les soins que vous avez pris à me les cacher, mon cœur n'a pu s'en défendre, je m'attends à mourir de plaisir en les voyant.

PIERROT.

Que vous faites de façons : si j'étois à votre place, je lui aurois déja fait voir tout ce qu'il auroit voulu.

COLOMBINE.

J'estime trop l'erreur dont mon masque vous a prevenu en ma faveur, pour vouloir risquer, en me découvrant, ce que mes yeux ont si heureusement commencé.

LE PRINCE.

Madame, si vous êtes si obstinée à me cacher votre visage, du moins accordez-moi votre portrait.

PIERROT.

Je lui donnerai plutôt le mien par dessus le marché.

COLOMBINE.

Seigneur, je ne puis encore vous satisfaire en cela, car je le perdis dernierement en me promenant dans un jardin.

PIERROT.

N'est-il pas temps de vous retirer ? Hélas, si mon pere & ma mere savoient que je suis dans les rues à l'heure qu'il est....

LE PRINCE.

Ainsi donc, madame, je ne remporterai avec moi, pour tout fruit de mon amour, qu'une triste incertitude, & que l'inutilité d'une esperance dont je m'étois flatté trop legerement.

COLOMBINE.

Esperez, seigneur. Je ne puis priver votre tendresse d'un bien qu'elle merite. *Appercevant son mari.* Ah, ciel! *Au Prince.* Il faut, seigneur, que je m'éloigne, ne me suivez point, de grace. *A Pierrot.* Pierrot, voilà mon mari, je suis perdue si tu m'abandonnes.

PIERROT.

Diable, le bon homme a bien peur que le serain ne tombe sur l'honneur de sa femme.

LE PRINCE.

Hé quoi, madame?

PIERROT *répoussant le Prince.*

Nous avons bien d'autres affaires que de vous écouter. *Le Prince s'éloigne d'eux.*

SCENE V.

PRUDENT avec une lanterne à la main. Les acteurs de la scene précédente.

PRUDENT.

OUest donc allée ma carogne de femme ?

COLOMBINE *fait tomber la lanterne de son mari, & entre aussi-tôt dans la maison.*

PIERROT.

Qui va-là ?

PRUDENT:

Est-ce toi, Pierrot ? Où est ma femme ?

PIERROT *poussant Prudent dans la maison.*

Taisez-vous, ne parlez pas, vous ne savez pas le danger où vous êtes.

PRUDENT.

Mais, ma femme : je veux savoir.....

PIERROT *le faisant rentrer de force dans la maison.*

Vous le saurez de reste une autrefois : rentrez donc, vous dis-je.

LE PRINCE *seul.*

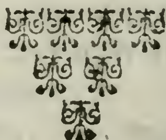
Dans quel étrange embarras son discours me jette-t-il ! Mais enfin, reprenons quelque esperance. Il n'en faut point douter, c'est son portrait que j'ai trouvé l'autre jour. La perte qu'elle a avoué avoir fait du sien, son esprit & mon cœur, tout est d'accord

pour me le persuader. Pasquariel, viens être témoin de l'excès de ma joye. J'ai enfin découvert l'original du portrait qui m'avoit donné tant d'inquiétude.

SCENE VI.

OCTAVE, PASQUARIEL.

C'Est une scene toute Italienne. Pasquariel vient avec un flambeau allumé suivi d'un de ses amis, qui tient une bouteille & un verre. Et comme toute l'attention de Pasquariel est tournée du côté de la bouteille, il ne songe qu'à la vuider, sans prendre garde à ce que son maitre lui dit : ce qui fait qu'il ne répond jamais juste aux demandes du prince, qui, lassé de ses impertinences, l'observe attentivement, & le surprenant avec un verre à la main, lui donne un coup de pied dans le ventre, & s'en va. Pasquariel tombe en arriere, & fait la culbute sans renverser son verre de vin, se leve, le boit, & voulant s'en aller, il s'arrête voyant venir Arlequin habillé en femme.



SCENE VII.

PASQUARIEL, ARLEQUIN, en femme.

PASQUARIEL.

GRan sventura di servire un giovane senza cervello! Ma, che vedo? Una ninfa tardiva, che sorte sola dal ballo!

ARLEQUIN.

Je viens, comme cela du bal, où tout le monde m'a pris pour une femme. J'y ai fait des conquêtes à foison. Mais voici Pasquariel, je ne veux pas qu'il me reconnoisse. *Il se promene devant Pasquariel, son manchon devant son visage.* En verité le serain est incommode dans une assemblée de nuit!

PASQUARIEL *amoureusement.*

Buona sera à vosignoria, mademoiselle.

ARLEQUIN.

Ah, fi donc, monsieur, fi donc! Vous me faites rougir.

PASQUARIEL.

Ne craignez rien, madame, je ne suis ici que pour vous servir. Que vous êtes charmante!

ARLEQUIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien dit? Da-

me, arrêtez-vous donc. Vous me regardez avec de certains yeux languissans : je sens que cela dérange toutes mes parties nobles.

PASQUARIEL.

Qui êtes-vous, madame ?

ARLEQUIN.

Moi, monsieur ?

PASQUARIEL.

Oui. Etes-vous fille ?

ARLEQUIN *en niaisant.*

Bon, bon !

PASQUARIEL.

Etes-vous femme ?

ARLEQUIN.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous êtes donc veuve ?

ARLEQUIN.

Oh pour veuve, je l'ai été trois fois, sans le tour du bâton, & le savoir faire.

PASQUARIEL.

E una gran fortuna la mia, d'avervi ritrovata. Demeurez-vous loin ?

ARLEQUIN.

Moi, monsieur ? Je n'ai point de demeure assurée, & je loge où je me trouve.

PASQUARIEL.

Mais qui êtes-vous ?

ARLEQUIN

Je suis une piéce d'étoffe, qui n'a point encore été deroullée.

PASQUARIEL *à part.*

La belle brunette, la belle brunette! *Haut.* Cette étoffe-là sera toujours du goût de tout le monde. Et combien l'aune, s'il vous plaît?

ARLEQUIN.

Oh pour cela, monsieur, on ne me mesure pas à l'aune. Mais pour peu que cela vous fasse plaisir, je vous en ferai bonne composition.

SCENE VIII.

MEZZETIN, ARLEQUIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN.

E *Possibile che non potrò trovar il mio Patron? Ma, non è quello Pasquarello, con una bella figlia?* Oh, j'en aurai ma part, où je m'égorge. Bon soir, Pasquariel. Qui est cette jolie fille?

ARLEQUIN *bas en riant.*

Il ne me connoit pas, divertissons-nous.

PASQUARIEL.

Cette jolie fille? *Non la conosco.*

MEZZETIN,

Vous êtes bien tard dans les rues, mademoiselle?

ARLEQUIN *d'un ton embarassé.*

C'est que j'attends, s'il ne passeroit pas quelque vendeur d'eau de vie, pour me rafraichir un peu. Je sors de ce bal si alterée, si alterée, qu'à peine ai-je la force de cracher.

MEZZETIN *bas.*

C'est du gibier. *Haut.* Il me semble pourtant que dans ce bal on donnoit de la limonade aux dames.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; & de l'air dont je suis faite, vous pouvez bien juger qu'on ne m'en a pas offert la derniere. Il y avoit un grand fripon de laquais bien fait, on dit que c'est le laquais de la dame du logis. Le pendart il avoit un empressement étrange pour m'en faire boire, je n'ai jamais vu un garçon plus pressant. Mais à parler franchement, j'ai trouvé la limonade trop froide, j'aime beaucoup mieux une bouteille de vin de Champagne, cela rappelle mieux son buveur.

MEZZETIN.

Mais, délicate comme vous êtes, le vin doit vous incommoder.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas, il n'y a point de grenadier qui porte mieux son vin que moi.

MEZZETIN.

Cela étant, je vous offre bouteille au premier cabaret.

PASQUARIEL.

Tout beau, monsieur Mezzetin, tout beau: *Sono il primo, e devo aver la preferenza.*

ARLEQUIN.

Oh, point de querelle entre vous, s'il vous plait : je vais vous mettre d'accord. Vous m'en donnerez chacun une bouteille, & je les boirai toutes les deux.

PASQUARIEL.

Allez, vous êtes une insolente, madame.

ARLEQUIN.

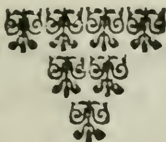
Ah, le fripon, qui me dit des injures à ma barbe !

MEZZETIN.

C'est un faquin que j'aurois déja assommé, si ...

ARLEQUIN.

Je n'aime pas le bruit : mais vous me feriez plaisir de le houspiller un peu.



SCENE IX.

ANGELIQUE en amazone. Les acteurs de la scene precedente.

ANGELIQUE *vers la cantonade*

ADieu chevalier, adieu marquis, serviteur monsieur l'abbé. Que diantre! je crois, par ma foi, que toute la fripperie s'étoit donné rendez-vous dans ce bal-là. Mais il est temps que je me retire. Hola hé, quelqu'un de mes gens? Champagne? La Fleur? Où diable sont-ils donc? *A Mezzetin.* Ah, mon enfant, n'as-tu point vu un carosse avec des chevaux blancs, des laquais rouges, des galons d'or aux manches, des plumets & des écharpes?

MEZZETIN.

Non en verité, je n'ai rencontré que la charette d'un boulanger de Gonesse. Si vous en avez besoin, je l'appellerai.

ANGELIQUE *à Pasquariel.*

Mon enfant, n'as-tu point vu un carosse plein de masques?

PASQUARIEL.

Non, je n'ai point rencontré d'aujourd'hui d'autres masques que vous.

ANGELIQUE *appercevant Arlequin.*

Ah parbleu, madame, je crois que vous

vous mocquez de moi ! Il y a deux heures que je vous cherche. Vous me donnez rendez-vous dans ce bal, & vous sortez sans rien dire ?

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Oh, vraiment, vraiment, s'il falloit que je tinsse parole à tous ceux à qui j'ai donné rendez-vous, j'aurois plus de trente galefretiers à mes trousses.

ANGELIQUE *embrassant Arlequin.*

Ah, madame, quel plaisir...

MEZZETIN *repoussant Angelique.*

Monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas ce que vous pensez, & cette fille-là est à nous; nous l'avons prise à fond perdu, mon camarade & moi, pour danser à deux ou trois bals de nos amis.

PASQUARIEL.

Cela est vrai, & j'ai couru toute la nuit, pour lui trouver un corps, une juppe & une chemise.

ANGELIQUE *à Arlequin.*

Quoi, madame, vous...

ARLEQUIN.

Une belle affaire ! c'est que j'avois donné mon corps & ma juppe à la blanchisseuse.

ANGELIQUE.

Vous empruntez une chemise ? Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Pourquoi non ? Comme on est bien aise

de n'être pas reconnue dans un bal, j'ai emprunté une chemise blanche pour me mieux déguiser.

ANGELIQUE.

Le déguisement est nouveau.

PASQUARIEL *à Angelique prenant Arlequin par la main.*

On vous donne le bon soir, monsieur.

ANGELIQUE.

Qu'appellez-vous bon soir? *Elle prend Arlequin par la main.* Allons, madame, venez-vous-en avec moi.

ARLEQUIN.

En verité, monsieur, je ne puis pas. Je suis louée pour toute la nuit, en conscience. Demandez, demandez.

MEZZETIN.

Cela est vrai : nous en avons payé la premiere heure d'avance.

ANGELIQUE.

Oh, morbleu, louée ou non, je ne vous quitte pas. *Vers Pasquariel & Mezzetin.* Allons, messieurs, lâchez cette fille-là; ou, par la sangbleu....

PASQUARIEL.

Oh, ne faites point de gasconade, car je vous donnerai de mon flambeau par le nez.

ANGELIQUE.

Comment, maraut!

MEZZETIN.

Je décampe. *Il s'en va.*

ANGELIQUE.

Tu perds ainsi le respect à une personne comme moi ! *Elle lui tire un coup de pistolet sans l'attraper, & s'en va.*

ARLEQUIN.

Ah ! je suis morte. Je n'en reviendrai jamais.

PASQUARIEL.

Etes vous blessée ?

ARLEQUIN.

Non, mais je ne porterai jamais mon fruit à terme. Je suis grosse de quatorze mois.

SCENE X.

Le theâtre represente la chambre du prince.

LE PRINCE regardant le portrait de Colombine qu'il a au bras. PRUDENT qui survient.

LE PRINCE *seul.*

Ah, que mes yeux goûtent avidement
A leur premier réveil un objet si charmant !
Quand malgré mon sommeil un doux élan de flame
De tendres visions, a su remplir mon ame,
Et qu'un songe flateur m'a par des traits nouveaux,
De ses charmes puissans tracé mille tableaux.
Helas ! d'une si douce & si charmante idée,
Mon ame à tous momens se trouve possédée.
Que veut dire ceci, mon cœur ?
Tu te flattes : Tu crois que de tous ces mensonges,
Comme ils ne sont causés la nuit que par des songes,

Il ne t'en restera jamais que la vapeur.
Mais consulte-toi mieux, toi même.
Voir cet objet la nuit, le chercher tout le jour;
Si ce n'est pas là comme on aime,
Apprens-moi, foible cœur, à connoitre l'amour.

Ah, vous voila, monsieur Prudent! Vous venez bien tard aujourd'hui?

PRUDENT.

Comme je savois que vous deviez passer une partie de la nuit au bal, j'ai cru que vous ne seriez pas encore éveillé.

LE PRINCE.

Depuis quelques jours, mon sommeil est interrompu.

PRUDENT.

Je me rendrai une autre fois plus exact. Mais, seigneur, j'ai une grace à vous demander: Un de mes amis ayant fait ici mal ses affaires, est contraint de se retirer, & voudroit passer en Pologne; je vous demande pour lui l'honneur de votre protection, & quelques lettres de faveur.

LE PRINCE.

Vous pouvez compter sur moi, pour vous & pour vos amis. Faites expedier les lettres par mon secretaire comme vous le souhaitez & je les signerai.

PRUDENT.

Que je vous ai d'obligation! *Il baise la main du prince, & apperçoit le portrait de sa femme.* Mais que vois-je? Le portrait de ma

femme au bras du prince ! Puis-je bien être encore le maitre de mes transports ?

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? Vous changez de couleur.

PRUDENT *à part.*

Dissimulons. *Haut.* Quelques vapeurs dont j'ai été frappé, comme d'un coup de foudre, ont causé la surprise que vous avez remarquée.

PASQUARIEL *arrivant.*

Monsieur, voila ce chose que vous voulez avoir.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire ?

PASQUARIEL.

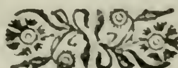
C'est cet homme, vous dis-je, qui a de petits morceaux de bois qui ont de la barbe au bout ; cela est fait comme de petits balais ; & d'un seul coup de cette affaire-là, il vous défigure un visage.

LE PRINCE.

C'est du peintre dont il veut parler. Fais-le entrer, fais-le entrer.

PASQUARIEL.

Entrez, entrez, monsieur.



SCENE XI.

ARLEQUIN en peintre, LE PRINCE, PRUDENT, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

On m'a dit, monſieur, que vous cherchiez un peintre ; & comme, ſans vanité, je le ſuis, je viens vous offrir tout ce qui dépend de mes couleurs & de mes pinceaux.

LE PRINCE.

Je ſuis ravi de vous voir.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, monſieur, je ſuis un original, mais le plus original de tous les originaux. On voit renaître dans mes ouvrages les titiens, les pauls-veroneſes, les caraches, les michels-anges, les... arlequins ; & dans mille ans d'ici, ſi je vis encore, ce ſera quelque choſe de beau que de me voir.

LE PRINCE.

Si vous pouſſez l'excellence de la peinture juſques à ce temps-là, vous y découvrirez bien des beautés, & je ſouhaite en être le témoin.

ARLEQUIN.

Nous tenons de la nature certaines inclinations necessaires pour exceller dans un art, & je puis dire qu'elle me les a toutes prodiguées. Car j'aime le vin, le jeu & les femmes : je suis gueux & capricieux en diable ; voila ce que raisonnablement on peut demander dans un peintre accompli, & ce que, sans me flatter, je possede au suprême degré : mais aussi, je n'ai point d'autres défauts considerables.

LE PRINCE.

Vous voulez vous divertir.

ARLEQUIN.

Je suis sur-tout le peintre des femmes. Il n'y en a pas une que je ne rajeunisse de dix années. J'attrape si bien l'air du visage, que, tac, je donne un soufflet à la nature, & s'il manque quelque chose à leur ressemblance, c'est leur flux de bouche perpetuel, où je n'ai pu encore atteindre avec toute mon application.

LE PRINCE.

Ce n'est pas aussi une chose fort facile. Mais ne nous ferez-vous point voir quelqu'un de vos ouvrages ?

ARLEQUIN.

Il y en a un qui paroit assez souvent aux yeux de tous les hommes : mais le beau temps lui est contraire.

LE PRINCE.

Quel est-il donc ?

ARLEQUIN.

L'arc-en-ciel.

LE PRINCE.

L'arc-en-ciel ?

ARLEQUIN.

Oui vraiment, c'est moi qui l'ai peint en détrempe. Voila ce qu'on appelle un morceau bien hardi, & d'un beau coloris.

LE PRINCE.

Vous mocquez-vous ?

ARLEQUIN.

Bon : ce n'est qu'une bagatelle. Je peignis l'autre jour une oppression de poitrine qu'avoit une dame, si bien & si au naturel, qu'un medecin même qui la vit dans la rue, comme mon valet la portoit, en fut si fort frappé d'imagination, qu'il vouloit à toute force faire saigner & purger mon tableau : mais vertu de ma vie, je m'y opposai fortement.

LE PRINCE.

Hé, pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

La malepeste ! Si les medecins s'étoient mêlés une fois de traiter les tableaux, il ne nous resteroit non plus de morceaux de l'antiquité, que des malades dont ils prennent le soin.

LE PRINCE.

Venons au fait, monsieur : car avant de travailler pour moi, je veux voir de vos ouvrages.

ARLEQUIN.

Volontiers, monsieur. Je vais vous faire voir un paravent, que je portois chez une personne de qualité. Allons vîte, que l'on apporte le paravent.

Deux laquais apportent un paravent. Arlequin l'ouvre. On voit dans la premiere feuille un cavalier qui se peigne devant un miroir.

ARLEQUIN *au prince.*

Hé, monsieur, que dites-vous de ce cavalier-là ?

LE PRINCE.

Il est assez bien. Mais cette main-là, la main du peigne, me paroit un peu contrainte & engourdie.

ARLEQUIN.

Engourdie ? Cela est vrai : vous y êtes, monsieur, c'est que je l'ai peinte pendant l'hyver.

PASQUARIEL *approchant sa main de la poche du cavalier peint.*

Monsieur le peintre, ce cavalier-là n'a rien dans sa poche ?

ARLEQUIN.

C'est que c'est une poche à la mode. Dans les poches d'àpresent il n'y a rien. *Au prince.* Mais, monsieur, je vais vous faire voir une

feuille qui vous charmera. *Arlequin fait voir une autre feuille du paravent, où Colombine paroit avec un cavalier à ses genoux.* Hé bien, que dites-vous de cette feuille-là ?

LE PRINCE *tout étonné.*

Ah ciel ! que vois-je ? quel charme pour mon cœur ! *Il regarde le portrait qu'il a au bras, & celui du tableau.* C'est elle assurément.

ARLEQUIN *au prince.*

Cette feuille-là est-elle de votre goût ?

LE PRINCE.

Oh, monsieur, je suis tout hors de moi. Cette feuille me charme. *A Prudent.* Qu'en dites-vous, monsieur Prudent ?

PRUDENT *à part, voyant sa femme.*

Où s'est donc fourré ma carogne de femme ? *Il veut s'approcher du paravent.*

ARLEQUIN *repoussant Prudent.*

Otez-vous de là : votre haleine gâteroit tout. *Au prince.* Voila une feüille qui vous occupe trop ; je vais vous en faire voir une autre qui ne vous plaira pas moins.

On ouvre une autre feuille du paravent. Colombine y paroit assise.

LE PRINCE.

Une seconde fois ?

PRUDENT.

Encore ?

ARLEQUIN *à Prudent, en lui montrant la tête de sa femme.*

Avouez, monsieur Prudent, que voila une bonne tête.

LE PRINCE.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde, & je vous prie de me laisser ces paravents-là.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : j'en ferai d'autres à la dame qui me les avoit commandés. Mais, monsieur, ils seront chers.

LE PRINCE.

Combien ?

ARLEQUIN.

Deux mille écus.

LE PRINCE *en s'en allant.*

Monsieur Prudent, ayez soin de faire donner deux mille écus à monsieur. *A Pasquariel.* Pasquariel, fais apporter tout à l'heure ces paravents-là dans ma chambre.

ARLEQUIN *courant après le prince*

Deux mille écus neufs, au moins. Neufs.

LE PRINCE.

Qu'on lui donne tout ce qu'il demande, il n'est point d'argent qui puisse payer ce que je viens de voir. *Il rentre.*

ARLEQUIN.

Je suis fâché de ne lui avoir pas demandé dix mille francs. *A Prudent.* Ça, monsieur Prudent, de l'argent ?

PRUDENT.

Mais, monsieur le peintre, c'est n'avoir

point de conscience. Deux mille écus un barbouillage? fi!

ARLEQUIN

Qu'appellez-vous barbouillage? Mais, écoutez, ne nous brouillons point, monsieur Prudent, je sai comme on en doit agir. N'empêchez pas monsieur le prince de prendre mes paravents; & pour reconnoissance je vous peindrai *gratis* dans un pot de chambre.

PRUDENT.

Je vous prie, monsieur, que je revoye encore une fois ces paravents, avant qu'on les emporte: c'est toute la recompense que je vous en demande.

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous que cela? Vous allez être bientôt content. Allons, qu'on leve encore ces paravents.

On dresse les paravents le haut en bas, & l'on y voit une servante avec une botte de raves à la main.

PRUDENT *étonné du changement.*

Qu'est-ce que cela?

ARLEQUIN.

C'est madame Simonne quand elle ratisse des navets. Mais je veux vous faire voir quelque chose de plus joli. *Il déploye une autre feuille du paravent, où est Mezzetin en flamand, fumant une pipe, avec un autre flamand qui tient une flûte d'Allemagne à la bouche.*

PRUDENT.

Voilà qui est fort drôle.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'est rien. Mes figures s'animent quand je veux. Ecoutez.

MEZZETIN *chante, & l'autre l'accompagne de sa flûte.*

A Fanchon l'autre jour
Voyant la peau si blanche e e e
Je glissai, plein d'amour,
Ma main dedans sa manche e e e;
Mais la coquine
Dit, en faisant la froide mine,
Ah, fripon!
Cessez donc;
C'est bien là qu'on badine e e e

ARLEQUIN *à rudent.*

Avec ces paravents-là, on a quand on veut de la musique qui ne coute rien.

PRUDENT.

Rien au monde n'est plus surprenant.

ARLEQUIN.

Voyez celui-ci.

On ouvre une autre feuille du paravent, qui represente un voleur demandant la bourse à un abbé, le pistolet sur la gorge.

PRUDENT.

Voilà qui est terrible! un homme qui en veut tuer un autre. *Prudent s'approche du paravent pour le voir de plus près. Dans le même temps celui qui y est representé le pistolet à la main, saisit Prudent par la cravatte, en lui demandant la bourse. Prudent crie, l'autre tire son pistolet, & finit le premier acte.*



ACTE II

SCENE I.

PASQUARIEL, MEZZETIN, ARLEQUIN qui survient.

PASQUARIEL *pleurant.*

AH, ah, ah, malheur, ah!

MEZZETIN.

Qu'as-tu donc tant à pleurer ?

PASQUARIEL.

Ah ! mon pauvre Mezzetin, tu vois un homme bien affligé.

MEZZETIN.

Quand tu m'auras dit de quoi, je te consolerai.

PASQUARIEL.

Je suis inconsolable. Je n'avois crédit que dans un cabaret, & le maitre vient de mourir.

MEZZETIN.

Quoi : la mort d'un cabaretier te fait pleurer ? fi ! Hé tant mieux, morbleu, tant mieux. Ces coquins-là empoisonnent le vin tous les jours. Tant mieux, vous dis-je, tant mieux.

PASQUARIEL *toujours pleurant.*

Hé, mon ami, il y a cabaretier & cabaretier.

MEZZETIN.

J'avoue qu'il y a d'honnêtes gens dans toutes sortes de métiers, mais cela est rare; & d'ailleurs depuis un certain temps ces messieurs-là se donnent des airs, ils portent des manteaux rouges. Tant mieux, morbleu, tant mieux.

PASQUARIEL.

Quoi, vous ne pleurerez pas?

MEZZETIN.

Moi pleurer: ma foi, non; ma mere m'a fait en riant. Ah, ah, ah! *Il rit.*

PASQUARIEL.

Et savez-vous bien qui est-ce qui est mort?

MEZZETIN.

Non, & je ne me soucie guéres de le savoir. Ah, ah! *Il continue de rire.*

PASQUARIEL.

Pourtant, quand vous saurez que c'est maitre André...

MEZZETIN.

Quoi: maitre André, le pauvre maitre André est parti? Hi, hi! *Il pleure.*

PASQUARIEL.

Oui, il est parti, & je lui dois cent francs.

MEZZETIN.

Il faudra les payer.

PASQUARIEL.

Assurément: je les payerai à son retour.

Mais ce qui me chagrine le plus, c'est que sa pauvre femme est grosse.

MEZZETIN.

Grosse : & de combien ?

PASQUARIEL.

De quatre enfans.

MEZZETIN.

Tu veux dire de quatre mois. Mais comment est-il mort, car j'ai bu ce matin avec lui ? Lui auroit-on donné quelques coups d'épée, de pistolet, de canon, de coulevrine ?

PASQUARIEL.

Helas, non : il est mort de sa belle mort, le verre à la main.

MEZZETIN.

Il est mort en galant homme.

Arlequin entre en chantant & dansant, & se trouvant au milieu de Pasquariel & de Mezzetin qui pleurent, après les avoir bien considerés, il pleure comme eux.

MEZZETIN *à Arlequin qui pleure.*

De quoi pleurez-vous, mon ami ?

ARLEQUIN.

Je vous le demande : je pleure par conversation.

PASQUARIEL *à Arlequin.*

Il est mort, & tu ne boiras plus.

ARLEQUIN.

Comment, je ne boirai plus ? Est-ce que le vin est mort ? Hé bien je boirai de l'eau de vie.

MEZZETIN.

Hé non, le vin n'eſt pas mort; mais un de tes meilleurs amis & des nôtres.

ARLEQUIN.

La mort de mon meilleur ami ne me fera pas boire une goute de moins. Je me conſole des maux ſans remede, moi. La mort eſt un mal ſans remede, *ergo*, je me conſole de la mort.

PASQUARIEL.

Oui, mais quand vous ſaurez que celui qui eſt mort s'appelle maitre André...

ARLEQUIN.

Hoime! Quel coup de foudre! maitre André eſt mort? Helas! mes enfans, vous avez raiſon de pleurer la mort d'un ſi galant homme. Pleurons tous trois de compagnie, hi, hi, hi! *Ils pleurent tous trois.* Mais eſt-il enterré?

MEZZETIN.

Non, pas encore.

ARLEQUIN.

Il eſt mort, & il n'eſt pas enterré? *Après avoir rêvé.* Tout à l'heure, je ſuis à vous. *Il s'en va avec précipitation.*

MEZZETIN.

La bouteille a bien perdu à cet homme-là, car il la buvoit d'une haleine.

PASQUARIEL *toujours pleurant.*

En mourant il diſoit: Adieu, adieu, Mezzetin; adieu Paſquariel.

MEZZETIN.

Oh, cet homme-là avoit du cœur comme un ciceron, & il étoit vaillant comme un demosthene. A-t-il laissé du vin dans sa cave ?

PASQUARIEL.

Il en a laissé huit piéces.

MEZZETIN.

Il faudra les aller boire à sa santé.

Arlequin revient ayant trois manteaux noirs sur ses épaules, & trois chapeaux noirs pointus sur sa tête, avec des crêpes trainant jusques à terre. Dans cet équipage il passe devant Mezzetin & Pasquariel en marchant gravement ; & après avoir fait le tour du theâtre sans rien dire, il se campe au milieu d'eux, & leur faisant signe du doigt de garder le silence, il ôte son premier manteau qui est le plus long, & le met sur les épaules de Pasquariel, puis lui ôte sa tocque, & lui met à la place un des trois chapeaux noirs. Il fait la même chose à Mezzetin, de maniere qu'après cela ils paroissent tous trois avec chacun un manteau noir, & un chapeau pointu sur la tête. Dans cet équipage Arlequin tire trois papiers de sa poche, & en donne un à Pasquariel, un à Mezzetin, & garde le troisiéme pour lui.

PASQUARIEL *prenant le papier.*

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN *d'un ton dolent.*

C'est un tombeau.

PASQUARIEL.

Que vous avez fait ?

ARLEQUIN.

Oui, sur la mort de maitre André.

PASQUARIEL.

Et sur quelle clef l'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

Sur la clef de la cave. *A Pasquariel.* Vous ferez la basse. *A Mezzetin.* Vous la haute-contre ; & moi je ferai le dessus.

ARLEQUIN *chante sur le ton du deuil d'Alceste.*

Helas, helas, helas ! *Après quoi il contrefait la flûte avec sa gorge sur le même ton. Ensuite tous trois ensemble reprennent :* Helas, helas, helas ! *& ils s'accompagnent après, Arlequin en contrefaisant toujours la flûte, Mezzetin le theorbe, & Pasquariel la basse ; ce qui fait le plus plaisant & le plus comique de tous les concerts. Quand ils ont fini, Arlequin reprend seul :* Helas, helas, helas ! maitre André ne vit plus. *Ils l'accompagnent comme dessus, & après cet accompagnement, Arlequin continue de chanter :* Il est mort, il est mort, & crédit pour nous trois est perdu.

TOUS TROIS *ensemble :* Helas, helas, helas ! maitre André ne vit plus. *Ils reprennent l'accompagnement, & s'en vont, en marchant l'un après l'autre, Arlequin à la tête.*

SCENE II.

PRUDENT, PIERROT.

Vien-ça, maraut, viens-ça, que je t'assomme.

PIERROT.

Oh parbleu, monsieur, si vous voulez me battre, attendez donc que je n'y sois pas.

PRUDENT.

Tu fais encore l'insolent?

PIERROT.

Il vaudroit mieux, vraiment se laisser manger la laine sur le dos! Oh, parbleu, monsieur, si vous êtes mon maitre, je suis votre valet, une fois. Je boirai & mangerai chez vous tant qu'il vous plaira, mais gare les coups; car je ne demande pas mieux que de me brouiller avec vous.

PRUDENT.

Je vois bien que je n'en aurai raison que par la douceur. Or sus, Pierrot, je ne veux plus gronder. Je suis malade, mon cher ami, mais d'un mal que tu peux seul guérir.

PIERROT.

Ma foi, monsieur, je suis assez ignorant sans être medecin. Point d'injure: je vise pourtant assez droit quand je donne un lavement à mes chevaux. S'il ne faut que cela

pour vous guérir, je vous aime encore assez pour en faire la dépense.

PRUDENT.

Ce n'est pas les remedes dont j'ai besoin. Ouf ! de quel biais m'y prendre pour lui découvrir mon inquiétude !

PIERROT.

En ami, n'auriez-vous point quelque javare encorné ? Ce ne seroit pas mal aux dents ? car par le dernier compte que nous avons arrêté ensemble, il ne vous en restoit que cinq : encore, vous fites-vous grace d'une, qui menaçoit ruine.

PRUDENT.

Regardes-moi, Pierrot, & tâches à penetrer...

PIERROT.

Franchement, je ne vois rien de trop bon dans votre personne ; mais comme tout y est mauvais, je ne sai quel est la partie la plus affligée.

PRUDENT.

Comment se porte ma femme ?

PIERROT.

Bon : elle en enterreroit une douzaine comme vous.

PRUDENT.

Que pense-t-elle de moi ?

PIERROT.

Hé, *cousì*, *cousì*.

PRUDENT.

Je ne t'entends pas.

PIERROT.

Mais *cousì, cousì*, veut dire : là, là.

PRUDENT.

Je t'entens un peu moins que je ne faisois.

PIERROT.

Quoi, à votre âge vous n'entendez pas que *cousì, cousì*, & là, là, veulent dire : Hem, hem ?

PRUDENT.

Oh, pour ce dernier terme, je ne l'entens point du tout : mais parlons d'autre chose. Je suis jaloux, Pierrot.

PIERROT.

Vous êtes pourtant assez vilain sans cela.

PRUDENT.

Où est allé ma femme cette nuit ?

PIERROT.

Pas bien loin, monsieur.

PRUDENT.

La longueur du chemin ne fait rien à la chose ; & l'on n'est pas moins cocu pour ne l'avoir été fait qu'à sa porte.

PIERROT.

Comme vous en parlez, il semble que vous n'ayez été autre chose toute votre vie.

PRUDENT.

Mais encore, où a t-elle été ?

PIERROT.

Elle a été au bal, où étoit le jeune prince, & elle y a dansé la mariée.

PRUDENT.

Comment donc, la mariée devant tout le monde ?

PIERROT.

Dame ! je ne ſai pas comme vous l'entendez ; mais tenez, on ſe prend d'abord par les mains, après on ſe tourne le dos, on ſe rapproche, on court l'un après l'autre, on ſe balance ici, on ſe tourne de ce côté-là. *Il le fait danſer, & le pouſſe à terre.* Tenez, demandez-lui, la voilà qui vient.

SCENE III.

PRUDENT, COLOMBINE, PIERROT.

PRUDENT.

AH, vous voilà ! C'eſt une choſe pour moi ſi nouvelle que de vous voir, qu'il m'eſt permis de me récrier, quand je ſuis aſſez heureux, au bout de trois ſemaines, de vous rencontrer dans la maiſon. Mais où alliez-vous ? Je gage que vous ne me cherchiez pas ?

COLOMBINE.

Il eſt vrai que j'étois ſi peu inquiéte de vous voir, que cherchant un remede à ma migraine, j'évitois tous les objets qui pouvoient l'entretenir.

PIERROT.

Dame, voila ce qui s'appelle être de bonne foi, cela.

PRUDENT.

Vous êtes bien piquante aujourd'hui, & vous meriteriez... Suffit. Je commence à m'ennuyer, & vos brusqueries ne me divertissent point.

COLOMBINE.

Est-ce que je prens quelquefois soin de vous divertir? En verité, vous n'y songez pas. Si vous voulez pourtant, je vous dirai que je suis bien aise de vous voir.

PIERROT *à Prudent.*

Courage, monsieur, courage.

PRUDENT.

Ouais, je joue un mauvais personnage. Petite mignonne, ma mie, ne m'échauffez pas la bile. Je pourrois m'emporter à des violences dont vous auriez tout le loisir de vous repentir.

PIERROT *à Prudent.*

Bon: vous commencez à devenir vigoureux. Courage, monsieur, courage.

COLOMBINE.

En verité, vous me faites pitié, & je fais si peu de cas de vos menaces, que je n'ai pas seulement la force d'y répondre.

PRUDENT.

J'aurai celle de vous faire connoitre qui je suis.

COLOMBINE.

Attendez donc que je prenne une chaise pour vous écouter. Pierrot, un fauteuil ?

PIERROT.

Morbleu, qu'elle a d'esprit ! *A Prudent.* Vous avez beau dire, monsieur ; avec votre permission, vous ne serez jamais qu'une bête auprès d'elle.

PRUDENT.

C'est apparemment pour vous délasser des fatigues de cette nuit...

COLOMBINE.

Je ne crois pas que nous nous soyons assez nécessaires l'un à l'autre, pour m'assujettir à me rendre chez vous à l'heure que vous vous y rendez ; & d'ailleurs c'est que j'aime à prendre l'air, & que celui de la maison me fait mal.

PRUDENT.

A force de prendre l'air, vous devenez bien éventée, & je ne suis pas content...

COLOMBINE.

Hé bien, qui vous prie de l'être ? Me voyez-vous travailler à meriter vos applaudissemens ? Je ne vois rien de plus inutile, ni de plus fastidieux qu'un mari, quand il veut entrer dans le petit détail de sa femme.

PIERROT.

En effet, un mari ne doit se mêler que du gros du ménage, c'est à dire de faire venir l'argent à la maison, & la femme de le dépenser.

PRUDENT.

S'il n'y alloit que de votre réputation, je laisserois volontiers floter la barque. Mais, vertu de ma vie, c'est mon honneur que vous jouez quand vous effleurez le vôtre, & vous ne sauriez si peu y toucher, qu'il n'y paroisse au mien.

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, monsieur, vous vous mocquez. Et qui voudrois, je vous prie, me tenir jeu, si je n'avois que votre honneur à risquer? C'est une piéce qui n'est pas de poids, quoique bien trebuchante.

PRUDENT.

Mais ne savez-vous pas que la liaison étroite qu'il y a entre l'homme & la femme....

COLOMBINE.

Mais ne savez-vous pas qu'un homme qui se méle de contrôler, joue un fort mauvais personnage auprès d'une femme: & qu'on ne sauroit si peu lui échauffer la téte, qu'il n'y paroisse à celle du mari.

PIERROT.

Ah, vous voila dedans. Ma foi, monsieur, vous méritez bien ce que vous devez être.

PRUDENT.

Ah, petite tygresse, que vous profitez bien de la foiblesse que j'ai pour vous! Allons, n'en parlons plus: mets là ta main,

faisons la paix, caresse un peu ton petit mari.

COLOMBINE.

Mais de quoi vous plaignez-vous ? Je ne connois pas de femme plus reglée que moi. Je joue, je vais au bal, aux comedies, aux promenades : bienheureux les maris dont les femmes s'en tiennent à l'innocence de ces plaisirs-là. Je vous aime veritablement, non pas à la verité avec ces emportemens de jeunesse qui ne peuvent être un moment absens de l'objet aimé ; car je demeurerois fort bien un an, & deux, sans vous voir : mais mon amitié est de la bonne trempe, c'est à dire comme les gens, qui quoiqu'ils aiment le vin, ne laissent pas d'y mettre un peu d'eau. Enfin, monsieur, je vous aime comme les vieilles médailles, dont les curieux enrichissent leurs cabinets. Adieu, mon petit mari. *Elle s'en va.*

PRUDENT.

Ah, maudite vieillesse, à quoi m'exposes-tu ! Mais que nous veut ce facteur ?

UN PORTEUR DE LETTRES *presentant une lettre à M. Prudent.*

Ça, trois sols ?

PRUDENT *donnant trois sols, & prenant la lettre.*

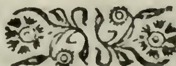
Tenez. *Le porteur s'en va.* C'est une lettre de mon gendre monsieur de Pommenville que j'attens aujourd'hui. Il vient pour épouser ma fille. Voyons. *Il lit.*

Monsieur mon beau-pere, car ne vous en déplaise, il faut que vous le soyez, je prens la commodité des chasse-marées pour vous aller voir promptement, & embrasser chemin faisant, ma future épouse. Je ne sais pas encore si je pourrai l'aimer, car on dit qu'elle vous ressemble ; & comme vous êtes très-laid, j'aurois là un fort vilain magot de femme. Mais comme j'ai un singe plus laid que vous, que j'aime cependant beaucoup, je ne desespere pas qu'elle ne me plaise autant que lui. Ne manquez pas de me faire trouver du vin prêt à mon arrivée, car je suis toujours fort alteré, sur-tout depuis que je sais que vous en avez de bon en cave, & que votre fille en a la clef. Sans un mal de ventre qui m'oblige de temps en temps à quitter cette lettre, je vous en écrirois davantage : je souhaite qu'ainsi soit de vous. Je suis, monsieur, mon beau pere, votre gendre,

POMMENVILLE.

PRUDENT.

Je m'en vais porter cette nouvelle-là à ma fille. *Il s'en va.*



SCENE IV.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

AH ! te voila, Pasquariel. He bien, que dis-tu du petit régal que je t'ai donné ? Quand Pierrot traite ses amis, comment en agit-il ?

PASQUARIEL.

A merveille, & je te suis obligé autant qu'un bon déjeûner peut obliger un homme comme moi. Comment diable vous regalez !

PIERROT.

Hé, que dites-vous de ce vin ?

PASQUARIEL.

Hé, je le garantis véritable vin de côte rotie.

PIERROT.

Bon : je vous le livre, moi, pour véritable vin de côte bouillie.

PASQUARIEL.

Parbleu, que j'aye le plaisir de prendre demain ma revanche. J'ai un saucisson de Boulogne de cette taille, *il mesure son bras*, & jamais vous n'en avez mangé de si fin. Je vous arrête à déjeûner demain.

PIERROT.

Demain, je ne le puis ; car il est jour de depêche.

PASQUARIEL.

Comment : Eſt-ce que vous ſervez tout à la fois de ſuiſſe, & de ſecretaire ?

PIERROT.

Oui, j'ai un commis qui écrit les lettres, & moi je les porte à la poſte. C'eſt que je ſuis un peu brouillé avec l'alphabet.

PASQUARIEL.

Je vous entends. Mais à propos de lettres, en voici une qu'il faut que tu faſſes paſſer entre les mains de ta maitreſſe Angelique.

PIERROT

Qui eſt-ce qui lui écrit ?

PASQUARIEL.

C'eſt Leandre. Je croi qu'elle eſt remplie de ſentimens bien ſenſitifs ; car depuis que je l'ai dans ma poche, elle ne fait que me chatouiller la cuiſſe : auſſi, ne fait-il que ſoupirer & pleurer.

PIERROT *prenant la lettre.*

Donnes. Vas, je te promets qu'elle l'aura. Morbleu, qu'elle va petiller ! Elle l'aime, oui. Et pourquoi, ma petite ne m'aime-t-elle pas de même : que je ſerois aiſe !

PASQUARIEL.

Eſt-ce que tu as une maitreſſe auſſi, toi ?

PIERROT.

Je le croi : mais elle eſt diablement retive.

PASQUARIEL.

Retive ? Tu es donc amoureux de quelque vieille mule ?

PIERROT.

Oh non, c'est qu'elle ne veut pas tout ce que je veux : mais je lui ai fait écrire une lettre par mon commis pour la faire gourmandiller.

PASQUARIEL.

Tu as bien fait. Or sus, songes à parler à mademoiselle Angelique. Adieu. Mais la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, PASQUARIEL, PIERROT.

ANGELIQUE.

AH, ah, Pasquariel ! & quel bon vent t'amene ici ?

PASQUARIEL.

Helas, mademoiselle, c'est un vent du levant, qui tire au couchant.

ANGELIQUE *à Pierrot.*

Que veut-il dire : je ne l'entends point.

PIERROT.

Quoi, mademoiselle, vous n'entendez pas les termes venteux ?

ANGELIQUE.

Non, je t'assure.

PIERROT.

Moi qui ai été sur la mer à corbeil, je

vais vous l'expliquer. Le vent du levant qui va droit au couchant, c'est ce qui fait tout d'abord enfler les voiles ; & le vent du couchant, c'est ce qui les fait desenfler. Or, quand le vent d'aquilon vient à la traverse, les tourbillons s'élevent, l'orage commence... le... savez-vous ce que c'est que le vent d'aquilon ?

ANGELIQUE.

Non, encore une fois, je ne connois aucun vent.

PIERROT.

Tant mieux, vous les allez connoitre tout à l'heure. Le vent d'aquilon, c'est un vent qui est tout comme votre pere, un vieux vieillard cassé, qui ne cherche qu'à traverser le levant & le couchant, le... tant y a que je m'entends bien. Mais voici la carte marine qui vous dira de quel côté vient le vent. *Il lui donne la lettre.*

ANGELIQUE.

Il faut que je sois bien bonne pour écouter toutes tes folies. Voyons. *Elle prend la lettre.*

PASQUARIEL.

C'est une lettre de monsieur Leandre.

ANGELIQUE.

Une lettre de Leandre : de celui que j'aime plus que ma vie ? Que je suis heureuse ! Et Pasquariel en est le courier ?

PASQUARIEL.

PASQUARIEL.

Oui, mademoiselle, je suis le postillon, & Pierrot est le cheval.

ANGELIQUE *donnant un diamant à Pasquariel.*

Tiens, voila pour le postillon.

PIERROT.

Et le cheval n'aura-t-il rien? *Il hennit.*

PASQUALIEL.

Que fais-tu là coquin?

PIERROT.

C'est que je sens mon avoine.

ANGELIQUE.

Tais-toi, Pierrot; ce que je te garde, te fera plaisir: voyons ce que me mande mon cher Leandre. *Elle lit.*

Je vous écris ces mots pour vous dire que je ne vous aime point, & que je vous abandonne pour toujours. *Vers Pasquariel.* Qui t'a donné cette lettre?

PASQUARIEL.

Leandre.

ANGELIQUE.

Leandre! *Elle continue de lire.* Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit pas le cœur qui parloit. Ah ciel, le traître! *Vers Pasquariel.* Et tu m'assures que cette lettre vient de Leandre?

SCENE VI.

LEANDRE. Les acteurs de la scene precedente.

LEANDRE *une lettre à la main.*

OUi, madame, la lettre que j'ai commise à la fidelité de Pasquariel, est une copie de celle que je vous apporte moi-même, & que je n'ai osé vous envoyer, parce que si monsieur votre pere l'avoit surprise, connoissant mon caractere, il auroit aisément deviné qu'elle venoit de moi. En voici l'original. *Il presente une lettre à Angelique.*

ANGELIQUE.

Et tu me l'oses dire en face, perfide! *Elle lui donne un soufflet, & s'en va, en lui jettant sa lettre au nez.*

LEANDRE *étonné.*

Qu'est-ce que cela, Pasquariel?

PASQUARIEL.

C'est un soufflet en original, & rien plus.

LEANDRE *vers la cantonade.*

Un soufflet à qui t'adore? Que veux donc dire ceci?

PIERROT.

Cela veut dire, monsieur, qu'après le soufflet, gare les coups de bâton.

LEANDRE.

Mais voyons un peu. *Il ramasse la lettre, & lit.* Je vous écris ces mots pour vous dire

que je ne vous aime point, & que je vous abandonne pour toujours. Cruelle! tu m'abandonnes? C'est donc ainsi que tu reconnois les tendres sentimens avec lesquels je t'ai tant de fois expliqué mon amour? *Il continue de lire* Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit point le cœur qui parloit. Ce n'étoit point le cœur qui parloit?

PASQUARIEL.

Cela se peut. C'étoit peut-être la fressure.

LEANDRE.

Elle me trompoit donc, la cruelle! & son cœur étoit d'intelligence avec sa bouche pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes? Mais quelle est sa pensée? croit-elle que je laisserai mon rival tranquile possesseur d'un bien qui n'est dû qu'à la sincerité de mon amour? Non, non, perfide, *il tire l'épée*, ce fer me vengera bien-tôt de ton infidelité, & ton perfide amant ne triomphera pas long-temps de ton cœur.

PIERROT & PASQUARIEL *en riant.*

Il se va battre contre la porte. Ah, ah, ah!

LEANDRE.

Quoi, insolens, vous riez de mon malheur? Ah, je vous apprendrai...

PIERROT.

Misericorde! ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Ni moi non plus, monsieur. Prenez garde de percer mon bonnet.

LEANDRE.

Mais où m'emporte une aveugle colere ! Poursuivons. *Il lit le reste de la lettre.* Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit pas le cœur qui parloit, mais j'aimois vos fricassées de poulets. Oh, oh : voila un stile qui me surprend.

PASQUARIEL *d'un ton fâché.*

Est-ce que je t'ai donné des fricassées de poulets, moi ? Sauvons-nous. *Il s'enfuit.*

PIERROT *fouillant dans ses poches.*

Hé, non, non, écoutes. Ah, malheureux, qu'ai-je fait !

LEANDRE *toujours lisant.*

Je vous quitte donc pour une chaircuitiere. Il est vrai qu'elle n'a que cent francs en mariage, mais on ne peut pas avoir une plus belle main pour saler un cochon, & faire du boudin & des andouilles. C'est pourquoi je l'ai jugée digne de mon amour, & je suis, ou la peste vous creve, tout à vous. Pierrot, *dit* l'Emporte'.

PIERROT *à genoux.*

Monsieur, j'ai fait un qui pro cro. J'ai donné ma lettre pour la vôtre.

LEANDRE.

Coquin ! tiens voila pour t'apprendre... *Il lui donne un soufflet.*

PIERROT *après avoir reçu le soufflet s'en va, en disant :*

Cela est juste.

SCENE VII.

Le theâtre represente un bois, & un gros rocher au milieu.

LE PRINCE, PASQUARIEL, ARLEQUIN caché derriere le rocher, faisant l'echo.

LE PRINCE.

OUi, sans doute, le sort s'obstine à me cacher
Cet objet qu'en tous lieux mon amour va chercher;
Quelquefois ennuyé d'une recherche vaine,
Le dépit vient s'offrir pour soulager ma peine,
Et d'un bizarre amour veut condamner l'erreur,
Par les secrettes voix qu'il éleve en mon cœur.

PASQUARIEL.

Monsieur....

LE PRINCE.

Etrange état d'un cœur dont l'amour se rend maitre!
A peine en mes transports ose-je me connoitre.
Tu triomphes enfin, amour, & de tes traits,
Pour faire sur un cœur une épreuve cruelle,
Tu ne pouvois choisir jamais
Une victime moins rebelle.

PASQUARIEL.

Monsieur....

LE PRINCE.

Je sai qu'en tes projets rien ne peut t'échaper,
Ni se parer des coups dont tu veux nous fraper.
Mais au moins tu devrois ménager ta victoire,
Et ne te pas d'abord épuiser sur un cœur,
Qui sans peine se rend facile à ton ardeur.

Un triomphe en amour perd beaucoup de sa gloire,
Quand il est acheté si peu par le vainqueur.

PASQUARIEL.

Je voudrois donc vous dire, monsieur...

LE PRINCE.

Ah, c'est toi, mon pauvre Pasquariel! Mais laisses-moi rêver un moment à l'objet que j'adore.

PASQUARIEL.

Quoi donc? c'est tout de bon que vous êtes amoureux? Hélas, je croi l'être aussi.

LE PRINCE.

En vain pour flater ma foiblesse,
Je me persuade à mon tour,
Que de tout ce qui voit le jour,
Rien ne peut être exemt de l'ardeur qui me presse.
Oui, si le sort un jour faisoit venir ici
Cette aimable beauté dont je tiens la peinture:
Insensibles témoins du tourment que j'endure,
Bois, prez, fontaines, fleurs, vous aimeriez aussi.
Comment finir cette avanture?
Quel parti prendre en ces momens?
Qui peut me consoler: La raison ou le temps?

ARLEQUIN *dans la grotte, faisant l'écho, répete:*

Temps.

PASQUARIEL.

Je croi que l'écho se mêle ici de vos affaires. Il faut qu'à mon tour je l'interroge.
Il se tourne vers le rocher.

Pour soulager l'amour dont mon jabot déborde,
Quel prix dois-je esperer que ma Philis m'accorde.

ARLEQUIN.

La corde.

PASQUARIEL.

La corde? voilà un méchant meuble pour se mettre en ménage.

LE PRINCE.

Je le connois trop bien, tout est sourd à mes vœux.
L'écho refuse encor de répondre à mes feux;
Et ne trouvant plus rien qui ne me soit contraire,
Du bonheur que j'attends mon amour desespere.

ARLEQUIN.

Espere.

PASQUARIEL.

Voila pourtant quelque chose d'assez bon. Voyons un peu s'il se rendra plus traitable pour moi. *A l'écho.*

Cet amour qui saisit ma raison au collet,
Ou doit-il à la fin me mener?

ARLEQUIN.

Au gibet.

PASQUARIEL.

Voila un fils de putain d'écho, qui enrage de parler.

LE PRINCE.

Parmi tant de transports dont mon ame est émue,
Comment pourrois-je voir cette belle inconnue?

ARLEQUIN.

Nue.

PASQUARIEL.

Parbleu, monsieur, nous n'aurons pas la peine de la deshabiller. Mais vous ne savez peut-être pas où vous êtes: ce bois est gardé par une pepie.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire avec ta pepie? Une pythie, peut-être?

PASQUARIEL.

Pythie, ou pepie, c'est la même chose. Mais auparavant, je vais vous faire parler à un magicien. Voyez-vous ce rocher? C'est ce qui défend l'entrée de sa grote.

LE PRINCE.

Mais que me dira-t-il?

PASQUARIEL.

Il vous fera voir ce que vous aimez, & vous dira votre bonne avanture.

LE PRINCE.

Si cela est, Pasquariel, je te devrai la vie. Par où faut-il aller?

PASQUARIEL.

Avant d'aller nulle part, sachons s'il est dans sa grote. Je m'en vais l'appeller.

LE PRINCE.

Tu me feras plaisir.

PASQUARIEL *frapant à la grote.*

Hola, ho, ho?

ARLEQUIN *mettant la tête hors du rocher.*

Farfadel? Belzebut? n'y a-t-il point là quelque diable oisif pour emporter ces messieurs-là?

PASQUARIEL.

Hé, monsieur, il n'est pas necessaire. Nous voudrions bien vous parler.

ARLEQUIN *sortant habillé en magicien une baguette à la main.*

Qui est le mortel audacieux, qui vient

troubler les misteres tenebreux de la triple Hecate ? *A part.* Mezzetin m'a dit qu'avec cette baguette je ferois venir tous les diables. J'ai une peur que je n'en puis plus.

PASQUARIEL.

Signor Mago ?

ARLEQUIN.

Ah, magot vous méme! Je ne sais qui me tient que je ne te change en une cruche.

LE PRINCE.

Vous me voyez ici, seigneur...

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous fussiez bien loin. Vous m'avez fait répandre un demi muid de filtre amoureux, & vous étes cause que la femme d'un procureur ne payera de l'année un jeune mousquetaire qu'elle aime à la folie.

PASQUARIEL.

Monsieur, nous voulons savoir de vous en conscience, si vous êtes aussi diable que vous êtes noir.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, si je suis habile homme ? Je suis un abregé & un *compendium* de la plus fine diablerie; je lis à livre ouvert dans le passé, je connois le present, & je ne sais rien de l'avenir.

PASQUARIEL.

Et moi aussi.

ARLEQUIN.

Je suis petit-fils de Medée, frere de Circé, cousin germain d'Urgande, & oncle à la mode de Bretagne, d'Armide & de la Jobin.

PASQUARIEL.

Diable, belle parenté !

ARLEQUIN.

Je sai l'usage de toutes les divinations, prédictions, évocations, invocations, imprécations, & indigestions.

LE PRINCE.

Je suis persuadé. . . .

ARLEQUIN.

Je conjure en cent manieres les demons, les larves, les farfadets, les lutins, les folets, les fées, les salamandres, & les petits colets.

LE PRINCE.

J'en ai beaucoup de joye : mais. . . .

ARLEQUIN.

Je compose les talismans, les anneaux magiques, la pistole volante, la main de gloire, & la baguette de Vulcain, si utile aux comediens italiens.

LE PRINCE.

Ecoutez-moi. . . .

ARLEQUIN.

Je vois le destin de l'homme à sa phisionomie ; je regarde dans la main, sur le front, au pied, & dans la poche.

PASQUARIEL.

Mais finissez donc.

ARLEQUIN.

Enfin, je suis le president du sabat, le conseiller du diable, l'avocat des sorciers, le procureur des magiciens; je suis le centre & la circonference, le commencement & la fin, la partie & le tout, le simple & le composé, le verbe & l'adverbe, le substantif & l'adjectif, & la moutarde aprés-diné.

LE PRINCE.

Enfin, monsieur, voulez-vous bien nous donner le loisir de vous parler?

ARLEQUIN.

Trés-volontiers. Voulez-vous vous faire aimer du sexe? J'ai un secret merveilleux pour cela.

LE PRINCE.

Apparamment que vous en avez fait l'épreuve.

ARLEQUIN.

Belle demande! Tel que vous me voyez, j'ai usé quarante six femmes, mais si usé, que les cordes y paroissoient; & je suis aprés à expedier la quarante septiéme. Mais parlons d'autre chose. Vous étes amoureux sans doute, & je m'apperçois que vous avez de l'inquiétude de ne point découvrir celle que vous aimez. Vous jouez assurément de malheur; car rien n'est aujourd'hui de moins rare, ni à plus juste prix, qu'une femme.

LE PRINCE.

Ah ! puisque vous avez découvert la raison qui m'amene ; de grace, travaillez à me rendre heureux.

ARLEQUIN.

Oh, il y a plus d'affaires que vous ne pensez : mais pour en venir about, je vais invoquer un diable de mes amis avec qui je vais faire le diable à quatre. N'ayez point peur au moins.

LE PRINCE.

Je ne crains que le malheur de n'être point aimé.

PASQUARIEL *tremblant.*

Ah, monsieur ! ne l'appellez pas, j'ai peur.

ARLEQUIN *tremblant aussi.*

N'ayez pas peur, si vous voulez : un grand nigaud comme vous avoir peur, fi !

LE PRINCE *à Arlequin.*

Mais, monsieur, il me semble que vous tremblez ?

ARLEQUIN.

Cela est vrai, mais je tremble de froid, moi.

PASQUARIEL *effrayé.*

Ah, monsieur ! le diable derriere vous. *Hoime !*

ARLEQUIN *tout effrayé, tournant autour de lui.*

Ah, je suis mort ! misericorde ! y est-il encore : le voyez-vous ?

PASQUARIEL *prenant la queue du manteau d'Arlequin.*

Ah ! ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien. C'est la queue de votre manteau.

ARLEQUIN *rassuré.*

L'animal, qui a peur d'une queue ! Ça, je m'en vais commencer la congelation. *Il fait plusieurs cercles en courant tout autour du theâtre, & puis s'arrêtant au milieu, il dit :*

Demons, rotis-brûlés, trainés par la cendre,
Quittez vos grilles & vos réchauds,
Et venez promptement m'entendre ;
Vous humerez ici des zephirs bien moins chauds.

A Pasquariel. Voyez-vous quelque chose ?

PASQUARIEL.

Non, monsieur.

ARLEQUIN.

Tant mieux. *Il continue.*

Accourez à ma voix, vous que mal à votre aise
On voit fumés comme un jambon....

PASQUARIEL.

Des jambons ! Ah, que cela est bon ! Appellez, appellez du jambon ; je l'aime, moi.

ARLEQUIN.

Et dont messire Pluton
Fait des grillades sur la braise.

PASQUARIEL.

Des grillades ? ah, la bonne chose ! *Il ouvre sa bouche toute grande.*

ARLEQUIN.

Quelle gueule ! il avaleroit le gril avec les grillades. Si tu m'interromps encore une fois, je te mettrai six diables dans le ventre. *Il continue.*

Pour toi, dieu des enfers, noir comme un ramoneur,
Je te demanderois volontiers ta presence.
Mais si dans tes états, le diable suborneur
Sait des pauvres maris mettre a profits l'absence,
Aussi bien qu'il le fait en France.
Je ne repondrois pas, ma foi, de ton honneur.

Il frappe de sa baguette, & il sort des âiles du theâtre quatre demons dansans, & un démon qui chante.

ARLEQUIN *les voyant se recule en tremblant.*

Hoime ! Mezzetin m'a trompé.

LE DEMON *chantant vers Arlequin.*

Jusqu'au fonds des enfers, ta voix s'est fait entendre,
Il répond à tes vœux, tu peux tout entreprendre.

LE PRINCE *à Arlequin.*

Seigneur, puisque l'enfer vous favorise, découvrez-moi mon aimable maitresse.

ARLEQUIN *un peu rassuré.*

Démon, par le pouvoir que j'ai sur toi, si tant y a que j'en aye, car j'e n'en sai rien; je t'ordonne de découvrir à ce gentilhomme, ce qui s'oppose à ses desseins.

LE DEMON *s'adressant à Octave, chante :*

La belle qui t'engage,
Est au pillage;
Un époux en fait ses choux gras.
Mais ne perds point courage,
Car d'un si charmant avantage,
L'époux toujours ne jouit pas.

LE PRINCE.

Que je suis affligé de ce que je viens d'entendre ! ma maitresse est donc mariée?

ARLEQUIN.

Oui, mais c'est quand il y fait bon. Une femme mariée est comme une maison dont le proprietaire n'occupe que le plus petit appartement, où cependant toutes les grosses réparations se font sur son compte.

LE PRINCE.

Mais, monsieur, ne pourrois-je pas la voir ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Allons, esprits, qu'on m'obéisse. Comment : tout est sourd à mes commandemens ? Le diable a bien de la peine à venir à bout de l'esprit d'une femme.

LE PRINCE.

Mais, monsieur, que faudroit-il faire pour cela ?

ARLEQUIN.

Il faudra que votre bourse fasse les frais de votre curiosité ; il faut de la pecune, il faut de l'huile.

LE PRINCE.

Oh, qu'à cela ne tienne, voila ma bourse, où vous trouverez cent pistoles.

ARLEQUIN.

Et voila votre maitresse. Admirez comme ce métail agit promptement. *Le rocher s'enfonce, & on voit Colombine nonchalamment couchée sur un lit de gazon.*

LE PRINCE.

Ah, ciel ! la voila. Je la reconnois au

trouble que sa presence excite dans mon cœur

ARLEQUIN.

Depêchez-vous de la voir, car elle a affaire : il faut qu'elle aille rendre une medecine.

LE PRINCE *s'approchant de Colombine.*

Serois-je assez heureux pour.... *Le rocher remonte & cache Colombine.* Mais que vois-je ? elle est déja disparue.

ARLEQUIN.

Dame : voila tout ce que vous pouviez esperer pour vos cent pistoles.

LE PRINCE.

Faites-moi connoitre du moins le sort que doit avoir mon amour.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est pas là mon affaire : il faut que chacun se mêle de son métier. Mais je m'en vais vous faire consulter une pythie.

PASQUARIEL.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'une pipie ?

ARLEQUIN.

La pythie ? La pythie n'est autre chose... que... Mais je vous trouve bien insolent de m'interroger ?

LE PRINCE.

Monsieur, ne prenez pas garde à ce que dit mon valet ; c'est un balourd, & je vous fais excuse pour lui.

ARLEQUIN.

Ces n'est pas que je ne sache fort bien que la Pythie est la parente d'Apollon ; mais. . . .

PASQUARIEL.

Le poëlon, parente du poëlon?

ARLEQUIN.

Parente du diable qui t'emporte. Apollon, & non pas un poëlon.

PASQUARIEL.

Ah, ah! Et qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'Apollon?

ARLEQUIN *d'un ton fâché.*

Apollon est le frere de la sœur, qui avoit épousé le cousin du beau-frere de la tante, dont l'oncle . . . Apollon est Apollon. Que diantre me venez-vous lanterner les oreilles? J'ai autre chose à penser qu'à la geographie d'Apollon. Ecoutez, je m'en vais l'invoquer. *Après avoir fait plusieurs tours sur le theâtre & quantité de postures plaisantes, il dit :*

Puissant dieu des menetriers,
Dieu de la gent mâche lauriers:
Gent chez qui madame Indigence,
Fait ordinaire résidence :
Qui souvent pour ne rien avoir,
Déjeune à huit heures du soir;
Grand papa de la medecine,
Dieu de l'art qui nous assassine,
Pere du serpent forcené
Qui mit en vogue le séné:
Franc goyer de neuf jouvencelles,

Toi qui dans ce siécle pervers,
Gardes les uniques pucelles
Qui soient peut être en l'univers:
Viens apprendre à ta propheteſſe,
La Pythie ſort de deſſous le theâtre.
Qui deſſus ſon trépied ſe dreſſe,
Ce que tu as lu ce matin
Dans le grimoire du deſtin.
A la Pythie. Et toi, vieille & laide carcaſſe,
Chez qui le grand dieu du Parnaſſe
S'inſinue je ne ſai comment,
Et te cauſe plus de colique
Que ne feroit un lavement
Avec douze grains d'émetique:
Réponds-moi pour ce jouvenceau,
Qui pleure d'amour comme un veau,
A quoi le deſtin le deſtine,
Et ſi cet amoureux tranſi
Peut eſperer de Colombine
Le don d'amoureuſe merci.

LE PRINCE.

Mais, ſeigneur, elle ne répond rien?

ARLEQUIN.

Je connois l'encloueure. N'auriez-vous point encore quelque bourſe.

LE PRINCE.

Non, mais peut-être mon valet.... *A Paſquariel.* As-tu de l'argent ſur toi?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur. *Il fouille dans toutes ſes poches.* Voilà une petite piéce.

ARLEQUIN.

Maraut! Eſt-ce là une femme à petites piéces? gardes-là pour acheter des trippes.

LE PRINCE.

Seigneur, excusez la sottise de mon valet.

ARLEQUIN.

Vous étes trop galant homme ; & à cause de votre bon naturel, je m'en vais la faire parler gratis. *Aussitôt on entend un bruit de trompettes & de tambours, & la Pythie descendant de dessus son trépied, chante :*

Renonces à ta folle envie,
Un autre est allé devant,
Mon enfant.
Quand aux pieds de ta Sylvie
Tu passerois cinquante ans,
Par la vertu, tu, tu, tu, de ma vie,
Tu n'en casseras que d'une dent.

PASQUARIEL imitant l'air de la Pythie.

Io vorrei ben, madama,
Esposar Olivetta, ta, ta, ta,
Ma quando sarà ma fama,
Sarà-t-ella coquetta ?
Par la merci, ci, ci, ci, de mon ama
Je lui casseray bien la testa.

LA PYTHIE *à Pasquariel.*

Tu fais l'homme d'importance,
Et tu n'es qu'un grand coquin,
Faquin.
Prens garde qu'une potence
Ne finisse ton destin ;
Et qu'un bâton, ton, ton, ne te relance,
Et n'épouste ici ton casaquin.

Les trompettes & les tambours reprennent le même air. La Pythie danse, & finit le second acte.



ACTE III

SCENE I.

LE PRINCE, PRUDENT.

LE PRINCE.

OUi, le dessein en est pris, il faut enfin que mon amour éclate, & je veux l'avouer moi-même à mon gouverneur. Le voici fort à propos. *Il se promene à grand pas, en disant :* Helas !

PRUDENT.

Voici le prince : qui peut l'agiter ainsi ?

LE PRINCE *prend Prudent par la manche, & puis le repousse.*

Non, il vaut mieux mourir que de faire un tel aveu.

PRUDENT.

Donnez-vous-en bien de garde ; il vaut mieux parler que de mourir. Je gage que vous êtes amoureux ?

LE PRINCE.

A quoi voyez-vous cela ?

PRUDENT.

Bon : il n'y a rien de plus facile à connoitre.

LE PRINCE.

Oui, je le suis, & plus que vous ne sauriez penser. Rien n'égale ma passion; & par un charme inévitable, que je n'ai pas la force de repousser, je me sens emporté loin de moi.

PRUDENT.

Ces empressemens ne dureront pas. L'amour des jeunes gens est comme une vapeur de vin, qui trouble d'abord la raison, & qu'une heure de sommeil dissipe.

LE PRINCE.

Ah! ne vous y trompez pas, je l'aimerai toute ma vie: mais un point m'embarasse. On la dit mariée, & je crains que sa vertu....

PRUDENT.

Bon: voila de bonnes raisons. La vertu dans ce siécle est un monstre, que les femmes n'osent regarder, de peur que leur fruit n'en soit marqué. Mais dites-moi qui elle est, que je l'aille chercher.

LE PRINCE.

Vous n'irez pas bien loin: la voici. *Il lui montre le portrait de Colombine.*

PRUDENT *à part.*

Ah, ciel! c'est le portrait de ma femme. Je m'en doutois bien; mais n'importe, dissimulons.

LE PRINCE.

Avouez, mon cher monsieur, que vous n'avez jamais rien vu de plus beau.

PRUDENT *à part.*

Ni de plus méchant.

LE PRINCE *baisant le portrait.*

Que ne puis-je t'animer par mes soupirs !

PRUDENT.

Hé fi, fi ! à quoi vous amusez-vous là ? *A part.* La carogne !

LE PRINCE.

Que je l'aimerai, monsieur Prudent !

PRUDENT *à part.*

Ah, ma pauvre téte ! Mais n'importe, il faut le desabuser, & faire ici une épreuve de la vertu de ma femme. *Haut.* Combien de temps me donnez-vous pour vous la faire voir ?

LE PRINCE.

Vous la connoissez donc ?

PRUDENT *à part.*

Que trop pour mon malheur.

LE PRINCE.

Helas ! tous les momens dont vous differez de me la faire voir, sont autant de redoublemens de douleur pour moi.

PRUDENT.

Laissez-moi faire, vous serez satisfait.

LE PRINCE *revenant sur ses pas*

Que je l'embrasserai, monsieur Prudent !

PRUDENT.

Cela n'est pas nécessaire. *Le prince sort.* Ouf ! voila un vilain petit garçon. Encore deux tours de boule, & me voila sur le but.

Ah, petit ſerpent ! que j'ai moi méme élevé pour ma vergogne. Mais il n'y a rien encore d'effleuré à ma réputation ; tâchons de penetrer les ſentimens de ma femme. Mais auparavant je veux mettre tous mes domeſtiques dehors. Je ſuis averti qu'ils me volent : voyons. Pierre ? Jacques ? Françoiſe?

SCENE II.

DAME FRANCOISE, MAITRE JACQUES yvre. PRUDENT.

DAME FRANÇOISE.

ME voila, monſieur : que me voulez-vous ?

PRUDENT.

Où eſt maitre Jacques le cuiſinier ?

M. JACQUES *bredouillant.*

Me voila, me voila.

PRUDENT.

J'ai une bonne nouvelle à vous donner, enfans.

M. JACQUES.

Comment : eſt-ce que vous êtes malade ?

PRUDENT.

Non, mais c'eſt que je ſuis bien aiſe de compter avec vous. Je ſuis bien convaincu que vous me volez : ainſi, voyons un peu

nos affaires. Combien y a-t-il encore de vin dans ma cave ?

M. JACQUES.

Demandez-le à madame Françoise, elle y a été la derniere.

DAME FRANCOISE.

Hé mais, il y a cinq demi-muids de bu, & l'autre qui est bien avancé au dessous de la barre.

PRUDENT.

Plait-il? Et les six demi-muids que j'ai fait encaver il n'y a pas long-temps, que sont-ils devenus?

M. JACQUES.

Ce qu'ils sont devenus? Ils ne sont pas encore bus, mais patience.

PRUDENT.

Fort bien: rendez-moi compte des bouteilles qu'on a tiré, & de toutes celles qu'on a bu.

M. JACQUES.

Volontiers. Secondement....

PRUDENT.

Bon, secondement: premierement.

M. JACQUES.

Et bien, premierement, si vous voulez; qu'est-ce que cela me fait, à moi? Premierement donc, votre vin est bu. Tenez, je suis homme d'honneur & de réputation, j'aime à boire.

PRUDENT.

Mais comment bu? Venons au détail.

M. JACQUES.

Patience : premierement... oui premierement, huit bouteilles pour laver les jambes à vos chevaux.

PRUDENT.

Comment, maraut, vous employez huit bouteilles de mon meilleur vin à laver les jambes de mes chevaux ?

M. JACQUES.

Je ne vous dis pas cela, moi. Le vin n'a pas servi à laver les jambes aux chevaux, mais nous le buvions en les lavant. Vous voyez bien que je ne prêche que dans la contrition du discours. Plus, porté à la maison de campagne trente-six bouteilles.

DAME FRANÇOISE.

Cela est vrai, je les ai vu emporter.

PRUDENT.

Oui, mais il me souvient qu'on en rapporta douze.

M. JACQUES.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Elles ont toujours été portées, & à Paris on punit les volontés. Ainsi quand le vin est tiré, il faut le boire.

DAME FRANÇOISE.

Oh, dame : cela est vrai à la lettre.

PRUDENT.

Passe. Après.

M. JACQUES.

Plus, pour avoir donné un bouquet à

dame Françoise. Nous rimes bien, toujours.

DAME FRANÇOISE.

Hélas, oui ! Le pauvre garçon entra dans ma chambre à minuit, mais nous ne bumes que six bouteilles à nous deux.

M. JACQUES.

Comment six ! Et celles que nous bûmes sur le tonneau. Hem ?

DAME FRANÇOISE.

A propos, je l'avois oublié. *A Prudent.* Ah, monsieur, qu'il compte bien !

PRUDENT.

Je trouve qu'il compte fort mal. Après.

M. JACQUES.

Plus, pour avoir fait revenir mademoiselle Angelique de son évanouissement, huit bouteilles.

PRUDENT *en colere.*

Oh, ma foi, je perds patience. Coquin...

M. JACQUES.

Quoi, vous vous fâchez ?

PRUDENT.

Oui, maraut, je me fâche, &c....

M. JACQUES.

Tant pis pour vous. Voilà le mémoire de votre vin. Il est bu.

PRUDENT.

Il est bu ? Je vous ferai pendre....

M. JACQUES.

Archibu.

PRUDENT.

Sortez de chez moi tous deux, vous êtes des voleurs.

M. JACQUES.

Peritatetibu, contrarchibu. *Ils sortent.*

PRUDENT *seul.*

Mais voici ma femme. Tâchons de savoir ses sentimens, & conduisons-la chez le prince.

SCENE III.

PRUDENT, COLOMBINE.

PRUDENT.

JE vous trouve fort à propos. Où allez-vous, ma mie ?

COLOMBINE.

J'allois chez Araminte, où l'on m'attend pour jouer.

PRUDENT.

Vous y passerez le reste du jour ?

COLOMBINE.

Si la partie me fait plaisir.

PRUDENT.

Fort bien : mais un mari, à votre compte, est donc un émetique, que les femmes ne doivent prendre qu'à l'extremité ?

COLOMBINE.

Je croi pour moi, que le plaisir est reci-

proque, quand l'on trouve le secret de se passer l'un de l'autre. Le fastidieux personnage que l'on joue tête-à-tête, à la lueur du flambeau de l'hymen, & sur tout quand à force d'avoir brûlé, on le voit s'éteindre de jour en jour !

PRUDENT.

Que c'est un beau champ pour vous que ma vieillesse ! Ne semble-t-il pas, à vous entendre parler, que trente années de plus ou de moins défigure le mérite du mariage ? Vraiment, c'est un beau couple, à votre avis, que deux jeunes cervelles, qu'un jeune godelureau, qui.... & fi, morbleu, fi ! cela s'appelle manger son bled en herbe.

COLOMBINE.

Je l'avoue : mais quand il vieillit trop longtemps dans le grenier, il sent la poussiere.

PRUDENT.

C'est perdre le temps, que de raisonner avec vous. Dites-moi, que pensez-vous du prince ?

COLOMBINE.

Il a tout le mérite d'un joli homme.

PRUDENT.

Une femme qui en seroit aimée, vous paroitroit-elle pas heureuse ?

COLOMBINE.

Sans doute.

PRUDENT.

Il est bien fait, & jeune, qui plus est.

COLOMBINE.

Que voulez-vous dire par-là ?

PRUDENT.

Je veux dire qu'il vous aime, & qu'il m'en a fait confidence.

COLOMBINE.

Et vous ne vous êtes pas efforcé de chasser de son cœur une passion qui vous deshonore ? Allez, indigne époux, vous meriteriez. . . .

PRUDENT.

Bon : il ne sait pas que tu es ma femme, je veux que nous l'allions voir ensemble.

COLOMBINE.

Quoi, vous avez la lâcheté de me proposer. . . .

PRUDENT.

Je n'y entends pas de finesse.

COLOMBINE.

Non ? Hé bien, j'irai ; mais pour lui dire que vous êtes le plus indigne de tous les hommes. Ah, je me trouve mal !

PRUDENT.

Hola, ho ! ma femme ? Ah, maudite complaisance ! Mais elle revient ; ce ne sont que vapeurs de vertus qui passent.

COLOMBINE.

Laissez-moi m'en aller.

PRUDENT *à genoux.*

Permets, je t'en conjure, que je te mene chez lui.

COLOMBINE.

Non, jamais.... y a-t-il bien loin ?

PRUDENT.

Tout ici près.

COLOMBINE.

Je n'y consentirai jamais.... Quel âge dites-vous qu'il a ?

PRUDENT.

Vingt ans, ou environ.

COLOMBINE.

Quand il en auroit encore moins..... M'aime-t-il beaucoup ?

PRUDENT.

A la fureur.

COLOMBINE.

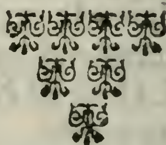
Il faut bien aimer un mari, pour avoir cette complaisance. Et quand irons-nous ?

PRUDENT.

De ce pas.

COLOMBINE.

Hélas, vous faites de moi tout ce que vous voulez. *A part.* Rira bien de nous deux qui rira le dernier.



SCENE IV.

LEANDRE en tailleur, PIERROT, ANGELIQUE.

LEANDRE *seul.*

La crainte est toujours le partage des cœurs fideles. Angelique m'aime, & elle est sûre de ma tendresse; mais une femme change aisément. Voyons si à la faveur de ces habits, je pourrai découvrir ses veritables sentimens. Hola, quelqu'un?

PIERROT *sortant de la porte.*

Tout beau, monsieur, ne frapez pas si fort. Et parbleu, vous rompez cette porte.

LEANDRE.

Je n'y ai pas encore touché.

PIERROT.

Oh, oh, c'est qu'elle sent les voleurs de loin.

LEANDRE.

Hélas, si vous me connoissiez; vous parleriez d'une autre sorte. Je suis tailleur de ma profession, & je viens prendre la mesure à mademoiselle Angelique pour ses habits de nôce.

PIERROT.

Et que ne parlez-vous? Je suis homme

d'accommodement. Tenez, pourvu que vous me faſſiez un habit des rognures, je vous laiſſerai couper à la piéce.

LEANDRE.

Je ſuis fâché de ne pouvoir pas faire votre affaire. Je ne travaille point pour hommes, je ne travaille que pour femmes.

PIERROT.

Si cela eſt, on n'a que faire de vous ici; car je travaille en femmes auſſi bien que perſonne.

LEANDRE.

Obliges-moi d'appeller ta maitreſſe.

PIERROT.

Tenez; la voilà. *Il l'appelle.* Mademoiſelle Angelique?

ANGELIQUE.

Que veux-tu, Pierrot?

PIERROT *montrant Leandre.*

C'eſt ce monſieur qui vient pour vous tailler.

LEANDRE.

Oui, mademoiſelle, c'eſt moi qui viens vous prendre la meſure de vos habits de nôces de la part de monſieur de Pommenville, gentilhomme veuf & normand, fils d'un huiſſier à verge...

PIERROT.

Belle genealogie!

ANGELIQUE.

Cela ſeroit dépenſe perdue, je ne veux

point

point de monsieur de Pommenville, & je mourrai mille fois plutôt que de manquer à la foi que j'ai promise à mon cher Leandre.

LEANDRE *ôtant sa fausse barbe.*

Ah, ma chere Angelique, que je vous ai d'obligation! *Il se jette à ses genoux.*

PIERROT.

Comment, monsieur? Et que faites-vous là?

LEANDRE *se relevant*

Je prends la mesure.

PIERROT.

Malepeste! vous prenez la mesure bien bas. Ah, ah, c'est monsieur Leandre! voilà le veritable tailleur pour les juppons de nôces.

ANGELIQUE.

Quelqu'un entre, remettez votre barbe.



SCENE V.

ARLEQUIN en tailleur, suivi d'un garçon tailleur, & les mêmes.

ARLEQUIN *après les avoir regardé.*

QUi est mademoiselle Angelique de vous trois ?

PIERROT *riant.*

C'est moi. Le drôle de corps ! Ah, ah !

ANGELIQUE.

Que voulez-vous, monsieur ? C'est moi.

ARLEQUIN.

C'est que je suis tailleur en grand, en petit, en menu, en long & en large ; & je viens de la part de monsieur de Pommenville, pour vous agrandir, élargir, rétressir ; enfin pour vous mettre toute telle que vous voudrez paroitre.

ANGELIQUE.

Vous avez fait trop peu de diligence, & monsieur vous a prévenu.

PIERROT.

Oui, monsieur a pris les devants.

ARLEQUIN.

Oh, il y a toujours quelque chose à refaire autour d'une femme ; & pour peu que je vous accommode, je trouverai assez de besogne.

LEANDRE *vers Arlequin.*

Voilà un homme bien tourné, pour travailler pour mademoiselle !

ARLEQUIN.

Parbleu, en voila bien d'un autre ! *A Angelique.* Mademoiselle, ne vous fiez pas à cet homme-là, il ne seroit bon tout au plus qu'à enfiler des éguilles.

LEANDRE.

Et toi, à faire des robbes de chambres aux quinze-vingts.

ARLEQUIN.

Et toi, à habiller un sac de bled.

ANGELIQUE.

Pour bien juger de l'adresse de l'un & de l'autre, il faudroit que jeusse vu de vos ouvrages. *A Arlequin.* O ça, monsieur le tailleur, voyons comme vous vous y prendrez ; que dites-vous de ma taille ?

ARLEQUIN *après l'avoir examinée.*

Je dis que jamais receveur des tailles n'a eu une taille si bien taillée que votre taille. Je la trouve un peu ensellée : mais que cela ne vous mette pas en peine, je la rembourerai comme il faut. Je vais vous montrer le modele sur lequel nous nous reglerons. *Vers le garçon tailleur.* Hé, montrez ce corps de juppe à mademoiselle.

ANGELIQUE.

Qui est cét homme-là ?

ARLEQUIN.

C'est un de mes garçons, le premier homme du monde pour les gourgandines. Tenez, mademoiselle. *Il fait voir à Angelique un corps de juppe d'une grandeur extraordinaire, chargé de plusieurs bourlets.*

ANGELIQUE.

Ah, ciel, l'horrible chose ! Si toutes les femmes étoient faites ainsi, personne ne les regarderoit.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas, il vous ira comme une peinture ; & en tout cas, s'il se trouve trop étroit, nous l'élargirons : le faiseur n'est pas mort.

ANGELIQUE.

Mais je serois curieuse de savoir en détail l'usage de toutes ces fausses piéces dont votre corps est chargé ?

ARLEQUIN.

Je vais vous les expliquer. Avez-vous, par exemple, une épaule plus haute que l'autre : voici de quoi l'égaler. N'avez-vous point de gorge : voici de quoi vous en fournir. Etes-vous déhanchée : voila de quoi vous faire des hanches ; & si vous n'êtes pas contente de votre croupe, je viens d'en livrer une à la veuve d'un élu, à qui il ne manquoit que la parole.

ANGELIQUE.

Grace au ciel, je n'ai que faire de tout

cela. Monsieur, votre maniere d'habiller ne me convient pas, c'est pourquoi je m'en tiendrai à mon premier tailleur.

ARLEQUIN.

Vous n'y songez pas, mademoiselle. Savez-vous que c'est moi qui ai habillé la nourice de Romulus & de Remus ? Dame, elle avoit de la gorge, celle-là.

LEANDRE.

Insolent, si tu ne te retires, je te ferai donner cent coups de bâton.

ARLEQUIN

Des coups de bâton à un homme de ma qualité ! Par la jernibleu, si je prends mes ciseaux, je lui couperai... *A Angelique.* Otez-vous, madame. Je lui couperai les oreilles à ce coquin-là.

ANGELIQUE.

Allez, vous êtes un impertinent : retirez-vous, & au plus vîte.

ARLEQUIN.

Que je me retire ? Je ne me retirerai pas qu'il ne m'ait fait réparation des coups de bâton qu'il veut me donner.

LEANDRE *s'avançant sur Arlequin.*

Tu crois peut-être avoir à faire à un maraut comme toi. Tiens, coquin, me connois-tu à present ? *Il ôte sa fausse barbe.*

ARLEQUIN *d'un ton ferme.*

Oui, morbleu, je vous connois : vous êtes monsieur Leandre, c'est à dire un fri-

pon ; & pour vous faire voir que je ne vous cede en rien, je suis Arlequin, un fripon comme vous. *Il ôte aussi sa fausse barbe.*

LEANDRE.

Hé, c'est toi, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Moi même. Je suis venu ici pour vos interêts, afin d'avertir mademoiselle Angelique que je viendrai bien-tôt déguisé en monsieur de Pommenville, & que je l'enleverai dans une chaise.

ANGELIQUE.

Il me semble que j'entends mon pere.

ARLEQUIN.

Et vîte, sauvons-nous : & vîte, & vîte. *Ils sortent.*

SCENE VI.

Le theâtre represente l'appartement du prince.

PRUDENT, COLOMBINE, LE PRINCE.

PRUDENT.

Seigneur, je suis de parole, & voila ce que vous m'avez demandé.

LE PRINCE.

Que je vous ai d'obligation !

PRUDENT *bas a Colombine.*

Prens bien garde à ce que tu vas dire.

LE PRINCE.

Ah, madame, qu'on exprime mal une joye qui se fait trop sentir ! Si l'amour n'avoit pris soin de preparer mon cœur à soutenir le pouvoir de vos yeux, je desespererois que vous sussiez jamais jusqu'à quel point je vous aime.

PRUDENT *à part.*

Quelle croqüinolle pour mon honneur ! Je ne lui ai pourtant pas appris cela.

COLOMBINE.

Après une si belle idée d'un portrait comme celui que vous vous étiez fait, il falloit éviter de voir l'original.

PRUDENT *à Colombine.*

C'est fort bien répondu. Courage, ma fille.

LE PRINCE.

Ah, madame ! faites-vous vous même plus de justice, & examinez s'il est possible de vous voir, sans ressentir pour vous tout ce que vous m'avez inspiré : que manque-t-il à mes transports pour vous le persuader ? Je me suis peut-être fait mal entendre : mais ne faites point souffrir à mon cœur le défaut de mes expressions. Où trouver des termes proportionnés à la violence de ma passion ? & puisque l'esprit a peine à le concevoir, que peut-il produire pour le persuader ?

COLOMBINE.

Vous ne vous expliquez que trop bien, seigneur, & je crains de vous trop entendre.

PRUDENT *à part.*

Il y a quelque chose là qui choque mon imagination. *A Colombine.* N'approches pas si près de lui, lâches-lui un peu la mesure.

LE PRINCE.

Que craignez-vous, madame? Vous ne me répondez point: Mon cœur ne vous paroit-il pas assés tendre?

COLOMBINE.

On croit facilement ce qui fait plaisir: mais, seigneur, quelle preuve ai-je de votre constance?

PRUDENT *à Colombine.*

Hé, ne lui en demande pas, je n'y trouverois pas mon compte.

LE PRINCE.

Ah, s'il faut garantir cette constance par un serment dont je fremis moi-même: puis-je ne voir jamais vos yeux, mes uniques dieux, mon unique esperance, si mes discours ne sont les sinceres interprétes de l'amour dont je brûle pour vous: enfin puissiez-vous me hair autant que je vous aime. De quels maux plus affreux pourroit être accablé un parjure!

COLOMBINE *en soupirant.*

Hélas!

PRUDENT.

Ouf! elle a pris son haleine là bien mal à propos.

LE PRINCE.

En croirai-je ce soupir? Vous ne répondez point.

COLOMBINE.

Je vous regarde, je me trouble, que puis-je vous dire de plus?

PRUDENT *à part.*

Tu n'en dis que trop, double masque.

LE PRINCE.

Mais vous détournez les yeux. Ah, cruelle, vous me haissez!

COLOMBINE.

De quoi me serviroit de vous hair? La haine qu'on affecte pour ce qui plait, est une espece de ruine, qui marque l'endroit de l'embrasement.

PRUDENT *à Colombine.*

Allons, ma fille, donnes-lui le bon soir & allons-nous-en.

LE PRINCE.

Par vos genoux que j'embrasse....

PRUDENT *à Colombine.*

Notre souper est tout prêt. Viens-t-en donc?

COLOMBINE.

Ah, seigneur, on nous écoute. Dérobez ma foiblesse à la honte que j'aurois, si elle avoit d'autres témoins.

LE PRINCE.

Qu'on fasse sortir tout le monde, ou plûtôt, madame, entrons dans le jardin. *A Prudent.* Monsieur Prudent, demeurez.

COLOMBINE.

J'y consens. *A part.* Je me doute bien que Mezzetin ne me laissera pas seule longtemps. *Le Prince & Colombine rentrent.*

PRUDENT *après avoir fait quelques mouvemens pour l'arrêter.*

Elle s'en va: Au voleur, au voleur, au feu, à l'aide! Hélas, quel parti prendre! Mon esprit se trouble déja par avance. *A Pierrot qui survient.* Ah! mon pauvre Pierrot, tu me vois au desespoir.

PIERROT.

Qu'avez-vous donc? Vous allarmez tout le voisinage. Je gage que vous avez fait quelque sottise.

PRUDENT.

Ma femme, ma femme.... Ouf!

PIERROT.

Que lui est-il donc arrivé? Vous ouvrez la bouche comme s'il y avoit quelque piéce de four à y mettre.

PRUDENT.

Hélas, on vient de me l'enlever!

PIERROT.

Voilà ce que c'est que de me l'ôter. Tant que je l'ai eue, il ne lui manquoit pas un fer, je vous l'ai rendue nette comme l'œil, & je

ne vous l'ai pas plutôt laissée, que vous l'avez perdue.

PRUDENT.

C'est la plus noire trahison qu'on ait vu ; & c'est le prince qui me l'enleve.

PIERROT.

Ah, si ce n'est que lui, je ne suis plus si fâché : elle ne sort presque pas de la famille : il vaut mieux avoir obligation à ses amis qu'aux autres.

PRUDENT.

Ne railles point, Pierrot : je ne prends point goût à tes plaisanteries.

PIERROT.

Et bien, faites-le assigner pour qu'il vous la rende. Peu de gens se laissent contraindre pour acquitter de pareilles dettes.

PRUDENT.

Ah, Pierrot, si tu savois ce que c'est qu'une femme, & combien notre honneur y est attaché !

PIERROT.

Je m'en doute à peu près. Mais venez avec moi. Ne pleurez donc pas, vous me faites peur. Mezzetin nous attend, & vous verrez que vous n'êtes pas si à plaindre : allons donc vîte, car je croi que la chose presse. *Il s'en va.*

PRUDENT.

Allons, mon pauvre Pierrot ; tu es le plus honnête homme que je connoisse.

SCENE VIII.

PRUDENT, ARLEQUIN dans une chaise à porteurs.

UN PORTEUR *arrêtant Prudent.*

MOnsieur, enseignez-moi où demeure monsieur Pruneau ?

PRUDENT.

Je ne le connois pas, mon enfant. *Il veut s'en aller.*

LE PORTEUR *l'arrêtant toujours.*

C'est un qui s'appelle.... Impudent, Pudent.... Imprudent.

PRUDENT.

Si c'est Prudent, c'est moi, si non, serviteur.

LE PORTEUR.

Prudent, oui, monsieur. C'est monsieur de Pommenville, votre gendre, que je vous apporte.

PRUDENT.

Monsieur de Pommenville ? Ah, que j'aie le plaisir de le voir !

ARLEQUIN *sortant de la chaise.*

Quoi, c'est vous, monsieur Prudent ! Hé parbleu, beau-pere, & où diable vous fourez-vous ? j'ai feuilleté toute la hale pour vous trouver. *Il l'embrasse.*

PRUDENT.

Si j'avois su votre arrivée, je vous aurois prévenu avec empressement.

ARLEQUIN.

Si votre fille est au même degré de chaleur, je tiens déja la chose bien avancée ; & sans que je prisse la peine de la venir chercher moi-méme, elle auroit payé à vue à mon ordre.

PRUDENT.

Vous la trouverez toute disposée à m'obéir.

ARLEQUIN.

Quoi : se jetter ainsi à corps perdu dans les bras d'un homme à la premiere semonce d'un pere ? Diable ! une fille est une machine bien prompte à faire mouvoir sur le fait du mariage.

PRUDENT.

Ah ! monsieur, ma fille est vertueuse.

ARLEQUIN.

Vraiment, c'est comme il me la faut ; car je ne m'accommoderois pas d'une femme qui auparavant d'avoir tâté du mariage en original, en auroit tiré maintes copies par devers elle.

PRUDENT.

Vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre. Mais, que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Hé fi, monsieur ! Les rues y sont trop

longues & trop larges de la moitié. Ma foi, notre ville de Dieppe est bien plus ramassée que cela. Et fi! on n'y est point poli. Vraiment, nous avons bien un autre air que vos badauts. Ce sont de vrais lourdauts, ils n'ont jamais vu un quartier de froment en face, & sans nous les poulets d'Inde seroient des monstres inconnus pour eux. Mais a propos, beau-pere, il me semble que vous ne parlez pas de souper. Ne vous y trompez pas au moins; je ne verrai votre fille qu'après une ample repaissance.

PRUDENT.

Ce n'est point ici la cuisine, & je sai trop bien vivre pour vous y recevoir.

ARLEQUIN.

Quelle façon! quel abus, que d'affecter de certains appartemens pour une cuisine! Je veux que tout soit en cuisine chez moi, jusqu'es au grenier. Et mort de ma vie, ou trouvez-vous de plus beau meuble qu'une broche, qu'une leche-frite? J'en ai une bibliotheque chez moi qui vaut bien le code.

PRUDENT.

Dans un moment, si vous voulez, on va nous servir la collation, en attendant le souper.

ARLEQUIN.

Puisque cela est ainsi, faites-moi la meilleure chere que vous pourrez, &

n'allez pas vous excuser en disant que vous me traitez en ami. Ces sortes de civilités-là sont de vrais coupe-gorges pour mon appetit. Il faut que vos assiettes soient revues, corrigées & augmentées. Mais voyons votre fille, je me restraint aujourd'hui en sa faveur ; car pour l'ordinaire, je ne me sers d'une femme que comme d'un cure-dent après le repas.

PRUDENT.

Tenez, monsieur, la voici. *A Angelique.* Angelique, saluez votre futur, monsieur de Pommenville.

ANGELIQUE *bas.*

Monsieur de Pommenville? Ah, ah! *Elle rit.* C'est Arlequin!

ARLEQUIN *après avoir regardé Angelique.*

Comment diable! je ne vous croyois pas si belle de moitié. Voilà des yeux qui seront d'un terrible revenu pour le futur, & ils doivent faire un furieux ravage quand vous leur lâchez la bride sur le cou.

ANGELIQUE.

De quelque maniere qu'ils vous paroissent, leurs regards se fixeront toujours sur vous.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, beau-pere, quel monstre d'esprit vous avez là! Il faut que vous renonciez aux prétentions que vous avez sur

pareille geniture ; jamais telle farine n'est ſortie de votre ſac, & vous l'avez trouvée toute blutée dans votre ariſtote.

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous de l'eſprit ?

ARLEQUIN.

Je vous en trouve tant, que je crains qu'il ne regorge. Mais comme je ne veux tromper perſonne ; avant de rien conclure, trouvez bon que je vous faſſe part d'une petite maxime que j'ai faite pour ſervir de regle à celle qui tombera ſous ma coupe. Cela n'eſt pas long, c'eſt un quatrain en ſix vers. Ecoutez.

Il faut veiller toi-même au ſoin de ton ménage,
Pour voir ſi de tes biens on fait un bon uſage.
On ſe repoſe en vain deſſus la bonne foi
Des gens que l'on commet à cette économie :
A d'autres de ce ſoin, malheureux qui ſe fie :
Bats ta femme & ton bled, tout ira bien chez toi.

PRUDENT.

Mais, monſieur, vous allez effrayer ma fille.

ARLEQUIN *vers Angelique.*

Cela ne doit point vous dégoûter de mes manieres. Je vous aimerai beaucoup, & je vous roſſerai de même.

PRUDENT.

Allons, mon gendre, entrez, le ſoupé eſt tout prêt.

ARLEQUIN.

Tant mieux, car votre phyſionomie commençoit

mençoit à m'alterer. Vous voyez que je suis ingenu. Vous voulez bien qu'avec la méme ingenuité je vous demande une grace.

PRUDENT.

Vous n'avez qu'à parler.

ARLEQUIN.

Prêtez - moi votre fille pour un moment.

PRUDENT.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Et oui, c'est que je veux lui faire present de quelques petits bijoux, & afin qu'elle les choisisse à sa fantaisie, je vais la faire mener chez l'orphevre dans ma chaise.

PRUDENT.

Oh, pour cela, je le veux bien. Allez avec monsieur, ma fille, allez.

ARLEQUIN *ouvrant la chaise.*

Entrez, mademoiselle. Pour moi, je m'en vais toujours devant. Adieu, beau-pere. Ah, ah! *Il rit.* Quel nigaud! Ah, ah. *Il s'en va.*

PRUDENT.

Ouais ! il me semble que monsieur de Pommenville rioit en s'en allant. Ne seroit-ce point ici un tour de maitre Gonin? Voyons. *Aux Porturs.* Attendez un peu, vous autres, je veux dire un mot à ma fille avant qu'elle parte.

UN PORTEUR.

A moins que mon maitre ne soit là, monsieur, je n'ouvre ma chaise à personne.

PRUDENT.

Faquin, je te la ferai bien ouvrir de force. Holà, quelqu'un de mes gens? Pierrot, maitre Jacques, Picard? assommez-moi ces coquins de porteurs. *Les domestiques de Prudent sortent armés de broches, de ballais, de pelles, de pincettes & autres choses semblables. La chaise à porteur s'ouvre, & represente une forteresse, d'où après avoir tiré des grenades sur les domestiques de Prudent, on fait une sortie, & on les chasse à coups de bâton.*



SCENE VIII.

Le theâtre represente le jardin du prince.

COLOMBINE, LE PRINCE, ARLEQUIN en magicien qui survient.

COLOMBINE *seule.*

JE suis étonnée du peu de diligence de Mezzetin. Il m'avoit promis de me tirer dans peu des mains du prince. Mais, helas! le voici.

LE PRINCE.

Enfin, madame, me voila débarrassé de mes fâcheux, & je viens auprès de vous expier un crime dont mon cœur n'a déja que trop souffert. Comptez, madame, que ce n'est pas sans violence que jai pu me résoudre à m'éloigner de vous.

COLOMBINE.

Il ne faut pas que l'amour vous fasse négliger le soin de vos affaires. Mais, seigneur, j'ai une grace à vous demander

LE PRINCE.

Vous n'avez qu'à commander, madame.

COLOMBINE.

Permettez que je vous quitte.

LE PRINCE.

Permettre que vous me quittiez? Ah, madame! demandez-moi une autre chose que celle-là.

COLOMBINE *d'un ton ferme.*

Et que prétendez-vous encore ?

LE PRINCE.

Vous voir, vous aimer, & vous le dire à tous momens.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas encore où vous pensez, seigneur ; j'ai des secours invisibles. *Elle veut s'en aller.*

LE PRINCE.

Et moi, je m'opposerai à tous les secours dont vous vous flattez. *Il la suit.*

COLOMBINE *se retournant.*

Arrêtez, seigneur, ou la mort la plus violente me délivrera de vos poursuites. *Elle s'enfuit.*

LE PRINCE.

Non, non, n'esperez pas....

ARLEQUIN *en magicien.*

Fermati, temerario. (Il l'empêche d'avancer.)

LE PRINCE.

Qui es tu, toi qui pretens m'empêcher de suivre l'objet que j'aime ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? tremblez à mon aspect. Je suis le procureur fiscal du village de Pluton, & celui qui paraphe l'honneur des femmes *ne varietur.*

LE PRINCE.

Quand tu serois tout l'enfer ensemble, il faut que tu perisses. *Il met le cimeterre à la main, & lui en voulant décharger un coup sur la tête, Arlequin le touche de sa baguette, & le rend immobile.*

ARLEQUIN *baisant sa baguette.*

Ah, ma chere baguette, que je t'ai d'obligation ! Sans toi j'étois fricassé : mais il faut que je le rende témoin de ma puissance. *Il le desenchante.* Tiens, vois jusqu'où s'étend mon pouvoir. Je fais avancer les montagnes. *Il frappe la terre, & la montagne s'avance.* Et pour peu que tu t'obstines à me chagriner, je te ferai cesser d'être homme pour tout le reste de ta vie.

LE PRINCE *tout effrayé.*

Ah, seigneur ! puisque vous êtes si puissant, faites-moi voir ma maitresse.

ARLEQUIN.

Volontiers : mais auparavant rengaînez : *renguenate. (Le prince met le cimeterre dans le fourreau.)* A present qu'il n'y a plus rien à craindre pour moi, je vais travailler à vous rendre heureux, en vous faisant voir l'objet que vous aimez.

LE PRINCE.

Ah ! de grace, faites-moi voir le feux de ses beaux yeux.

ARLEQUIN.

Oui, vous verrez le feu de ses beaux yeux; mais il sera si loin du bassinet que la poudre n'y prendra pas. *Il tourne autour du prince, en faisant beaucoup de postures plaisantes avec sa baguette : & après plusieurs lazzi de cette nature il dit :* Démon, par le pouvoir que j'ai sur toi, que cette montagne se change en un

palais magnifique. *Aussi-tôt la montagne change. On voit à la place un palais magnifique, & Prudent & Colombine à une fenêtre du palais.*

LE PRINCE.

Que vois-je : ma maitresse avec mon gouverneur !

PRUDENT.

Oui, seigneur, c'est ma femme.

ARLEQUIN *au prince.*

Cela est vrai ; & peu s'en est falu qu'elle n'ait été la vôtre. Vous vouliez gouverner la femme du gouverneur, vous !

LE PRINCE.

Quoi, madame, monsieur Prudent est votre époux ?

COLOMBINE.

Oui, seigneur.

LE PRINCE.

Qui l'auroit cru ! Je suis tout hors de moi. *A Arlequin.* Quel parti prendre ?

ARLEQUIN.

Vous consoler, ou vous pendre.

LE PRINCE.

Oh, je connois qu'il faut ceder. Oui, monsieur Prudent, vous avez triomphé. Je renonce au penchant de mon cœur, & je me rends à la vertu de madame votre femme.

ARLEQUIN *à part.*

Voila une action qui sent bien son étranger : un françois n'en seroit pas demeuré-là. *Haut.* Mais ce n'est pas le tout. *A Prudent.* Ecoutez, bon homme ; après vous avoir

fait retrouver votte femme fidele, si vous ne donnez votre fille Angelique à Leandre, je m'en vais tout à l'heure vous métamorphoser en une forme de fromage de milan.

PRUDENT.

Je vous ai trop d'obligation pour vous refuser quelque chose. Je consent que ma fille Angelique épouse Leandre.

ARLEQUIN.

Et moi, pour celebrer un si heureux jour, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma puissance, & vous donner un divertissement de ma façon.

Il frappe le palais de sa baguette : le palais se change aussi-tôt en un jardin très agréable, & rempli de jets d'eau, & de berceau. Bacchus suivi de plusieurs satyres, s'avance en dansant ; & après qu'on a dansé,

BACCHUS *chante.*

Vive, vive le dieu de la tonne,
Avalons le vin qu'il nous donne.

Il boit, & verse du vin à tous les satyres.

LE CHOEUR.

Vive, vive, &c.

BACCHUS.

Enfans de Bacchus,
Ne vous plaignez plus
De mes faveurs,
Cette année a tari vos pleurs.

LE CHOEUR.

Vive, vive, &c.

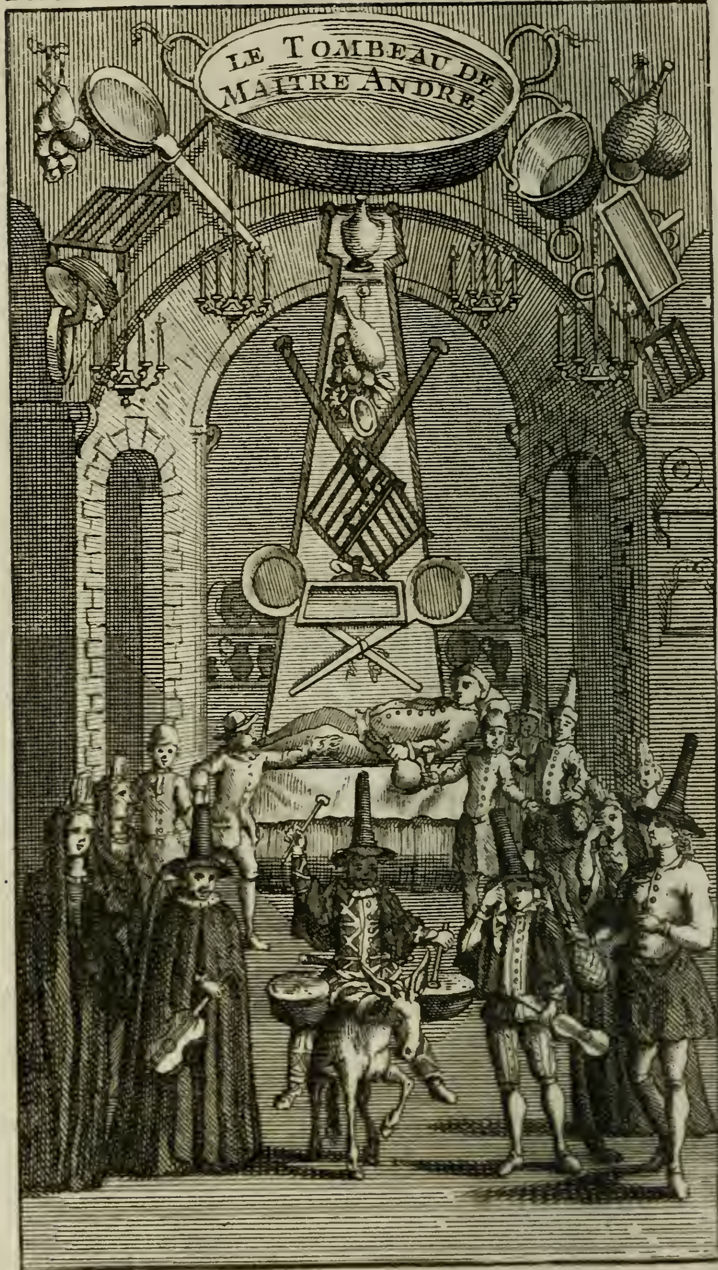
BACCHUS.

Venez tous boire à tasse pleine
De ce jus délicieux ;
Quand Bacchus remplit sa bedaine,
Venus ne s'en trouve que mieux.

Il leur verse encore à boire, & ils s'en vont en chantant :

Vive, vive le dieu de la tonne,
Avalons le vin qu'il nous donne.




LE TOMBEAU DE
MAITRE ANDRE

LE
TOMBEAU
DE
MAITRE ANDRE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au theâtre par monſieur de B * * * & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le 29 de Janvier 1695.

ACTEURS.

MAITRE ANDRE' cabaretier. *Mezzetin.*

MARINETTE femme de maitre André.

COLOMBINE fille de maitre André.

PIERROT domeſtique de maitre André.

ARLEQUIN amant de Colombine.

SCARAMOUCHE ſoldat.

UN TAMBOUR. *Mezzetin.*

DEUX GARÇONS cabaretiers chantans. *Octave, Leandre.*

Les ſuivans de la pompe funebre.

La ſcene eſt dans le cabaret de maitre André.



LE TOMBEAU DE MAITRE ANDRE'.

SCENE I.

MEZZETIN en tambour, une bouteille à la main, SCARAMOUCHE en soldat.

MEZZETIN.



A La riviere, à la riviere, si tu as envie de t'abreuver.

SCARAMOUCHE

Tu as beau faire, la bouteille m'appartient, & je l'aurai.

MEZZETIN.

C'est donc quand je l'aurai bue.

SCARAMOUCHE *tirant l'épée*

Ah, morbleu, c'eſt trop m'inſulter. L'épée à la main, coquin.

MEZZETIN.

Je le veux bien. J'ai déja remarqué la place ou je te veux donner le coup.

SCARAMOUCHE.

Et moi, ſi je te prens, avec mon doigt, je te leverai ſi haut, que tu auras plutôt peur de la faim que de la chute.

MEZZETIN.

Nous verrons : mais il faut faire les choſes dans les formes ; car il n'eſt pas ſéant de ſortir de ce monde ſans prendre congé de ce qu'on aime. Faiſons mutuellement nos adieux à la bouteille.

SCARAMOUCHE.

Soit, je veux bien t'accorder ce délai.

MEZZETIN *habille la bouteille de noir, & chante :*

Digne rejetton de la treille,
Soyez temoin de mes tranſports jaloux.
Pour ne vous perdre pas, ô beauté ſans pareille,
Je m'expoſe aux plus rudes coups.
Ah ! ma chere bouteille,
Votre charmant glou, glou,
Nuit & jour me réveille.
Que mon ſort ſeroit doux,
Si je vivois pour vous !

TOUS DEUX *enſemble.*

Que mon ſort ſeroit doux,
Si je vivois pour vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, es-tu prêt à preſent à te laiſſer tuer ?

MEZZETIN.

Ecoutes, n'y auroit-il point moyen d'accorder cette affaire, en buvant chacun notre moitié ? car je prévois un grand malheur; le vainqueur sera pendu, & le mort ne boira pas. SCARAMOUCHE.

Ah, poltron, tu as peur !

MEZZETIN.

Non pas, mais c'est que je raisonne sur les évenemens. Oh, voici Arlequin, veux-tu l'établir juge de notre differend ?

SCARAMOUCHE.

J'y consens.

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

BOn jour, nos amis : comment va la joye ? Hé bien, êtes-vous toujours alterés ? Voici un temps bien salé, n'est-ce pas ?

MEZZETIN.

Tu viens à propos, car il faut que tu nous juges.

ARLEQUIN.

Ecoutez, vous pourrez bien aller tous deux aux galeres, si je m'en mêle. Mais de quoi s'agit-il ?

SCARAMOUCHE.

De juger un petit differend qui eſt entre nous.

ARLEQUIN.

Vous me prenez à propos pour vous juger, car je ſuis à jeun. De quoi eſt-il queſtion ?

MEZZETIN.

D'une bouteille.

ARLEQUIN.

Et qui eſt la partie intervenante ? La colle de poiſſon, peut-être ?

SCARAMOUCHE.

Non, c'eſt une bouteille que nous avons volée.

ARLEQUIN.

Oh, ſi ce n'eſt que cela, il n'y a rien de plus aiſé à décider. Je m'en vais l'avaler, & vous me verrez boire tous deux.

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas ainſi que nous l'entendons.

ARLEQUIN.

Mais qui payera les épices du juge ?

SCARAMOUCHE.

Ecoutes, écoutes. Je ſuis entré ce matin dans un cabaret, j'ai vu la ſuſdite bouteille ſur la table : j'ai fait ſigne à Mezzetin de la prendre pendant que j'amuſois la petite fille.

ARLEQUIN.

Où ſont vos témoins ?

MEZZETIN.

Il n'y avoit que la bouteille.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point quelque faux témoin ? Eſt-elle bien pleine, au moins ? *Il prend la bouteille, & la ſouleve.*

SCARAMOUCHE.

Oh, je te le garantis ſans reproche.

ARLEQUIN.

Mettez-moi donc en poſture de vous juger ; il n'eſt pas de la bienſeance qu'un juge donne ſes audiences de bout, comment dormiroit-il ?

MEZZETIN.

Tiens, aſſis-toi ſur mon tambour.

ARLEQUIN *étant aſſis.*

Fort bien. Or ſus, plaidez. Sur-tout, point de ſuppoſition. Venez au fait avant que de commencer.

SCARAMOUCHE.

Je vous diſois donc, monſieur. . . .

ARLEQUIN.

Attendez. Il me vient un ſcrupule. Nous diſons en juſtice que *teſtis unus, teſtis nullus*, un ſeul témoin ne peut agir. N'en auriez-vous point quelqu'autre ? Là ; quelque grignon de pain, quelque morceau de fromage ?

MEZZETIN.

Voici un pain de deux liards, que j'avois pris pour boire mon vin.

SCARAMOUCHE.

Et voici un cervelas que j'avois pris dans le même deſſein.

ARLEQUIN *prenant le pain & le cervelat*,

Oh, votre affaire va aller bon train. Voici deux témoins qui pourront bien nuire au premier.

MEZZETIN.

Nous étions ſortis ce matin enſemble....

ARLEQUIN.

Attendez, tournez-vous un peu, que j'interroge les témoins. *Il boit & mange.* Ces raiſons ne ſont pas méchantes. Pourſuivez.

MEZZETIN.

Nous avons vu la bouteille ſur la table; & à cet aſpect, monſieur....

SCARAMOUCHE.

Tu as menti, c'eſt moi qui l'ai vue.

ARLEQUIN.

Point d'injures, vous faites comme les procureurs. Le cas eſt douteux, faiſons le recollement des témoins. *Il boit & mange.* Ils parlent juſte, il n'y a pas un ſeul article d'oublié. Je croi que vous gagnerez tous deux votre cauſe. *Voyant qu'il n'y a plus de vin dans la bouteille.* Je m'en vais juger, les témoins n'ont plus rien à dire. Paix-là, ſilence.

Je ne ſuis pas de ces donneurs d'arrets,
Que dans le cabinet leur dicte une coquette.
Comme juge ſenſé je mange & bois les frais
De votre burleſque procès.
Des ſottiſes d'autrui le barreau fait goguette.
Ma réponſe en deux mots me va juſtifier,

Pour

Pour vous mettre d'accord, c'eſt ainſi que j'ordonne :
Tenez, prenez le verre, & vous prenez l'oſier.
Adieu, juſqu'au revoir, la bouteille étoit bonne.

MEZZETIN.

Et j'en reçois le prix, je l'ai bien merité. *Rappellant Arlequin qui s'en va.* Monſieur, monſieur, l'on a corrompu mes témoins, faites que je leur parle.

ARLEQUIN.

Venez dans deux heures, je vous les ferai voir tout corrompus. *Il s'en va.*

Mezzetin & Scaramouche diſent qu'il faut penſer à l'enterrement de maitre André, ils concertent entre eux de marier Scaramouche avec ſa veuve, & Arlequin avec Colombine ſa fille. Scaramouche dit à Mezzetin qu'il eſt en peine de lui trouver une fille pour le marier. Mezzetin dit qu'étant amis, il y auroit aſſez de ces deux femmes pour tous trois. Ils s'en vont après cette ſcene, qui ſe fait de caprice.



SCENE III.

Le theâtre repreſente une chambre dont on détache la tapiſſerie, avec pluſieurs hardes qu'on met par monceaux ſur une table.

MARINETTE, PIERROT.

MARINETTE *pleurant.*

AH, ah, ah, je n'en puis plus!

PIERROT.

Ne criez donc pas ſi haut, vous étourdiſſez ce pauvre mort.

MARINETTE.

Puis-je moderer ma douleur! Le pauvre homme! Nous étions bien nez l'un pour l'autre! Il n'a jamais dit oui à ce que je lui demandois, & j'ai toujours dit non à ce qu'il vouloit que je fiſſe. Ah, Pierrot! je lui ai bien dit qu'il ſe creveroit à force de boire.

PIERROT.

Bon bon: ſe creveroit; vous vous mocquez. Buvant toujours de la méme façon, n'étoit-ce pas vivre de régime?

MARINETTE.

Perdre un mari à la fleur de mon âge! car je n'ai que trente ans, tu le ſais bien.

PIERROT.

Oh, ſans mettre la main au feu, cela eſt vrai. Il y a plus de dix ans que je vous l'ai entendu dire.

MARINETTE.

Je n'aurois plus le plaiſir de le mettre au lit comme je faiſois, quand il revenoit à la maiſon tout yvre & tout crotté. Pour cela, il n'étoit point incommode quand il avoit bu.

PIERROT.

C'étoit l'homme du monde qui rottoit le plus diſcrettement.

MARINETTE.

Mais, mon pauvre Pierrot, as-tu pris ſoin de ſonger à nos petites affaires ?

PIERROT.

J'ai déja mis à l'ecart toute la vaiſſelle d'argent, & une partie du linge. Je ſuis expeditif dans des affaires de pareille conſequence. Il faut prendre garde que votre fille ne s'en aille le dire à perſonne, c'eſt une petite créature bien remuante.

MARINETTE.

Tu as raiſon, Pierrot. Mais ſi nous conſultions un notaire, je croi qu'avec les lumieres qu'il nous donneroit, il nous ôteroit tout ſcrupule.

PIERROT.

Bon : je ſuis plus d'à-moitié notaire, car j'ai le cœur dur & ſans foi. Il faut que vous faſſiez paſſer les trois quarts du bien du dé-

ſunt, & ce qu'il y a de meilleur chez vous, pour vos bijoux de noce, c'eſt bien aſſez de laiſſer à votre fille aînée le bouchon, la maiſon eſt déja bien achalandée.

MARINETTE.

Je ſuivrai ton avis, Pierrot, car tu es homme d'eſprit.

PIERROT.

On voit bien que vous ne ſavez encore ce que c'eſt que d'être veuve.

MARINETTE.

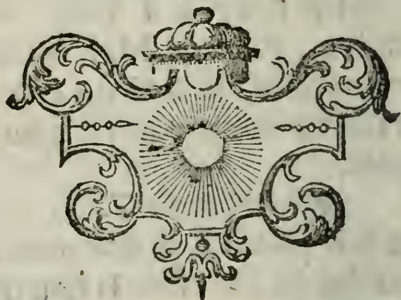
Oui, j'y ſuis réſolue, je détournerai adroitement tout ce qu'il y aura de meilleur.

PIERROT.

Cela ſera d'un grand ſoulagement pour le tuteur, que vous choiſirez après à votre fantaiſie. Mais que nous veut votre fille Colombine?

MARINETTE.

Hélas: ne ſauroit-elle nous laiſſer pleurer à notre aiſe!



SCENE IV.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT.

COLOMBINE *tout effrayée.*

AH, ma mere, ma mere!

MARINETTE.

Qu'avez-vous donc ma fille?

COLOMBINE.

Ah, ma mere! je croi que mon pere remue. Venez voir.

PIERROT.

Oh, je vous le garantis mort: il a laissé du vin dans son verre.

MARINETTE.

Hélas, seroit-il bien vrai? Le pauvre homme! Pierrot, qu'en crois-tu?

PIERROT.

Bon: Est-ce qu'on attrape le monde comme cela! Puisqu'il a fait la figure de mourir, il faut qu'il acheve de bonne grace.

COLOMBINE *à Marinette.*

Vous avez bien peu d'empressement d'aller verifier l'esperance que j'ai de voir revivre mon pere.

MARINETTE.

Voyez, voyez ce qu'elle veut dire! Mon

cher mari. . . . Pierrot, as-tu ſongé à la tapiſſerie qui eſt dans la chambre ? hem ? Ah, ah ! *Elle pleure.*

PIERROT.

Hé, là, là, ne vous affligez pas tant ; il ne reſtera pas une toile d'araignée. *Vers Colombine.* Oh, que cela eſt vilain de vouloir faire revivre les gens qui ſont morts !

COLOMBINE.

Mais il me ſemble que tout eſt en deſordre ici. De quoi t'aviſes-tu, Pierrot, de détendre la tapiſſerie ?

PIERROT.

C'eſt que nous ſommes ſi affligés, votre mere & moi, que nous ne ſavons ce que nous faiſons.

MARINETTE.

Oui, Pierrot a raiſon.

COLOMBINE.

Mais ſi un notaire venoit pour faire au moins un inventaire ?

PIERROT.

Bon, bon : pourquoi dépenſer de l'argent ? Laiſſez-moi faire ; je m'en vais apprendre à lire, & je vous inventoriſerai après, tout cela par cœur.

COLOMBINE *à Marinette.*

Mais allez voir au moins, ſi je me ſuis trompée. Je gagerois que mon pere n'eſt pas mort.

PIERROT *à Marinette.*

Hé bien, contentons donc votre fille, allons voir si le mort est en vie.

MARINETTE.

Allons donc. *Pierrot & Marinette rentrent.*

COLOMBINE *seule.*

Malheureuse que je suis, où sera mon recours ? Je n'ai personne dans mes intérêts, on me vole, on me pille, ils sont tous d'intelligence pour me ruiner. Oui, dans le desespoir où je suis, si je trouvois quelque honnête homme qui voulût m'enlever, je le suivrois de bon cœur. Mais que vois-je ? c'est Arlequin, le meilleur ami de défunt mon pauvre pere. Ma douleur se réveille à son aspect.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *habillé à la romaine à part.*

JE me suis habillé en heros, pour consoler ma maitresse avec plus d'énergie.

COLOMBINE.

Seigneur, mon pere est mort, je l'ai vu ce matin
Tomber en expirant sur un verre de vin :
Ce vin dont il remplit lui-même ses futailles,
Ce vin qui tant de fois abreuva ses entrailles :
Ce vin qui de courroux fume encore aujourd'hui,
De voir qu'il est tiré pour d'autres que pour lui ;
Qu'au milieu du repas une main indiscrette
N'eut osé sans l'aigrir répandre sur l'assiette ;

Ce vin, dis-je, l'objet de ses tendres desirs,
Vient d'être le témoin de ses derniers soupirs.
Excusez ma douleur à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

ARLEQUIN.

Ma chere, l'eusses-tu dit ?

COLOMBINE.

Arlequin, l'eusses-tû cru
Qu'il fut mort, le pauvre homme, aussi tôt qu'il eut bu ?
Le ciel n'a pas voulu qu'il vécut davantage.
Si le pauvre homme encor n'avoit fait ce voyage,
Qu'après avoit pour moi fait le choix d'un époux,
Je trouverois mes maux moins cuisans & plus doux.

ARLEQUIN.

En cela le bon homme a manqué, je l'avoue.
Mais quoi : de nos desirs la fortune se joue.
La chose est plus touchante alors que l'on est deux,
Chaçun y met du sien pour se consoler mieux.

COLOMBINE.

Non, ne m'en parlez pas, être fille à mon âge,
Parmi tant de douleurs c'est un triste appanage.
L'année est, je vous jure, ingrate en épouseurs.

ARLEQUIN.

C'est une marchandise un peu rare, & d'ailleurs
Vous ne savez que trop qu'en ce siécle de pierre,
De dix filles qu'on voit neuf sont sur la litiere.
Elles cedent d'avance au fumet d'un amant.
La fille est un métal qui s'allie aisément :
Et quand au lieu de bled, la saison plus feconde
Eut d'homme tout exprès ravitaillé le monde,
Pas une, nonobstant la disette du pain,
Avec un tel renfort ne fut morte de faim.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, laissons-là toutes ces malheureuses.
Pour moi, j'ai des raisons qui sont bien plus fâcheuses,
Je perds un pere, helas ! qui m'aimoit tendrement.
Mais ma mere aujourd'hui me vole impunément.
Unie avec Pierrot, qui n'est qu'un rien qui vaille,
Ils veulent me réduire à coucher sur la paille.

ARLEQUIN.

Sur la paille? Ou mes yeux ne s'y connoiſſent pas,
Ou vous meritez bien ſans doute un matelas.
Enfin ſans barguigner, ni faire la revêche,
Permettez avec moi que l'Hymen vous depêche.
De vos yeux fulminans mon poitrail riſſolé,
D'un feu gregeois pour vous eſt à demi brulé.
C'en eſt fait, les fripons m'en donnent pour mon compte
Au plus fin cotignac vos levres feroient honte.

COLOMBINE.

Qu'entens-je? Quoi mon pere à peine a clos les yeux,
Que vous me propoſez de nous unir tous deux?
Il ſemble à tous momens encor que tout l'altere.
Je croi le voir armé de ce funeſte verre,
Dont le vin trahiſſant ſa ſoif & ſon eſpoir,
Repandu ſur la nappe a dicté mon devoir.
Puis-je, dans ma douleur, aux nœuds du mariage
Aſſujettir l'amour qui pour moi vous engage?
Vous me percez le cœur, & dorez le couteau.

ARLEQUIN.

Va, je ſuis ton amant, & non pas ton bourreau.
Prens deux jours, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.

COLOMBINE.

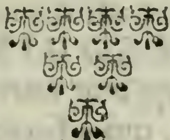
La vengeance en ce cas pour moi ſeule a des charmes.
Et pour faire enrager ma mere en cet état,
Je t'épouſe, pourvu que ce ſoit ſans éclat.

ARLEQUIN.

La clauſe en eſt touchante, & bien conſiderée,
Merite entre nous deux d'être un peu digerée.
Seul dans mon cabinet je vais la conſulter.
Adieu, pour un moment il nous faut écarter.

COLOMBINE.

Après un traitement ſi rude & ſi funeſte,
L'eſpoir de la vengeance eſt le ſeul qui me reſte.



SCENE VI.

MARINETTE, ARLEQUIN.

MARINETTE *ſeule.*

JE viens de donner ordre à preſque toutes mes affaires. Mais voici quelqu'un. Pleurons. *Elle pleure.*

ARLEQUIN *dans ſon habit.*

Ah, madame, que j'ai de joye de vous voir pleurer! Qu'il vous ſied bien ce mouchoir, & que vous feriez une belle action & rare, de vous pendre de regret, aprés la perte que vous venez de faire.

MARINETTE.

Effectivement, monſieur, j'ai perdu un honnête homme.

ARLEQUIN.

C'étoit l'eſcarboucle des maris, & vous ayant épouſée, l'on peut dire que c'étoit une perle dans du fumier, & un diamant enchaſſé dans du plomb.

MARINETTE.

Que la juſtice que vous lui rendez me fait de plaiſir dans mon affliction!

ARLEQUIN.

Comme je ſai qu'une veuve eſt une compote de douleur, qui à force de ſe conſu-

mer au feu de la mélancolie, devient toute en bouillie. . . .

MARINETTE.

Que vos expreſſions ſont touchantes!

ARLEQUIN.

De même une fille eſt une allumette, qui s'enflamme par les deux bouts, quand on ne la marie pas.

MARINETTE.

Hé bien, monſieur, que voulez-vous dire par-là?

ARLEQUIN.

Je veux dire, madame, que je vous offre une façon de mari pour mademoiſelle votre fille Colombine.

MARINETTE.

Quoi, vous avez la hardieſſe de parler de mariage dans une maiſon toute remplie de deuil?

ARLEQUIN.

Croyez-moi, ne perdez pas l'occaſion. Les filles ſont d'un pauvre débit dans le temps où nous ſommes; les hommes deviennent plus rares que jamais, & je connois maintes femmes qui s'eſtimeroient bienheureuſes d'être reçues à y mettre l'enchere.

MARINETTE *en colere.*

Vous êtes un inſolent de demander ma fille, lorſque je ſuis à marier.

ARLEQUIN.

La pauvre femme!

MARINETTE.

Vous êtes un étourdi & un mal-avisé.

ARLEQUIN.

D'accord.

MARINETTE *pleurant.*

Si mon pauvre mari ſavoit cela, fripon!

ARLEQUIN.

Ne lui en dites rien, je vous prie, j'aime mieux vous épouſer.

MARINETTE *s'adouciſſant.*

Vous m'avez mis bien en colere.

ARLEQUIN.

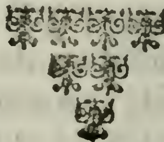
Je vous en demande pardon. J'aime autant épouſer la mere que la fille. Mais dites-moi, votre mari ne vous a-t-il pas laiſſé quelque argent, quelque rente ſur l'hôtel de ville? quelque petite gueuſerie comme cela?

MARINETTE.

Je vous vais faire apporter le teſtament, & vous verrez ſi une femme comme moi n'eſt pas de l'argent comptant. *A Colombine.* Petite fille, apportez-moi ce papier?

ARLEQUIN.

Oh, cela étant, je vous conſolerai gayement.



SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE.

TEnez, ma mere, voila le papier que vous me demandez, voulez-vous que je le lise ?

MARINETTE.

Non, donnez-le à monsieur.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Le testament du pauvre maitre André.

SCARAMOUCHE.

Donnez-le moi, je m'en vais le lire.

ARLEQUIN.

Ce seroit un testament énigmatique, car si tu le lisois, on n'y entendroit rien.

PIERROT.

Pour moi, je le lirois bien : mais maitre André ne savoit pas assez bien l'ortographe.

MARINETTE.

Oh, monsieur, de grace, donnez-vous la peine de nous en faire la lecture.

ARLEQUIN *lit.*

Testament fait en faveur des hoirs masculins,

feminins & neutres, de maitre André leur pere putatif, substantif & adjectif.

PRIMÒ.

Je laisse cette maison à qui elle appartient.

PIERROT.

Il étoit le plus liberal homme du monde, il n'avoit rien à lui.

ARLEQUIN *lit.*

Pour toute funeraille,
Au lieu d'un superbe tombeau,
Je ne veux qu'un simple tonneau
Qui soit à peu près de ma taille.

MARINETTE.

Il n'avoit point de vanité, il fuyoit toujours la dépense.

PIERROT.

Oh, il y avoit long-temps, que le pauvre homme travailloit à sa fosse, il en tiroit plus de vingt bouteilles de vin par jour.

ARLEQUIN *lit.*

Sans le secours d'aucun huissier,
Je veux que mon testament vaille.
Mon ventre ayant été toujours une futaille,
Je le laisse à mon tonnelier.

PIERROT.

Oh, il étoit bon mari, il n'y avoit rien à perdre avec lui.

ARLEQUIN *lit.*

Ma femme ne fut pas vestale...

MARINETTE.

Qu'allez-vous lire là?

ARLEQUIN.

Ce sont ses dernieres volontés.

MARINETTE.

Ce ne ſont que des ſottiſes.

COLOMBINE.

Hé, ma mere, puiſqu'il vous les pardonne, laiſſez-le lire.

ARLEQUIN *lit.*

Ma femme ne fut pas veſtale.
Je lui pardonne toutefois
D'avoir avec certain grivois
Ecorné la foi conjugale.
Seulement d'une choſe il faut que je me plaigne.
C'eſt qu'avec trop d'éclat elle a mis ſur mon front,
Le bois de cerf d'un pied de long,
Que j'avois pris dans mon enſeigne.

ARLEQUIN.

Ah, j'entends, j'entends. Il étoit l'enſeigne & le cabaret. *Il continue de lire.*

Je lui donne permiſſion
De faire un ſecond mariage;
Car de vouloir tenir jeune femme en veuvage,
C'eſt vouloir hors de l'eau faire vivre un poiſſon.
Je lui laiſſe pour héritage,
Outre le ſoin de ma maiſon,
Mes meubles qu'elle uſoit, par ſon mauvais ménage
De plus d'une façon;
Ma fille pour ſa portion,
Aura la boutique en partage,
Et fera valoir le bouchon.

COLOMBINE.

Oh, mon pere m'a toujours aimée tendrement, & ſavoit bien ce qu'il me falloit.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Mais, madame, ſur tous ces legs-là je ne trouverois pas de la moutarde pour des ſauciſſes.

MARINETTE.

Voyez le reste, monsieur.

ARLEQUIN.

Ce sera pour une autre fois, allons-nous-en aux funerailles.

SCENE VIII.

On ouvre le fond du theâtre. Tous les acteurs de la comedie y sont. Maitre André paroit couché sur son tombeau, tenant une bouteille d'une main, & un verre à moitié plein de l'autre. Un tonneau fait la base du mausolée, qui est composé de tous les ustensiles de cuisine & de cabaret. Le dueil marche deux à deux, savoir deux trompettes une guittarre & un violon. Arlequin en dueil sur un âne, frapant sur deux tymbales: la femme de maitre André, sa fille, deux petits garçons, deux petites filles, & tous les garçons du cabaret en dueil. Tous passent devant le mausolée, & se rangent sur les deux côtés du theâtre. Les violons jouent un air convenable au sujet, & un des garçons du cabaret s'avance au milieu, & chante les paroles suivantes.

La parque a fermé pour jamais
Ce gosier friand de bons mets,
Et dont Bacchus tiroit toute sa gloire.
Pour pleurer dignement ce buveur merveilleux,
Mes amis, voulez-vous m'en croire?

Buvons,

Buvons, buvons à qui mieux mieux,
Jusqu'à ce que le vin nous sorte par les yeux:
Ce seront là des pleurs dignes de sa memoire.

LE CHOEUR.

Maitre André, c'est à vous
Que nous buvons tous.

LE GARCON DE CABARET.

Diogene à maitre André
Peut sans honte être preferé,
L'un comme un sage philosophe,
Dans un tonneau finit son sort,
L'autre comme un buveur, voulut après sa mort
Etre doublé de même étoffe.

LE CHOEUR.

Maitre André, c'est à vous
Que nous buvons tous.

Pendant que les violons jouent, maitre André se réveille.

MAITRE ANDRE' *en chantant.*

A boire, à boire, à boire.

ARLEQUIN *chante.*

Je vais répondre à votre impatience:
Mânes plaintifs, cessez de murmurer.

MARINETTE.

Ah, mon cher mari, tu n'es donc pas mort?

LES ENFANS.

Ah, mon cher papa, mon cher papa, mon cher papa!

MAITRE ANDRE' *après être descendu de dessus le tonneau, chante les paroles suivantes, & tous les acteurs ayant chacun une bouteille & un verre à la main, font toutes les postures marquées par la chanson.*

Sus, sus, qu'on le reveille,
Courons tous au buffet,

D'une main prenez la bouteille,
Et de l'autre un verre bien net.
Haut le coude, verſez,
Portez le vin au nez,
Admirez ſa couleur vermeille.
Trinquez, choquez,
Beniſſez le dieu de la treille.
Ouvrez la bouche, ſablez.
Rubis ſur l'ongle, humez la goute.
Reverſez dans vos gobelets,
Et preparez au vin une nouvelle route,
Par un doux concert de hoquets.
Au fond de notre ventre,
Comme dans ſon vrai centre,
Faiſons couler cet agréable jus.



Qu'il eſt doux de faire la guerre
Avec la bouteille & le verre!
Les vainqueurs comme les vaincus
Egalement ſont mis par terre.
Qu'il eſt doux de faire la guerre
Avec la bouteille & le verre.

ARLEQUIN *au parterre, en chantant:*

Qu'il eſt doux de vous faire rire,
Quand vous apportez de quoi frire.
Votre argent, tout des plus comptans,
Va groſſir notre tirelire,
Qu'il eſt doux de vous faire rire
Quand vous apportez de quoi frire.




ATTENDÉS MOI SOUS L'ORME

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au theatre par monſieur du F*** & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le 30 de Janvier 1695

ACTEURS.

LE FERMIER payſan, pere de Jacqueline. *Cinthio.*

JACQUELINE fille du fermier. *Marinette.*

PIERROT amant de Jacqueline.

COLOMBINE payſanne

OCTAVE berger.

UNE NOURRICE. *Colombine.*

ARLEQUIN gardien de l'orme.

SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

La Scene eſt dans un village.



ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul.*

IL y a quelquefois plus de danger qu'on ne pense à épouser un agnès. Si on lui demande : Voulez-vous venir vous promener ? elle répond : Oui dea, monsieur. Voulez-vous que j'aille vous voir ? oui dea, monsieur. Voulez-vous que je vous baise la main ? oui dea, monsieur, cela n'est pas de refus. Voulez-vous que je vous.... oui dea, monsieur.... Et toujours ainsi de bon accord.... Mais à qui en veut cette fille-là ?

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *à part.*

IL faut qu'elle ſoit pariſienne, car elle entend fort bien à tournevirer un homme. Jamais nymphe des thuilleries ne fit mieux le manége au clair de la lune. Elle eſt ſans doute amoureuſe de moi. Il faut lui laiſſer faire toutes les avances, c'eſt la mode. *Colombine fait une reverence à droit.*

ARLEQUIN *chantant ſans regarder Colombine.*

La, la, la.

Colombine fait une reverence à gauche, & Arlequin ſe met à ſifler.

COLOMBINE *à part.*

Je vois bien qu'on ne s'attire que du mépris en ſe jettant à la tête des hommes. Je vais faire la fiere.

ARLEQUIN *à part.*

Seroit-elle aſſez ſotte pour ſe rebuter? Je ne ſerai pas aſſez nigaud pour la laiſſer aller. *Haut.* Madame, pourroit-on... Quel temps fait-il aujourd'hui? Ne ſavez-vous point quelle heure il eſt?

COLOMBINE.

Ma montre n'eſt pas montée.

ARLEQUIN.

Les femmes ſont des horloges charmantes, qui marquent quelquefois l'heure du berger.

COLOMBINE.

Cette heure-là ne ſonnera pas ſi-tôt pour vous.

ARLEQUIN.

Si j'étois aſſez heureux, pour que.... l'ombre.... du cadran.... au ſoleil de vos beaux yeux....

COLOMBINE.

Je ne ſuis qu'un cadran à la lune. *Levant ſa coeffe.* Tréve de galimathias, il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

ARLEQUIN.

En effet, j'ai quelque idée de ce viſage-là. N'avons-nous pas étudié enſemble?

COLOMBINE.

Oui, nous avons ſervi à Paris.

ARLEQUIN.

Paix, paix, ne parlons pas de ſervir. Je paſſe dans ce village-ci pour un homme de conſequence.

COLOMBINE.

Je ſai que tu es gardien de l'orme de Lucrece, & j'ai voulu refaire connoiſſance avec toi, afin que tu me rendes un ſervice.

ARLEQUIN.

Volontiers, pourvu que tu ne me parles point de l'ancienne connoiſſance.

COLOMBINE.

Connois-tu dans ce village-ci un certain Pierrot ?

ARLEQUIN.

Hélas, ce Pierrot-là m'enleve aujourd'hui toutes mes esperances : il épouse une certaine Jacqueline. . . .

COLOMBINE.

Je vois bien que nos interêts sont communs. Je voudrois bien épouser ce Pierrot, tu veux épouser Jacqueline : travaillons de concert à rompre leur mariage.

ARLEQUIN.

C'est à quoi je révois tout-à-l'heure.

COLOMBINE.

Pierrot m'a aimée.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime Jacqueline.

COLOMBINE.

Voici un moyen que j'avois imaginé pour rompre ce mariage. Pierrot veut que Jacqueline vienne sous l'orme de Lucrece pour éprouver sa sagesse. C'est sous cet orme que je l'attends. Voici Pierrot avec le pere de Jacqueline.

ARLEQUIN.

Je vais préparer la ceremonie de l'orme.
Il s'en va.

SCENE III.

PIERROT, LE FERMIER, COLOMBINE.

PIERROT *au fermier.*

JE vous dis que je ſuis obſtiné comme un vieux medecin.

LE FERMIER *à Pierrot.*

Mais vous n'êtes pas raiſonnable. Tenez, voilà Colombine qui nous jugera.

PIERROT.

Je le veux bien. Mais non, je ne le veux pas. Car j'ai viſé autrefois à l'épouſer, & une fille a toujours de la rancune contre ceux qui commencent & qui n'achevent pas.

COLOMBINE *à Pierrot.*

Non, non, vas, je prendrai ton parti.

PIERROT.

Je te demande excuſe de t'avoir comme ça quittée pour Jacqueline. Mais ne te mets pas en peine; vas, je t'épouſerai une autre fois.

COLOMBINE.

Oui, oui, cela ſe trouvera dans l'occaſion.

LE FERMIER.

Colombine, tu vas juger ſi Pierrot n'a

pas tort de vouloir obliger ma fille de venir ſous l'orme prouver ſa ſageſſe. C'eſt une petite fille qu'on a toujours gardée ſous la clef.

COLOMBINE.

Cela n'y feroit rien. N'y a-t-il pas des paſſes-par-tout ?

LE FERMIER.

Feue ma femme l'a toujours gardée avec une application très-grande.

COLOMBINE.

Votre femme peut avoir eu de ces diſtractions qui font que la gardienne a bien de la peine à ſe garder ſoi-même.

LE FERMIER.

Oh : ma femme étoit ſurveillante, & jamais chien à berger n'a mieux gardé ſa brebis.

PIERROT.

Oui, quand le chien s'amuſe à ronger un os, le loup a bien-tôt pris la brebis au colet.

LE FERMIER.

Bagatelle : ma femme couvoit ſa fille des yeux.

COLOMBINE.

Ce ne ſeroit pas le premier œuf couvé qu'on auroit vu éclore. *A Pierrot.* Ça, Pierrot, tu vois bien comme je prends ton parti ?

LE FERMIER *à Pierrot.*

Mais si vous êtes si soupçonneux, pourquoi vous mariez-vous ?

PIERROT.

Tout ça & rien, c'est tout un. Puisque nous avons ici un orme pour éprouver la vertu des filles, je ne veux me marier qu'à l'épreuve. Je veux que Jacqueline vienne sous l'orme, & je vais dire à Arlequin qu'il prépare la ceremonie.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE FERMIER.

COLOMBINE.

VOilà un homme bien obstiné ! Mais aussi pourquoi ne voulez-vous pas que Jacqueline fasse ses preuves de sagesse ? Est-ce que ses titres sont falsifiés ?

LE FERMIER.

C'est qu'elle va s'attirer la haine de toute les filles du village, si elle veut paroitre plus sages qu'elles. Mais toi qui parles, pourquoi n'as-tu pas voulu risquer d'entrer dans l'orme ? C'est une petite ceremonie bien drôle. L'orme s'ouvre, une fille s'assit dedans bien à son aise.

COLOMBINE.

Oui, mais quand on dit que pour la moin-

dre chose l'orme se referme sur une fille & l'étouffe, cela fait trembler.

LE FERMIER.

Mais il ne t'est jamais rien arrivé ?

COLOMBINE.

Non pas que je sache. Mais il y a des momens où une fille se perd de vue soi-méme. Et qui peut étre sûr de n'être pas dans le cas de l'orme ? Cela étant je vous conseille de ne point exposer votre fille, que je ne l'aye examinée. Allez-vous-en me la querir, & je vous dirai en conscience si elle doit risquer l'épreuve.

LE FERMIER.

Je suis sûr d'elle : mais pour te contenter, je vais te la faire venir. *Il sort.*

COLOMBINE *seule.*

Jacqueline est une grande niaise, bête & sotte. Je la ferai donner dans le panneau ; je l'empêcherai d'entrer dans l'orme ; Pierrot ne voudra pas l'épouser ; il m'épousera, & Arlequin épousera Jacqueline.



SCENE V.

LE FERMIER, COLOMBINE, JACQUELINE.

LE FERMIER.

CA, ma fille, répondez à tout ce que Colombine vous demandera; & ſurtout ne lui cachez rien, il y va de votre vie. *Il s'en va*

COLOMBINE.

Ça, ma groſſe fille, lequel eſtimez-vous le plus de ce vilain Pierrot, ou de ce joli Arlequin, qui va quelquefois chanter ſous vos fenêtres?

JACQUELINE.

Je diſois hier à mon pere qu'il me ſembloit que j'aimois mieux Arlequin: mais il me ſoutint lui, que c'eſt Pierrot que j'aime le mieux, & qu'il faut que je l'épouſe. Dame: mon pere ſe connoit mieux à ça qu'une fille.

COLOMBINE.

Oui: Et voulez-vous que je vous apprenne à vous y connoitre auſſi-bien que les peres?

JACQUELINE.

Ah, que tu me feras plaiſir!

COLOMBINE.

Voici le ſecret. Imaginez-vous que Pierrot eſt là d'un côté, & Arlequin de l'autre, & que votre pere vous dit : Jacqueline, l'un de ces deux hommes-là ſera votre mari, allez l'embraſſer. Celui auquel vous irez d'abord, c'eſt celui que vous aimez le mieux, à coup sûr.

JACQUELINE.

Oh vraiment, c'eſt donc Arlequin que j'aime, car j'irois l'embraſſer auſſi-tôt.

COLOMBINE.

Hé bien, puiſque vous aimez Arlequin, voici le ſecret de l'épouſer. Pierrot veut que vous alliez ſous l'orme ; refuſez-lui d'y aller. Pierrot ne voudra plus de vous, & Arlequin vous épouſera.

JACQUELINE.

Oui dea, mais tout le monde croira que je ne ſuis pas ſage, & mon pere dit que quand une fille paſſe pour ça, tout le monde la fuit. Il dit que c'eſt une choſe horrible ; il dit. . .

COLOMBINE.

Oh, il dit, il dit ! Je vois bien que vous n'avez pas vu le monde.

JACQUELINE.

Oh dame, je ſuis ſage ; mon pere me l'a dit, & je veux aller dans l'orme.

COLOMBINE *à part.*

Je vois bien qu'il faut changer de batte-

rie. *Haut.* Hé bien, allez sous l'orme, à la bonne heure. Allez vous faire hair de toutes vos compagnes, allez vous faire étouffer par l'orme.

JACQUELINE.

L'orme n'étouffe pas les filles sages.

COLOMBINE.

Mais êtes-vous bien assurée de l'être ?

JACQUELINE.

Vraiment oui : demandez à mon pere.

COLOMBINE.

Savez-vous ce que c'est que d'être sage ?

JACQUELINE.

Etre sage c'est.... c'est.... Mais, est-ce qu'on ne peut pas l'être sans savoir ce que c'est ?

COLOMBINE.

Non. Je parie que votre mere ne vous l'a jamais dit. Je vais vous l'apprendre, moi. Il n'y a qu'une maniere de conserver son honneur ; mais il y a plusieurs manieres de perdre. Premierement... n'avez-vous jamais vu le loup ? *A part.* Il faut trouver quelque tour d'éloquence pour lui faire acroire qu'elle n'est pas sage.

JACQUELINE.

Vraiment non, j'en serois morte de peur.

COLOMBINE *à part.*

Ce n'est pas cela. *Haut.* N'avez-vous point vu.... n'avez-vous jamais vu des feuilles à l'envers ?

JACQUELINE.

Je ne vais point au bois de peur des cousins.

COLOMBINE *à part.*

Je n'y suis pas. *Haut.* N'auriez-vous jamais laissé manger au chat quelque petit fromage?

JACQUELINE.

Hé mais, est-ce que cela empêche qu'une fille soit sage?

COLOMBINE.

Si cela en empéche!

JACQUELINE.

Oh dame!

COLOMBINE.

Et comment ce malheur-là vous est-il arrivé?

JACQUELINE.

Un jour je tenois un petit fromage à la créme, le chat vint....

COLOMBINE.

L'action est horrible. Après?

JACQUELINE.

Je voulois battre le chat, mais il étoit si furieux....

COLOMBINE.

Ah, malheureuse! Hé bien?

JACQUELINE.

Je laissai aller le fromage, & puis je m'enfuis.

COLOMBINE.

Il étoit bien temps ! N'avez-vous point de honte !

JACQUELINE.

Toi, Colombine, à ma place, tu en aurois fais tout de même.

COLOMBINE.

Et vous êtes aſſez témeraire pour vous expoſer à venir ſous l'orme ?

JACQUELINE.

Mais, Colombine. . . .

COLOMBINE.

Allez, l'orme vous étouffera.

JACQUELINE.

Oh, je n'irai pas. Que je ſuis malheureuſe !

COLOMBINE.

J'entens ouvrir la caverne. Gardez-vous bien d'entrer dans l'orme.



SCENE VI.

On ouvre la caverne, au fond de laquelle paroît l'orme de Lucrece, avec plusieurs tombeaux.

PIERROT, JACQUELINE, ARLEQUIN.

PIERROT *à Jacqueline.*

ALlons, allons, vla le trébuchet qui est tout prêt, il faut passer par-là avant que je vous mette en cage.

JACQUELINE.

Hé, Pierrot !

PIERROT.

Quoi, vous tremblez déja en voyant les tombeaux des filles qui ont été étouffées dans l'orme ?

ARLEQUIN.

Orme mysterieux, antiquité romaine,
Que Lucrece planta de graine.
Tant que ta seve a subsisté,
On a vu parmi nous regner la chasteté.
Mais, helas ! tu n'es plus qu'une souche pourrie,
Le lucrécisme & toi sont morts de compagnie ;
Et la femme aujourd'hui n'est qu'un arbre abatu,
Qui conserve l'écorce en perdant sa vertu.
O vieux orme fatal, dont la tige cruelle
Ecrase sans pitié toute femme infidelle,
Si d'ormes tels que toi le cours étoit planté,
Ah, qu'il seroit peu frequenté !

SCENE VII.

SCARAMOUCHE magiſter, triſte & malade. MEZZETIN enfant de chœur du village, fils du magiſter. ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *traînant ſes mots douloureuſement.*

MOnſieur.... Monſieur....

ARLEQUIN.

Eſt-ce que votre femme a été étouffée dans l'orme?

MEZZETIN *riant.*

Ah, ah, non, non. Mon pere, ah, ah, n'a jamais eu de femme.

ARLEQUIN.

Le pere pleure, le fils rit.

SCARAMOUCHE.

C'eſt, c'eſt que.... que.... je ſuis.....

ARLEQUIN *le contrefaiſant.*

Hé bien, c'eſt que vous êtes....

MEZZETIN *toujours riant.*

Ah, ah, ce que mon pere vous dit là eſt vrai.

SCARAMOUCHE.

Je ſuis le precepteur de notre village, precepteur de la paroiſſe.

ARLEQUIN.

Ah, ah, magiſter!

MEZZETIN *continuant de lire.*

Ah, ah, c'eſt mon pere qui, ah, c'eſt mon pere qui, ah, il vous va dire, il vous va dire.

SCARAMOUCHE *toujours triſte.*

C'eſt moi qui compoſe. . . .

MEZZETIN *riant.*

Oui, oui, mon pere fait, ah, ah, tout ci tout ça : & moi je fais, par-ci par-là, demandez-lui, demandez-lui.

SCARAMOUCHE.

Je compoſe la gazette médiſante contre les hommes, & mon fils les chanſons.

MEZZETIN.

Ah, ah, ah, oui, & nous venons ici pour faire les chanſons ſur les filles qui viendront ſous l'orme, ah, ah, ah, car on dit que c'eſt aujourd'hui la foire.

ARLEQUIN.

Hé, quel eſt votre emploi à la foire ?

SCARAMOUCHE *toujours pleurant.*

C'eſt moi qui chante les chanſons joviales & gayes.

MEZZETIN.

Et moi, hé, hé, les chanſons à pleurer.

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Je vous retiens pour rire à mon enterrement; & vous, *vers Mezzetin*, pour pleurer à ma noce. Ça, comme il faudra ici

des chansons douloureuses pour les filles qui seront étouffées, & des joviales pour se moquer de celles qui ne voudront pas y entrer, voyons un peu ce que vous savez faire ?

SCARAMOUCHE *fredonnant tristement.*

Hem, hem, hem!

ARLEQUIN.

Prélude joyeux.

SCARAMOUCHE *sur l'air* : SUR LE PONT D'AVIGNON.

A la noce de Jean que chacun vienne rire

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Que chacun vienne rire. Ce rire est bien exprimé.

Mezzetin prélude sur l'air : SI VOUS ETIEZ FIDELE, *&c.*

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le caractere. Déclamer en musique! L'air convient fort aux paroles, cet homme-là feroit bien un opera nouveau. *Vers Scaramouche.* Et vous ?

SCARAMOUCHE *préludant.*

Ah, ah!

ARLEQUIN.

Prélude joyeux.

SCARAMOUCHE.

Je pleure la folie
D'un jeune homme en transport,
Pour s'être poignardé pendant sa vie,
Il fut pendu tout vif après sa mort.

ARLEQUIN.

Voilà un air qui eſt triſte cela ! Ne ſavez-vous point quelque air guai, guai ?

MEZZETIN *preludant.*

Ah, ah, ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Prélude lamentable.

MEZZETIN.

Oui dea, monſieur, j'en ſai un très-guai. C'eſt la relation du combat de la poule & du coq. *Il chante.*

On vit un jour une cruelle guerre,
Entre la poule & le coq.
Pendant le choc,
La poule en colere,
Faiſoit, coq, coq.
Il contrefait la poule.
Mais un ſilence heureux fit la paix auſſi-tôt.
Le coq chanta coquericou.
Il contrefait le coq.
Toujours la poule eſt contente
Quand le coq chante.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, OCTAVE.

OCTAVE.

MOnſieur, je ſuis bien affligé. Je ne ſai ce qu'eſt devenu ma maitreſſe, on l'a vu venir de ce côté-ci. Je ne crois pourtant pas qu'elle ſoit expoſée à entrer dans l'orme, car elle étoit fort prudente.

ARLEQUIN.

Je vais vous lire les épitaphes de celles qui ont été étouffées dans l'orme. Voyez ſi vous la pourriez reconnoitre. *Il lit.*

EPITAPHE DE LUCRECE.

Lucrece dans ce monument
A plaindre ſon ſort vous convie,
Sortant d'entre les bras de Tarquin ſon amant,
Elle ſe poignarda, quelle bizarrerie !
Elle prit du plaiſir à s'arracher la vie,
Et la douceur d'amour lui parut un tourment.

Eſt-ce-là votre maitreſſe ?

OCTAVE.

Je ſuis trop jeune pour avoir aimé Lucrece.

ARLEQUIN *lit.*

Paſſant, admirez mon malheur,
A minuit un jeune voleur
Vint heurter à mon huis, je voulus l'éconduire :

J'ouvris ſeulement pour lui dire
Que je ne lui ouvrirois pas.
Il entra cependant. Qui l'eut pu croire, helas!
Que pour avoir ouvert ma porte
J'en fuſſe morte.

Eſt-ce là votre maitreſſe ?

OCTAVE.

Non, monſieur, la mienne ne m'a jamais ouvert la porte, j'entrois par les fenêtres.

ARLEQUIN *lit.*

L'héroine de ce village
Foible en amour, forte en courage,
Par vanité dans l'orme a trouvé le trépas.
Si des prudes du temps elle avoit eu l'uſage,
Elle eut joint aiſément la gloire d'être ſage
Au plaiſir de ne l'être pas.

Eſt-ce là votre maitreſſe ?

OCTAVE.

Non.

ARLEQUIN *lit.*

Ici Perette trépaſſa
Pour avoir danſé la bourée,
Si fort elle ſe trémouſſa,
Qu'étant déja tout eſſouflée
Sans peine l'orme l'étouffa.

Eſt-ce là votre maitreſſe ?

OCTAVE.

Non, ma maitreſſe ne ſavoit pas danſer.

ARLEQUIN *lit.*

Cy git qui croyoit être ſage,
En bornant ſon amour au ſimple badinage
De cent petits jeux innocens.
Elle vint ſous l'ormeau, maudits ſoient les amans,
Du ſimple badinage ils ne ſont point contens.

Elle en mourut enfin, ma foi, c'eſt grand dommage.
Eſt-ce là votre maitreſſe ?

OCTAVE.

Non, monſieur, ma maitreſſe n'étoit point badine, elle ne s'attachoit qu'au ſolide.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'épitaphe à ce tombeau-là.

LA VIEILLE *aſſiſe ſur un tombeau.*

Hélas, c'eſt moi qui ſuis l'épitaphe.

ARLEQUIN.

L'épitaphe ! Je croi que vous n'avez pas été de marbre dans votre jeuneſſe.

LA VIEILLE.

Je veux paſſer le reſte de ma vie ſur ce tombeau, pour conter à tous les paſſans la vertu de mes filles.

ARLEQUIN.

Contez-la moi donc.

LA VIEILLE *deſcend du tombeau.*

Je ſuis bien malheureuſe ! Je n'avois que trente filles, & en voilà cinq tout d'un article dans ce tombeau.

ARLEQUIN.

Pour moi, je vous trouve bienheureuſe. Les cinq filles qui ſont mortes n'étoient pas ſages, apparemment ; elles auroient gâté les autres, & il vous en reſte vingt-cinq d'une vertu à l'épreuve. Il y a bien de grandes villes qui n'en fourniroient pas tant.

LA VIEILLE.

Ah, monſieur, les cinq pauvres défuntes ne ſont mortes que par accident, & pour avoir un trop bon naturel.

ARLEQUIN.

Les meilleurs naturels ſont les plus tendres. Contez-moi votre avanture.

LA VIEILLE.

La voilà, monſieur. Comme je me promenois ici....

ARLEQUIN.

Avec vos trente filles?

LA VIEILLE.

Oui, monſieur, avec ma petite famille; la plus jeunette des trente alla badiner dans l'orme. Si-tôt qu'elle y fut entrée, elle tomba en foibleſſe. Une de ſes ſœurs, par bon naturel, entra dans l'orme pour la ſecourir, elle tomba évanouie; & la troiſiéme...

ARLEQUIN.

Par bon naturel?

LA VIEILLE.

Fut avec les deux autres, & la quatriéme ſuivit; &...

ARLEQUIN.

Par bon naturel?

LA VIEILLE.

Je courus vîte pour empêcher la cinquiéme d'y entrer. Hélas, ſi j'étois arrivée un peu plus tard, je n'aurois plus de filles,

monſieur, & ce ſeroit dommage, car elles ſont.... ARLEQUIN.

D'un ſi bon naturel. *A Octave.* Hé bien, compere, votre maitreſſe étoit-elle d'un bon naturel?

OCTAVE.

Non, monſieur, ma maitreſſe n'avoit ni ſœur, ni frere, ni pere, ni mere, ni parent, & elle ne ſe marioit avec moi que pour faire de la parenté.

ARLEQUIN.

Puiſque votre maitreſſe n'eſt point ici, laiſſez-nous continuer la ceremonie.

Nôtre orme va s'ouvrir, c'eſt ici que ſa ſouche
Doit ſervir de pierre de touche
Pour diſtinguer l'or pur d'avecque l'or douteux.
S'il eſt ici quelque fillage
Sans mélange & ſans alliage,
Qu'il vienne chercher dans ce creux
Un certificat glorieux
Contre la noire médiſance.
Mais ſi quelqu'une a l'aſſurance
De s'approcher d'ici pleine de vanité,
Et vuide de fidelité,
Je plains la pucelle gaſconne
Qui dans l'orme veut triompher.
Pour elle déja je friſſonne,
Que l'orme la puiſſe étouffer.

Il touche l'orme qui s'ouvre. Mezzetin paroit dedans habillé en payſanne & évanouie.

OCTAVE.

Ah, c'eſt ma maitreſſe! Pourquoi vient-elle ſe fourrer là ſans m'avertir!

ARLEQUIN.

Vous verrez que ce n'eſt pas là la premiere ſottiſe qu'elle a faite ſans vous en avertir. *On apporte Mezzetin ſur le devant du theâtre.*

OCTAVE.

Hélas, pour le peu de faveurs qu'elle m'a accordées, elle ne devroit pas être morte!

ARLEQUIN.

La voilà morte pourtant.

OCTAVE.

Point, monſieur, c'eſt qu'elle étoit ſujette aux vapeurs.

ARLEQUIN.

Gueriſſez la donc, gueriſſez la donc.

OCTAVE.

Si j'avois de l'eau de la reine d'Hongrie.... je l'ai guérie cent fois des vapeurs.

MEZZETIN *reſpirant.*

Ah, ouf! c'eſt parce que vous m'avez guérie, que l'orme m'a étouffée. *Retombant.* Je ſuis morte.

OCTAVE.

Elle n'eſt pas morte!

ARLEQUIN.

Oh, que ſi, ce n'eſt qu'un reſte de verité qui lui étoit demeuré dans la bouche; elle n'a pas voulu emporter cela en l'autre monde.

OCTAVE.

Elle n'est peut-être qu'évanouie, l'orme ne punit qu'à proportion du mal qu'on a fait, & je vous jure que je ne lui ai baisé que la main.

ARLEQUIN.

Ah, cela ne devroit pas aller jusqu'à l'évanouissement.

MEZZETIN *respirant.*

C'est que je suis délicate. *Retombant.* Ah, ouf !

OCTAVE.

Elle en reviendra, vous dis-je.

ARLEQUIN.

C'est à savoir. *A la paysanne.* Avez-vous consenti ?

MEZZETIN.

Je n'en sai rien. Ah, ouf !

OCTAVE *à Mezzetin.*

Allons, courage. *A Arlequin.* Elle reviendra, monsieur, car quand je lui pris la main, elle n'y pensoit pas.

ARLEQUIN.

Elle peut y avoir consenti sans y avoir pensé, car le consentement va plus vîte que la pensée. La voila qui revient, allons.

MEZZETIN *soupirant.*

Ah, ah, ah, ah ! *Il se leve debout & chante.*

Ah, que je l'échappe belle !
Je l'ai voulu

Sous l'orme dangereux éprouver ma vertu,
Je contois ſur elle :
Mais peu s'en eſt fallu....
Ah, ah, ah, que je l'échappe belle !
Peu de filles comme moi
Se trouveront de bon aloi
Si on les met à la coupelle.
Ah, que je l'échappe belle.

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Pour cette fois-ci l'orme vous pardonne.

Octave & Mezzetin ſe retirent.

SCENE IX.

CATOS tenant une petite fille dans ſes bras. ARLEQUIN.

CATOS *chantant.*

LA la la la la.

ARLEQUIN.

Hé, c'eſt ma voiſine Catos ! Qui diantre t'amene ici ? Ah, ah, je vois, tu apportes cette petite fille pour faire preuve de ſageſſe ? C'eſt à cet âge-là qu'il les faut prendre pour ne rien riſquer.

CATOS.

Tu n'y es pas, vas, c'eſt moi-méme qui viens ici pour me bouter dans l'orme.

ARLEQUIN.

Mais, Catos, ſonges-tu....

CATOS.

Tu as raiſon, tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Toi, tu pourrois bien avoir tort.

CATOS.

Hé à d'autres, morguoi, je m'en vas bian attraper l'orme.

ARLEQUIN.

Ce ſera l'orme qui t'attrapera.

CATOS *à part.*

L'orme n'oſeroit ſe refermer ſur une petite fille ſage, & celle que je tiens eſt ſage pour nous deux. Je ne ſerai pas ſi ſotte d'y entrer ſans elle.

ARLEQUIN.

Tu parles toute ſeule. Eſt-ce quelque remord qui te prend? Eſt-ce que tu t'es reſſouvenue de.....

CATOS.

Hé zeſt.

ARLEQUIN.

Hé, tu te ſouviens de zeſt & zeſt?

CATOS.

Hé zeſt, hé zeſt.

ARLEQUIN.

Il ne faut quelquefois qu'un zeſt, pour faire tort à une honnête fille.

CATOS.

Point tant de caquet, qu'on me boute en triomphe dans l'orme, je veux qu'on faſſe la ceremonie.

ARLEQUIN.

Tout eſt prêt ; mais ce ſera peut-être une ceremonie funebre.

CATOS.

Hé, depêchons. Je trépigne déja d'aiſe de faire taire les mediſans

ARLEQUIN.

Mais, eſt-ce qu'il ne te ſouvient plus quand je te rencontrai pleurant ſur le bord d'une fontaine ?

CATOS.

Bon : c'eſt que j'y avois laiſſé tomber un petit couquiau.

ARLEQUIN.

On n'eſt pas ſi effaré pour un petit couquiau. Tu avois perdu quelque choſe encore avec.

CATOS.

Oh, pas grand choſe avec.

ARLEQUIN.

Mais l'autre jour que tu t'étois égarée dans le petit bois ; je te remis dans le bon chemin.

CATOS.

Faut bien que tout ça ne ſoit pas vrai, & tu vas voir que j'entrerai dans l'orme la tête levée.

ARLEQUIN.

L'affaire eſt d'en reſſortir. Mais puiſque tu veux abſolument riſquer le paquet, donnes ta petite fille à garder à quelqu'un.

CATOS.

CATOS.

Oh, que je n'ai garde !

ARLEQUIN.

Il faut bien que tu la quittes.

CATOS.

Moi, quitter ce pauvre petit trognon ! Oh, je l'aime trop.

ARLEQUIN.

Catos, Catos, je vois bien ta finesse. Tu as cru que l'orme respecteroit la sagesse de la petite fille, & que tu passerois par-dessus le marché ; mais tu te trompes. En cas de vertu le fort emporte le foible, & je crains que tu n'ayes été plus folle que la petite fille n'est sage.

CATOS.

Quoi, l'orme étoufferoit cette petite poupparde ?

ARLEQUIN.

Assurément.

CATOS.

C'est une fille unique que cette fille-là, & s'il en arrivoit faute. . . . Je m'en vais la reporter à sa mere.



SCENE DERNIERE.

Tous les acteurs de la Comedie.

ARLEQUIN *à Jacqueline.*

Venez rare phenix des filles du village,
Qui voulez paroitre trop ſage,
Vous vous ferez hair du beau ſexe jaloux.
Paroitre ſeule ſage & forte aux yeux de tous,
C'eſt accuſer ici les autres de foibleſſe.
Tremblez en approchant de l'orme de Lucrece.
Il eſt quelques vertus qui craignent le grand jour,
Ainſi que la lune & l'amour.
Mais vous voulez prouver votre ſageſſe en forme,
Venez depuis quinze ans, je vous attends ſous l'orme.

Les violons jouent.

JACQUELINE.

Ah, mon pere, que vous venez à propos ! Emmenez-moi vîte cacher.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plait, il faut ſubir la loi.

LE FERMIER.

Comment donc, ma fille, vous me deshonnorez ? Pourquoi donc ?

COLOMBINE.

Hélas, la pauvre enfant ! elle a....

PIERROT.

Elle a....

LE FERMIER.

Elle a....

ARLEQUIN.

Elle a. . . . enfin elle vous l'avouera elle-même, elle a laiſſé aller le chat au fromage.

JACQUELINE.

Hélas, je ne fus pas la plus forte.

PIERROT *au fermier.*

Monſieur, puiſque le chat a écrêmé le lait, cherchez qui mangera le caillé. *A Jacqueline.* Et vous, mademoiſelle, attendez-moi ſous l'orme. Je vais me raccrocher avec Colombine.

COLOMBINE *à part.*

Voila ce que je demandois.

ARLEQUIN.

J'ai pitié d'elle: & comme perſonne ne voudra plus l'épouſer après l'affront qui lui arrive, je me croi obligé en conſcience de la prendre pour moi.

LE FERMIER.

Je ſuis trop heureux d'être débarraſſé de cette coquine-là.

OCTAVE *à Jacqueline.*

On dit qu'il eſt honteux aux garçons du village
De ſouffrir qu'à leur barbe une fille ſoit ſage.
Ta vertu nous avoit fait peur:
Mais par ta honte enfin la nôtre eſt reparée,
Et tu nous rends notre honneur
En perdant ta renommée.

COLOMBINE.

Lorſqu'un jeune minet d'un air modeſte & ſage,
En faiſant pate de velours,
Demande ſeulement quelques legers ſecours,
Comme un petit baiſer: la fille la plus ſage

Pourroit à bonne fin. . . . le pas eſt délicat.
Mais cependant on peut . . . le pas eſt délicat.
Il eſt ma foi fort peu de choſe
Qu'on doive laiſſer prendre au chat.

ARLEQUIN.

Il eſt ma foi certaine choſe
Qu'on ne peut refuſer au chat.

CHANSON.

Au chat, au chat, au chat, au chat,
Il n'eſt plus temps, en vain votre colere éclate.
Lorſque le traitre a mis la pate
Sur un morceau délicat :
Avant que le ſcelerat
Vous approche & vous flate,
Il faut crier au chat, au chat, au chat, au chat.

ARLEQUIN.

Il eſt temps de juſtifier ſon innocence.

JACQUELINE.

Puiſque je ſuis mariée avec Arlequin, je ne me ſoucie plus de tout ce qu'on me peut dire.

ARLEQUIN.

Je m'en ſoucie moi, preſentement, votre honneur eſt le mien. Meſſieurs, ſachez que le fromage que le chat a mangé n'eſt qu'un fromage à la créme.

JACQUELINE.

Comment l'entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Et pour prouver ſa ſageſſe, je veux la faire entrer dans l'orme. *Jacqueline entre dans l'orme, & après y avoir demeuré quelque temps, elle en ſort & chante.*

Je ſuis la plus ſage
De mon village
Ma mere me l'a dit, je le croi.
Si quelque fille m'oſe
Diſputer la choſe.
Qu'elle vienne ſous l'orme avec moi.

Les autres filles veulent entrer dans l'orme, les garçons les retiennent, & chantent chacun les couplets qui ſuivent.

ARLEQUIN *retenant Catos.*

Il n'eſt rien qu'on ne tente
Pour empêcher de cauſer :
Mais une fille prudente
Ne doit pas trop s'expoſer,
Sans faire l'épreuve en forme,
Contentez-vous de danſer,
Et de chanter ſous l'orme.

CATOS *chante.*

Je jure que je ſuis ſage,
Mon ſerment doit être cru,
On ne peut dans le village
Me reprocher un fêtu,
Mais ſi vous voulez qu'en forme
Je vous prouve ma vertu,
Attendez-moi ſous l'orme.

OCTAVE *chante vers ſa maitreſſe.*

Margotton, quelle folie
Vient de te mettre aux abois ?
Tu devois perdre la vie
Selon la rigueur des loix,
Tu devois mourir en forme,
Car tu m'as dit pluſieurs fois :
Attendez-moi ſous l'orme.

LA PAYSANNE *chante.*

Une fille un peu fluette
Seroit morte ſans retour
Pour moi je ſuis déja faite

Aux fatigues de l'amour,
Je puis sans mourir en forme
Me trouver une fois par jour,
Au rendez-vous sous l'orme.

ARLEQUIN *au parterre.*

Nous aurons votre pratique,
Si la piéce vous a plu,
Nous fermerons la boutique
Si nous vous avons déplu.
En attendant la reforme,
Nous vous rendrons votre écu,
Attendez-nous sous l'orme.

Fin de la Comedie & du V. Volume.



APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le *Theatre Italien de Gherardi*, & je croi que le Public verra avec plaiſir la réimpreſſion d'un Ouvrage qui a eu déja pluſieurs éditions. A Paris ce 28 Fevrier 1738.

Signé LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs lieutenans civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, ſalut : Notre bien amé Pierre Witte, libraire à Paris nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au public le *Theatre Italien de Gherardi*, s'il nous plaiſoit lui octroyer nos lettres de continuation de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant à cet effet de le faire réimprimer en beau papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des preſentes : A ces cauſes voulant traiter favorablement ledit Expoſant nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire réimprimer ledit Theatre ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le tems de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites preſentes ; faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous libraires, imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ; faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Theatre Italien ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement,

ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'hôtel-Dieu, l'autre tiers audit Expoſant & de tous dépens, dommages & interéts ; à la charge que ces preſenres ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la communauté des libraires & imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impreſſon dudit Theatre ſera faite dans notre royaume & non ailleurs : Et que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la librairie, & notament à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Theatre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre chateau du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres · Le tout à peine de nullité des preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, ſoit tenu pour duement ſignifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'orignal. Commandons au premier notre huiſſier ou ſergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, chartre normande & lettres à ce contraires : Car tel eſt notre bon plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-huitiéme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cent trente huit & de notre regne le vingttroiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre royale des libraires & imprimeurs de Paris, numero 17. fol. 16. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce 29 Mars 1738.

LANGLOIS Sindic.

Airs de la Naissance d'Amadis

Une. Fille. bien ap-pri-se. qui veut tou-

jours aller son train, n'accorde rien a

son Voisin de peur qu'il ne le di- - -

se: Elle vend mieux sa marchandi-se

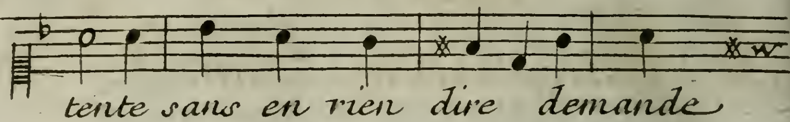
a quelque marchand forain, a quel- -

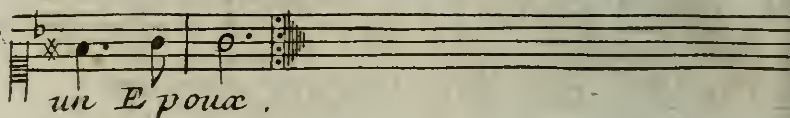
que Marchand forain, a quelque March.d forain.

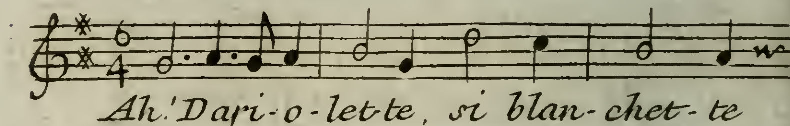
Dans le bel âge ou l'on s'en- - -

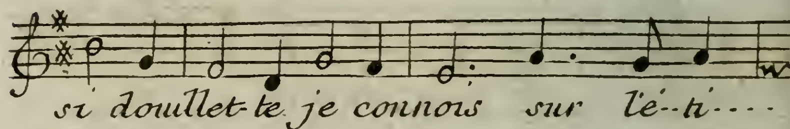
gage, Dans le bel a-ge, l'Hymen est

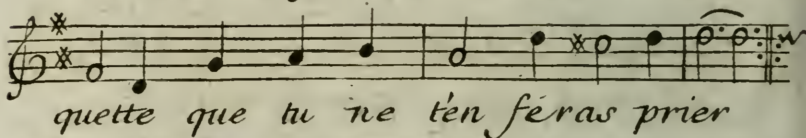
doux. Fille fringante que l'Amour

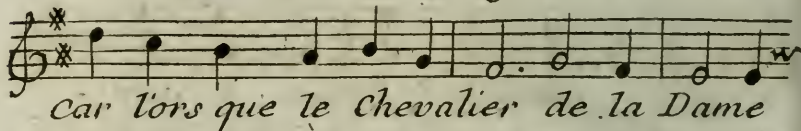

tente sans en rien dire demande

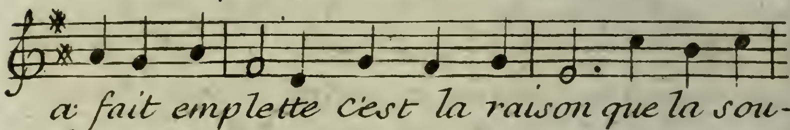

un Epoux.

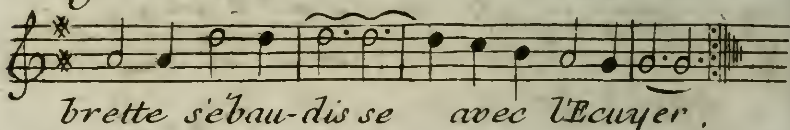

Ah! Dari-o-let-te, si blan-chet-te

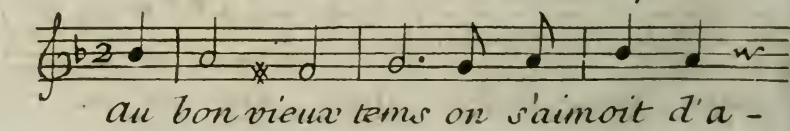

si doullet-te je connois sur l'é--ti----

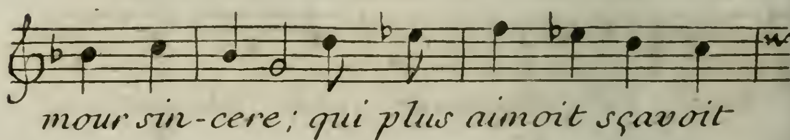

quette que tu ne t'en feras prier


Car lors que le Chevalier de la Dame


a fait emplette c'est la raison que la sou-


brette s'ebau-dis se avec l'Ecuyer.


au bon vieux tems on s'aimoit d'a-


mour sin-cere; qui plus aimoit sçavoit

plaire. les Amants etoient constants au

bon vieux tems: l'Amour a present de-ge

nere, ce n'est que feinte et mistere ne ver-

rons nous de nos ans s'aimer comme on

souloit faire au bon vieux tems.

Mathurin mon Compere toi qui as tant ve-

cu, dis moi come il faut faire pour n'etre point co-

cu. faut se marier a mon age prendre femme a qua-

tre vingts ans si l'on est sujet au co-cu a-ge

du moins l'on n'est pas co-cu long tems.

La Fontaine de Sapience

Par un effet prodi-gieux cette eau

me déssil-le les yeux. ah! Si de mon in-

grat elle augmentoit la flamme je voudrois

qu'au plutot il en but a son tour; mais

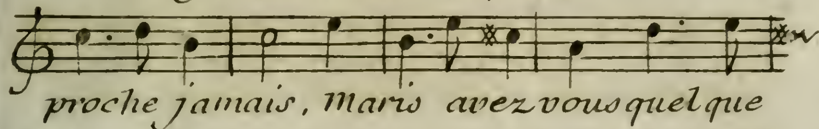
que me sert hé - las! de voir a nû son

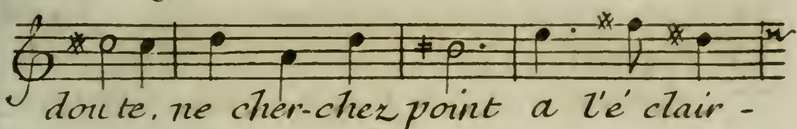
a-me, si je n'y trouve point d'Amour.

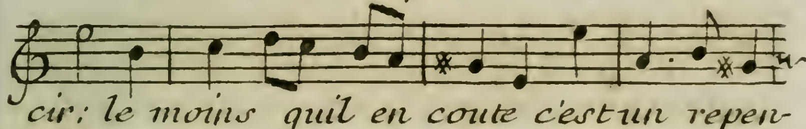
Avec pleine assurance un amant

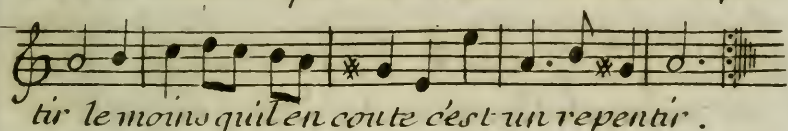
peut i-cy boire a longs traits, mais que des

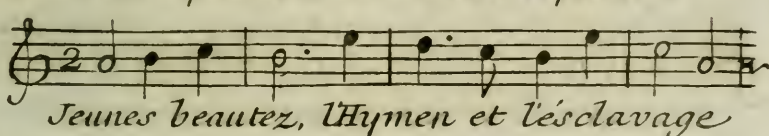
eaux de Sapi- ence un Epoux n'ap -

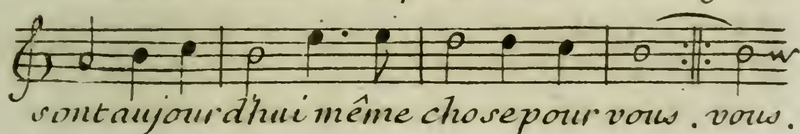

proche jamais, Maris avez vous quelque

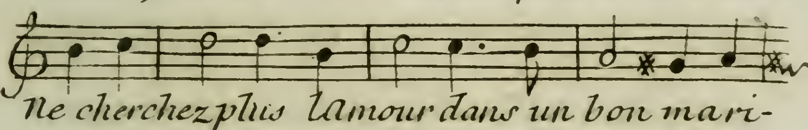

doute. ne cher-chez point a l'é clair -

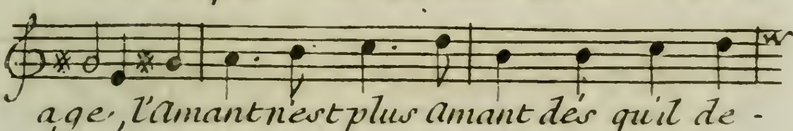

cir: le moins quil en coute c'est un repen-

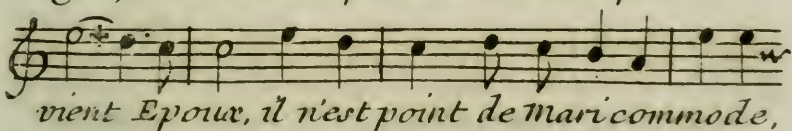

tir le moins quil en coute c'est un repentir.

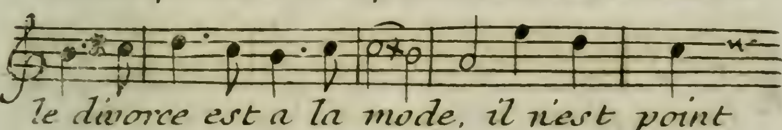

Jeunes beautez, l'Hymen et l'ésclavage

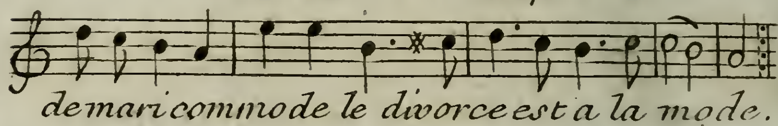

sont aujourd'hui même chose pour vous. vous.

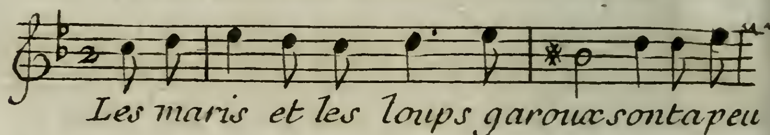

Ne cherchez plus l'Amour dans un bon mari-

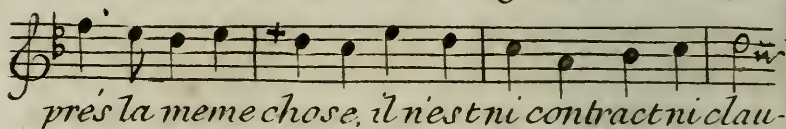

age, l'Amant n'est plus Amant dés quil de -

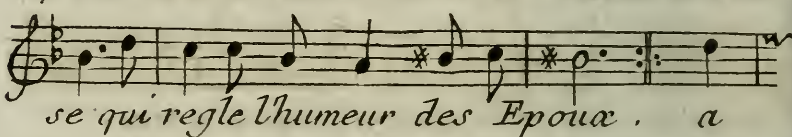

vient Epoux, il n'est point de mari commode,

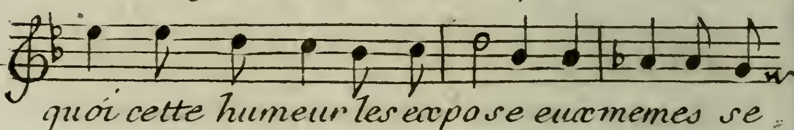

le divorce est a la mode, il n'est point

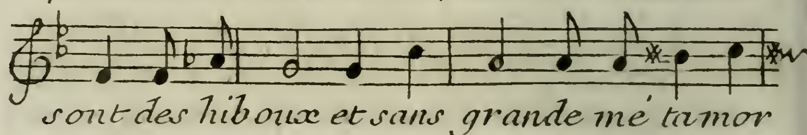


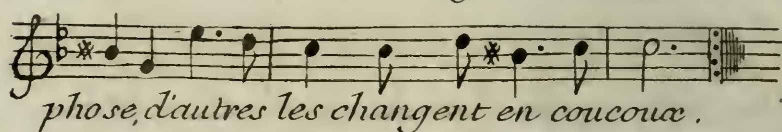




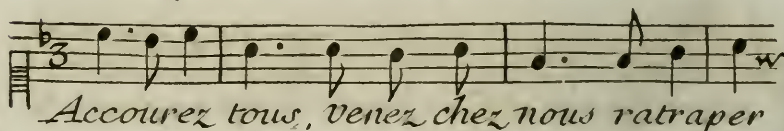


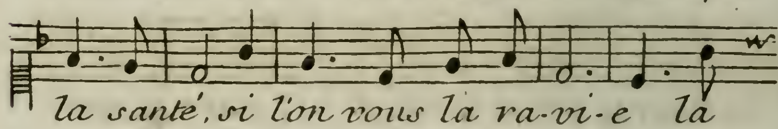






La Fausse Coquette





Vi-e la Vi-e. amis buvez chas-

sez la mala die, eau de Vie eau de

Vie, eau de Vi-e eau de vi-e. suivez

moi, je bois je bois ros-so-li, Raccabi, fenouil-

-lette, eau clai--rette pitre-pite, ra-ta-

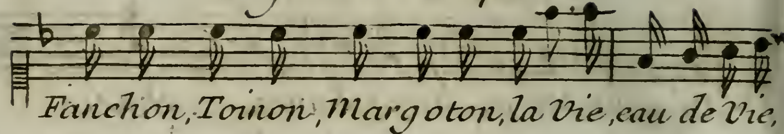
fia, laissez la: ti-s an-ne, li-mon-na-de,

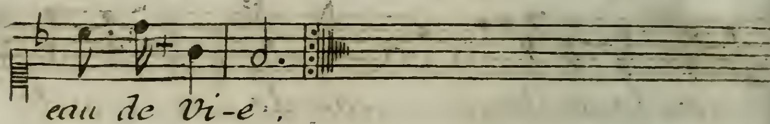
fraise, framboise or-geade. Voici de

l'or po-table qui guerit la fo-li-e.

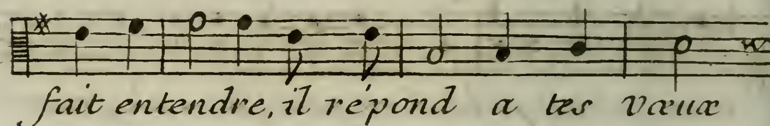
la vie la vie. a mon petit Cabaret, a

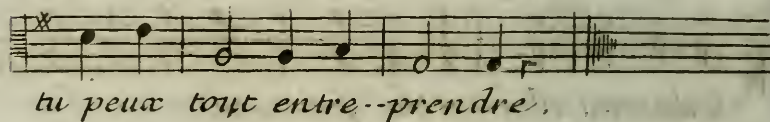
mon petit bouchon pour boire du bon

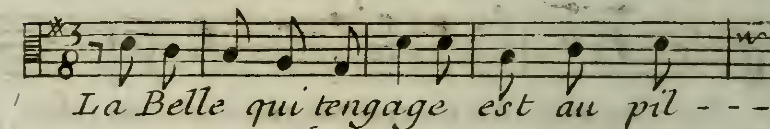

Fanchon, Toinon, Margoton, la Vie, eau de Vie,

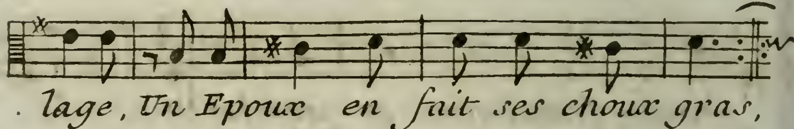

eau de Vi-e.

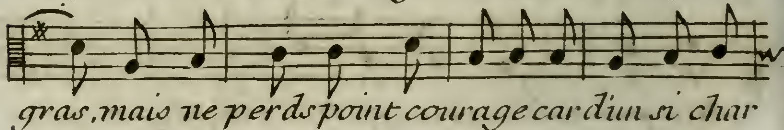

Jusquiau fond de l'Enfer ta Voix s'est

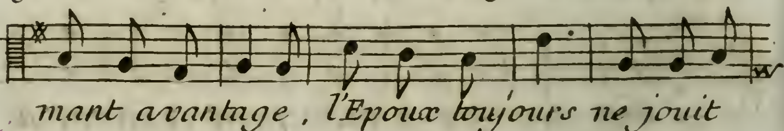

fait entendre, il répond a tes Vœux

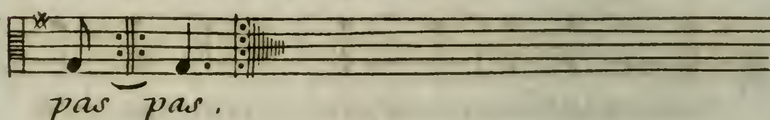

tu peux tout entre--prendre.

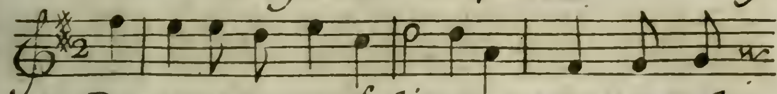

La Belle qui tengage est au pil---


lage, Un Epoux en fait ses choux gras,


gras, mais ne perds point courage car d'un si char


mant avantage, l'Epoux toujours ne jouit


pas pas.



Renonces a ta folie, un autre est al-



lé devant, mon Enfant. Quand aux pieds de ta Sil-



vie, tu passerois cinquante ans par la vertu



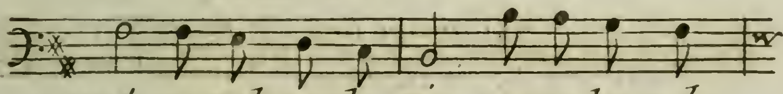
tu tu tu tu tu de ma vie tu n'en casse-



rois ma foi, que d'une dent.



Vive Vive Vive le Dieu de la ton-



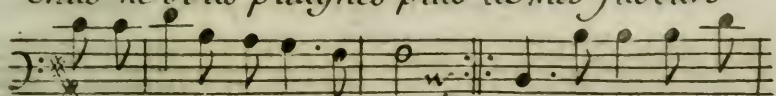
ne! ava-lons le vin, ava lons le



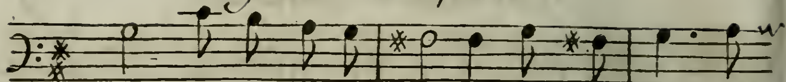
Vin qu'il nous donne Enfants de Bac-



chus ne vous plaignés plus de mes faveurs



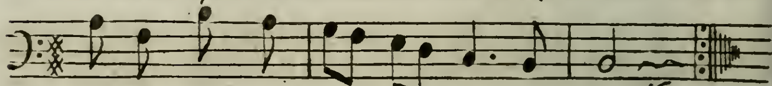
cette année a tari vos pleurs. ne. Venez, Venez



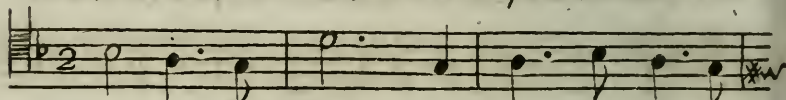
tous boire a tasse pleine de ce jus dé-



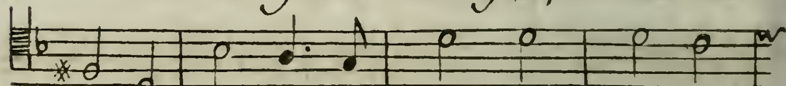
licieux, quand Bacchus remplit la bedai-



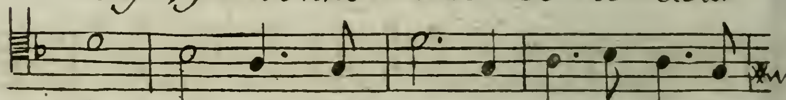
ne, Venus ne s'en trouve que mieux.



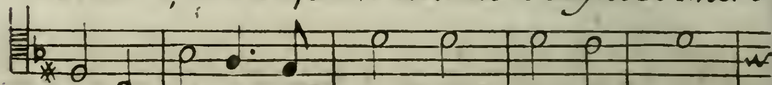
Je suis la fleur des garçons du Vil-



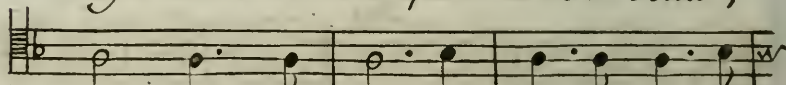
-lage, j'ai bonne mine et le cœur



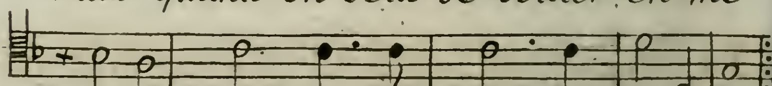
biau. Ça me quien lieu de Veigne et dheri-



tage avec l'a-mi-quié d'Isa-biau,

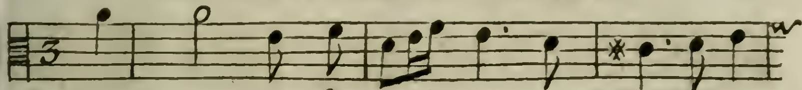


Mais quand on veut se bouter en mé



nage ' faut faire un fond pour l'alloyau.

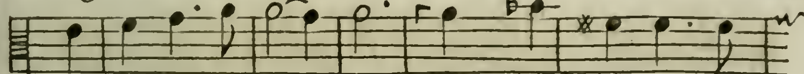




La Parque a fermé pour jamais ce go-



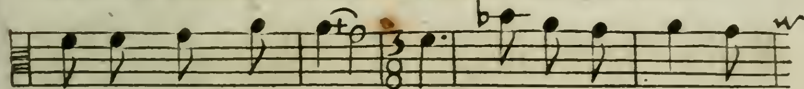
sier friand de bons mets et dont Bacchus ti



roit toute sa gloire ; pour pleurer digne -



ment ce buveur merveilleux chers amis



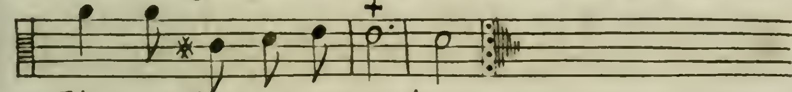
voulez vous m'en croire, buvons buvons a



qui mieux mieux, jusqu'a ce que le vin nous sor



te par les yeux; ce seront la dés pleurs

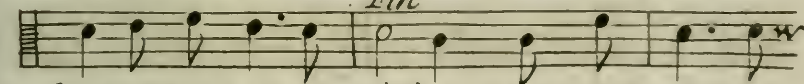


dignes de sa memoire.



Di-ogene a Mr. André peut sans

Fin



honte etre comparé, l'un comme un sa-ge



Philo sophe dans un tonneau finit son sort,



l'autre comme un buveur Voulut aprés sa mort



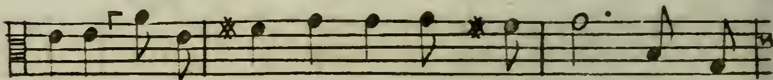
etre doublé de même etoffe.



Sus, sus, sus, sus, qu'on se reveille. Cou-



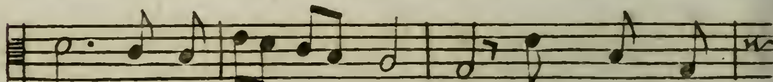
rons - - tous au buffet d'une main prenez la bou



teille et de l'autre un verre bien net, haut le



coude. versez, portez le vin au nez admi-



rez sa couleur vermeil-le, trinquez, cho-



quez, Benissez le Dieu de la treille, ouvrez la



bouche, sablez rubis sur l'ongle, humez la

goute, reversez dans vos gobelets, et prépa-

rez au Vin une nouvelle rou . . . . te

par un doux concert de hoquets, au fond de

notre Ventre comme dans son vrai centre fai-

sons couler . . . . . . cet a-gréable jus .

Qu'il est doux de fai-re la guer-re

Fin

avec la bouteille et le Ver re ! les Vain-

-queurs comme les Vaincus également sont

mis par terre .

Attendez moi sous l'Orme

ah! ah! ah! que je l'échape belle! peu de

filles comme moi se trouveront de bon a-

loi si l'on les met a la coupelle; ah que

je l'e-chape belle! ah! ah! ah! que je lé

chape bel-le.

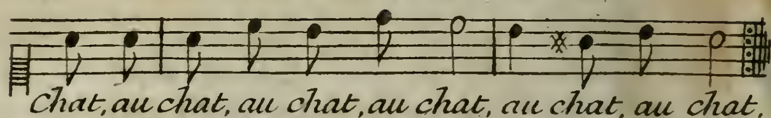
Au chat, au chat, au chat, au chat, il

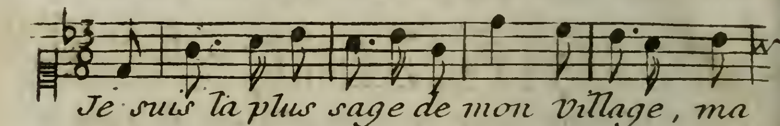
n'est plus tems, en vain votre colere eclate

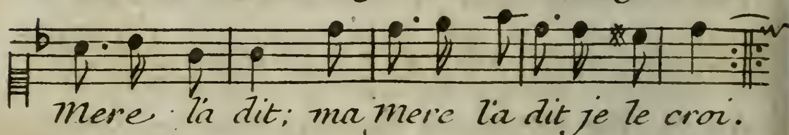
lors que le traitre a mis la pate sur un mor-

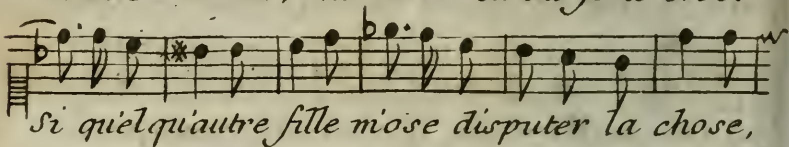
ceau delicat: avant que le sçe-le-rat

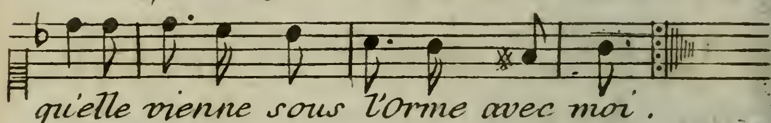
vous approche et vous flatte, il faut crier au

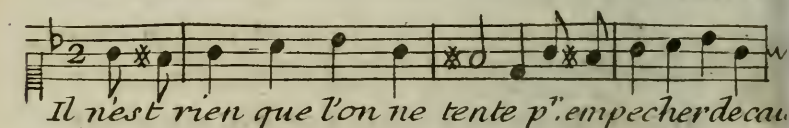


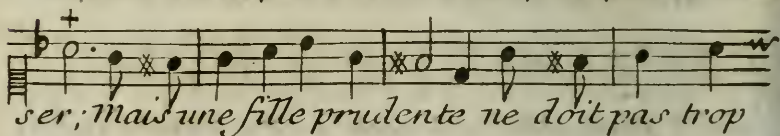


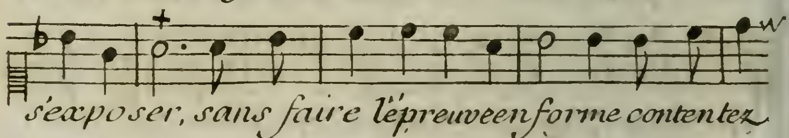


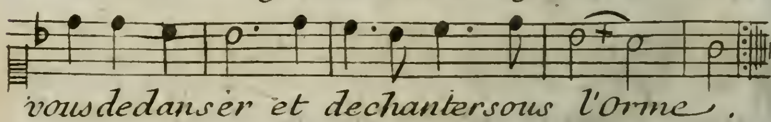












Fin de la Musique du Tome V.



